BIBLIOTECA NAZIONALE
8
2 H
44
VITTORIO EMANUELE

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

50 L.10.
D 33

C. Cochin filius inv.

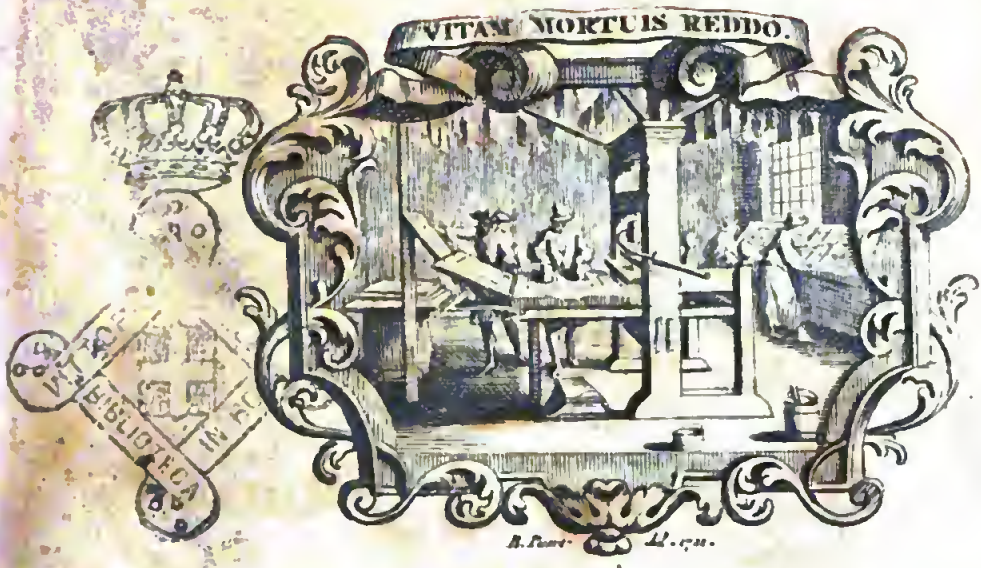
J. Folkema sculp.

LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES FAITS.

PAR MR. L'ABBÉ HOUTTEVILLE,
De l'Académie Françoise.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez HENRI DU SAUZET.
M. DCC. XLIV.

AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

Comme les bons Livres ne sauroient être trop multipliés, j'ai crû rendre service au Public en lui donnant une nouvelle Edition de celui-ci, plus commode & d'environ le tiers du Prix de celle de Paris, qui est en trois Volumes in Quarto. *Si je n'ai pû la rendre plus ample, j'ai du moins taché de la rendre plus correcte. Les Notes ont été revuës avec soin par un habile homme, qui a vérifié les passages Grecs sur les bonnes Editions, & les a purgés d'un grand nombre de fautes qui les défiguroient. J'espere d'ailleurs qu'on aura sujet d'être content de la beauté & de la netteté de cette impression.*

Lorsque je formai cette entreprise je la communiquai à feu Mr. l'Abbe' Houtteville, *qui l'approuva & me promit son Portrait que je lui avois demandé, & quelques Additions pour le dernier Tome de son Livre. Sa mort qui arriva peu de jours après l'empêcha de me donner cette satisfaction. Il chargea de ce soin* Mr. l'Abbe'

DE LA TOUR, *ſon Ami, qui s'en ſeroit acquitté avec zèle, ſi les Héritiers avoient jugé à propos de ſe conformer aux intentions de l'illuſtre Mort. Il ont donc refuſé le Portrait, & les papiers qui concernoient cet Ouvrage.*

J'ai été bien informé qu'il ne s'eſt trouvé dans le Cabinet du défunt, qu'un Plan aſſez informe d'Additions & de Corrections, que la mort précipitée de l'Auteur ne lui a pas permis de remplir. Ce ne ſont que des réflexions jettées au hazard & un ſimple Projet d'Additions. MR. L'ABBE' DE LA TOUR *& le R. P. Prieur des Feuillans de Paris, qui ont été tous les deux dans la confidence de* MR. L'ABBE' HOUTTEVILLE, *& qui ont tout examiné, ſeront toujours prêts à atteſter la vérité de ce que j'avance. Ainſi le Public doit ſe défier des promeſſes qu'on pourroit lui faire d'une Edition augmentée, pour diminuer le prix de la mienne. Si l'on donne réellement des Additions, on peut compter qu'elles partiront d'une main étrangere, & non de celle de* MR. L'ABBE' HOUTTEVILLE. *J'ai crû devoir donner cet avis au Public, afin qu'il n'y ſoit point trompé. Le mérite de cet Ouvrage eſt d'ailleurs ſi connu, qu'il ſeroit fort inutile de rien ajouter ici.*

CA-

CATALOGUE DES AUTEURS

Dont il eſt parlé dans le Diſcours qui remplit le TOME I.

M. Abbadie. *pag.* 185
M. Alix. 189
Ariſtide. 23
Arnobe. 58
S. Auguſtin. 112
M. Bayle. 214
Bodin. 210
M. Boſſuet *Evêque de Meaux.* 175
Celſe. 51
M. de Choiſeul du Pleſſis-Praſlain, *Evêque de Tournay.* 188
S. Clément *d'Aléxandrie.* 41
S. Cyrille *d'Aléxandrie.* 100
Eunape. 129
Euſébe *de Cézarée.* 84
M. de Fénelon, *Archevêque de Cambray.* 206
M. Ferrand. 188
M. Gaſtiell. 188
Grotius. 151
Hermias. 34

M. Huet *Evêque d'Avranches.* 178
Jamblique. 129
M. Jaquelot. 190
Jérôme de ſainte-foi. 147
Julien *ſurnommé l'Apoſtat.* 100
S. Juſtin. 23
Lactance. 64
M. Leibnitz. 215
Loüis Vivès. 150
Minutius felix. 54
Mornay (*Philippe de*) 148
Origene. 47
Orobio. 210
M. Paſcal. 153
S. Paul. 18
Porchet. (*Victor*) 147
Porphyre. 124
Quadrat. 23
Rabbins. (*Les*) 131
Raymond Martin. 146
Simon *ſurnommé* le Magicien. 14
Socin (*Lælie, & Fauſte*) 159
Spinoſa (*Benoît*). 162
Le Talmud. 130
Tatien. 33
Tertullien. 35
Théophile *d'Antioche.* 33
Le Vaſſor. 189

A

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

ONSEIGNEUR,

Je n'aurois beſoin, pour oſer Vous offrir mon Ouvrage, que de la dignité des matiéres qu'il traite. Ce qui concerne la Religion eſt ſi important, ſi vénérable, qu'il intéreſſe les Princes autant que le reſte des hommes; qu'ils doivent même à ce grand objet une attention plus entiére encore, & des ſoins plus étendus. Si Dieu les place au-deſſus de nous, s'il les établit Miniſtres de ſa Providence ſur la terre, s'il leur communique un rayon de ſa puiſſance, il demande ſur tout que ce pouvoir confié ſerve d'appui, & de ſecours à la Foi de ſon

Egliſe. Ceux qui entreprennent de la défendre contre l'impiété qui l'attaque, ont dès-lors un droit particulier à leur protection, & à leur bienveillance.

Cependant, MONSEIGNEUR, *d'autres motifs autoriſent l'hommage public & ſincére que je Vous rends. L'Evangile n'eſt que trop accuſé d'être impraticable. La plûpart admirent ſa morale & ſes loix; la plûpart conviennent de ſa juſte autorité. Mais auſſi, la plûpart s'intimident, s'effrayent, & reculent à la vûë des ſacrifices qu'il éxige; & pour ſe défendre de les faire, la nature molle & conſternée les décide impoſſibles. Ce n'eſt point le raiſonnement ſeul qui rèleve des ames ainſi découragées & abbatuës; elles ne ſe rendront qu'au pouvoir de l'éxemple. Il en falloit un qui, pour les ranimer, pût leur faire honte de leur foibleſſe.*

Et quel éxemple plus victorieux, que celui d'un Prince qui honore la Religion, qui l'édifie, qui la conſole par l'éclat de ſes vertus? D'un Prince qui ne connoiſſant que le Trône au-deſſus de Lui, ne voit dans ce haut rang, que la main qui l'y a élevé, & les devoirs qu'elle y attache? D'un Prince qui au milieu de la grandeur mondaine qui l'environne, loin d'être tenté, ou ébloüi par la fauſſe

gloi-

gloire, n'en connoît de véritable que celle de craindre Dieu, de garder ſes loix, & de l'aimer ? D'un Prince qui dans ſes plus beaux jours, dans cet âge floriſſant où les plaiſirs ſont preſque les ſeules occupations, ne partage les ſiennes qu'entre ce qu'il doit à ſon Roi, & ce qu'il doit au ſouverain Maître des Rois ? D'un Prince qui dans un ſiécle vainement ſubtil, où les fauſſes maximes cherchent à prévaloir, où l'on voudroit s'égarer avec méthode, faillir avec raiſon, & trouver un calme à la conſcience par le naufrage de la Foi, retrace, dans la ſimplicité éclairée de la ſienne, l'innocence, le courage, la ſoûmiſſion, & la ferveur des plus heureux ſiécles de l'Egliſe ?

Digne Petit-fils de Saint Loüis, héritier de ſon zéle, humble comme lui, non ſeulement parmi les grandeurs, mais ce qui eſt plus rare, parmi toutes les vertus, pardonnez, MONSEIGNEUR, *ſi je gêne, en Vous nommant, celle que Vous chériſſez le plus ; la modeſtie peut entendre ce que la flatterie ne dicte pas. Quand je peins ſous Vos traits, le modéle que je propoſe aux cœurs découragez par la ſévérité des maximes Chrétiennes, je n'oublie pas, & à Dieu ne plaiſe que je veüille faire oublier la ſource de la lumiére d'où coulent ſur Vous*

les dons parfaits. *En Vous loüant*, MONSEIGNEUR, *c'eſt elle que je bénis, & que je loüe. Je ſais qu'un Apologiſte de la Foi doit lui-même être délicat ſur le choix des éloges; qu'il ne doit ſortir de ſa bouche que ceux dont l'objet eſt ſaint, ceux que l'Evangile avoüe, & que la Religion a conſacrez. Aſſez d'autres s'empreſſent de reever en Vous ces heureuſes qualitez que donne la nature, & qui ſont comme attachées à Votre auguſte Sang. Que ne publient-ils pas de ce goût, de cet amour conſtant du vrai, qui Vous rend incapable de montrer, d'avoir, & d'être rien de faux? De ce noble déſintéreſſement qui dans les affaires, Vous a porté plus d'une fois à prononcer contre Vous-mêmes? De ce caractère affable & facile qui, dans le commerce privé, ſemble, ſans commettre la dignité de Votre rang, permettre aux autres de s'élever au-deſſus du leur? De cette bonté de cœur qui connoît le prix de l'amitié, qui rend la Vôtre ſi égale, ſi entiére, par là ſi précieuſe à ceux que le mérite & les vertus en ont fait l'objet? De ce fond d'humanité qui Vous aſſûre l'amour public, ſeul bien que puiſſent acquérir encore ceux à qui la naiſſance a déja donné tous les autres?*

Pour moi, je ne veux, MONSEIGNEUR, *con-*

connoître de louanges dignes de Vous, que celles que la Religion partage avec Vous, celles que font retentir jusqu'au Ciel ces nombreuses familles dont Votre piété libérale corrige l'infortune, celles qui, selon le langage de l'Ecriture, partent de la bouche innocente de ces enfans qu'alloit accabler le poids de leur misére, que les conseils de l'indigence auroient peut-être corrompus, & que l'abondance inépuisable de Vos secours redonne à l'Etat, & conserve à la Vertu. Que la vanité dresse des monumens aux vertus humaines; ils passeront, ils périront avec elle. Pour ceux qu'au fond d'eux-mêmes les cœurs attendris & reconnoissans élevent à la Charité, ils seront immortels comme elle. Les Annales sacrées de l'Eglise, se chargent de les conserver; & c'est là, bien mieux que sur le marbre & sur le bronze, que sont écrits des mains de la Vérité les faits qu'elle éternise.

Mais, MONSEIGNEUR, *quand le nom seul que Vous portez ne justifieroit pas la liberté que je prens, quand Votre éxemple ne seroit pas une des preuves de la vérité que je soûtiens, l'Ouvrage que j'ai l'honneur de Vous présenter, Vous appartiendroit encore par un titre aussi puissant pour moi que les deux autres, celui de ma re-*

reconnoiſſance. Vous avez daigné jetter les yeux ſur les premiers eſſais de mon travail; bien-tôt, ce que je ne faiſois que ſoupçonner, ou ſentir confuſément, Vous avez démêlé, Vous m'avez découvert ce qu'il avoit de défectueux, ce qu'il importoit d'y réformer, & d'y ajoûter, pour le rendre plus utile. C'étoit faire beaucoup pour moi. Comme ſi c'eût été trop peu pour Vous, MONSEIGNEUR, *Vous m'avez ouvert les tréſors de Vos connoiſſances, Vous m'avez permis d'y puiſer, & Votre zéle pour la Religion m'a fait part d'une opulence, où les plus ſçavans eux-mêmes trouveroient à s'enrichir. Quel guide! Quels ſecours! Mais lorſque je me félicite de les avoir eus, quand je me flatte d'avoir marché à la lumiére de Vos conſeils, n'eſt-ce pas donner de mon Ouvrage une trop haute idée? Ou plûtôt, n'eſt-ce pas m'expoſer imprudemment au juſte reproche de le laiſſer encore ſi imparfait?*

Je ſuis avec un très-profond reſpect, & avec un dévoüement ſans bornes,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur, l'Abbé HOUTTEVILLE.

PRE'

PRÉFACE.

QUICONQUE entreprend aujourd'hui d'écrire en faveur du Chriſtianiſme, ſe trouve expoſé d'abord à une étrange queſtion. On lui demande à quel propos il vient renouveller des querelles, engager des diſputes, remuer des controverſes qu'il ſeroit prudent de ne réveiller jamais. Et où penſez-vous qu'on lui tient ce langage? C'eſt dans le cœur même du Chriſtianiſme.

Il s'y eſt comme établi deux ſortes de faux ſages, également déciſifs, & peut-être également blâmables. Les uns voudroient aſſujettir la Religion aux régles de leur politique, & tenir la foi captive, ſous le ſpécieux prétexte de la rendre plus vénérable. A les en croire: notre doctrine ſe ſoûtient aſſez d'elle-même, & ſa propre majeſté eſt ſon unique défenſe. Eſſayer d'en applanir les difficultez, c'eſt en faire naître. Tenter d'introduire le jour dans ſes myſtérieuſes ténébres, & de lever une partie du voile où elle s'enveloppe, c'eſt la profaner. Entreprendre de montrer combien elle eſt raiſonnable, c'eſt la traiter comme un ſyſtême humain, c'eſt vouloir former non des Fi-

déles, mais des Philoſophes ; le ſilence eſt le ſeul hommage qui lui convienne ; & pourvû que les peuples la reſpectent, il importe peu qu'ils la connoiſſent.

Les autres, dans je ne ſçai quelle crainte que la foi ne ſoit en péril ſi l'on oſe l'approfondir, condamnent indiſtinctement tout Ecrit qui la met comme aux mains avec l'Incrédule. Ecoutez-les : par ces téméraires combats, on trouble, on ſcandalize les foibles ; on accoûtume, on inſtruit les forts à ſe familiariſer avec le doute, & bien-tôt avec le problême ; on ſemble faire aux impies le dangereux honneur de les ſuppoſer redoutables ; & loin que ces attaques imprudentes conduiſent à les ſoûmettre, elles n'attirent preſque jamais d'eux que de nouveaux outrages à la vérité.

Ainſi parlent, ainſi raiſonnent ces politiques ſuperficiels dont le monde eſt plein, & ces zélez ſans ſcience, toûjours diſpoſez à prendre l'allarme, toûjours prêts à la répandre.

Porterons-nous donc la complaiſance & la docilité, juſqu'à déférer à leurs vains prétextes ? S'il le faut, laiſſons donc auſſi les deſtinées de la foi rouler à l'avanture ; tenons ſes intérets pour indifférents ; n'ayons pour nos freres qui s'égarent, ni charité, ni entrailles ; & parceque la main ſouveraine eſt ſeule aſſez puiſſante pour ſoûtenir toûjours ſon ouvrage, gardons-nous bien de lui prêter le foible appui de la nôtre. Que la Religion s'obſcurciſſe, ou même qu'el-

qu'elle s'éteigne dans preſque tous les cœurs; que le Pyrrhoniſme en prenne la place; que l'Incrédule oſe tout, & avec impunité; qu'il parle, qu'il écrive, qu'il *paganiſe* juſques dans le ſanctuaire, ſi je puis m'exprimer de la ſorte; qu'il entraîne une partie du troupeau, qu'il inſulte à la fidélité conſtante de l'autre; qu'il triomphe de nos pertes, & qu'enfin il achéve ſa ſéduction: qu'importe? C'eſt à nous de le voir, d'en gémir tout au plus, & de nous taire, puiſque la vérité n'attend & n'éxige de nous d'autre hommage que le ſilence.

Mais à Dieu ne plaiſe qu'elle ſoit réduite jamais à cette impuiſſante reſſource, ou qu'en aucun temps elle ceſſe de faire entendre ſa voix, & de trouver des défenſeurs. Où en ſeroit-elle ſi dans l'origine, les réſerves politiques, & les ſcrupuleuſes terreurs dont on voudroit aujourd'hui nous faire des loix, euſſent prévalu; ſi l'Idolâtre, ſi le Juif, ſi le Novateur n'avoient trouvé ni contradiction, ni réſiſtance; ſi nos premiers apologiſtes, contents de croire, avoient négligé d'inſtruire & de reprendre, s'ils avoient évité d'éclaircir, de juſtifier leur foi, & ſi leur zéle eût manqué d'héritiers dans ces jours malheureux où l'erreur tentoit de s'élever ſur les ruines de l'Egliſe?

A préſent que l'Evangile n'a pas d'ennemis moins nombreux, moins aigris, moins artificieux, moins ſuperbes qu'autrefois, s'engager à le défendre n'eſt donc pas un ſoin ſuperflu, moins encore un projet condam-

nable. Ce n'eſt point renouveller avec danger des querelles aſſoupies, c'eſt travailler à terminer, s'il ſe peut, celles que l'impiété ne ceſſe de nous faire. Ce n'eſt point expoſer la religion, c'eſt la produire avec tous ſes appuis. Ce n'eſt pas ſuppoſer que l'Incrédule employe contre nous des armes formidables, c'eſt en mettre toute la foibleſſe à découvert. Ce n'eſt pas enfin troubler la paix des ſimples, ni leur préparer des piéges, c'eſt éclairer, conſoler, fortifier leur foi; car elle n'eſt que trop foible pour l'ordinaire, quand elle n'eſt pas inſtruite, & l'ignorance de ſes motifs conduit preſque ſûrement à la perdre tout à fait. Il n'eſt pas néceſſaire dès là qu'un Chrétien ſe juſtifie, lorſqu'il ſe préſente pour ſoûtenir la cauſe de l'Evangile. Il eſt permis à chacun, il lui eſt ordonné même de défendre ſa religion lors qu'on l'attaque; & la foi de tout Chrétien n'eſt-elle pas attaquée quand celle du Chriſtianiſme l'eſt?

Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas, comme dans ſa naiſſance, ouvertement combattuë. L'empire de la multitude, l'autorité des loix, & le reſpect des puiſſances mettent un frein à l'audace de l'impiété. Il faut que ce qu'elle n'oſe publier, elle ſe borne à le répandre en l'inſinuant. Mais ſes trames pour être cachées, n'en ſont que plus dangereuſes, & peut-être que plus ſûres du ſuccès. Du moins ce demi ſecret nous laiſſe-t'il dans une ſorte d'inſenſibilité ſur les pertes de l'Evangile: diſpoſition bien contraire à celle qu'il

qu'il recommande pour le ſalut de ceux qui ne croyent pas encore, ou qui courent le riſque affreux d'être bien-tôt ſéduits, & de ne plus croire.

Autrefois, & dans ces jours où les Nations réünies conſpiroient notre entiére défaite, même dans ceux où l'Héréſie faiſoit effort pour altérer l'ancien dépôt, chaque Fidéle croyoit voir ſon propre péril dans celui de l'Egliſe, & s'empreſſoit à la ſecourir. Maintenant qu'elle porte de nombreux & de puiſſans royaumes dans ſon ſein; maintenant que ſa prodigieuſe étenduë démontre & garantit la vérité des promeſſes; maintenant qu'elle n'a plus rien à craindre des ennemis du dehors, & que le repos qu'elle fait goûter à ſes enfans paroît inaltérable, l'ancienne & religieuſe tendreſſe pour elle ne s'eſt pas refroidie ſeulement, elle ſe trouve preſque éteinte. Parceque l'on vit ſous les mêmes Princes, ſous les mêmes loix, dans la même communion extérieure, cette union, quoique politique ſeulement, a produit peu à peu l'indifférence pour le fond de la doctrine. Chacun s'eſt accoûtumé à ne tenir aux autres hommes que par les nœuds de l'intérêt, ou du plaiſir, à ne les apprétier que par leurs talens, ſans égard à leur croyance, à n'éxiger d'eux qu'une probité mondaine, des vertus philoſophiques, & des mœurs ſociables. L'oppoſition des ſentimens en matiére de religion a ceſſé de ſurprendre, & d'allarmer. On n'a pas adopté formellement dans la ſpéculation le monſtrueux

trueux ſyſtême de *la Tolérance*, mais ſans y penſer, & je ne ſçai par quels dégrez inſenſibles, on eſt arrivé enfin à n'en plus avoir d'horreur, & à le ſuivre dans la pratique. On laiſſe chacun arbitre de ſes opinions particuliéres, & libre de ſe compoſer à ſon gré ſa propre religion. Comme ſi nous ne devions nous appartenir mutuellement que durant les courtes bornes de la vie préſente, on s'endort ſur les ſuites malheureuſes de l'infidélité de ſes proches mêmes; & tandis que ſur tout le reſte on craint juſqu'à l'ombre du péril pour ceux qu'on aime, on n'a ſur l'erreur qui va les perdre, qu'un cœur indifférent, & des yeux diſtraits. Le dirai-je? Même parmi ceux qui plus intimement perſuadez, ſembleroient devoir être plus touchez de l'égarement d'autrui, la plûpart, ſoigneux ſeulement de garder en eux la ſimplicité de la foi, penſent avoir aſſez fait pour elle, quand ils ont donné quelques plaintes ſécrettes & vagues au malheur de l'Incrédule. Avoüons le à notre honte, telle eſt aujourd'hui la face du Chriſtianiſme. On s'y permet, pour l'impiété même, des complaiſances que nos peres ſe ſeroient défenduës pour les plus foibles écarts dans la doctrine.

Ce n'eſt pas qu'en m'élevant contre cet excès d'indulgence pour les Incrédules, je veuille troubler la paix extérieure dont ils joüiſſent parmi nous. Loin de ſonger à inſpirer contre eux rien de violent, je voudrois que pour les ramener, on joignît aux moyens de perſuaſion tout ce que la charité, tout

:out ce que la douceur, tout ce que les é-gards ont de plus puiſſant & de plus tendre. Je deſirerois qu'on ſe ſouvînt toûjours qu'ils ſont hommes, & que plus ils ſont foibles, plus ils ont de droit à notre condeſcendan-ce. Je voudrois qu'on n'oubliât jamais que a hauteur, le mépris, l'indignation les ri-gueurs, & l'âpreté, ne ſervent qu'à révolter 'eſprit & à le bleſſer, à étouffer la confian-ce, & à fermer le cœur; qu'il n'y a de ſou-miſſion, ni par conſéquent de religion véri-able, que celle qui eſt volontaire; que nul-e puiſſance humaine ne peut forcer le re-ranchement impénétrable de la liberté, & que l'homme croiroit d'autant moins, qu'il upporteroit plus impatiemment la contrain-:e qui le réduiroit à feindre de croire.

Mais tandis que je condamne ce zéle amer ui ſeroit tenté de dire, comme autrefois es Diſciples véhémens: *voulez-vous que nous* Luc. c. 9. *liſions au feu de deſcendre des Cieux pour con-* verſ. 54. *ümer ces rebelles?* Peut-on ne pas gémir de & 55. 'excès oppoſé? Peut-on voir, ſans douleur, ue cette paix humaine qu'il eſt utile de con-erver avec ceux-mêmes *qui ſont avec nous ans être des nôtres*, ait fait naître une ſi pro-ligieuſe indifférence pour leur état? C'eſt lonc que l'on s'accoûtume à tout, même à :e qu'il y a de plus déplorable, lorſque nos ens n'en ſont point frappez & qu'il n'eſt ap-erçu que des yeux éclairez par la foi. L'im-iété, quelque progrès qu'il lui ſoit donné e faire, ne prévaudra jamais contre l'Evan-ile; il n'y a point à craindre qu'elle trouble

la tranquillité de l'Etat, ni la nôtre. C'en eſt aſſez; on ſe borne à ces réfléxions générales, on s'en tient à ces motifs de ſécurité; plus de zéle entraîneroit trop de ſoins; & l'on voit, ſans ſe le reprocher, périr ceux qu'on auroit ſauvez peut-être en leur prêtant une main ſecourable. Dieu m'a donné toûjours aſſez de lumiéres, aſſez de ſenſibilité aux intérêts de ſa Religion, pour être touché d'une indifférence ſi peu Chrétienne, & c'eſt ce qui me fit entreprendre, il y a quelques années, l'Ouvrage qui ſuit.

Je ne parlerai point de la maniére dont le Public le reçut, lorſque je le donnai pour la premiére fois. Tout ce que nous racontons, le vrai même, dès qu'il eſt à notre avantage, eſt ſuſpect avec juſtice d'un peu de vaine complaiſance. Mais il n'y en aura point à dire qu'à peine le Livre fut répandu, qu'il trouva des Critiques; car il y en a toûjours d'attentifs, & qui n'attendent que l'occaſion de quelque ſuccès pour s'y oppoſer. Cependant, ſi l'on veut bien me faire la grace de m'en croire, loin d'en être bleſſé, je me tins heureux de pouvoir être inſtruit par des hommes ſans doute plus habiles que moi. Dès qu'ils daignoient prendre à mon égard la qualité de cenſeurs, je me félicitai de recevoir un ſecours de la part de ceux qui ne m'en devoient aucun. Je me fis donc une loi de lire, d'écouter tout avec docilité, & même de recevoir, ſans aucune peine de cœur, les avis déguiſez quelquefois ſous la forme des reproches les plus amers; la vérité

: eſt ſi précieuſe qu'il la faut accueillir, lors ıême qu'elle ne flatte pas: & je crois être ans cette diſpoſition pour elle. Ainſi j'ex- oſerai naïvement les fautes de quelque im- ortance dont on m'a repris, & l'uſage que ai fait de ces diverſes critiques dans la nou- elle Edition que je préſente.

I. Quelques-uns ſe ſont récriés ſur ce que avois dit, au cinquiéme Chapitre de mon remier Livre, pour réfuter l'opinion de ſpinoſa contre la poſſibilité de tout miracle n général. Ils ont prétendu que par ma éponſe je donnois atteinte à la notion cor- ecte du prodige, & que je fourniſſois des rmes à l'impie que j'entreprenois de ré- luire.

Si mes vuës m'avoient égaré ſur un point i capital, je ne voudrois ni me défendre, ıi me ſouſtraire au déſaveu; je ne voudrois ue m'humilier. Coupable aux yeux de la Vérité, je conſentirois de le paroître aux eux des hommes, & plûtôt que de ſoûte- ıir ma faute opiniatrément, ce qui ſeroit la renouveller & l'augmenter, je ne rougirois as d'une retractation qui l'effaceroit: car je ſçai qu'il reſte encore une reſſource, même glorieuſe, à qui s'eſt trompé; le courage d'en convenir. Mais j'ai lieu de ſoupçonner qu'on ne m'a pas aſſez compris, & je n'en accuſe que moi. Il aura pû ſe faire que je n'aurai qu'imparfaitement rendu les circonſtances de ma penſée, & que le ſentiment profond de ma droiture m'aura fait croire que l'on ne ver-

verroit dans ce que je diſois, que la ſeule choſe que je voulois dire. Auſſi dès que l'objection me fut faite, je me hâtai d'y répondre, afin de ne laiſſer dans mon texte aucun faux jour, & de diſſiper promptement toute ombre d'équivoque. Je déclarai * qu'en ſuppoſant les miracles liez à l'action des loix générales inconnuës à tout eſprit borné, je ne prétendois par cette hypothèſe, qu'oppoſer Spinoſa à lui-même, m'accommoder à ſon raiſonnement par condeſcendance afin de lui en découvrir le foible, & emprunter pour un moment ſes principes, afin de le réfuter par ſes principes mêmes.

* Voyez la Lettre à la fin de cette Préface.

Une preuve bien ſenſible que je ne parlois pas alors ſelon ma propre penſée, & que je me conformois à celle de Spinoſa pour le mieux combattre, & ne lui laiſſer aucun azyle, c'eſt qu'en ſuppoſant le contraire pour me faire dire une erreur, & me rendre ſuſpect d'artifice, il faudroit m'imputer le contradictoire le plus abſurde, & m'accuſer de n'avoir pas vû que je plaçois les deux propoſitions les plus incompatibles à côté l'une de l'autre. Je venois de dire : les miracles ſont des interruptions à l'harmonie des loix générales; & l'on voudroit qu'oubliant tout auſſi-tôt des paroles ſi préciſes, & renverſant ma premiére ſuppoſition, j'euſſe dit: les miracles ſont compris dans l'action des loix naturelles qui nous ſont connuës. Il n'y auroit point eu, juſqu'à moi, d'éxemple d'une extravagance pareille. Un enfant qui commence à entendre ce qu'il dit, n'y tomberoit pas;

ſi je l'avois avancée, il y auroit eu de la
ibleſſe à m'en reprendre: j'aurois été inca-
ble d'aucun tort; & mon prétendu ſyſtê-
e loin d'être inſinué avec addreſſe, n'auroit
s même été un piége groſſier. Quand on
ut tromper, on ne met pas ainſi les con-
idictoires enſemble. On les déguiſe du
oins, on les enveloppe, on craint que le
cteur ne les apperçoive. Ici tout au con-
aire, ce ſeroit la contradiction la plus pal-
ble, la moins finement ſauvée; que dis je?
a plus ingénuement déclarée qui fut jamais.
e ne ſeroit pas ſeulement m'être contredit
termes formels, & plus clairs que le jour,
: ſeroit encore avoir affecté de donner au
ublic, & preſque dans la même page, les
euves les plus complettes & les plus ridi-
les de ma contradiction. Il n'y a donc de
nouement à mes paroles que celui qui me
ſtifie. Il eſt ſi ſimple, ſi naturel, ſi con-
rme à toute la ſuite de mon texte, qu'on
: pourroit, ſans injuſtice, en imaginer un
itre.

Allons plus loin. Quand j'aurois oſé n'ê-
e pas de l'opinion commune; quand je
'aurois pas, en commençant, défini le mi-
cle comme le grand nombre des Théolo-
ens, ainſi que je l'ai fait; quand je n'aurois
ffert que ma ſeconde explication, & que je
urois ſoûtenuë perſévéramment dans tout
on Livre, qu'y auroit-il donc en cela de
blâmable? Serois-je répréhenſible pour a-
oir donné la préférence à un ſentiment qui
ns le fond n'intéreſſe en rien la ſaine doc-
trine?

trine? Le ſerois-je pour avoir tenu le même langage que ſaint Auguſtin, dont j'ai rapporté les termes évidents ? Le ſerois-je pour avoir dit ce que des Ecoles Catholiques ont dit depuis moi, & ce qui ſous nos yeux a été publiquement ſoûtenu dans l'une des plus ſçavantes, des plus reſpectables, & des plus précautionnées contre l'erreur ? Hé! qu'y aura-t'il donc d'innocent & de correct dans un Ouvrage, ſi de pareilles autoritez ne le mettent pas à couvert des reproches;

J'ajoûterai une circonſtance qui achéve ma juſtification. Divers Théologiens habiles que je conſultai après le grand éclat contre mon Livre, me preſſérent de me borner à ma ſeconde explication ſur la nature du miracle, & m'aſſurérent qu'ils la protégeroient ouvertement ſans recourir à l'autre. Cependant, malgré leurs conſeils, & quelque appui que je dûſſe trouver dans leurs lumiéres & dans leur ſçavoir, je demeurai ferme à me fixer de bonne foi au ſens que j'avois expoſé d'abord, qui étoit le ſeul auſſi que j'avois en vuë lorſque je compoſai mon Ouvrage. On peut juger par un procédé ſi ſimple, ſi conſtant, ſi religieux ſur la fidélité à ne varier jamais ſur mes premiéres penſées, combien je ſuis éloigné des déguiſemens, & de toute affectation de ſingularité. Ne ſçavois-je pas d'ailleurs que dans un Ecrit ſur la matiére la plus capitale, rien n'eût été ſi déplacé que d'établir le fond de mes preuves ſur une opinion conteſtable, à la prendre en général, &

qui

qui n'eſt démonſtrative que dans le cas précis où j'en ai fait uſage ?

J'avoüerai donc, s'il le faut, qu'il regnoit dans cet article qu'on m'a tant & trop reproché, quelque défaut de précaution, & qu'il auroit été mieux d'avertir des reſtrictions que je donnois à mon hypothèſe ; l'expérience d'un grand nombre d'Auteurs auroit dû m'apprendre combien la Critique eſt pointilleuſe. Mais, d'une autre part, il eſt ſi triſte de ſe ſuppoſer toûjours environné de cenſeurs ennemis, qu'on ſe porte naturellement à penſer mieux de l'équité des hommes. J'ai confiance qu'après les correctifs que j'ai pris ſoin de mettre à ce premier objet de cenſure, la difficulté n'en ſera plus une ; pourvû néanmoins qu'on me liſe dans un plein doute ſur tout préjugé. Diſpoſition qu'on ne devroit demander que comme juſtice ; ſi difficile pourtant à obtenir de certains lecteurs, qu'à peine oſe-t'on l'eſpérer d'eux, même à titre de grace.

II. Une autre querelle qu'on m'a faite roule, non ſur les articles que j'ai traitez, mais ſur ceux que j'ai omis. Comme il eſt queſtion dans tout mon Livre de prouver la vérité des *faits* rapportez dans l'Evangile, & qu'à proprement parler il ne s'y agit que de cela ſeul, il falloit, m'a-t'on dit, prouver, avant tout, que les Evangiles ſont inconteſtablement l'Ouvrage de ceux dont ils portent les noms, mettre ce point hors de priſe aux

aux doutes ; & là-deſſus on m'a demandé pourquoi je ne l'avois pas fait.

Je conviens avec candeur que ce reproche eſt raiſonnable, & ſi bien mérité que je me l'étois déja fait à moi-même. Car, quoiqu'on diſe, les Auteurs ſont aſſez clairvoyans ſur leurs propres écrits, & il eſt rare qu'on les accuſe, avec juſtice, de quelque mécompte dont ils n'ayent pas eu quelque ſoupçon. Il eſt vrai que je n'avois pas omis tout-à-fait de traiter l'article de l'authenticité des Evangiles. Comment aurois-je oublié pleinement une queſtion de cette importance ? Mais je ne pouvois me pardonner de l'avoir ſi peu approfondie, & les Lecteurs devoient encore moins me le pardonner. J'y étois trop ſuccinct, trop ſuperficiel ; j'indiquois plûtôt ce qu'il falloit prouver, que je ne le prouvois en effet. Peut-être même, ſi l'on ne m'en eût averti, me ſerois-je borné à ſentir mon tort, ſans m'efforcer de faire mieux. Je remercie donc, & ſincérement, les Critiques qui ont ſi judicieuſement relevé ma faute. Si je l'ai bien réparée, comme j'ai tâché de le faire, c'eſt un mérite que je leur doi.

Par la même raiſon que la preuve de l'authenticité des Evangiles étoit un préalable néceſſaire dans la premiére partie de mon Livre, il importoit d'inſiſter dans la ſeconde ſur la nature, & ſur la poſſibilité d'une inſpiration divine, de montrer que les Prophétes Hébreux étoient inſpirez dans tout ce qu'ils

qu'ils ont écrit, & de faire voir que leurs prédictions ont paſſé juſqu'à nous dans leur intégrité originale. Je me ſuis donc fait un devoir d'employer cinq Chapitres nouveaux à l'éclairciſſement de tout ces points. J'avois crû, dans la premiére Edition, être diſpenſé de les traiter ; & voici pourquoi. C'eſt qu'en prouvant la miſſion divine de Jeſus-Chriſt, je prouvois tout enſemble, & par cela même, la vérité des prophéties Judaïques, puiſqu'il les autoriſoit de ſon témoignage. Mais j'ai ſenti, quand je me ſuis relû, que cet argument, quoique ſolide, ne devoit pas certains ſcrupules importuns, & laiſſoit encore ſubſiſter bien des nuages. Il étoit donc eſſentiel d'enfoncer plus avant dans la queſtion ; & ſi je ne me flate pas, ces nouveaux éclairciſſemens que je donne diſſipent tous les doutes ; j'entends ceux qui auroient ſur ce point quelque motif raiſonnable.

On a voulu ſçavoir encore pourquoi je n'étois étendu ſi peu ſur l'explication de la prophétie de Jacob ; pourquoi je ne parlois point de celle d'Iſaïe ſur l'enfantement d'une Vierge ; pourquoi enfin parmi mes autres preuves, je n'avois employé ni celle que nous fournit la diſperſion des Juifs, ni, l'une des plus éclatantes, celle qui ſe tire de la deſcente du Saint Eſprit ſur les Apôtres, ſelon la promeſſe que Jeſus-Chriſt en avoit faite.

A toutes ces demandes j'aurois pu dire qu'un Auteur, lorſqu'il entreprend un Ouvrage, n'eſt pas dans l'étroite obligation d'en épui-

épuiſer toute la matiére, qu'il lui eſt permis de ſe donner des bornes, & de s'arrêter où il lui plaît, qu'il n'eſt comptable que des articles qu'il diſcute, & qu'on ne doit éxiger de lui que ce qu'il promet à ſes Lecteurs. Cette réponſe auroit été d'autant plus juſte que les preuves de la Religion Chrétienne ſont inépuiſables, à quelque genre de démonſtration que l'on ſe fixe. Je n'ai pas héſité cependant à entrer dans les vuës qu'on m'ouvroit, quoiqu'elles demandaſſent de pénibles recherches. Pour m'y engager, il m'a ſuffi de croire qu'elles ſeroient utiles à la cauſe de l'Evangile. Rien de ce qui peut la ſervir ne doit coûter à qui ſe charge de la défendre; plus il éclaircit d'articles, plus il eſt conſolé par les nouveaux dégrez d'évidence & de force qu'elle en acquiert.

Auſſi ne me ſuis-je pas renfermé ſeulement dans ce qu'on a paru ſouhaiter de moi. J'ai été beaucoup au de-là, pour n'avoir plus dans la ſuite à revenir ſur ce premier Ouvrage, & afin de réſerver tout mon loiſir à ceux que je prépare. J'ai augmenté mon *Diſcours* d'analyſes de pluſieurs Auteurs dont je n'avois point parlé d'abord. J'ai étendu divers Chapitres dont le fonds avoit beſoin d'être mieux développé. J'ai refondu ceux où mes derniéres idées m'ont paru préférables aux anciennes. J'ai diſcuté différents points de critique qui ne l'avoient point été encore, ou qui ne l'avoient été qu'imparfaitement. J'ai appuyé par de nouvelles raiſons ce qui pouvoit laiſſer un reſte d'inquiétude

dans

ans l'eſprit. J'ai enfin terminé le troiſiéme olume par une *Diſſertation* ſur les faux prinipes des Déiſtes, dont je combats les divers yſtêmes; acceſſoire, ce me ſemble, eſſenel au ſujet que je traite, & ſurtout à la parie de mon Ouvrage où je détruis les obctions que l'on oppoſe à mes preuves de *uit*.

III. Pour reprendre la ſuite des reproches ont je parlois, cette derniére partie de mon ivre eſt celle qui m'a le plus attiré de conadictions. J'y ai recueilli douze Difficultez ontre le Chriſtianiſme en général; à quel ropos, ont dit mes adverſaires, raſſembler us le même point de vuë tant d'objets, ropres ſeulement à effrayer les Fidéles, ou les ſcandalizer? J'ai mis ces objections dans ur plus grand jour. Autre accuſation. Qu'y t'il de moins pardonnable que de mettre à écouvert, d'étaler même, ce qu'il falloit au us laiſſer entrevoir, dès-qu'on n'avoit pas prudence de le ſupprimer & de le taire?

Ma réponſe à la premiére de ces queſtions ra ſimple; je ſuis même encore étonné qu'on e l'ait faite. N'avois-je pas dit, & dès le ommencement de ce troiſiéme Livre: *Puiſ-* LIV. III. Tom. IV. pag. 86.
'il y a des difficultez communes à tous les its de l'Evangile; des difficultez qui n'en taquent pas un article ſeul à l'excluſion des tres, mais qui les combattent tous en géné-l, je crois néceſſaire de les éclaircir; d'au-nt plus que ces objections ſont plus dange-uſes, à proportion qu'elles combattent plus

de

de veritez à la fois. Ces courtes paroles, ſi l'on avoit bien voulu les remarquer, levoient tous les ſcrupules, & d'avance faiſoient mon apologie. Par-là j'expoſois les motifs de ma conduite, & je montrois clairement que je ne cédois qu'à une indiſpenſable néceſſité. J'en fais juge tout Critique à qui la paſſion n'aura pas fait prendre d'engagement contre moi: convenoit-il au deſſein de mon Livre que je ſupprimaſſe des doutes dont la plûpart ne ſe préſentent que trop à l'eſprit? Auroit-ce été bien défendre la foi Chrétienne, & lui faire honneur, que de cacher avec adreſſe les raiſons qui ſe vantent de la détruire? Combien ces réticences affectées auroient-elles occaſionné de reproches de la part des incrédules? Et qu'aurois-je pû répondre à leurs plaintes? Si j'ai dit qu'à ces difficultez déjà faites, j'en ajoutois *qu'on ne lit point ailleurs, & les plus fortes que j'ai pû me faire en méditant ſur la Religion*, cela même eſt encore innocent, & marque non ſeulement que je ne déguiſe rien, mais que je me tiens ſi fort de mes preuves, que je cours au devant de ce qui ſembleroit devoir les ébranler. Pourquoi de plus aurois-je voulu croire que ce qui s'offroit à moi, ne ſe ſeroit pas offert à un autre? Ay je pû, ay-je dû ſenſément ſuppoſer que ce que je voyois, nul autre ne le verroit? Et quand j'aurois été aſſez folement préſomptueux pour le penſer, la bonne foi n'éxigeoit-elle pas que je découvriſſe à l'Incrédule toutes ſes reſſources contre nous? En lui prêtant pour nous combattre, ou pour ſe dé-

Diſcours Tom. I. pag. 218.

éfendre, des armes que peut-être il ne oupçonnoit point, n'étoit-ce pas rendre ſa léfaite encore plus entiére, & notre victoi- e plus éclatante ? Loin d'être inexcuſable our avoir placé tant d'objections ſous les eux du Lecteur, je n'ai donc que rempli devoir eſſentiel à tout controverſiſte équi- able; & c'eſt pour cela que je n'ai pas craint 'en produire de * nouvelles qu'on m'a prié e réſoudre. Ce n'eſt pas là, ſans doute, n bon moyen de ramener les Critiques pré- enus; mais j'ai confiance que les ſages me ndront juſtice. Plus ils me verront de ſou- miſſion ſur les autres articles où je me con- amne, moins ils me ſoupçonneront d'in- ocilité dans celui ci.

* Voyez Liv. III. la Cinquiéme & la Sixieme difficulté.

A l'égard de ces tours impoſans, & de ces ouleurs trop vives, dont on prétend que orne avec complaiſance les difficultez de Incrédule, c'eſt une accuſation où je n'ai encore découvrir que de la malignité ſans mbre de vraiſemblance, même en voulant e juger dans la plus grande rigueur. Si- t, en effet, qu'on ſe met à la place d'un tre, & que l'on ſe charge de parler en n nom, il eſt naturel, ce me ſemble, il t juſte de lui faire tenir tous les mêmes ſcours que l'on ſuppoſe qu'il tiendroit lui- ême. Il ne ſuffit pas alors, principalement la diſpute eſt grave, de rendre à peu près fond de ſa penſée. Il eſt en droit de ſe aindre, & il ſe plaindra, ſi l'on néglige n expoſer les circonſtances, néceſſaires elquefois pour l'intelligence du fond. Tel-

le eſt la loi que le bon ſens & l'équité preſcrivent. Et qu'ay-je fait, ſinon la ſuivre fidélement, & avec ſcrupule? Mes Cenſeurs eux-mêmes voudroient-ils approuver la maxime contraire? Parcequ'on affoiblit, quand on veut, les plus fortes raiſons, en les dépouillant d'un acceſſoire qui aide à les faire mieux ſentir, voudroient-ils que la Religion empruntât un pareil ſecours? Pour moi, je le déclare, je ne connois point, & Dieu me préſerve d'employer jamais ces petits artifices indignes d'elle, odieux même dans les diſputes les moins importantes. Si mon principe eſt vrai, ma conduite eſt donc irrépréhenſible, & j'ai eu raiſon de produire, autant que je l'ai pû, les Difficultez de l'Incrédule, avec tout l'éclat que j'imagine qu'il leur auroit donné lui-même. Ainſi en ont uſé les anciens apologiſtes de notre foi, un Origéne, un Euſébe, un ſaint Cyrille. Ils n'ont pas craint de mettre au grand jour, & dans la Langue des ſimples, les plus monſtrueuſes impiétez de Celſe, de Porphyre, d'Hiérocles, & de Julien. Ils n'ont exténué, ni ſupprimé ce que le Païen, ce que le Juif avoient de plus apparent à nous oppoſer. Ils ont été plus loin; ſouvent pour mieux triompher de nos ennemis, ils leur ont ouvert des moyens de nous combattre que ceux-ci n'employoient, ou ne connoiſſoient pas. Tertullien, Arnobe, & Lactance, ont mille fois montré dans la diſpute & cette candeur, & cette noble fierté. C'eſt qu'ils avoient une plus haute idée que nous

de

e la Religion Chrétienne, & qu'ils ſça-
oient toute l'étenduë de ſes reſſources.
'eſt qu'ils regardoient comme injurieuſes à
. Vérité ces défiances humiliantes, cette
rudence craintive, & ces précautions ou-
ées qui la déhonorent ſous le vain prétexte
e la ménager. C'eſt, pour tout dire, qu'un
ontroverſiſte inſtruit, & ſincère, loin d'é-
ıter avec art ce qui peut ſembler nuiſible
ſa cauſe, marche lui-même au devant des
fficultez; qu'il lui importe peu que celles
ı'on lui oppoſe, ou qu'il ſe forme, ſoient
écieuſes, qu'il ne connoît, & qu'il n'y a
our lui qu'un devoir indiſpenſable, celui de
s rapporter religieuſement, & de les dé-
uire juſques dans la racine.

Hé! c'eſt préciſément cette régle que l'on
tournée contre vous, me repliquera-t'on.
uelques-uns de vos Critiques ont ſoûtenu
ıe vos *Réponſes* laiſſoient à votre adverſaire
us ſes avantages. Ils l'ont dit, je le ſçai,
ais l'ont-ils prouvé? D'autres Critiques, &
plus grand nombre, qui aſſurément ne
épargnoient pas ſur d'autres articles, n'ont-
pas confeſſé que j'étois inattaquable ſur
lui-là? Je dirai plus, & j'eſpére qu'on vou-
a bien me le pardonner, car je le tairois ſi
xtrême néceſſité ne me contraignoit à le
e, des Etrangers célébres par leur ſçavoir,
me félicitant ſur mon Ouvrage, ont loüé
tout les éclairciſſemens qui en compoſent
troiſiéme Partie. D'illuſtres Métaphyſi-
ns qui dans une Communion différente de
nôtre ont traité les matiéres les plus pro-

fondes, & avec ſuccès, ont applaudi à ces mêmes *Réponſes* ſi dédaigneuſement rejettées ici par quelques-uns de mes Critiques. Eſt-ce moi qui ai fait parler en ma faveur des hommes qui ne me connoiſſent pas, & qui ne me connoîtront jamais?

Venons au fonds, & s'il ſe peut, vuidons cette querelle en peu de paroles. Qui eſt-ce qui trouve que mes *Réponſes* ſont foibles & inſuffiſantes? Ou ce ſont des Théologiens inſtruits des grands principes de la Religion, & zélez pour elle; ou ce ſont ces Incrédules toûjours ſoûlevez contre les défenſeurs d'une doctrine dont ils ſont ennemis implacables; ou ce ſont ces lecteurs peu éclairez & diſtraits, qui ne parcourent nos Ouvrages que pour dire qu'ils ont vû ce qui fait quelque bruit dans le monde.

J'ai dit aux premiers, s'il y en a eû de tels parmi mes contradicteurs; *mes Réponſes vous ſemblent-elles frivoles? Daignez m'apprendre en quoi elles le ſont; marquez-moi ce qu'il falloit dire, & que je n'ai pas dit.* On le voit, je ne cherchois point à éluder, je n'apportois point de ſuperbes excuſes pour couvrir ma foibleſſe; je ne demandois qu'à être éclairé; je ne voulois, ſi j'avois tort, que me ſoûmettre, & m'enrichir du ſçavoir d'autrui. Cependant, que m'a-t'on répondu? Rien de poſitif. Preſſez par ce défi, ou pour mieux dire, par mes vives inſtances, car je ſupplioiſ mes adverſaires *de me faire part de leurs ſecours dans une cauſe qui nous eſt commune*, qu'ont-ils découvert, que m'ont-ils ap-

Voyez la Lettre à la fin de cette Préface.

Là même.

pris d'eſſentiel & de ſolide qui ne fût pas éja dans mes *Réponſes*, ou dans les princies que j'avois établis auparavant ? En parant ainſi, je ne veux pas dire néanmoins qu'on ne puiſſe employer, pour la défenſe du Chriſtianiſme, d'autres raiſons que celles dont je me ſers. Il y auroit de l'extravagance à le penſer. Mais ces raiſons ultérieures que je n'ignore pas, je n'ai point dû les employer, parcequ'elles ſont étrangères à mon deſſein. Je veux prouver, *par les faits* ſeulement, que la Religion Chrétienne eſt véritable & divine. Dès-là je m'interdis la plûpart des preuves réſervées à ceux qui ne ſe ſont pas réduits, comme moi, à une ſeule eſpéce de raiſonnement. Ce que j'ai donc prétendu, ce que j'oſe prétendre encore, c'eſt que dans l'ordre où je me renferme, dans le plan que je me ſuis tracé, j'ai produit ce qu'il y a de plus déciſif contre les *Difficultez* que je réfute, & qu'il doit m'être permis de le penſer, juſqu'à ce que l'on ait démontré le contraire par d'évidentes répliques.

A l'égard des Déïſtes qui voudroient échaper à mes preuves par de vagues déclamations, je ne leur dirai qu'un mot. Ils conviennent que j'ai propoſé leurs objections dans toute leur force, & ſe retranchent à dire qu'elles ne ſont pas détruites. Mais s'il eſt vrai qu'elles ne le ſoient pas, il eſt donc aiſé d'attaquer mes *Réponſes*, & de les renverſer, d'en mettre à découvert les paralogiſmes, de contredire les faits ou les princi-

pes que j'y établis, & de rétablir ceux que j'y attaque. L'a-t'on fait ? L'a-t'on même tenté? Que le Public nous juge.

Si pour colorer ce ſilence, les Déiſtes répondent que j'ai tort de m'en prévaloir, & que je ſçai qu'il ne leur eſt pas permis de ſe déclarer ouvertement contre nous; qu'ils permettent que je leur demande à mon tour, ſi je dois prendre pour une ſolide réfutation, ces myſtérieux argumens dont la connoiſſance n'arrive jamais juſqu'à nous, & s'il faut déférer aveuglément à des raiſons qui ne font que menacer ſans ſe montrer. Pourquoi d'ailleurs ſuppoſe-t'on qu'il n'eſt pas libre de me reprendre ? Eſt-ce qu'on ne l'a pas fait, & publiquement? Eſt-ce que l'Egliſe Chrétienne approuve & tolére qu'on défende ſa foi par des moyens ruineux? Eſt-ce qu'elle ne ſeroit pas la premiére à flétrir le téméraire qui lui feroit parler le langage de l'erreur ? Eſt ce enfin qu'elle remet tous ſes intérêts entre les mains d'un ſeul, & qu'elle ſeroit ſans reſſource ſi l'on attaquoit avec ſuccès l'un de ſes apologiſtes? A quoi ſert donc d'alléguer contre moi ces raiſons prétenduës victorieuſes, & qui n'oſent ſe produire? N'eſt-il pas clair qu'on ne veut, ſous le prétexte d'un défaut de liberté, qu'en impoſer aux ſimples, décrier un Ouvrage qui convainc plus qu'on ne voudroit, & par là couvrir ſon impuiſſance à le réfuter?

Pour ce grand nombre d'hommes ſuperficiels qui ne nous liſent qu'à la hâte, qui ne voyent que ce qui eſt ſous leurs yeux, ſans

ſe

ſe rappeller jamais ce qu'on a pris ſoin d'éclaircir ailleurs, qui ſe laſſent & ſe rebutent au premier effort d'attention ſuivie, & qui néanmoins prétendent nous juger, je ne ſuis point ſurpris que mes *Réponſes* ne leur paroiſſent pas toûjours démonſtratives. Comment pourroient-ils en reſſentir la force ? Elle conſiſte principalement dans la liaiſon des principes, dans l'enchaînement des conſéquences, dans la combinaiſon des différentes parties du tout ; & aſſurément ce n'eſt pas une vuë diſtraite qui embraſſe tant d'objets & de rapports. Obſervez de plus, qu'il n'y a point de difficulté, ſi peu qu'elle ait d'éclat, qui ne faſſe une prompte & vive impreſſion ſur l'eſprit le moins attentif. Comme elle ne conſiſte guéres qu'en un ſeul raiſonnement, elle n'éxige du lecteur aucun effort, ou du moins elle ne lui en demande que peu. Il n'en eſt pas ainſi des réponſes. Quelque ſimple que ſoit l'objection, ce n'eſt ſouvent qu'à l'aide d'un grand nombre de raiſonnemens, & en quelque ſorte par des diſſertations, qu'on arrive à la détruire. Preſque toûjours pour la réſoudre, il eſt néceſſaire de remonter à des principes écartez, de définir avec préciſion ce qui eſt équivoque, de débroüiller ce qui eſt confus, d'éloigner ce qui eſt inutile, de rapprocher ce qui eſt eſſentiel, de comparer éxactement des idées, de démêler des ſophiſmes, de peſer des autoritez, d'éclaircir des textes écrits en Langues étrangéres, d'en extraire le véritable ſens, & pour y parvenir, de paſſer

à travers mille épines de Grammaire. Des hommes naturellement inappliquez, prendront-ils ſur eux de ſuivre un Auteur par ces routes pénibles, & de faire tous les mêmes pas que lui? Quand le ſujet l'engage à quelque approfondiſſement inſéparable d'une Métaphyſique abſtraite, peut-il eſpérer qu'ils feront taire leur imagination & leurs ſens, pour s'élever avec lui juſqu'à des notions qui n'appartiennent qu'à l'intelligence pure? Il s'en flatteroit vainement, & c'eſt d'ordinaire ce qu'il a le plus creuſé qui réüſſit le moins à les convaincre. Auſſi nul Ecrit n'eſt fait indiſtinctément pour tout lecteur. Il en faut une eſpéce particuliére pour chaque eſpéce d'Ouvrage, & le mien demande ce choix peut-être encore plus ſinguliérement que tout autre. Quoique j'y addreſſe la parole aux Incrédules déclarez, & à tous les Chrétiens chancelans, ceux qui ne me liront qu'avec diſtraction, négligence, & préjugé, ceux qui dédaigneront de m'accompagner juſqu'à la fin, s'ils veulent être mes Juges, doivent ſouffrir que j'appelle de leurs arrêts.

IV. Parlerai-je d'un dernier reproche que l'on m'a fait? J'ai peine à m'y réſoudre; car je voudrois bien paſſer ſur ce qui ne regarde que ma perſonne, & ſur ce qui ne concerne que les talens. On veut donc, après avoir tout épuiſé contre le fond de mon Ouvrage, y reprendre encore juſqu'au ſtyle, ſoûtenir qu'il eſt mal aſſorti à des queſtions

de

de controverſe, l'accuſer tantôt d'être trop ſoigné, tantôt de pécher groſſiérement, & preſque par-tout, contre les régles; car ſur ce point mes Critiques ne ſont pas trop unanimes. Etranges accuſations, & bien aſſorties elles-mêmes à la nature des ſujets que je traite! Quoi donc? Eſt-ce des mots qu'il s'y agit, & n'eſt-ce plus des choſes? Convient-il dans une diſpute ſi digne du plus profond ſérieux, dans l'affaire la plus grave, & la ſeule grave qui puiſſe occuper la raiſon, d'incidenter par ces puériles & frivoles conteſtations de Rhéteurs? Qu'importe par où vienne la lumiére? Il n'eſt queſtion que de la ſource, non du canal qui la tranſmet. Pourvû que mes preuves ſoient claires & convainquantes, qu'importe, encore une fois, que mon langage ſoit défectueux? Je ne défens que les unes, & j'abandonne l'autre ſans peine. Je proteſte qu'en parlant de la ſorte, je n'affecte ni modeſtie, ni fierté, & qu'autant qu'il m'eſt donné de connoître le fond de mon cœur, je ne dis que ce que je crois y découvrir. C'eſt à ceux qui n'en veulent qu'à la gloire de briller par l'eſprit, qui ne donnent au Public que des Ouvrages de pur agrément, & qui ne préſentent à l'imagination des autres que les fruits ingénieux de la leur, à puiſer dans l'art tous les moyens de toucher & de plaire. Pour nous dont le ſeul but eſt d'éclairer quiconque eſt dans le doute, & de ramener à la foi celui qui s'en écarte, nous n'avons point de ſecours à chercher dans les graces & les or-

nemens de la parole; la force de nos raiſons eſt toute notre éloquence. Non que nous refuſions aux talens l'eſtime qui leur eſt duë. Nous les avons admirez dans quelques-uns des grands perſonnages qui ont couru la même carriére que nous. Mais ce n'eſt pas de ce mérite acceſſoire que dépend celui de leurs Ecrits. Ils le doivent à leurs profondes recherches, à la juſteſſe de leurs raiſonnemens; & ce n'eſt que par-là qu'ils ont fait ſi ſouvent triompher la vérité. Ne m'accuſez donc plus d'avoir bleſſé votre délicateſſe par des fautes de langage, & des vices de compoſition; des armes pour n'être ni polies, ni brillantes, en ſont-elles moins capables de porter des coups certains? Ce qu'un de nos plus célébres défenſeurs diſoit à l'un de ſes adverſaires, je vous le dirai donc avec autant de ſincérité, mais avec bien plus de raiſon encore: *ceſſez* (*a*) *tous ces vains diſcours; il s'agit de la cauſe de l'Egliſe, non de la mienne; & l'Egliſe inſtruite à ne mettre point ſon eſpérance dans les talens humains, ne reçoit aucun préjudice par les défauts de ceux qui combattent pour elle.*

Après tous ces détails dont j'aurois deſiré ne pas occuper le Public, & dont cependant on m'a contraint de le fatiguer, je ne fais plus qu'une réfléxion, mais néceſſaire, ſur mon

(*a*) Deſine talibus. Eccleſiæ inter nos agitur cauſa, non mea; Eccleſiæ, inquam, quæ in nullo homine ſpem ponere à ſuo didicit Redemptore. AUGUST. *Cont. Creſcent. Lib.* 4. *C.* 80.

mon Ouvrage. Quoique j'aye tâché de ne rien omettre dans cette Edition, de ce qui pouvoit la rendre encore plus ſolide; quoique je me flatte d'y avoir porté les preuves de la vérité Chrétienne juſqu'à l'entiére évidence; quoique j'y aye recueilli ce que le Déïſme peut nous oppoſer de plus fort, & que je penſe y avoir ruiné tous ſes appuis, je n'ai pourtant pas eſpéré de vaincre ce fond malheureux d'indocilité, ni cette averſion pour le joug de l'Evangile, qui régnent dans preſque tous les cœurs. Je ne puis parler qu'à la raiſon de l'homme; & quand je ſerois aſſez heureux pour l'éclairer, ce ne ſeroit pas là encore le rendre Fidéle. La foi véritable, celle qui caractériſe le Chrétien, doit, en ſoûmettant l'eſprit, aſſujettir la volonté; & cette foi n'eſt point le fruit des efforts humains. Il n'y a que Dieu qui la donne. Rien ne peut ſuppléer l'opération ſécrete de ſa grace, parcequ'il n'y a que celui qui a fait l'homme, qui puiſſe efficacement agir au dedans de l'homme, & en dompter toutes les réſiſtances.

Mais ce qui par ſoi-même n'établit pas la foi dans les cœurs, ſert du moins à les lui préparer, il ſert à la protéger, à la défendre, à la conſerver, & à l'accroître dans ceux qui l'ont reçuë; il ſert à prévenir les doutes qui pourroient troubler, à écarter ceux qui s'élévent, à diſſiper l'impreſſion que ceux des autres pourroient faire; il ſert à montrer que la foi eſt raiſonnable, que ſes fondemens ſont fermes & inébranlables, que ſes principes

ſont liez, qu'ils ſe prétent du jour l'un à l'autre, & qu'ils ſont tous conformes à nos vrais intérêts; il ſert enfin à convaincre que c'eſt par lumiére qu'on eſt ſoûmis, que ſi l'on ne voit pas évidemment ce que l'on croit, on voit clairement qu'il ſeroit déraiſonnable de ne les pas croire, & que s'il y a dans la Religion quelques ténébres pour l'ame ſuperbe qui aime les ſiennes, il y a pour l'eſprit droit aſſez de clartez pour autoriſer, & pour juſtifier la ſimplicité de ſon obéiſſance. Voilà, foibles inſtrumens que nous ſommes ſous la main de Dieu, tout ce que nous pouvons pour contribuer à l'avancement de ſon œuvre. A nous de *planter* ſeulement, & *d'arroſer*. A lui de *donner l'accroiſſement* & la vie. Nul apologiſte de la foi ne peut donc avoir d'autre vuë que d'en établir les véritez préliminaires dans ſes Ecrits. Elles ſont auſſi le ſeul objet du mien, & j'oſerois en eſpérer un ſuccès conforme à mes deſirs, ſi je n'avois affaire qu'à l'eſprit ſeul. Malheureuſement c'eſt le cœur qui nous décide. Nous ne voulons obéir qu'à lui, n'écouter que lui, ne nous rendre qu'à ce qui le flatte; & rien ne lui eſt ſi cher que ce goût orgüeilleux d'indépendance dont la Religion lui demande le ſacrifice.

Lettre * *de M. l'Abbé* HOUTTEVILLE *à M*** au ſujet de quelques Difficultez faites ſur le Livre de* LA RELIGION CHRE'TIENNE PROUVE'E PAR LES FAITS.

MONSIEUR,

Je recevrai toûjours avec plaiſir, & avec reconnoiſſance, les obſervations que vous voudrez bien me communiquer ſur mon Ouvrage; car je ne ſouhaite rien tant que d'être inſtruit, & il me ſemble que j'aime ſincérement la vérité. Je ſerois bien malheureux ſi elle n'étoit pas dans mon cœur, lors même que je travaille à la faire paſſer dans le cœur des autres. Auſſi j'invite toutes les perſonnes éclairées que je connois, à me dire avec liberté leurs avis, & à me faire part de leurs lumiéres dans une cauſe qui nous eſt commune à tous. On peut abandonner un Auteur à ſa propre foibleſſe dans les queſtions indifférentes, & lui-méme peut, s'il le veut, préſumer que ſes talens lui ſuffiſent. Mais dans les choſes de Religion, il ne ſçauroit trop ſe défier de ſes bornes, ni aſſez implorer de ſecours; &

* Comme on ne tira dans le temps que très-peu d'Exemplaires de cette Lettre, que le Public l'a ſouvent redemandée, & que d'ailleurs elle eſt citée dans la Préface qui précéde, le Libraire a crû qu'il convenoit de la placer ici.

& chacun, ſelon la meſure de ſes forces, doit concourir à ſes travaux. Ne craignez donc pas, Monſieur, que je me trouve bleſſé de vos remarques. Au contraire, je les regarderai comme un bienfait, & elles me ſeront un nouveau gage de votre amitié. N'employez avec moi ni précaution, ni ménagement; n'ayez peur que de me flatter, & de ne me pas faire ſentir aſſez mon tort par tout où je l'aurai. J'ai du moins appris à être docile, & à ſacrifier ſans reſtriction, ſans répugnance, ma penſée, tant qu'elle n'eſt que la mienne. Je ne rougis point de n'être pas auſſi pénétrant qu'un autre; ce n'eſt qu'un malheur: mais j'aurois honte d'être préſomptueux; c'eſt un vice.

Vous ſouhaitez, Monſieur, que je vous diſe avec ingénuité quels ſont les jugemens critiques qu'on a portez ſur mon Livre. Mais oubliez-vous que les Auteurs ſont d'ordinaire les moins inſtruits de ce que l'on reprend dans leurs Ouvrages? Ce qui ne devroit être dit qu'à eux, eſt preſque toûjours ce qu'on leur laiſſe ignorer, peut-être parcequ'on les ſuppoſe délicats, ombrageux, & entiers; peut-être auſſi parceque les cenſeurs, pour joüir paiſiblement du plaiſir de blâmer, ont intérêt à ne rien éclaircir. J'ai ſçu pourtant que l'on me reprochoit deux choſes; & il eſt apparent qu'elles vous ſeront revenuës comme à moi.

Quelques perſonnes m'accuſent d'avoir affecté de mettre les *Difficultez* de la troiſiéme Partie dans le plus grand jour, & d'avoir paſſé légérement ſur les *Réponſes*. D'autres ſe récrient ſur l'article où je traite de la *poſſibilité des miracles*, & voudroient inſinuer que j'en infirme l'autorité. Je ne ſçaurois

vous

vous dire à quel point ces bruits m'affligent. Vous le jugerez aiſément, vous qui connoiſſez la droiture, & la ſimplicité de mes intentions.

Il eſt vrai que j'ai tâché d'expoſer dans toute leur force les objections de l'Incrédule, & il m'a paru qu'il le falloit ainſi pour ne rien déguiſer. Produire ce qu'on nous oppoſe de plus ſpécieux, n'eſt pas une affectation; c'eſt un devoir. En tout il faut de l'équité. Si nous voulons que l'infidéle vienne à nous, il eſt beſoin que par condeſcendance nous allions d'abord & par-tout avec lui; il nous quittera s'il ſoupçonne que nous condamnons, ou même que nous dédaignons ſes voyes, ſans les connoître. J'ai donc eu raiſon de le ſuivre dans ſes plus grands égaremens. En cela même je ne fais que marcher ſur les traces de nos plus célébres Apologiſtes, & peut-être qu'au lieu de me blâmer, on devroit me tenir compte d'un effort qui me livre pour quelques momens à un langage que je déteſte. Ainſi le reproche ne doit tomber que ſur la nature de mes *Réponſes*. Sont-elles déciſives? Il y a viſiblement de l'injuſtice à ſe plaindre de l'éclat des *Difficultez*. Sont-elles frivoles? Que les contradicteurs m'apprennent en quoi elles le ſont; qu'on n'évite pas de deſcendre au détail; qu'on me marque ce qu'il falloit dire & que je n'ai pas dit, ou ce que j'ai dit qui ſouffre encore de ſolides répliques. Pour juger de mes raiſons, il ne ſuffit pas de jetter un œil curieux ſur ma troiſiéme Partie ſeulement, comme quelques-uns l'ont fait. Il faut ſans ceſſe avoir préſens les ſolides principes démontrez dans les deux premiéres; car un Auteur ne peut ſe répéter toûjours, & il ne le doit pas. C'eſt la ſuite de ſes preuves qui

en

en fait la force. Quiconque rompt cette chaîne, ne voit les choſes qu'à demi, & dès-là il eſt juge incompétent; je le récuſe, & il devroit ſe récuſer lui-même.

Ici, Monſieur, je ne crains point de l'aſſûrer, ce n'eſt pas la raiſon, c'eſt le cœur qui ſe revolte en bien des Lecteurs. J'ai porté nos preuves juſqu'à l'évidence, j'ai fermé tout aſyle à l'erreur, & l'erreur ſans reſſources murmure & ſe plaint. Doit-on m'imputer ſes répugnances? Ne ſont-elles pas au contraire la preuve qui décide pour mes *Réponſes*? Un homme ne convertit point un autre homme: c'eſt beaucoup qu'il le convainque. Attendons de Dieu ſeul, & ne nous laſſons point de le prier qu'il acheve l'œuvre que ſa miſéricorde daigne commencer par nous. La nature de l'eſprit humain n'eſt pas de rendre les armes auſſi-tôt à l'eſprit humain. Il s'irrite long-tems contre les véritez incommodes qui le preſſent, & il ne ſe ſoûmet pleinement à elles, que quand l'onction de la grace les lui rend aimables.

Ce qui m'arrive aujourd'hui, Monſieur, n'eſt pas ſans éxemple, & je ne puis m'empêcher de vous en rapporter un très-célébre. Le docte Bellarmin crut en refutant les Hérétiques, devoir être ſcrupuleuſement ſincère, & ſe fit une loi de ne point diſſimuler leurs objections. Ce grand Homme les recueillit toutes avec un ſoin prodigieux, & leur donna tout l'éclat qu'elles pouvoient comporter. Il étoit bien ſûr qu'au premier rayon de vérité, ces fauſſes lueurs ſe diſſiperoient d'elles-mêmes, & il ne vouloit par-là que préparer à l'Egliſe un plus grand triomphe ſur la nouvelle doctrine. Les Proteſtans avoüérent qu'ils n'auroient pû la mettre dans un jour plus

avan-

avantageux ; & ces difficultez, ſéparées des victorieuſes réponſes de l'Auteur, ils les firent imprimer comme un Cours fidéle de leur Théologie, ſous le titre de *Bellarminus Orthodoxus*. L'artifice étoit groſſier. Cependant, les zélez ſans ſcience firent grand bruit à Rome ; ils exagérérent le péril qu'il y avoit, diſoient-ils, à lire des objections préſentées ſous une forme ſi lumineuſe, & pourſuivirent avec chaleur la condamnation des *Controverſes* de Bellarmin. Ils la ſollicitérent inutilement. Les critiques injuſtes s'évanoüirent, l'Ouvrage le plus parfait en ſon genre qui ait paru, conſerve ſa grande réputation, il la conſervera toûjours, & ne ceſſera de contribuer aux progrès de la Foi. Je ne prends pour moi dans cet éxemple que le fait nud : je n'ai garde de m'en appliquer les circonſtances glorieuſes.

A l'égard du cinquiéme Chapitre de mon premier Livre, on ſe plaît, on s'étudie, Monſieur, à y chercher un ſens qui n'eſt pas le mien, pour en faire naître ſans néceſſité des ſujets de diſpute. On me fait donner en principe, ce qu'il eſt clair que je n'ai donné qu'en ſuppoſition ; & ce que j'employe ſeulement contre Spinoſa, on s'obſtine à répandre que je l'érige en ſyſtême. A de telles interprétations inventées contre l'énoncé formel de mon texte, que répondrai-je, ſinon que Dieu voit le fond de mon cœur ? Agréez néanmoins que je vous diſe en peu de paroles, & à la hâte, quelle eſt ſur cela ma vraye penſée. Vous aurez peut-être occaſion de l'expliquer à ceux qui ne m'ont pas compris, & j'aimerois mieux tout ſoufffrir, que d'être une occaſion de ſcandale au plus petit d'entre mes freres.

Spi-

Spinoſa prétend qu'il n'y a point eû, & qu'il ne peut y avoir de miracles proprement dits. Moi, je deſtine la plus grande partie du Chapitre en queſtion, à étendre la preuve invincible qui démontre la poſſibilité des prodiges. La dépendance naturelle, intime, abſoluë, & continuelle de la matiére à l'égard de ſon Auteur, eſt ce grand moyen de démonſtration. Afin d'en éluder la force, Spinoſa nous oppoſe l'immutabilité des loix de la méchanique du Monde. Je lui réponds & à tous les ſiens, que l'invariabilité des loix univerſelles conſiſte ſeulement à produire toûjours les mêmes effets par le méme ordre de cauſes; & je lui nie qu'elle conſiſte dans une permanence eſſentielle qui excluëroit de ces loix toute ſuſpenſion, toute interruption comme abſurdes. En cela, vous le voyez, je m'aſſujettis à ne donner à cet impie que les réponſes qu'on lui a faites cent fois avant moi. Qu'eſt-ce donc qu'on me reproche de ſingulier? Le voici. Je ne me borne point aux ſolutions ordinaires, quoique je les adopte, je fais un pas de plus, je mets Spinoſa aux mains avec lui-même, & pour le mieux réduire, je tourne ſes principes contre ſes principes. Vous ne voulez pas, lui dis-je, que les loix qui régiſſent l'Univers puiſſent ſouffrir d'interruption. Hé bien, ſoit. Je le ſuppoſe avec vous, pour un inſtant. Mais dans cette ſuppoſition même qui eſt la vôtre, je vous fais voir que vous devriez reconnoître encore la poſſibilité des miracles. Comment? C'eſt qu'ils pourroient, en ce cas, être conçûs comme liez à l'action des loix générales inconnuës à tout eſprit borné, ſoit en elles-mêmes, ſoit dans leur nombre, ſoit dans l'infinie diverſité de leurs combinaiſons entre-elles. Or cet argument

ment fondé ſur une hypothèſe étrangere, comment peut-on ſoûtenir qu'il eſt l'expreſſion de ma penſée, qu'il eſt mon ſentiment propre, & mon ſyſtême à l'excluſion de tout autre? A-t'on jamais fait un crime à celui qui diſpute, d'employer cette eſpéce de raiſonnement que l'Ecole appelle *ad hominem*? Pourquoi cette permiſſion générale aura-t'elle une exception pour moi? Pour moi qui ne parle que d'une poſſibilité métaphyſique? Pour moi qui dès le commencement de mon Livre [*page* 14 *] ai dit ces paroles ſi expreſſes: *C'eſt par les miracles, je veux dire par la ſuſpenſion des loix, ou de quelqu'une des loix communes qui gouvernent l'Univers, que l'action de Dieu ſe fait ſentir de la maniére la plus frappante*? Pour moi qui ajoûte deux lignes après, que les *prodiges* ſont des *interruptions évidentes à l'harmonie générale & préétablie*? Pour moi qui dans tout le corps de mon Ouvrage tiens ce même langage fixe, uniforme, & invariable? Pour moi enfin qui ai reconnu, qui reconnois dans les miracles, non-ſeulement une connoiſſance ſurnaturelle, mais une efficacité réelle de main divine? Au reſte j'eſpére m'expliquer avec plus d'étenduë dans une ſeconde Edition, * lever toute équivoque ſur ce point, ſatisfaire les eſprits contentieux, & raſſûrer quiconque ſe ſent peiné. Je ne tiens, en effet, à aucune doctrine particuliére, je n'affectionne aucun ſentiment ſecret, je ne connois que les chemins battus. *Malheur à qui marche ſeul dans ſa voye:* l'erreur eſt inſéparable de cette odieuſe ſolitude.

* Et dans cette Edition Liv. I. Tom. II. pag. 19.

* Qui eſt cette Edition nouvelle.

Quand il vous plaira, je vous ferai part de mes vûës ſur le nouvel Ecrit que j'ai commencé. D'avance je ſuis charmé que le ſujet vous en paroiſſe majeſtueux, intéreſſant & utile.

utile. C'eſt à vous de faire par vos conſeils qu'un fond ſi riche ne dépériſſe pas entre mes mains. Plus vous me loüez de mon deſſein, plus vous vous engagez à me ſeconder dans l'éxécution. Je me fais de vos éloges un droit ſur votre loiſir. Je ſuis avec tous les ſentimens dignes de vous,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
HOUTTEVILLE.

A Paris ce 18. *de Mars* 1722.

* *Cette Lettre ayant paſſé dans les mains du Libraire, l'auteur a conſenti qu'elle fût imprimée.*

TA-

TABLE DES MATIÉRES PRINCIPALES,

TRAITÉES DANS LES QUATRE VOLUMES de cet Ouvrage.

La lettre *a* marque le Tome I. *b* le Tome II. *c* le Tome III. & *d* le Tome IV.

A.

ABBADIE. (M.) Eloge de ſon Traité *ſur la Vérité de la Religion Chrétienne*. Tome I. Diſc. page 185. Ce que cet Ouvrage laiſſe à déſirer. *ibid.* 186

ADORATION, en eſprit : étoit inconnuë aux Juifs, & aux Païens. Jeſus-Chriſt ſeul nous l'a enſeignée. *c* p. 267. *& ſuiv.*

ADRIANE'ES : Temples bâtis par l'ordre de l'Empereur Adrien, & qui par ſa mort demeurérent ſans dédicace. *b* 137

ADRIEN, (l'Empereur) veut dreſſer des autels à Jeſus-Chriſt. *b* 137. Réfutation de ce que Caſaubon oppoſe à ce trait d'Hiſtoire. *ibid.* 138. *& ſuiv.* Adrien protége les Chrétiens, per-

perſuadé de leur innocence. *ibid.* 160. Rétablit Jéruſalem ſous le nom d'Ælia. *d* 4

ALCORAN. Cet Ouvrage raconte les miracles de Jeſus-Chriſt, & en rapporte même d'inconnus à l'Evangile. *b* 163

ALIX: ſes Réfléxions ſur l'Ecriture ſainte. *a* Diſc. 189. Ce qui manque à cet Ouvrage. *ibid.*

ALLIANCE. Dieu promet une alliance éternelle avec ſon peuple. *c* 249. *& ſuiv.* Les Prophétes l'ont annoncé. *ibid.* 250. *& ſuiv.* Accompliſſement de ces Prophéties dans la miſſion, & dans la doctrine de Jeſus-Chriſt. *ibid.* 256. *& ſuiv.*

ALMA. Ce que ce terme ſignifie le plus communément dans l'Ecriture. *c* 185. *& ſuiv.* Eſt mal traduit par Aquila, par Symmaque, & par Théodotion. *ibid.* 190. *& ſuiv.* Signifie une *Vierge*, ſelon les Paraphraſes d'Onkelos, & de Jonathan. *ibid.* 192

AME. Diverſité d'opinions entre les Philoſophes ſur la nature de ſa ſubſtance, & ſur ſon immortalité. *c* 256. Quelques-uns des premiers Peres la croient corporelle. *a* 74. *& ſuiv.* C'eſt de ſa ſpiritualité qu'eſt née l'erreur de la pluralité des Dieux. *c* 257. Chez les Thraces, l'idée de l'immortalité de l'Ame portoit les veuves à ſe procurer la mort, dans l'eſpérance de ſe joindre plutôt à leurs maris. *ibid.* 258. Chez les Gaulois, elle faiſoit immoler aux morts un certain nombre d'eſclaves pour les ſervir dans l'autre monde, où ils étoient entrés. *ibid.* 258. Elle a porté les Indiens à ſanctifier l'homicide volontaire de ſoi-même. *ibid.* 259. Quoique l'immortalité de l'Ame fût un point capital de la doctrine des Juifs, ils n'en avoient néanmoins qu'une idée aſſez confuſe. *Ibid.* &

& suiv. Platon, & après lui S. Justin, S. Clément d'Alexandrie, Origène, & S. Augustin, ont cru que les ames préexistoient à leur infusion dans les corps. *a* Disc. 73. *& suiv.*

Ammien Marcellin, ce qu'il rapporte des efforts inutiles de l'Empereur Julien pour le rétablissement du Temple de Jérusalem. *d* 13

Amos *le Prophéte*, a parlé de Dieu avec cent fois plus de dignité qu'Homére, & les autres grands Poëtes, n'ont parlé de leur Jupiter. *c* 31. Ce qu'il a prédit du Sauveur se trouve éxactement accompli dans la personne de Jesus-Christ. *ibid.* 300

Amour de Dieu : avant Jesus-Christ l'homme n'en avoit qu'une connoissance imparfaite. *c* 269. Le commun des Juifs n'avoit pour Dieu qu'un amour mercenaire. *ibid.* 270. La Théologie des Païens ne leur prescrivoit point l'amour de leurs divinitez. *ibid.* Caractéres que porte le véritable, & parfait amour de Dieu. *ibid.* 271. S'il suffit, au défaut de la foi. Voyez la Dissertation du IV. Volume.

Anastase, (l'Empereur,) son caractère. *b* 248. *& suiv.* Les Evangiles n'ont été ni altérez, ni refondus sous son régne. *ibid.* 251. *& suiv.*

Antechrist, s'il fera des miracles. *d* 206. Pourquoi, s'il en fait, ils ne seront pas une raison de croire en lui. *ibid.*

Antiochus, tente inutilement de faire adorer les Idoles dans le temple du vrai Dieu. *c* 234

Antonin Tite, frappé de la vertu des Chrétiens, défend qu'on les inquiéte. *b* 161

Apollinaire, écrit en faveur du Christianisme, ses Ouvrages n'éxistent plus. *a* Disc. 32

APOLLINAIRE, Hérétique, judaïſe ſur le régne de mille ans. *a* Diſc. 78

APOLLONE de Thyanes. Fauſſeté des prodiges qu'on lui attribue. *d* 287. *& ſuiv.* Il n'a point eu de Diſciples. *ibid.* 293. Son caractère. *ibid.* 297. Eſt mépriſé par tous les Sçavans anciens & modernes. *ibid.* 300. Etoit ignoré au quatriéme ſiécle de l'Egliſe. *ibid.* 301

APOLLONIUS, prononce dans le Sénat une Apologie pour les Chrétiens. *a* Diſc. 35

APOSTRES, ſont les auteurs des Evangiles: authenticité du témoignage de toutes les Egliſes ſur ce point. *b* 58. Leurs écrits ſont ſi étroitement liez enſemble, qu'il faut ou les admettre, ou les rejetter tous. 59. *& ſuiv.* Combien ce dernier parti eſt inſoûtenable. *ibid.* 60. *& ſuiv.* La conduite des premiers Novateurs prouve quelle étoit la foi des premiers tems touchant les auteurs des Evangiles. *ibid.* 70. Le caractère des Apôtres ſe trouve le même dans les ouvrages qui ſont favorables, & dans ceux qui ſont contraires à la Religion. *ibid.* 81. Leur hiſtoire eſt vraye. *ibid.* La calomnie n'a jamais entrepris de flétrir leur innocence. *ibid.* Leur détachement, leur ingénuité touchant leurs propres défauts, leur invincible patience &c. *ibid. & ſuiv.* Preuves qui réſultent de leur caractère. *ibid.* 82. *& ſuiv.* Si on les ſuppoſe raiſonnables, leur témoignage aſſûre la vérité de la Religion. *ibid.* 84. Si l'on dit qu'ils ne l'étoient pas, il faut croire inſenſez tous ceux qui ont crû à leur parole. *ibid.* 85. Conſéquence de ce raiſonnement. *ibid. & ſuiv.* Le récit de leurs différends ne peut être l'effet de la fraude. *ibid.* 97. *& ſuiv.*

On

On ne peut ſans ſe contredire les croire capables d'artifice. *ibid.* & 98. Preuves de leur ſincérité, tirées de la qualité des perſonnes qu'ils entreprennent de convertir. *ibid* 99. Les changemens qu'ils font dans le monde, prouvent la vérité de la Religion qu'ils annoncent. *ibid.* 110. & *ſuiv.* Leur témoignage en faveur de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, ne peut être ſuſpect. *c* 324. & *ſuiv.* Leur témoignage eſt d'autant moins ſuſpect, qu'ils meurent pour le confirmer. *ibid.* 326. On ne peut ſe refuſer à leur témoignage ſans les accuſer d'athéiſme. *ibid.* 330. On ne peut ſoûtenir cette accuſation quand on conſidére leur conduite. *ibid.* 331. Les précautions des Apôtres, leurs doutes mêmes prouvent la vérité de ce qu'ils ont annoncé. *ibid.* 332. & *ſuiv.* Il étoit abſurde de les accuſer d'avoir enlevé le corps de leur Maître. *ibid.* 339. & *ſuiv.* Ils n'ont pû ſe faire illuſion à eux-mêmes, en croyant voir des langues de feu, qu'en effet ils n'auroient pas vûes. *ibid.* 372. & *ſuiv.* Les circonſtances où ils ont publié la deſcente du Saint Eſprit ſur eux, ne permettent pas qu'on les ſoupçonne d'artifice. *ibid.* 374. On ne peut les accuſer d'intelligence avec les différens Peuples qui ſe convertirent à leur parole, & qui déclarérent entendre chacun la Langue de leur païs, dans celle que parloient les Apôtres. *ibid.* 375. & *ſuiv.* Ils ont cité fidélement les anciennes Ecritures. *d* 250. & *ſuiv.*

ARISTIDE, préſente une apologie pour les Chrétiens à l'Empereur Adrien. *a* Diſc. 23

ARISTOTE, injuſtement traité de nos jours. *a* Diſc. 142. Eſt ſupérieur à Platon, en beaucoup d'articles. Eloge de ſa dialectique: le blâme qu'on doit imputer à ſes commen-

tateurs. *ibid.* Abus qu'on a fait des principes de ce Philoſophe, dans la Théologie. *ibid.* 143

ARNOBE. Idée de ſes Livres *contre les Gentils.* *a* Diſc. 58. Ce qu'il répond aux Païens qui accuſoient les Chrétiens des maux de l'Empire. *ibid.* 59. *& ſuiv.* Ce qu'il répond au reproche que l'on faiſoit aux Chrêtiens d'être une ſecte nouvelle. *ibid.* 60. *& ſuiv.* Défaut de cette Réponſe. *ibid.* 61. Ce qu'il falloit dire pour la rendre ſolide. *ibid.* 62. Eloge, & précis de l'ouvrage d'Arnobe. *ibid.* 63. *& ſuiv.* Il croit l'Ame Corporelle. *ibid.* 77. Ce qu'il rapporte des miracles de ſon temps, & dont il ſe donne pour objet, & pour témoin. *c* 413. *& ſuiv.*

ASSYRIE, Empire, dans quel temps il a commencé, & combien il a duré. *a* Diſc. 195

ATHENAGORE, écrit en faveur de la Religion Chrétienne. *a* Diſc. 32

S. AUGUSTIN, la vaſte étenduë de ſes lumiéres, ſon zéle contre les hérétiques, la facilité de ſes mœurs. *a* Diſc. 112. *& ſuiv.* Il panche pour l'opinion de la préexiſtence des ames. *ibid.* 73. Abrégé de ſes Livres de *la Cité de Dieu*, Raiſonnemens, & éxemples qu'il y employe contre les Païens. *ibid.* 115. *& ſuiv.* Il juſtifie la Religion Chrétienne contre ceux qui lui imputoient tous les maux dont l'Empire étoit affligé. *ibid.* 118. Défend la liberté de l'homme, & la préſcience de Dieu. *ibid. & ſuiv.* Sa méthode pour confondre les défenſeurs de la Théologie Païenne. *ibid.* 120. *& ſuiv.* Réfute le ſyſtême de Platon. *ibid. & ſuiv.* Remarque que toutes les choſes miraculeuſes ſont ſurnaturelles à nôtre égard, & naturelles à l'égard de Dieu. *b* 38. *& ſuiv.* Uſage de cette diſtinction. *ibid.*

B.

BARCOKEBAS, Juif impoſteur, ſe fait reconnoître pour le Chriſt. *c* 105. Il paroît ſous l'Empire d'Adrien. *ibid.*

BAYLE. (M.) Caractère de cet Auteur, ſes difficultez contre les myſtères. *a* Diſc. 214. *& ſuiv.*

BETHOULA, quelle eſt l'idée que les Livres ſaints attachent ordinairement à ce terme. *c* 185. *& ſuiv.*

BODIN (Jean) Juriſconſulte. *a* Diſc. 210. Ouvrage, manuſcrit de cet Auteur, dans lequel il attaque la Religion Chrétienne, & les principaux myſtères. *ibid.* & 211. Sa mauvaiſe foi dans la diſpute. *ibid.* 212. Falſifie un texte de Phlégon ſur le tems de l'éclipſe arrivée à la mort de Jeſus-Chriſt. *ibid. & ſuiv.*

BONHEUR. Les Philoſophes Payens n'ont pû apprendre aux hommes en quoi il conſiſte. Réfutation de leurs ſyſtêmes ſur ce point. *c* 262. *& ſuiv.*

BOSSUET (M.) Idée de ſes ouvrages, & ſurtout de ſon Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle. Eloge de ce Diſcours. *a* Diſc. 177. *& ſuiv.*

BROWN (Thomas) eſt Auteur du Livre *de la Religion du Médecin*. Ce qu'il faut penſer de cet Ouvrage. *a* Diſc. 209

C.

CAÏUS, Prêtre de Rome, n'eſt point l'Auteur du célébre paſſage attribué juſtement à Joſephe, & par lequel cet Hiſtorien reconnoît la divinité de Jeſus-Chriſt. *b* 170. *& ſuiv.*

CAÏUS, Caligula, entreprend inutilement d'é-

lever ſa ſtatuë dans le ſanctuaire de Jéruſalem. c 234

CAPPELLE, (Louis, & Jacques,) leur opinion ſur le commencement des ſeptante ſemaines de Daniel, eſt réfutée. c 143. & ſuiv.

CASAUBON, diſpute ſans raiſon contre un paſſage de Lampride. b 138. & ſuiv. Soupçonne mal-à-propos Baronius, & à quelle occaſion. ibid. 172. Fait voir qu'un Hiſtorien n'eſt pas récuſable pour n'avoir pas toûjours placé dans leur ordre les faits qu'il raconte. ibid. 196

CELSE, Philoſophe Epicurien, écrit contre la Religion Chrétienne. a Diſc. 51. Artifices de ſon Ouvrage. ibid. Répand des impiétez contre Jeſus-Chriſt, & contre Marie. ibid. 108. & ſuiv. Reconnoît la vérité des faits de l'Evangile, & les éminentes vertus de Jeſus-Chriſt. b 131. Réponſe à un paſſage de cet Auteur ſur l'altération des Evangiles. ibid. 229. & ſuiv.

CE'RINTHE. Sa maniére d'expliquer le régne de mille ans. a Diſc. 78

CHALCIDIUS. Son témoignage ſur l'Etoile miraculeuſe qui apparut aux Mages. b 142

CHAM, troiſiéme fils de Noë, eſt le Jupiter des Egyptiens. a Diſc. 89

CHOISEUL (M. de) Dupleſſis Prâlin, *Evêque de Tournay*. Ses Mémoires ſur la Religion. a Diſc. 188. Idée de cet Ouvrage. ibid.

CHINOIS. Ce qu'il faut penſer de l'ancienneté de leur Empire. a Diſc. 198. & ſuiv.

CHRE'TIENS. Les crimes qu'on leur reproche dans l'Origine de l'Egliſe. a Diſc. 22. & ſuiv. Ils préſentent des apologies aux Empereurs. ibid. Innocence & ſublimité de leurs mœurs. ibid. 26. & ſuiv. Leur ſoûmiſſion à l'autorité des Princes Payens. ibid. 28. Leurs prié-

priéres pour leur conſervation. Bel endroit de Tertullien à ce ſujet. *ibid.* 29. *& ſuiv.* Ce qui peut avoir occaſionné les reproches d'impureté qu'on faiſoit à leur culte. *ibid.* 56.

Clement d'Aléxandrie (S.) Son Portrait. *a* Diſc. 41. Ses Maîtres. *ibid.* Pourquoi ſurnommé d'Aléxandrie, quoiqu'il fût d'Athènes. *ibid.* 42. Son *Avertiſſement aux Gentils* dans lequel il confond l'idolatrie par l'idolatrie elle-même. *ibid. & ſuiv.* Ses *Strômates*, eſpece d'œuvres mêlées touchant la Controverſe, la Philoſophie, & la Théologie. *ibid.* 45. *& ſuiv.* Il y établit les vrais fondemens de la vie ſpirituelle. *ibid.* 46. Utilité de cet Ouvrage. *ibid.* 47

Constance (l'Empereur,) protége les Ariens, perſécute les Orthodoxes, inutilité de ſes efforts contre l'Egliſe. *a* Diſc. 100. & *c* 239.

Constantin, (l'Empereur,) ſa converſion, & ſes ſuites. *a* Diſc. 83. *& ſuiv.*

Conversion du Monde au Chriſtianiſme, prouve la vérité des faits rapportez dans l'Evangile. *a* 112. *& ſuiv.*

Craig. (M.) entreprend de fixer par des ſupputations géométriques le tems où la fin du Monde doit arriver. *d* 94. Abuſe de ſes principes, en les appliquant à une matiére qui n'en releve pas. *ibid.* 96. Confond mal-à-propos la théorie des nombres avec celles de la Morale, & de la Critique *ibid.* 97

Culte des Chrétiens, en quoi il conſiſte. *a* Diſc. 206. *c* 267. *& ſuiv.*

Cyrille (S.) ſes Réponſes aux difficultez que Julien l'Apoſtat oppoſoit au Chriſtianiſme, *a* Diſc. 102

Cyprien (S.) écrit contre les Payens, ſon éloge. *a* Diſc. 58

D.

DAMIS, disciple d'Apollone. Ce n'est point par lui que l'Histoire de cet imposteur est connuë de Philostrate. *d* 284

DANIEL (le Prophéte) n'auroit pû désigner de loin la succession des quatre Monarchies sous lesquelles devoient vivre les Israëlites, ni les circonstances de l'avénement du Messie, s'il n'avoit été inspiré d'en-haut. *c* 73. *& suiv.* Preuves convaincantes qu'il n'a pas écrit après l'événement. *ibid.* 75 *&* 76. Témoignage d'Ezéchiel à ce sujet. *ibid.* Explication littérale des septante Semaines mystérieuses de ce Prophéte, & l'époque de leur commencement. *ibid.* 140. *& suiv.* Différens sentimens sur la fixation de l'époque des septante Semaines. *ibid.* Réfutation de ces différens systêmes. *ibid.* 143. *& suiv.* Réponses aux difficultez des Juifs sur cette Prophétie. *ibid.* 166. *& suiv.* Ce qui nous manque des Prophéties de Daniel. *d* 253

DAVID: prédit la mort de Jesus-Christ, & en marque d'avance les circonstances les plus frappantes. *c* 294. *& suiv.* Il prédit le supplice de la Croix. *ibid.* 315. On n'a rien changé au texte qui l'annonce. *ibid. & suiv.*

DAVID George de Delpht, ses erreurs. *a* Disc. 158

DEÏSTES, n'ont aucun juste sujet de douter de l'authenticité des Evangiles, ni de la candeur des Evangélistes. *b* 78. *& suiv.* Se trouvent dans un égal embarras, soit qu'ils avouënt que l'Evangile de saint Matthieu a été reconnu d'abord comme vrai, soit qu'ils le supposent rejetté d'abord comme faux. *ibid.* 96. Sont vaincus par leurs propres principes, dans

dans ce qu'ils oppoſent à la réſurrection de Jeſus-Chriſt. *c* 347. *& ſuiv.* Sont également oppoſez à eux-mêmes, dans l'incompréhenſibilité qu'ils reprochent aux Myſtères. *d* 271

DESCARTES. (M.) Le ſervice qu'il a rendu aux ſciences, par la ſimplicité, & par la fécondite de ſa méthode dans la recherche de la vérité. Son éloge. *a* Diſc. 151. *& ſuiv.*

DESTIN, eſt combattu par Euſébe. *a* Diſc. 94. & par S. Auguſtin. *ibid.* 118. *& ſuiv.*

DIMANCHE, jour conſacré à la mémoire de la réſurrection de Jeſus-Chriſt. *b* 123. L'Univerſalité, & l'ancienneté de cette fête prouve la vérité de la réſurrection. *ibid.*

DODWEL, critique Anglois, prétend que les Evangiles ne ſe répandirent dans l'Egliſe que ſous Trajan, ou même ſous Adrien. *b* 85. Fonde ſon opinion principalement ſur le ſilence des premiers Peres qu'il dit n'avoir jamais cité l'Evangile. *ibid.* 86. 87. *& ſuiv.* Réfutation de ce ſentiment. *ibid.* Suppoſe fauſſement pour appuyer ſon opinion, que S. Barthelemi a vécu ſous l'Empire de Trajan, *ibid.* 90. *& ſuiv.* Que S. Luc n'avoit lû que de faux Evangiles avant que d'écrire le ſien. *ibid.* 91. Qu'aucun des Auteurs du premier ſiécle n'a cité l'Evangile. *ibid.* 92. *& ſuiv.* Fournit des armes contre lui-même. *ibid.* 93. 94

DOMITIEN (l'Empereur,) craint l'accompliſſement des Oracles qui regardoient le Meſſie, & fait rechercher les Juifs qui reſtoient de la maiſon de David. *b* 206. Ce qu'il apprit d'eux. *ibid. & ſuiv.* Eſt raſſûré par Joſéphe ſur la crainte où il eſt de l'arrivée du Libérateur promis aux Juifs. *ibid.* 206. *& ſuiv.*

E.

ECLIPSE du ſoleil arrivée à la mort de Jeſus-Chriſt, atteſtée par Phlégon. *b* 143. Les Chinois en conſervent la mémoire dans leurs Annales. *ibid.* Tertullien renvoye le Senat aux actes publics, qui certifient la vérité de ce prodige. *ibid.* Bodin falſifie ſur cet article le paſſage de Phlégon. *a* Diſc. 212. *& ſuiv.*

ECOLE d'Aléxandrie, ce que c'étoit, & par qui établie. *a* Diſc. 43

ECRITURE ſainte. Différens rapports ſous leſquels elle peut être conſidérée. *b* 72. La plus grande autorité humaine dépoſe en ſa faveur. *ibid.* 74. Réponſe au reproche que l'on nous fait de nous en ſervir pour nous défendre à l'aide d'un ſophiſme. *ibid.* 72. *& ſuiv.* On ne ſçauroit prouver qu'on y ait rien ajoûté, ni qu'on en ait rien retranché. *ibid.* 223. *& ſuiv.* On objecte que comme nous n'avons plus les originaux des Ecritures, il eſt probable que les copies qui nous en reſtent ont ſouffert des altérations conſidérables. *ibid.* 223. *& ſuiv.* On montre qu'il eſt impoſſible que toutes les copies qui ſont parvenuës juſqu'à nous, ayent été faites ſur des éxemplaires corrompus. *ibid.* 226. En avoüant que quelques fautes légéres ont pû échapper aux copiſtes; on prouve qu'il n'eſt pas vrai qu'ils ayent pû ſe tromper ſur des articles importans. *ibid.* 226. *& ſuiv.* Témoignage de Louis Cappelle, qui prouve que de toutes les altérations que l'Ecriture a ſouffertes, nulle n'importe à la foi, ni aux mœurs, ni à l'hiſtoire. *ibid.* 228. *& ſuiv.* Les Ecritures n'ont été changées anciennement que par les ſec-

ſectaires. Origene en accuſe Marcion, Valentin, & Lucien, & juſtifie ſur cela les Catholiques. *ibid.* 230. *& ſuiv.* Les Catholiques reprochoient aux Théodotiens la différence de leurs éxemplaires; mais les Théodotiens ne reprochoient rien de ſemblable aux Catholiques. *ibid.* 231. *& ſuiv.* Les Ecritures de l'ancien Teſtament n'ont pû être altérées ni pendant la vie de Moïſe, & des Juges, ni à la ſéparation des dix Tribus, ni durant la captivité de Babylone, ni après la Captivité, ni lorſque les Juifs commencérent à goûter le repos, ni lorſqu'Anthiocus profana le Temple, ni lorſque les Juifs furent devenus les tributaires des Romains, ni enfin depuis l'établiſſement de la Religion Chrétienne. *c* 78. *& ſuiv.* On ne peut dire par qui elles auroient pû être altérées. *ibid.* 81. Preuves que les faits miraculeux qu'elles rapportent n'ont pû y être inſérez. *ibid.* 84. *& ſuiv.* Ou elles ſont toutes ſuppoſées, ou elles n'ont pas ſouffert la moindre altération. *ibid.* 85. Moyens ſimples, mais infaillibles dont Dieu s'eſt ſervi pour faire parvenir les Ecritures juſqu'à nous dans toute leur pureté originale. *ibid.* 86. 87. Combien il eſt ridicule d'avancer que l'Egliſe, & la Synagogue ayent pû dans la ſucceſſion des tems, être trompées ſur l'authenticité des Ecritures. *ibid.* 88. *& ſuiv.* Difficulté contre l'authenticité des Ecritures, tirées de l'oubli où elles étoient avant la Captivité, & de la découverte fortuite qui en fut faite ſous le régne de Joſias. *ibid.* 90. Preuves que le fait ainſi ſuppoſé, ne concluroit rien contre l'intégrité des Ecritures. *ibid. & ſuiv.* Que ce Livre retrouvé étoit ſeulement l'éxemplaire original des ſaints Livres, dont il y avoit entre les mains de

tout le peuple des copies fidéles. *ibid.* 91. *& ſuiv.* Que les Livres de Moïſe étoient répandus avant le régne de Joſias. *ibid.* 92. Réfutation du ſyſtême où l'on ſuppoſe, que les divines Ecritures furent rétablies par Eſdras, au retour de la Captivité. *ibid.* 93. Preuves qu'il n'y a inſéré ni les Miracles, ni les Prophéties. Bel endroit de M. Boſſuet qui le démontre. *ibid.* 95. *& ſuiv.* Explication de quelques autres difficultez qui pourroient encore laiſſer des doutes ſur ce point. *ibid.* 96. *& ſuiv.* La vérité des anciennes Ecritures prouvée par un ſeul raiſonnement. *c* 42. Elles ont ſouvent un double ſens. 36. *d* 38. *& ſuiv. ibid.* 164. *& ſuiv.*

EGLISE d'Afrique, eſt féconde en Apologiſtes de la foi. *a* Diſc. 58. Egliſe d'Orient eſt reſtée dans l'ignorance. *ibid.* 145. Egliſe d'Occident: deſcription abrégée de ce qui s'y eſt paſſé durant près de dix ſiécles. *ibid.* 140. Pendant tout ces temps de nuage le fond de l'Evangile n'eſt point attaqué. *ibid.* *Grande Egliſe* ce que l'on entendoit par là. *c* 241. L'Egliſe dans ſon origine a caché ſes myſtéres aux Payens. *a* Diſc. 30. Elle s'eſt élevée par les humiliations. *ibid.* 83. Elle peut être enviſagée ſous deux faces. *b* 72. Comment elle rend témoignage à la certitude de l'Ecriture. 73. Elle eſt perſécutée dans ſa naiſſance ſelon la prédiction de Jeſus-Chriſt. *c* 232. Elle n'a paru aux Prophétes que dans la gloire. Revers que Jeſus-Chriſt lui prédit. *ibid.* 236. 237. Elle triomphe malgré les différentes perſécutions qu'on lui ſuſcite. *ibid.* 239. Elle n'a jamais rien voulu changer à ſon ancienne doctrine, ni rien ſouffrir qui altérât l'ancien dépôt. *ibid.* 240. Le ſchiſme, & l'héréſie qui aſſembloient des Synodes contre elle,

elle, ont inutilement tenté de faire quelque changement à ſa foi. *ibid.* 241. Ses avantages ſur la Synagogue. *d* 149. & 152. Les miracles mêmes ſont ſoûmis à ſes déciſions. *ibid.* 153. Elle n'a point ſupprimé les Ouvrages qui la combattoient dans les premiers temps. *ibid. & ſuiv.*

EGYPTE, ce qu'il faut penſer de l'ancienneté dont elle ſe vantoit. *a* Diſc. 88. 196. & *ſuiv.* Les Grecs prirent une partie de ſa Philoſophie, & de ſes Dieux. *ibid.*

ELOQUENCE, la vraye, conſiſte à varier le ſtyle, ſelon la nature des ſujets qu'on traite. *c* 32

EMPIRE Romain. Sa décadence ſous Arcade & Honorius. *a* Diſc. 111

ESDRAS. Il n'eſt point Auteur des anciennes Ecritures. *c* 93. & *ſuiv.*

ESPRIT (Saint) Jeſus-Chriſt l'a envoyé à ſes Apôtres & à ſon Egliſe, ſelon que les Prophétes, & lui-même l'avoient prédit. *c* 366. & *ſuiv.* Prédiction d'Iſaïe à ce ſujet. *ibid.* 367. & *ſuiv.* Autre prédiction de Joël. *ibid.* 368. Promeſſe de Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres de leur envoyer le Saint Eſprit. *ibid.* 370. Le changement qu'il devoit faire en eux. *ibid.* Deſcente du Saint Eſprit ſur les Apôtres rapportée par S. Luc. *ibid.* Prodiges que le S. Eſprit a opérez ſur les habitans de Corinthe, & de Theſſalonique. *ibid.* 380 & 386. Il deſcend à Ephèſe ſur quelques Diſciples après l'impoſition de mains de ſaint Paul. *ibid.* 388. Comment durant plus de trois ſiécles, le Saint Eſprit manifeſtoit ſa puiſſance. *ibid.* 392. & *ſuiv.* Signes du Saint Eſprit, lorſque ſaint Jean l'Evangéliſte ordonne des miniſtres du premier, & du ſecond ordre. *ibid.* 393. & *ſuiv.* Le choix des miniſtres attribué au

Saint Eſprit dans la primitive Egliſe. 395. Réponſes aux difficultez ſur le miracle des dons du S. Eſprit. *ibid. & ſuiv.*

ESSE'NIENS. Leur ſolitude. *a* Diſc. 6. Leur vie auſtère, leurs travaux, leur déſintéreſſement, leur application à la priére. *ibid.* Eloges que les Payens leur ont donnez. *ibid.* 8. Leurs mœurs ſont altérées par la ſuperſtition. *ibid.* Leurs erreurs ſur la préexiſtance des ames avant leur infuſion dans les corps. *ibid.*

EVANGE'LISTES. Difficultez ſur le temps de la publication de leurs Hiſtoires. *b* 51. Réponſe à cette difficulté. *ibid.* 52. Ce qu'ils ont écrit eſt conforme à ce qu'on lit dans les Hiſtoires prophanes touchant les uſages, les mœurs, & le Gouvernement de leur tems. *ibid.* 52. *& ſuiv.* Preuves que leurs écrits ne ſont pas poſtérieurs à la date que nous leur donnons. *ibid.* 53. Leurs écrits ſont citez par les premiers, & les plus célébres Ecrivains. 54. *& ſuiv.* Circonſtances qui en prouvent l'authenticité. *ibid.* 94. *& ſuiv.* Les Evangéliſtes n'ont point été infidéles dans la citation des anciennes Ecritures. *d* 248. *& ſuiv.*

EVANGILE. Quels ennemis il a eû à combattre. *a* Diſc. 13. Rapidité & étenduë de ſes progrès, *d* 51. *& ſuiv.*

EVANGILES, il y en avoit de faux compoſez dans les premiers ſiécles, quelquefois par des Catholiques, plus ſouvent par les Sectaires. *b* 64. Doutes éclaircis ſur les Evangiles que l'Egliſe reconnoît. *ibid.* 66. *& ſuiv.* Caractéres qui ſervoient à diſcerner les vrais Evangiles d'avec les apocriphes. *ibid.* 67. *& ſuiv.* Comment, & avec quel ſuccès les Péres de l'Egliſe confondoient les Novateurs ſur ce point. *ibid.* 68. *& ſuiv.* Textes rapportez par les anciens, comme tirez de l'Evangile

gile & qui ne s'y trouvent plus. *ibid.* 75. Avantages que l'on voudroit tirer de là. *ibid.* Réponses à cette difficulté. *ibid.* 76. *& suiv.* Les Evangiles n'ont point été corrigez, & réformez sous le Consulat de Messala, par les ordres de l'Empereur Anastase. *ibid.* 245. Cette objection est détruite par le simple récit de quelques circonstances de l'histoire de ce Prince. *ibid.* 247. *& suiv.* En quoi cette prétenduë altération consistoit. *ibid.* 249

Evesques. Quels étoient les différens moyens que l'on employoit dans les premiers siécles de l'Eglise, pour connoître que Dieu autorisoit le choix qu'on faisoit d'eux. *c* 394. *& suiv.*

Evidence. Sa définition. *d* 260. En quel cas on peut comparer évidence à évidence. *ibid.* Une évidence ne peut être plus parfaite qu'une autre. *ibid.* 262. *& suiv.* Le nombre des preuves n'ajoûte rien à l'évidence d'un article déja démontré. *ibid.* 265. Deux évidences ne peuvent être opposées l'une à l'autre. *ibid.* 266. *& suiv.* L'evidence de la prétenduë absurdité des Mystères, n'est pas plus grande que l'évidence de la vérité des faits Evangéliques. *ibid.* 268. *& suiv.*

Eunape. Ce qu'il fait en faveur de Porphyre, & de Jamblique. *a* Disc. 129. *& suiv.* Attribuë à Porphyre d'avoir chassé un démon des bains publics. *ibid.* Quels sont les miracles qu'il attribuë à Edesse, à Sosipatre, &c. *ibid.* Ses efforts pour rétablir la gloire éteinte d'Apollone de Thyanes. *d* 302

Eusebe de Césarée, prend d'abord la défense d'Arius. *a* Disc. 84. Est accusé d'Arianisme par S. Jérôme seul, & justifié par le reste des Occidentaux. *ibid.* Eloges que les Papes lui ont donnés. *ibid.* 85. Il a admis la Consubstan-

ſtantialité. *ibid.* Pourquoi les Peres du VII. Concile l'appellent Arien. *ibid.* Idée de ſon Livre *contre Hiéroclès. ibid.* 95. Abrégé de ſon Livre *de la Préparation Evangélique*, où il remonte à l'Origine de l'idolatrie. *ibid.* 96. *& ſuiv.* Recherches curieuſes qu'il fait à ce ſujet. *ibid.* 97. *& ſuiv.* Réfute ce que le Paganiſme alléguoit pour ſa défenſe. *ibid.* 91. Prouve le libre arbitre. *ibid.* 94. Extrait de ſon Livre *de la Démonſtration Evangélique. ibid.* 96. Uſage qu'il fait des Ecritures pour convaincre les Juifs que leur Religion ne devoit être que paſſagére, que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie figuré dans l'Ancien Teſtament, & que toutes les prédictions qui le regardoient ont été accomplies. *ibid. & ſuiv.* Eloge de cet Ouvrage. *ibid.* 97. 98. Eloge de *l'Hiſtoire Eccléſiaſtique* du même Auteur. *ibid. & ſuiv.* Il eſt accuſé injuſtement d'avoir inſéré dans Joſéphe le célébre paſſage de cet Hiſtorien. *b* 168

EZE'CHIEL. Preuves que ce Prophéte étoit divinement inſpiré, *c* 71. *& ſuiv.* Nous n'avons pas toutes ſes Prophéties; ce qui en a été perdu. *d* 253

F.

FABIEN, (le Pape,) eſt élevé ſur le Siége de Rome par des marques ſenſibles du choix que Dieu faiſoit de lui. *c* 394

FAIT. (Véritez de) Il y a des régles qui les diſcernent. *b* 20. On ne doit pas éxiger qu'elles ſe démontrent comme les véritez Philoſophiques. *ibid.* 21. Il faut en juger par les régles du bon ſens, & de la Critique. *ibid.* Ceux qui ne veulent reconnoître la vérité d'aucun fait ancien, ſe contrediſent. *ibid.* 23.

Caractères qui établiſſent la certitude des faits. *ibid.* 24. *& ſuiv.* Les faits de l'Evangile ſont rapportez par des témoins oculaires, ou contemporains. *ibid.* 43. De quel poids doivent être de tels faits. *ibid.* 44. Ils ſont rapportez par des témoins ſincéres, & vrais. *ibid.* 79. Ils ne peuvent avoir été inventez. *ibid.* 83. *& ſuiv.* Ils ſont avoüez par les Juifs. *ibid.* 100. Ces faits étoient intéreſſans & publics. *ibid.* 100. Détail de ces faits, & leur publicité. *ibid.* 102. *& ſuiv.* Combien les Juifs & les Payens avoient intérêt à s'en éclaircir. *ibid.* 106. *& ſuiv.* Ces faits ſont démontrez par leur liaiſon avec les faits poſtérieurs; raiſonnement à ce ſujet, *ibid.* 109. Ils ſont avoüez de ceux qui avoient intérêt à les conteſter. *ibid.* 124. Ils ſont venus juſques à nous ſans altération. *ibid.* 209. *& ſuiv.* Les Payens n'avoient aucun intérêt à les altérer; ils l'auroient inutilement tenté. *ibid.* 211. *& ſuiv.* Les Juifs n'y ont point fait d'altération. Outre les raiſons communes qu'il y a de le dire d'eux, & des Payens, il y en a encore qui regardent ſpécialement la Synagogue. *ibid.* 213. Ces faits n'ont point été altérez par les Chrétiens; raiſonnement déciſif à ce ſujet. *ibid.* 213. *& ſuiv.* Les Juifs & les Payens ſe ſeroient ſoûlevez contre la moindre altération, & ſe ſeroient ſervis de ce prétexte pour décréditer le Chriſtianiſme; cependant ils ne l'ont pas fait. *ibid.* 217. Les premiers Hérétiques auroient eu le même intérêt a nous reprocher l'altération des faits, que les Catholiques ont eu à la leur reprocher. *ibid.* 218. *& ſuiv.* On ne peut marquer le temps auquel la pretenduë altération a été faite. *ibid.* 219. Les Chrétiens n'avoient aucun motif pour altérer les faits de l'Evangile. *ibid.*

ibid. 221. Différence qu'il faut faire entre *l'impreſſion* & la *conviction* ſur un fait. *d* 98. *& ſuiv.* L'ancienneté des faits authentiques, & de l'importance de ceux dont il s'agit, ne nuit point à leur certitude; au contraire. *ibid.* 99. *& ſuiv.* Fauſſeté du principe qui fait rejetter un fait, parcequ'il n'a pas eu les ſuites qu'il ſemble que naturellement il devoit avoir. *ibid.* 132. *& ſuiv.* Les ſuites d'un fait ſont, ou de *néceſſité*, ou de ſimple *convenance*. Importance de cette diſtinction. *ibid.* 134. *& ſuiv.* Le défaut de probabilité de certains faits que rapportent les Evangiles, eſt quelquefois la preuve de leur certitude. *ibid.* 143. La vérité des faits ſurnaturels eſt ſoûmiſe aux mêmes régles de Critique, que la vérité des faits naturels. Voyez la Diſſertation du IV. Volume.

FATALITE', ce que les Payens en diſoient. Voyez *Deſtin.*

FEMME adultère, ſaint Jean parle ſeul de ſon Hiſtoire. Réfutation des conſéquences que l'on voudroit tirer du ſilence des autres Evangéliſtes contre la vérité de cette Hiſtoire. *b* 235. Il eſt faux qu'elle ne ſe trouve ni dans les exemplaires Grecs manuſcrits de ſaint Jean, ni dans les verſions de l'Egliſe Orientale. *ibid.* On la trouve dans Tatien, & dans Ammonius d'Aléxandrie. *ibid.* Cette Hiſtoire n'étoit pas expoſée indifféremment aux yeux des Fidéles, & pourquoi. *ibid.* 239. *& ſuiv.*

FE'NELON, (M. de) *Archevêque de Cambray.* Idée de ſes Ouvrages ſur la Religion. *a* Diſc. 206. *& ſuiv.* Son éloge. *ibid.*

FERRAND (M.) Son explication des Prophéties. *a* Diſc. 188

FOI de l'Evangile. La rapidité de ſes progrès. *d* 51. *& ſuiv.* Réponſe aux difficultez que l'on

l'on peut faire ſur ce point. *ibid.* 64 *& ſuiv.* Si elle s'eſt étenduë par toute la terre. *ibid.* 70. *& ſuiv.* Pourquoi elle n'a pas ſubſiſté toûjours dans les lieux qu'elle a éclairez d'abord *ibid.* 75. *& ſuiv.* Si la foi *implicite* aux myſtères ſuffit. Voyez la *Diſſertation* du IV. Volume.

BONNEFOY. (La) n'eſt pas une excuſe à l'Incrédulité. Voyez la *Diſſertation* du IV. Volume.

G.

GASTRELL, (M.) Anglois. Ses traitez ſur la néceſſité de la Religion en général, & ſur la certitude de la révélation Chrétienne. Courte expoſition de ſa méthode. Son éloge. *a* Diſc. 188. *& ſuiv.*

GEMARE. Ce que c'eſt que cet Ouvrage, & quel en eſt l'Auteur. *a* Diſc. 132

GNOSTIQUES. Ce nom fut donné d'abord à des Chrétiens contemplatifs, & fut enſuite uſurpé par des Sectaires. *a* Diſc. 18. Ceux-ci ſont réfutez par ſaint Clément d'Aléxandrie. *ibid.* 45. Accuſent les Evangéliſtes de n'avoir pas annoncé l'Evangile dans ſa pureté. *b* 70

GRANDEUR. Trois ſortes de grandeurs qu'il faut diſtinguer. *d* 113. Ce que c'eſt que la grandeur ſenſible. *ibid.* 113. 114. Ce que c'eſt que la grandeur ſpirituelle. *ibid.* Ce que c'eſt que la grandeur vertueuſe. *ibid.* 114. *& ſuiv.* Quels ſont leurs dégrez d'élévation. *ibid.* Quelle eſt leur incompatibilité. *ibid.* Exemples de ces trois ſortes de grandeur dans Alexandre, dans Platon, & dans ſaint Paul. *ibid.* 115. De quelle importance il eſt de diſtinguer ces trois ſortes de grandeur, pour juſtifier la baſſeſſe apparente de la condition de Jeſus-Chriſt.

Christ. *ibid.* & *suiv.* Toute autre grandeur que celle où Jesus-Christ a paru, eut été étrangére à sa déstination. *ibid.* 116. & *suiv.* C'est faire injure à Dieu de ne reconnoître dans le Messie qu'une grandeur sensible. *ibid.* 127

GROTIUS. Dessein de son Ouvrage sur la vérité de la Religion. *a* Disc. 151. Il varie sur la doctrine, & paroît peu persuadé de l'inspiration des Evangélistes. *c* 204. & *suiv.* Il attribuë à Ezéchias la Prophétie d'Isaïe (C. 7.) qui ne regarde que Jesus-Christ. *ibid.* 202. L'explication qu'il donne à cette Prophétie est fausse dans tous les points. *ibid.* 204. & *suiv.* Il met au jour des conjectures insoûtenables touchant la Prophétie tirée du Chapitre LII. d'Isaïe, qu'il applique à Jéremie. *ibid.* 309. L'application qu'il en fait à Jéremie ne peut lui convenir. *ibid.* 311. Il est inexcusable dans l'explication qu'il donne à quelques versets de ce Chapitre. *ibid.* 312, & *suiv.*

H.

HE'BREUX conservent la Religion de leurs Ancêtres. *a* Disc. 4. Témoignage de leurs ennemis mêmes à ce sujet. *ibid.* Causes de l'inconstance de leur culte. *ibid.* 5. Sacrifient à Dieu & à Baal. *ibid.* Différens moyens que Dieu employe pour les faire rentrer dans le devoir. *ibid.* 5. 6. Leur retour à Dieu n'est que l'effet d'une crainte servile: leur désertion ouverte. *ibid.* Leur Religion est la plus ancienne. Avantages de ce peuple. *ibid.* 95

HE'CATE, Déesse. Ce que Porphyre lui fait dire à la gloire de Jesus-Christ. *b* 235

HENRI, maiſon de charité, ſes erreurs. *a* Diſc. 158

HE'RE'SIES. Leur nombre n'eſt pas une raiſon de doute légitime ſur la vérité des Myſtères. Voyez la *Diſſertation* du IV. Volume.

HE'RE'TIQUES anciens, ſont épargnez dans les temps de perſécution, & pourquoi. *a* Diſc. 25. *& ſuiv.*

HERMIAS. En quel tems il a vêcu. *a* Diſc. 34. Deſſein de ſon Livre contre les Philoſophes. *ibid.* Eloge de cet Ouvrage. *ibid.* 35

HE'RODE. Pourquoi le jour de ſa Naiſſance étoit célébre. *c* 103. Pluſieurs lui appliquoient l'Oracle de Jacob. *ibid.* 124

HE'RODIENS, ſecte de Juifs qui donnérent à Hérode le nom de Meſſie. *c* 124

HIE'ROCLES. Ce que c'étoit que ſon Ouvrage contre Jeſus-Chriſt. *a* Diſc. 86. Eſt réfuté par Euſébe. *ibid.*

HOBBES. Idée de cet Auteur. *a* Diſc. 209

HUET. (M.) *Evêque d'Avranches.* Idée de ſa *Démonſtration Evangélique.* Il y prouve que les Ecritures ſont des Auteurs dont elles portent les noms. *a* Diſc. 178. 179. Réfutation de ce qu'il dit au ſujet de la mythologie, dont il a crû entrevoir l'Origine dans les livres de Moïſe. *ibid. & ſuiv.* Autre Réfutation de ſon opinion touchant les Dieux des Payens qu'il croit être Moïſe, déguiſé par les Idolâtres ſous différens noms. *ibid.* 180. *& ſuiv.* Idée de ſon livre de *l'accord de la Foi, & de la Raiſon. ibid.* 182. Réfutation de ſon ſentiment ſur la prétenduë conformité de la doctrine des Idolâtres, avec celle des Juifs, & des Chrétiens. *ibid. & ſuiv.* Eloge de ſon ſçavoir. *ibid.* 185

HYMENE'E, attaque l'article de la réſurrection corporelle. *a* Diſc. 18

I.

JACOB. Explication de ſa Prophétie. Généſ. ch. 49. verſ. 8. *c* 112. *& ſuiv.* Les difficultez que les Juifs oppoſent à cette Prophétie. Elles roulent, ou ſur ce que le ſceptre n'entra pas dans la maiſon de Juda immédiatement après la mort de Jacob, ou ſur ce qu'il ne s'y eſt pas maintenu juſqu'aux jours de Jeſus-Chriſt. *ibid.* 113. Réponſes à ces difficultez. *ibid.* 115. *& ſuiv.* Réfutation de l'opinion de quelques Juifs qui ont avancé que cette Prophétie n'étoit que conditionnelle. *ibid.* 129. *& ſuiv.* Elle ne convient ni à la ville de Silho, l'Hiſtoire & le Texte ſacré y ſont contraires. *ibid.* 131. *& ſuiv.* Ni à Saül. *ibid.* 133. *& ſuiv.* Ni à Jéroboam. *ibid.* 133. *& ſuiv.* Ni à Nabuchodonoſor. *ibid.* 134. Le ſilence de Jeſus-Chriſt, & des Apôtres ſur cette Prophétie, ne détruit point l'application que nous en faiſons. *ibid.* 137. *& ſuiv.*

JAQUELOT (M.) Ses *Diſſertations* dans leſquelles il prouve l'exiſtence de Dieu par l'Hiſtoire du Monde. *a* Diſc. 190. *& ſuiv.* Ce qu'il conclut du récit de Moïſe touchant la création du Monde & le tems du Déluge. *ibid.* 191. *& ſuiv.* Démontre qu'il n'y a point de contradicteurs du ſyſtême de Moïſe, *ibid.* 192. Prouve ce point par l'époque de l'invention des arts. *ibid.* 193. *& ſuiv.* Son calcul touchant la date des Empires des Aſſyriens, des Egyptiens, & des Chinois. *ibid.* 195. *& ſuiv.* Démontre que ces trois Empires ſont poſtérieurs au Déluge. *ibid. & ſuiv.* Avantages qu'il tire des Livres de Moïſe. *ibid.* 201. Compare ce que le Paganiſme a imaginé

né de plus raiſonnable ſur la Morale, avec ce que le Chriſtianiſme enſeigne. *ibid.* 202. Ses *Diſſertations* touchant le Meſſie. Il y attaque es Juifs, & montre la fin de la Synagogue, dans la naiſſance de l'Egliſe. *ibid.* 203. Il y juſtifie le changement fait dans les cérémonies de la Loi, quoique Dieu les eût lui-même inſtituées. *ibid. & ſuiv.* Répond aux objections touchant la Paix que le Meſſie devoit apporter, touchant la propagation de l'Evangile, & la divinité du Meſſie. *ibid.* 204. *& ſuiv.*

JAMBLIQUE. Son Livre des Myſtères ne contient que des extravagances. *a* Diſc. 124. Les miracles qu'il a faits ſelon Eunape. *ibid.* 130.

IDOLATRIE. Sa naiſſance, ſa forme irréguliére. *a* Diſc. 2. *& ſuiv.* Son inconſtance. *c* 137. *& ſuiv.* La liberté de ſon culte. *d* 231. Reconnoît qu'elle reçoit la loi des Chrétiens. *a* Diſc. 22. Prétend que tous ſes Dieux ne ſont que le même Etre ſous divers noms. *ibid.* 91. Réfutation de ce ſyſtême. *ibid.* A recours à l'allégorie pour juſtifier le Polythéïſme. Réfutation de ce ſyſtême. *ibid. & ſuiv.* Elle commence en Egypte. *ibid.* 87. Elle entreprend d'oppoſer des miracles à ceux de Jeſus-Chriſt. *ibid.* 123. Elle veut imiter les différentes maniéres de Prophétiſer en uſage chez les Hébreux. *c* 4. *& ſuiv.* Difficultez qu'il y avoit à la vaincre. *ibid.* 48. *& ſuiv.* Elle ne ceſſe de redemander le culte de ſes Dieux, même ſous les Empereurs Chrétiens. *a* Diſc. 111

JEAN-BAPTISTE. (S.) Les Prophétes annoncent qu'il ſera le précurſeur du Meſſie. *c* 108

JEAN-L'EVANGELISTE. (S.) Sa vocation à l'Apoſtolat. *b* 45. Eſt le premier témoin de la

la réſurrection de Jeſus-Chriſt. *ibid.* 46. Souffre la perſécution. *ibid.* Aſſiſte au Concile de Jéruſalem. *ibid.* Son Evangile parut environ l'an 98. *ibid.* *& ſuiv.* Juſtification d'un paſſage de ſon Epitre 1. Ch. 5. verſ. 7. Ce paſſage n'a été conteſté qu'au ſeiziéme ſiécle. *ibid.* 240. A quelle occaſion. *ibid.* Se liſoit dans la verſion Italique qui a précedé celle de ſaint Jérôme de deux ou trois cens ans. *ibid.* 241. Eſt cité par Tertullien, par ſaint Cyprien, par Eugéne Evêque de Carthage, par ſaint Fulgence, & ſur-tout par ſaint Jérôme qui blâme ceux des interprétes de l'Ecriture qui avoient omis de le traduire. *ibid.* 242. *& ſuiv.* Pluſieurs manuſcrits Grecs très anciens, & les Exemplaires de l'Egliſe de Moſcovie portent ce verſet. *ibid.* 234. *& ſuiv.* Pourquoi les Peres des *Conciles de Nicée* & de *Sardique* ne l'ont pas cité. *ibid.* 243. L'omiſſion de ce verſet dans les verſions Orientales ne fait que juſtifier les fautes qu'on a reprochées à la verſion Syriaque, & à quelques-autres. *ibid.* 244. *& ſuiv.*

JEAN de Leïde. *a* Diſc. 158

JEAN-MATTHIEU. *a* Diſc. 158

JE'RE'MIE. Preuves de l'inſpiration divine de ce Prophéte. *c* 69. *& ſuiv.* Ce qui nous manque de ſes Prophéties. *d* 253

JE'RÔME. (S.) Ce qu'il a penſé de quelques anciens. *a* Diſc. 81. Son explication des mots *Alma* & *Bethoula*. *c* 186

JE'RÔME (de ſainte foi.) Idée de ſon Ouvrage contre les erreurs du Talmud. *a* Diſc. 147

JE'RUSALEM. Sa déſtruction eſt annoncée par Jeſus-Chriſt. De faux Prophétes, des guerres ſanglantes, des tremblemens de terre, des peſtes, des famines, & divers phéno-

nomènes devoient la précéder. *c* 227. *& ſuiv.* Preuves de l'accompliſſement de cette Prophétie. *ibid. & ſuiv.*

JESUS-CHRIST eſt figuré par les grands perſonnages, & par les cérémonies principales de l'ancienne alliance. *a* Diſc. 96. *& ſuiv.* Vient dans les circonſtances marquées par les Prophétes. *c* 98. *& ſuiv.* Le lieu de ſa naiſſance, & l'ordre de ſa généalogie ſont éxactement déſignez dans l'Ecriture. *ibid.* 99. Exactitude des rapports entre ce qui eſt écrit de ſa naiſſance & de ſa vie, & la maniére dont il eſt né, & dont il a vécu. *ibid.* 109. *& ſuiv.* Il eſt le Meſſie prédit par Jacob. *ibid.* 110. C'eſt à lui que ſe rapporte la Prophétie de Daniel. *ibid.* 139. 162. *&* 163. C'eſt à lui que ſe rapporte la Prophétie d'Iſaïe. On ne peut accorder les Prophéties qui regardent la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, qu'en diſant qu'il eſt né d'une Vierge mere. *ibid.* 217. *& ſuiv.* Jeſus-Chriſt prédit la ruïne de Jéruſalem. Juſtification de cette Prophétie. *ibid.* 220. Elle ne regarde pas uniquement la fin du monde. *ibid.* 224. *& ſuiv.* Jeſus-Chriſt prédit les perſécutions que ſes Apôtres devoient ſouffrir. *ibid.* 232. Prédit ce qui devoit arriver à ſon Egliſe dans la ſuite des ſiécles. *ibid.* 236. *& ſuiv.* On doit le reconnoître pour Meſſie non pas ſeulement parcequ'il a été prédit, non pas ſeulement parcequ'il a été Prophéte, mais parce qu'il a été tout à la fois, & prédit & Prophéte. *ibid.* 219. Jeſus-Chriſt parle des plus grands Myſtères avec une ſimplicité divine. *ibid.* 242. *& ſuiv.* Ce qu'il annonce aux pêcheurs qu'il choiſit pour Apôtres, prouve ſa divinité à tout homme de bonne foi. *ibid.* 243. La prédiction que fait Jeſus-Chriſt, du genre, du tems, & des circonſ-

tances de ſa mort, porte les marques les plus ſenſibles de Prophétie. *ibid.* Jeſus-Chriſt prédit la mort de ſaint Pierre. *ibid.* 245. Il prédit ſa réſurrection. *ibid.* 246. Il promet à ſes Apôtres la puiſſance de faire des miracles. *ibid. & ſuiv.* Juſtifie ce que les Prophétes avoient dit de la vocation future des peuples par le Meſſie. *d* 51. *& ſuiv.* Eſt reconnu par tous les peuples de l'Univers. *ibid.* Jeſus-Chriſt conſidéré dans ſa grandeur. *ibid.* 60. *& ſuiv.* Conſidéré comme légiſlateur ſelon que les Prophétes avoient écrit qu'il le ſeroit. *c* 255. *& ſuiv.* Eſt le premier qui par un dogme fixe & precis nous ait appris quelle eſt la nature de l'ame. *ibid.* 260. Il nous apprend quel eſt le culte d'amour qui eſt le ſeul digne de Dieu, & quelle eſt l'adoration que nous lui devons. *ibid.* 267. *& ſuiv.* Jeſus-Chriſt nous enſeigne à nous haïr nous-mêmes. Explication de ce précepte. *ibid.* 271. *& ſuiv.* Jeſus-Chriſt nous apprend à être humbles: ce que c'eſt que l'humilité Chrétienne. *ibid.* 274. *& ſuiv.* Jeſus Chriſt nous enſeigne la néceſſité, & la maniére de prier. *ibid* 275. Jeſus-Chriſt joint à ſes préceptes de ſublimes conſeils. *ibid.* 279. *& ſuiv.* Jeſus-Chriſt eſt le médiateur qui nous reconcilie avec Dieu. *ibid.* 285. *& ſuiv.* Jeſus-Chriſt nous donne des ſecours pour prévenir nos maux, & des remedes pour les guérir. *ibid.* 287. *& ſuiv.* Jeſus-Chriſt eſt mort, ainſi que le Meſſie devoit mourir. *ibid. & ſuiv.* Il eſt reſſuſcité, comme les Prophétes l'avoient écrit du Meſſie. *ibid.* 322. Jeſus-Chriſt brille d'un éclat, tel que le demandoit le deſſein de ſa miſſion *d* 117. La noble ſimplicité de ſes diſcours, ſa confiance majeſtueuſe, la puiſſance de ſa parole, l'éclat de ſes œuvres, ſa vertu dans les perſécutions,

tout

tout porte en lui le caractère de la grandeur qu'il devoit avoir. *ibid.* 118. *& ſuiv.* Ce qu'il y a d'Auguſte dans ſon obſcurité même. *ibid.* 119

INSPIRATION ſurnaturelle ; ſa définition & en quoi elle différe de l'inſpiration naturelle. *c* 43. Elle eſt poſſible. *ibid.* De quelle maniére Dieu agit ſur la créature par l'inſpiration, *ibid.* 46. Effets de l'inſpiration & ſes ſuites. *ibid.* 48. *& ſuiv.* Il n'eſt pas beſoin que l'inſpiration guide toûjours le Prophéte, & dans toutes les circonſtances. *ibid.* 49. Dans les choſes importantes, l'inſpiration doit dicter les termes dont ſe ſert l'écrivain ſacré. *ibid.* 50. *& ſuiv.*

JOSE'PHE, (l'Hiſtorien) Paſſage de cet Auteur où il reconnoît les miracles, la réſurrection & la divinité de Jeſus-Chriſt. *b* 131. Authenticité de ce paſſage. *ibid.* 164. Il ſe trouve dans tous les éxemplaires ſoit imprimez, ſoit manuſcrits. *ibid.* 165. Euſébe eſt fauſſement accuſé de l'avoir inſéré dans l'Original. *ibid.* 168. *& ſuiv.* N'eſt point de Caïus Prêtre de Rome. *ibid.* 170. A été rayé de quelques éxemplaires de Joſéphe par les Juifs. *ibid.* 172. Pourquoi il n'eſt cité ni par S. Juſtin, ni par Tertullien, ni par ſaint Cyprien. *ibid.* 173. *& ſuiv.* Pourquoi il ſemble contraire à ce que Origene dit de Joſéphe. *ibid.* 175. *& ſuiv.* En quel ſens Joſéphe a pû y dire que *Jéſus étoit le Chriſt*. *ibid.* 178. *& ſuiv.* Réfutation des difficultez de Blondel ſur ce paſſage. *ibid.* 181. *& ſuiv.* Réponſe aux objections de M. le Fevre ſur le même texte. *ibid.* 183. *& ſuiv.* Ce paſſage n'eſt point déplacé dans l'ouvrage de Joſéphe ; il y eſt préciſément dans l'endroit où il doit être. *ibid.* 191. *& ſuiv.* Ce paſſage n'eſt point

d'un ſtyle différent de celui de Joſéphe. *ibid.* 197. *& ſuiv.* Raiſon de la contradiction qui ſe trouve entre les paroles du paſſage de Joſéphe, & la conduite de cet Hiſtorien. *ibid.* 199. *& ſuiv.* Joſéphe peu ſincère dans le récit qu'il fait du paſſage de la mer Rouge; & du miracle de Jonas. *ibid.* 201. *& ſuiv.* Il eſt fait priſonnier au ſiege de Jotapat, fait le Prophéte en préſageant l'élévation de Veſpaſien à l'Empire. *ibid.* 202. *& ſuiv.* Se rend par là ſuſpect d'impoſture & d'irréligion. *ibid.* 203. *& ſuiv.* Applique à Veſpaſien les Prophéties qui regardent le Meſſie. *ibid.* 204. *& c* 104. Conjecture ſur le motif qui a pû le déterminer à parler de Jeſus-Chriſt auſſi favorablement qu'il l'a fait. *b* 206. *& ſuiv.*

IRENE'E (S.) Croit l'ame corporelle. *a* Diſc. 74. Ce qu'on a pû dire pour ſa juſtification. *ibid.* Beau paſſage de ce Pere contre les diſciples de Simon, & de Carpocrate qui entreprenoient de faire des prodiges par le ſecours de la Magie. *c* 399. *& ſuiv.* Il leur oppoſe les miracles qui ſe faiſoient dans l'Egliſe, & par là prouve les graces que le Saint Eſprit répandoit tous les jours ſur elle. *ibid.* 401. *& ſuiv.*

ISAÏE, magnificence, & douceur de ſon ſtyle. *c* 33. Grotius le compare à Démoſthéne pour la nobleſſe des tours. *ibid.* 34. Le P. Calmet le compare à Corvinus Meſſala, pour la maniére d'écrire aiſée, & naturelle. *ibid.* En quel tems, & ſous quels Rois il a prophétiſé. *ibid.* 64. Preuves qu'il eſt inſpiré d'enhaut. *ibid.* 65. *& ſuiv.* Prédit que le Meſſie doit naître d'une Vierge. *ibid.* 174. *& ſuiv.* Explication des caractéres, des priviléges, des fonctions, de la grandeur, & de la gloire qu'Iſaïe attribuë au Meſſie. *ibid.* 175.

175. *& ſuiv.* Explication détaillée des termes de ſa Prophetie ſur l'enfantement d'une Vierge. *ibid.* 179. *& ſuiv.* Et leur application à Jeſus-Chriſt. *ibid.* Premiére difficulté contre l'accompliſſement de cette Prophétie, fondée ſur la ſignification du mot *alma*. *ibid.* 185. Réponſe à cette difficulté. *ibid. & ſuiv.* Autre difficulté fondée ſur le rapport qui paroît entre l'enfant promis, & le fils d'Iſaïe. *ibid.* 195. Réponſe à cette difficulté. *ibid.* 196. *& ſuiv.* Troiſiéme difficulté fondée ſur l'application de la Prophétie à Ezéchias. *ibid.* 201. Réponſe. 202. *& ſuiv.* Quatriéme difficulté tirée de l'impoſſibilité où étoient les Juifs de faire convenir la naiſſance de Jeſus-Chriſt, avec ce que le Prophéte dit de la naiſſance d'Emmanuel. *ibid.* 209. Réponſe. *ibid. & ſuiv.* Iſaïe prédit la mort, & les circonſtances de la mort du Sauveur. *ibid.* 296. *& ſuiv.* Application de cette Prophétie à Joſias, & au peuple Juif. *ibid.* 305. Réfutation de ces divers ſentimens. *ibid.* 306. *& ſuiv.* Application de cette Prophétie à Jérémie. *ibid.* 310. Réfutation de ce ſentiment. *ibid.* 311. *& ſuiv.* Ce qui nous manque des Prophéties d'Iſaïe, *d* 253

JUIFS. En quelles Sectes ils étoient partagez lorſque Jeſus-Chriſt parut. *a* Diſc. 6. Quels étoient les dogmes qu'elles enſeignoient. *ibid. & ſuiv.* Ils ont reconnu la certitude des miracles de Jeſus-Chriſt. *b* 125. *&* 128. Avantage que Tertullien tire contre eux, du reproche qu'ils faiſoient à Jeſus-Chriſt, d'avoir guéri le paralytique au jour du Sabbath. *ibid.* 125. *& ſuiv.* Ce qu'ils dirent à l'occaſion de la réſurrection de Lazare, prouve qu'ils ne pouvoient conteſter le miracle. *ibid.* 126. Ils ne répondent rien au reproche que leur fait Je-

Jesus-Christ, de s'être rendus coupables pour n'avoir pas fait attention à ses miracles. *ibid.* 127. Anciens Juifs croyoient que le Messie seroit Dieu. *ibid.* 184. *& suiv.* Dans la suite ils se font du Messie l'idée d'un conquérant. *ibid.* 204. Ils n'ont pas si bien connu que nous le sens des Prophéties qui ont rapport au Messie. *c* 37. Ils ont mieux connu celles qui se rapportoient à leur état temporel. *ibid.* 38. Quel étoit leur déplorable état sous Tite, & leur obstination à écouter de faux Prophétes. *ibid.* 222. Leur dispersion est annoncée par le Prophéte Daniel. *ibid. d* 4. Preuves de la divinité de la mission de Jesus-Christ, tirées de leur dispersion. *ibid.* 7. Ne peuvent, sous peine de mort, se remontrer à Jérusalem rebâtie par Adrien. *ibid.* 5. La mort qu'ils ont fait souffrir au Messie est la cause de leur dispersion. *ibid.* 14. *& suiv.* Toute la Nation devoit être punie, & pourquoi. *ibid & suiv.* Nécessité de leur dispersion pour l'établissement de la Religion Chrétienne. *ibid.* 18. *& suiv.* La dispersion des Juifs ne met point d'obstacle à leur durée. *ibid.* 23. *& suiv.* Peinture de leur déplorable situation. *ibid.* 23. Ils sont privez de l'espoir flatteur de la prompte manifestation du Messie. *ibid.* 25. Leur conservation est annoncée à Jacob. *ibid.* 26. Elle est annoncée par Jérémie. *ibid.* 27. Pourquoi ils sont conservez. *ibid.* 29. Leur conversion future est annoncée. *ibid.* 32. Témoignage de S. Paul touchant la conversion future des Juifs. *ibid.* 39. *& suiv.* Le rappel futur des Juifs se tourne en preuve de la Religion Chrétienne. *ibid.* 41. Leur incrédulité fait naître une difficulté contre les faits de l'Evangile. *d* 101. *& suiv.* Réponse à cette difficulté. *ibid.* 103. *& suiv.*

Quel-

Quelle eſt la cauſe de leur infidélité. *ibid.* 104. De l'état où ils étoient à la naiſſance du Meſſie. *ibid.* 105. Ce qui ſervoit à fortifier leur incrédulité. *ibid.* 108. Elle étoit prédite par les Prophétes, & elle eſt une des grandes preuves de notre foi. *ibid.* 110. *& ſuiv.* Pluſieurs d'entre eux ont reconnu leur Libérateur dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. *ibid.* 111

JULIE, (l'Impératrice,) ſon caractère. *d* 285.

JULIEN, (l'Empereur,) ſurnommé l'Apoſtat, travaille pour la gloire des idoles, & ſe livre à l'étude de la divination. *a* Diſc. 100. Reconnoît l'inutilité de la violence exercée contre les Chrétiens. *ibid.* 101. Uſe d'artifice, ne donne les Emplois qu'aux Payens, s'attache les Juifs par des promeſſes. *ibid.* Inutilité de ſes efforts. *ibid.* 102. Ecrit contre les Chrétiens. *ibid.* Ce qu'il nous objecte touchant le Paradis terreſtre, & la production d'Eve. *ibid.* 103. Oppoſe aux Chrétiens les grands hommes du Paganiſme, & leurs ouvrages, à nos Prophétes, & à nos Ecritures. *ibid.* Réproche aux Chrétiens d'être verſez dans la ſcience des Grecs. *ibid.* 104. Attaque la divinité de Jeſus-Chriſt, & reconnoît cependant ſes miracles: Réfléxion ſur ce ſujet. *ibid.* 109. Nous oppoſe le changement de notre culte. *ibid.* 110. Rapporte lui-même les miracles de Jeſus-Chriſt. *b* 135. Propoſe pour modéle aux Gentils la conduite innocente des Chrétiens. *ibid.* 161. Entreprend de rebâtir le Temple de Jéruſalem. *d* 12. Les prodiges qui le forcent d'abandonner ſon entrepriſe. *ibid. & ſuiv.*

JULIUS-FIRMICUS MATERNUS. Témoignage qu'il rend aux miracles des premiers Chrétiens. *c* 416

JUSTIN. (S.) Sa converſion. *a* Diſc. 23.

Offre une *Apologie* à l'Empereur Antonin *le Pieux*. Abrégé de cette *Apologie*. *ibid.* 24. *& ſuiv.* Préſente une ſeconde *Apologie* à l'Empereur Marc-Aurele. *ibid.* Idée de cette *Apologie*. *ibid.* Son *Dialogue* avec un Juif nommé *Tryphon* ; deſſein de cet Ouvrage, qui tend à confondre le Judaïſme. *ibid.* 31. *& ſuiv.*

K.

KNIPPERDOLING. (Bernard.) *a* Diſc. 158

L.

LACTANCE. Son caractère. *a* Diſc. 64. Ce que ſaint Jérôme nous apprend de lui. *ibid.* 65. Abrégé de ſes *Inſtitutions divines*. *ibid.* 66. Ses Diſſertations ſur l'Origine des temples, & des dieux. *ibid. &* 67. Comment il réfute les Philoſophes. *ibid. & ſuiv.* Montre le rapport entre les deux alliances. *ibid.* 67. Traite des excès de la perſécution. *ibid.* 68. De l'avantage de la morale Chrétienne. *ibid.* De la récompenſe de l'autre vie, de l'immortalité de l'ame, & de la réſurrection des corps. *ibid.* 69. *& ſuiv.* Il croit l'ame corporelle. *ibid.* 76. Ce qu'il dit de la puiſſance miraculeuſe des Exorciſmes. *c* 415. *& ſuiv.*

LAMPRIDE. Son témoignage au ſujet des temples que le Paganiſme vouloit élever à Jeſus-Chriſt. *b* 137. Eſt accuſé mal-à-propos par Caſaubon, d'avoir déféré trop légérement à quelques témoignages ſuſpects. *ibid.* 138. *& ſuiv.* Eſt croyable, quoique tous les autres Auteurs ayent gardé le ſilence, ſur ce qu'il raconte du projet d'Adrien. *ibid.* 140

LE'GION fulminante. Pourquoi elle fut appellée ainſi. *b* 149. *& ſuiv.* S'il y en a eu pluſieurs de ce nom. *ibid.* 153

LEIBNITZ; (M.) ſes Réponſes à M. Bayle ſur l'abſurdité apparente des myſtères. Il défend la diſtinction ſi néceſſaire entre ce qui eſt au-deſſus de la raiſon, & ce qui eſt contre la raiſon. *a* Diſc. 215. *& ſuiv.*

LETTRES, leur décadence après la chûte de l'Empire. *a* Diſc. 140. *& ſuiv.* Leur rétabliſſement. *ibid.* Deſcartes contribuë beaucoup à ce rétabliſſement. *ibid.* 151. *& ſuiv.*

LIBANIUS d'Antioche. La haute idée qu'il a des talens de ſaint Baſile, & de ſaint Jean Chryſoſtome *b* 119. *& ſuiv.*

LIBERTE' de penſer (ouvrage de la) ce qu'il oppoſe à l'intégrité des Evangiles. *b* 245. *& ſuiv.* Réponſes à ſa difficulté. *ibid.* 247. *& ſuiv.*

LIMBORCK, réfute les objections d'Orobio. *a* Diſc. 213

LOI Ancienne, ne pouvoit être le terme des deſſeins de Dieu. *c* 247. Conſiderée dans les Prophétes, elle découvre la profonde ſageſſe de ſon Auteur. *ibid.* 248. Dédain & averſion que Dieu marque pour les cérémonies de la loi. *ibid.* 254

LONGINIEN donne des marques d'une grande eſtime pour ſaint Auguſtin. *b* 219

LUC. (S.) Son Hiſtoire. *b* 49. Ecrit ſon Evangile du vivant des Apôtres. *ibid.*

M.

MACE'DONIUS, Patriarche de Conſtantinople, eſt accuſé d'avoir inſinué dans les Ecritures l'héréſie de Neſtorius. *b* 249. Cette prétenduë altération ne regardoit pas le

texte de l'Evangile, mais un paſſage de ſaint Paul. *ibid.* 251

MACROBE, ſon témoignage ſur le meurtre des Innocens immolez par Hérode. *b* 143

MAGIE. On lui attribuoit les miracles que les premiers fidéles operoient au nom de Jeſus-Chriſt. *b* 144

MAHOMET, reconnoit la vérité des miracles de l'Evangile. *b* 163. Avouë que Jeſus-Chriſt eſt un grand Prophéte. *ibid.* Trois défauts eſſentiels dans la Religion qu'il a établie: ſes violences. *d* 235. *& ſuiv.* Son défaut d'autorité. *ibid.* 237. *& ſuiv.* Les extravagances & les contradictions de ſa doctrine. *ibid. & ſuiv.*

MANE'THON. Ce qu'il faut penſer de ſon Hiſtoire. *a* Diſc. 197

MARC. (S.) Il établit une Ecole à Aléxandrie. *a* Diſc. 43. Authenticité des 12. derniers verſets de ſon Evangile. *b* 232. *& ſuiv.* Ces verſets n'importent en rien à l'article de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, & n'ajoutent rien à la foi Chrétienne. *ibid.* 234

MARIAGE. La dignité qu'il acquiert ſous la loi nouvelle. *c* 280

MARC-AURE'LE, (l'Empereur,) attribuë aux Chrétiens le prodige qui ſauva ſon armée. *b* 146. Il écrit au Sénat à ce ſujet. *ibid. &* 147. La force de ſon témoignage. *ibid.* 149. *& ſuiv.* Se déclare protecteur des Chrétiens après cet événement prodigieux. *ibid.* 154. Réponſes à quelques difficultez qu'on oppoſe à ce fait. *ibid.* 151. 157. *& ſuiv.*

MARSHAM, (le Chevalier.) Son opinion ſur le commencement & ſur la fin des ſeptante ſemaines de Daniel. *c* 151. Eſt réfutée. *ibid.* 152. *& ſuiv.*

MAR-

MARCION. Comment il entendoit le régne de mille ans. *a* Diſc. 78

MARTYRS. Il y en a eu dès la naiſſance de l'Egliſe. *b* 114. Ce qui les faiſoit courir à la mort. *ibid.* 116. *& ſuiv.* Leur fermeté dans les ſupplices, eſt la preuve des faits qui ſont rapportez dans l'Evangile. *ibid.* Ils n'avoient pas beſoin de beaucoup de recherches pour connoître la vérité de la Religion. *ibid.* 120. Ils ne pouvoient être trompez, puiſqu'ils faiſoient eux-mêmes des miracles au nom de Jeſus-Chriſt. *ibid.* 120. *& ſuiv.* S'il y a eu des martyrs dans les autres Religions. *d* 130. Différence qu'il faut faire entre les martyrs de la *doctrine*, & les martyrs de la vérité d'un *fait*. *ibid.* 132. *& ſuiv.*

MATTHIEU. (S.) Son Hiſtoire. *b* 44. Preuve que ſon Evangile eſt de lui. *ibid.* 66. *& ſuiv.* Juſtification des textes de l'ancien Teſtament qu'il applique à Jeſus-Chriſt. *d* 252 *& ſuiv.*

MAXIME de Madaure écrit avec reſpect à ſaint Auguſtin. *b* 119

MAXIME d'Eges. Ce qu'il faut penſer de ſes *Mémoires* ſur les prodiges d'Apollone. *d* 284

MELITON. De Sardes. *a* Diſc. 32

MESSIE. Qui ſont ceux qui ſe ſont arrogez ce titre, dans le tems auquel Jeſus-Chriſt devoit paroître. *c* 104. *& ſuiv.* S'il devoit avoir une grandeur temporelle. *ibid. d* 78. Explication des textes qui ſemblent parler de cette eſpéce de grandeur. *ibid.* 79. *& ſuiv.*

MESSIES (deux.) Reſſource inventée par les Rabbins. *c* 304. Réfutation de cette chimére. *ibid. & ſuiv.*

MILLENAIRES. Il y en a eu de deux ſortes. *a* Diſc. 78. Ce que penſoient les Millénaires Catholiques, & quelle étoit l'opinion

des Millénaires Hérétiques. *ibid. & ſuiv.*

MILL (le Docteur.) Explication du paſſage qu'il cite contre l'intégrité des Evangiles. *b* 248. *& ſuiv.*

MINUTIUS (Felix.) Abrégé de ſon Dialogue. *a* Diſc. 54. Prouve l'éxiſtence de Dieu, & la Providence par les beautez de la nature. *ibid. & ſuiv.* Démontre les abſurditez du polithéiſme. *ibid.* 55. Répond aux accuſations que l'on faiſoit aux Chrétiens touchant l'objet de leur adoration, & le crime de l'inceſte. *ibid & ſuiv.* Juſtifie en géneral les mœurs des Chrétiens. *ibid.* Ce que ſon ouvrage nous laiſſe à deſirer. *ibid.* 58. Témoignage qu'il rend aux miracles opérez dans la primitive Egliſe. *c* 406. *& ſuiv.*

MIRACLES. Ils ſont la marque indubitable de l'action de Dieu au dehors. *b* 19. Leur définition. *ibid.* 28. Raiſonnement ſimple qui montre leur poſſibilité. *ibid.* 30. *& ſuiv.* On peut, ſurtout en diſputant contre Spinoſa, les ſuppoſer liez avec les décrets généraux établis de Dieu pour le gouvernement du Monde. *ibid.* 34. Conformité de ce ſentiment avec l'idée que nous avons de la grandeur de Dieu. *ibid.* 37. Réponſes à ce qu'on peut lui objecter. *ibid.* 40. Ils ont été la cauſe de la converſion des Payens. *ibid.* 130. Le pouvoir de faire des miracles eſt promis aux Apôtres. *c* 147. Accompliſſement de cette promeſſe, atteſté par les Juifs, & par les Payens. *ibid. & ſuiv.* Preuves, que les miracles étoient très-fréquens dans la primitive Egliſe. *ibid.* 395. Témoignages de quelques Peres au ſujet des miracles qui s'opéroient toutes les fois qu'ils étoient utiles au progrès de la Foi. *ibid.* 404. *& ſuiv.* Comment l'Egliſe communiquoit aux Fidéles le pouvoir des miracles.

cles. *ibid.* 409. Rareté des miracles vers le quatriéme ſiécle. *ibid.* 417. Objection tirée du ſilence des Hiſtoriens profanes. *ibid.* 419. *& ſuiv.* Réponſe à cette objection. *ibid.* 420. *& ſuiv.* L'indocilité de ceux qui ne ſe ſont pas rendus à l'évidence des miracles, ne peut en infirmer la vérité. *ibid.* 426. *& ſuiv.* Comment les faux miracles peuvent quelquefois s'accréditer. *d* 196. *& ſuiv.* Moyens de diſcerner les vrais miracles, d'avec les miracles ſuppoſez. *ibid.* 199. *& ſuiv.* Les miracles prouvent déciſivement, quand ils ne ſont point contredits par d'autres. *ibid.* 205. *& ſuiv.* Exemple de la puiſſance, & de la bonté de Dieu contre des miracles qui favoriſoient le menſonge. *ibid.* 205. En quel cas il ne faut pas croire à ceux qui font des miracles. *ibid.* 207. Tous les Miracles ne ſont pas des preuves certaines de vérité. *ibid.* 207. Il faut diſcerner les miracles par la doctrine. *ibid.* *& ſuiv.* Il faut que la doctrine, quand elle eſt extraordinaire, ſoit appuyée par des miracles. *ibid.* 212. *& ſuiv.* Il ne peut jamais y avoir de miracles en faveur d'une fauſſe doctrine, cachée ſous le voile de la véritable. *ibid.* 214. Si les miracles peuvent être l'action d'une intelligence bornée, quoique ſupérieure à l'homme. *ibid.* 221. *& ſuiv.*

MISNE (la) ce que c'eſt, & par qui elle a été compoſée. *a* Diſc. 131

MOERAGE'NES, n'eſt point croyable ſur l'Hiſtoire d'Apollone de Thyanes, même ſelon Philoſtrate. *d* 284

MOÏSE. Ses avantages ſur tous les autres Prophétes. *c* 17. Eſt le plus ancien Auteur qu'il y ait eu dans le Monde. *ibid.* 52. *& ſuiv.* Ses Livres ont toûjours été en vénération chez les Juifs, quoiqu'ils y ſoient accablez

de reproches. *ibid.* 54. *& ſuiv.* Preuves de l'inſpiration de ſes Livres. *ibid.* 56. Prédictions de Moïſe, vérifiées par l'événement. *ibid.* 57. *& ſuiv.* Preuves de la certitude de ſes Miracles. *ibid.* 59. Témoignage de Joſué ſur l'inſpiration des Livres de Moïſe. *ibid.* 62. Autres témoignages des autres Prophétes. *ibid.* Réponſes aux difficultez que l'on peut faire contre l'intégrité de ſes Livres. *ibid.* 90. *& ſuiv.*

MOÏSE HADARSAN. Son dialogue entre Dieu, le Meſſie, & Satan, prouve que l'ancienne Tradition portoit que le Meſſie devoit ſouffrir. *c* 302. *& ſuiv.*

MONTZER, chef d'Anabaptiſtes, ſa doctrine. *a* Diſc. 158

MORALE de l'Evangile, combien elle eſt ſublime & raiſonnable. *c* 255. *& ſuiv.* Sans elle tout ſeroit en confuſion dans l'Univers. *ibid.* 281. *& ſuiv.*

MORNAI, (Philippe de). Jugement de ſon livre ſur la vérité de la Religion. *a* Diſc. 145. *& ſuiv.*

MYSTERES. Nos myſtères ne ſont point abſurdes, & pourquoi. *d* 269. *& ſuiv.* Quelle eſt leur eſſence. *ibid.* 271. Voyez ſur-tout la *Diſſertation* dans le IV. Volume.

N.

NABI, différentes ſignifications de ce mot. *c* 14

NEPOS, hérétique millenaire. *a* Diſc. 78

NATURE, Deſcription des ſurprenans prodiges qu'elle renferme. *b* 35

O.

ORACLES du Paganiſme. Ce qu'Euſébe en a penſé. *a* Diſc. 93. *& ſuiv.* Sont ſouvent employez par les premiers Peres en faveur du Chriſtianiſme. *ibid.* 138 Objection tirée de ces Oracles. *d* 161. Ils étoient rendus par des Prêtres fourbes, & intéreſſez. *ibid.* 163. *& ſuiv.* Ils étoient mépriſez par les Philoſophes Payens. *ibid. & ſuiv.* Ils ne renfermoient que des illuſions & des preſtiges. *ibid.* 164. Etoient ordinairement obſcurs, & équivoques. *ibid.* 167. *& ſuiv.* N'oſent répondre en préſence des Chrétiens. *ibid.* 171. Se contrediſent ſouvent. *ibid.* 184. Ils ordonnent des ſacrifices barbares, des cérémonies impures, & des crimes manifeſtes. *ibid.* 185. *& ſuiv.* Donnent aux hommes des enſeignemens magiques. *ibid.* 187. Ne peuvent prédire des faits dépendans de cauſes libres, & indéterminées. *ibid.* 191. *& ſuiv.*

ORIGE'NE. Idée de ſon eſprit. *a* Diſc. 47. Honneurs qu'on lui rend dans l'Egliſe. *ibid.* 49. Eloge que Plotin fait de lui. *ibid.* 49. Il appaiſe la fureur de la perſécution ſous Aléxandre Sévére. *ibid.* 50. Il écrit huit Livres contre Celſe. *ibid.* 51. Idée de cet Ouvrage. Ce qu'Euſébe & S. Jérôme en ont dit. *ibid. & ſuiv.* Il a crû Dieu corporel, auſſi bien que les Anges, & l'ame de l'homme. *ibid.* 76. Les Payens lui donnent de grandes loüanges. *b* 117. *& ſuiv.* Divers témoignages de lui ſur les fréquens Miracles qui, de ſon tems, s'opéroient dans l'Egliſe. *c* 47. *& ſuiv.*

ORobio, Juif, attaque la Religion Chrétienne. *a* Diſc. 213. Eſt réfuté par M. Limborck. *ibid.*

OSE'E; juſtification de l'uſage que fait S. Matthieu d'un texte tiré de ce Prophéte. *d* 252

P.

PAPIAS, favoriſe l'opinion du régne de mille ans, trompé par quelques textes ambigus de l'Apocalypſe. *a* Diſc. 78. *& ſuiv.*

PAGANISME, ſon étenduë & ſa durée ne prouvent rien contre nous. *d* 233. *& ſuiv.* Pourquoi il a régné ſi long-tems. *c* 64. *& ſuiv. d* 234.

PASCAL (M.) Son éloge. *a* Diſc. 153. Idée de ſon projet ſur les preuves de la Religion Chrétienne. *ibid.* 154

PAUL. (S.) Idée de ſon caractère. *a* Diſc. 18. *& ſuiv.* Il traite merveilleuſement la doctrine de la grace dans ſon Epître aux Romains. *ibid. & ſuiv.* Jugement ſur ſon ſtyle. *ibid.* 21. S'il a cité les Evangiles. *b* 62. Explication de quelques textes de ſes Epîtres aux Corinthiens, & aux Galates ſur les dons miraculeux de la primitive Egliſe. *c* 38. *& ſuiv.*

PENSE'ES. De quelle maniére les hommes ſe les tranſmettent. *c* 44

PERE'GRIN, fait des miracles au nom de Jeſus-Chriſt. Témoignage d'un Auteur Payen à ce ſujet. *b* 145

PERES de l'Egliſe. Les premiers n'ont pas eu des notions aſſez éxactes de la nature de l'ame. *a* Diſc. 77. Quelques-uns ont crû qu'après la réſurrection générale, Jeſus-Chriſt régneroit mille ans ſur la terre avec les Elûs. *ibid. & ſuiv.* La différence de leur opinion, & de celle de Marcion, d'Apollinaire, & de Nepos ſur cet article. *ibid.* 78. Cauſes de quelques unes de leurs erreurs. *ibid. & ſuiv.*

PHARISIENS. Leur Empire abſolu ſur l'eſprit du

du peuple. *a* Diſc. 9. Leur doctrine ſur le libre arbitre. *ibid.* 10. Leur erreur ſur la Providence, ce qu'ils entendoient par elle. *ibid.*

PHILOSOPHES Payens. Leurs vains efforts contre la Religion. *a* Diſc. 21. *& ſuiv.* Ils ont beaucoup emprunté de nos Ecritures. *ibid.* 179. Leur incertitude, & leurs contradictions ſur la nature de l'ame. *c* 256. *& ſuiv.* Leur faux ſyſtêmes ſur l'eſſence du vrai bonheur. *ibid.* 261. *& ſuiv.*

PHILOSTRATE; n'eſt point croyable en ce qu'il raconte d'Apollone. *d* 283. Idée de ſon ouvrage. 285. *& ſuiv.* Pourquoi il a tant orné l'Hiſtoire d'Apollone. *ibid.* Il n'a ſçu l'Hiſtoire que très-imparfaitement. *ibid.* 301

PHLE'GON; fait mention, comme d'un prodige, de l'éclipſe du ſoleil arrivée à la mort de Jeſus-Chriſt. *b* 143

PIERRE. (S.) Son martyre lui eſt annonce par Jeſus-Chriſt. *c* 245. Témoignage de Phlégon qui rapporte l'événement des prédictions de cet Apôtre. *ibid.* 247

PLATON. Sa Philoſophie eſt ſouvent plus brillante que ſolide. *a* Diſc. 72. Sa morale lui acquiert les éloges de quelques Peres. *ibid.* Il eſt Auteur de l'opinion de la préexiſtance des ames. *ibid.* 73. Eſt accuſé d'avoir fourni la matiére de toutes les héréſies. *ibid.* 74. A été le précurſeur des Millénaires. *ibid.* 79. Ce qu'il penſoit des fictions des Poëtes, *ibid.* 93. Son Dialogue intitulé le *Banquet*, ce que ſaint Cyrille en dit. *ibid.* 106. Ses principes ſur la purification de l'ame. *ibid.*

PLINE (le jeune.) Le témoignage qu'il rend à l'innocence des Chrétiens. *b* 180. Il ne leur reproche que leur fermeté inébranlable dans les tourmens. *ibid.*

PLOTIN, rétablit la Théürgie Platonicienne. *a* Diſc.

a Disc. 127. Miracles dont Porphyre lui fait honneur. *ibid. & suiv.* Il se croit un Dieu du premier ordre. *ibid.* 128

POMPONACE. Idée de cet Auteur, & de son Ouvrage. *a* Disc. 209

PORCHET, Moine Chartreux, entreprend de défendre la Religion, mais d'une maniére peu propre à éclaircir les doutes, & à terminer les disputes. *a* Disc. 147

PORPHYRE; enseigne les mystères de la magie. *a* Disc. 124. Jugement de son livre de la vie de Pytagore. *ibid. & suiv.* Il loüe Jesus-Christ. *b* 133. *& suiv.* Il parle de ses miracles. *ibid.* 144. Il ne désavoüe pas le miracle de la punition d'Ananie, & de Saphyre. *ibid.* 145. Il avoüe la vérité de nos Prophéties. *ibid.*

POSTEL, (Guillaume,) invente une rédemption pour les femmes. *a* Disc. 158

PREUVES. Différentes espéces de preuves. *b* 4. Preuves de fait sont les plus convainquantes de toutes, & pourquoi. *ibid.* 5. *& suiv.* Elles démontrent la vérité de la Religion Chrétienne, & comment. *ibid.* 18. *& suiv.*

PREUVES négatives, n'infirment point des preuves positives. *c* 350. *& suiv.* Usage qu'on peut faire des preuves négatives. *ibid.* 420

PRODIGES. Détail de ceux qui arrivérent à la naissance de Jesus-Christ, & dans les premiéres années de sa vie. *b* 128, *& suiv.* Ils sont rapportez par les Incrédules en preuve de contradiction entre les récits de l'Evangile, & la conduite des Juifs. *ibid.* 132. Ils sont vrais, quoiqu'ils n'ayent pas fait reconnoître Jesus-Christ lorsqu'il commença l'exercice de sa mission. *ibid.* 135. En quel sens on peut dire que ces prodiges étoient publics, & en quels sens on peut dire qu'ils ne l'étoient

toient pas. *ibid.* 140. *& ſuiv.* Ceux que l'Evangile rapporte touchant les paſteurs de Bethléem, l'adoration des Mages, & le meurtre des Enfans, ne peuvent être conteſtez. *ibid.* 141

PROHÆRESIUS, combien eſt eſtimé de l'Empereur Julien. *b* 119

PROPHE'TES. Ceux qui ſe ſont vantez de l'être dans le Paganiſme. *c* 4. *& ſuiv.* Le vrai Prophéte demeure libre dans le tems même de l'inſpiration. *ibid.* 10. Il n'y a eu de Prophétes que chez les Hébreux. Différentes maniéres dont ils prophétiſoient. *ibid.* 14. Ils n'ont pas tous écrit leurs Prophéties. *ibid.* 12. Ils prophétiſoient par leurs actions, comme par leurs diſcours. *ibid.* 18. Les honneurs que les Princes religieux, & toute la Nation leur rendoit. *ibid.* 20. De leur maniére de vivre. *ibid.* Ils avoient des Diſciples, & tenoient une ſorte d'Ecole. *ibid.* 20. 21. Ne vivoient pas tous dans le célibat. *ibid.* 22. N'étoient pas toûjours & perpétuellement inſpirez. *ibid.* 22. Ils ont ſouffert de cruelles perſécutions pour le ſalut de leurs freres. *ibid.* 23. De leurs Prophéties perduës. *ibid.* 25. Leur ſtyle a un caractère ſenſible de ſublimité: il eſt ſouvent figuré, & pourquoi. *ibid.* 26. *& ſuiv.* Leurs Prophéties avoient un double ſens. *ibid.* 35. Quel étoit le deſſein de Dieu en les inſpirant. *ibid.* Explication de ce double ſens. *ibid.* 36. A quels caractères on diſtinguoit les vrais Prophétes d'avec les faux. *ibid.* 39. Ils ne ſe contrediſent point dans les différens portraits qu'ils font du Meſſie. *d* 121. Ce qu'ils diſent de leurs propres prédictions. *ibid.* 123. Il faut diſtinguer dans leurs Oracles le ſens de la réalité, & le ſens de la figure. Pourquoi. *ibid.* 122. *& ſuiv.*

ſuiv. Leurs oracles ne peuvent être réduits à un ſens unique. *ibid.* 126. Les perſécutions que les Prophétes ont ſouffertes. *ibid.* 165. *& ſuiv.* Fermeté avec laquelle ils annoncent ce que Dieu leur inſpire. *ibid.* 172. Nous n'avons pas toutes leurs Prophéties. *d* 253. *& ſuiv.*

FAUX-PROPHE'TES, devoient être les premiers ſignes de la deſtruction du temple de Jeruſalem. *c* 227. Un d'entre eux ſéduit juſqu'à trente mille perſonnes. *ibid.*

SOUS-PROPHE'TES. Ce qu'ils étoient dans le Paganiſme. *c* 5. *& ſuiv.*

PROPHE'TIE. Sa définition. *c* 8. On a prétendu l'acquérir par l'étude. *ibid.* 4. On a crû qu'elle étoit attachée aux mourans. *ibid.* 5. *& ſuiv.* Réfutation du ſentiment de Spinoſa ſur la Prophétie. *ibid.* 9. Ce qu'elle étoit chez les Hébreux. *ibid.* 11. Différentes ſignifications du mot de Prophétie. *ibid.* 12. Diverſes maniéres de prophétiſer. *ibid.* 13. Comment les Juifs & les Payens ont concouru, ſans le vouloir, à démontrer la vérité des Prophéties. *ibid.* 71. & 77. Elles n'ont point été inventées par les Juifs. *ibid.* 85. Différences entre les Prophéties des Juifs, & les oracles des Payens. *d* 116. *& ſuiv.* Divers éxemples de la vérité des Prophéties Judaïques. *ibid.* 167. *& ſuiv.* Démontrées vrayes par les annales de l'Hiſtoire Payenne. *ibid.* 174. *& ſuiv.*

PSEAUME 21. n'a point été altéré par les Chrétiens. *c* 347. *& ſuiv.*

PYTHAGORE. Ses prétendus miracles citez dans Porphyre. *a* Diſc. 126. Jamblique, & Porphyre font de lui un Dieu, & fils de Dieu. *ibid.*

Q.

QUADRAT, & Ariſtide, préſentent chacun un *Apologie* pour les Chrétiens à l'Empereur Adrien. *a* Diſc. 23. Paſſage admirable qui nous reſte de l'Apologie du premier. *ibid.*

R.

RABBINS. Ce qu'il faut penſer de ces Auteurs. *a* Diſc. 134. Différence qu'il faut faire entre ceux d'Orient, & ceux d'Occident. *ibid.* 136. Ils entendent du Meſſie les textes des Prophétes qui parlent de ſes ſouffrances, & de ſa mort. *c* 303. *& ſuiv.*

RAIMOND (Martin,) Religieux Dominicain. Jugement de ſon Ouvrage ſur la Religion. *a* Diſc. 146

RELIGION Chrétienne. Avec quelle précaution, & quelle ſolidité il faut traiter les matiéres qui la regardent. *a* Diſc. 184. Elle eſt claire, & myſtérieuſe tout enſemble. *b* 2. Comment elle accorde ces deux caractères. *ibid.* 4. *& ſuiv.* Elle étoit ſi intéreſſante que lorſqu'elle parut, l'Univers ne pouvoit ſe diſpenſer de l'éxaminer. *ibid.* 109. Elle ſe prouve par les perſécutions que les Juifs lui ont ſuſcitées pendant les quarante années que leur république a duré, depuis la mort de Jeſus-Chriſt. *c* 338. Prodigieuſe rapidité de ſes progrès. *d* 51. *& ſuiv.* N'eſt pas le fruit de la Politique. *Voyez* la Diſſertation du IV. Volume.

RE'SURRECTION de Jeſus-Chriſt, preuves de ce miracle. *c* 323. *& ſuiv.* Réponſes aux difficultez ſur cet article. *ibid.* 344. S'il étoit né-

néceſſaire, pour établir la vérité de ce prodige, qu'il fût public. *ibid.* 346. Foibleſſe des moyens que l'on employe pour le conteſter. *ibid.* 347. Les Déïſtes en le combattant, contrediſent leurs principes. *ibid. & ſuiv.* Ce prodige n'en eſt pas moins croyable, pour n'être pas rapporté par des Auteurs profanes. *ibid.* 356. *& ſuiv.* Réfutation de ce que Spinoſa oppoſe à ce miracle, auquel il ne donne qu'un ſens allégorique. *ibid.* 358. *& ſuiv.*

ROEH. Ce que ce terme ſignifioit chez les Hébreux. *c* 14

RE'VE'LATION. Voyez *Inſpiration.*

S.

SAC. Ce que l'on entend par le ſac qu'Iſaïe, & les autres Prophétes portoient. *c* 21

SADUCE'ENS. Leur origine. *a* Diſc. 7. Leur doctrine ſur l'immortalité des ames, ſur la réſurrection des morts, & ſur l'éxiſtence des Anges. *ibid.* 8. Quelle idée ils avoient de Dieu. *ibid.* Contradiction dans leur doctrine. *ibid.* Rejettoient la Tradition, & pourquoi. *ibid.* 9. Raiſons des progrès de leur doctrine. *ibid. & ſuiv.*

SAMARITAINS, attendoient le Meſſie, comme les Juifs, dans les tems où Jeſus-Chriſt parut. *c* 105

SCALIGER (Joſeph.) Son ſentiment ſur l'interprétation des ſeptante ſemaines de Daniel. *c* 145. Eſt réfuté. *ibid.* 147

SCEVA, Prince des Prêtres. Ses ſept fils entreprennent d'éxorciſer. *b* 130. Leur punition. *ibid.* Elle entraine la converſion de tous les Gentils, & de tous les Juifs qui ſont à Ephèſe. *ibid. & ſuiv.* Ce qui ſuit de cet événement

nement pour l'avantage de la Religion, & pour la certitude des miracles. *ibid.* 131. *& ſuiv.*

SCE'VOLA. Diviſion qu'il fait de la Théologie Payenne. *a* Diſc. 120

SCHOLASTIQUE (Théologie.) Son origine. *a* Diſc. 141. Les abus qu'on en a fait. *ibid.* 143. Les avantages qu'on en a retirés en l'épurant. *ibid. & ſuiv.* Ce que le Cardinal du Perron en penſoit. *ibid.* 145

SEBETH. Véritable explication de ce mot. *c* 125. *& ſuiv.*

SERENIUS Granianus, rend compte à l'Empereur Adrien des mœurs, & de la conduite des Chrétiens. *b* 160

SE'VE'RE, (l'Empereur Aléxandre) veut mettre Jeſus-Chriſt au nombre des Dieux. *b* 141. Il lui offre des ſacrifices. *ibid.* Il loüe ſa morale. *ibid.* 142. Il ſe régle ſur quelques-unes de ſes maximes, & favoriſe la Religion des Chrétiens. *ibid. & ſuiv.*

SE'VE'RE, Moine Acéphale. Ce qu'il fit contre Macédonius, Patriarche de Conſtantinople. *b* 249. *& ſuiv.*

SIMON, appellé le Magicien à cauſe de ſes preſtiges. *a* Diſc, 15. Ses erreurs monſtrueuſes ſur la Trinité, qu'il prétend renfermer en lui ſeul. *ibid.* Il nie que Jeſus-Chriſt ſoit venu dans une chair véritable. Conſéquence de cette doctrine. *ibid.* Il conteſte la divinité des Prophéties. *ibid.* 16. Il ſoûtient l'inutilité des bonnes œuvres; tolére l'idolatrie, fait adorer ſes images. *ibid. & ſuiv.* Sa témérité confonduë à Rome par les miracles de ſaint Pierre *ibid.* 17. Il s'adreſſe à ſaint Pierre, pour acheter de lui le privilége de tranſmettre aux autres la puiſſance de faire des miracles. *c*

Simon (M.) Son ſentiment ſur les Prophétes. *c* 24. Eſt réfuté. *ibid. & ſuiv.*

Skuenfeld, novateur du tems de Luther. Sa doctrine. *a* Diſc. 158

Socin, Lælie, et Fauste. Prennent la défenſe des erreurs condamnées par les 4. premiers Conciles œcuméniques. *a* Diſcours. 159. Détail de leurs erreurs. *ibid.* 160. Ils ſont exclus de toutes les Communions, & pourquoi. *ibid.* Foibleſſe de tout ce qui a paru pour leur défenſe. *ibid.* 161. Leur réfutation. *ibid. &* 162

Socrate. Ce qu'il ſe promettoit après la mort. *c* 327

Spencer. Conjecture de cet Auteur ſur l'origine de *l'Urim* & de *Thummim*. *c* 18

Spinosa Benoît. Abandonne le Judaïſme, & pourquoi. *a* Diſc. 162. Son caractère. *ibid. & ſuiv.* Idée de ſon *Traité Theologico-politique*. *ibid.* 164. Il confond les Hébreux avec les autres Nations. *ibid.* 165. Réfutation de ſon ſyſtême. *ibid. & ſuiv.* Ce qu'il oppoſe à la poſſibilité des miracles. *b* 30. Equivoque groſſiére qu'il fait à ce ſujet. *ibid.* 31. Réponſes à ſes objections. *ibid.* 32. Son opinion ſur la nature de la Prophétie. *c* 10. Eſt refutée. *ibid.* Il eſt inintelligible dans la plûpart de ſes ouvrages. *ibid.* 30. Ce qu'il dit du ſtyle des Prophétes, & en particulier du Prophéte Amos. *ibid. & ſuiv.* Ce qu'il oppoſe à la réſurrection de Jeſus-Chriſt. *ibid.* 361. *& ſuiv.*

Stork, enthouſiaſte, & novateur. Sa doctrine. *a* Diſc. 158

Sue'tone, nomme les Chrétiens *enchanteurs*. Avantage que l'on tire de ce reproche. *c* 423

Synagogue. Difficulté établie ſur ſon infallibilité au tems de Jeſus-Chriſt. *d* 144. *& ſuiv.*

ſuiv. Réponſe à cette difficulté. *ibid.* 147. *& ſuiv.* L'éxercice de ſon pouvoir étoit réduit à des bornes étroites. *ibid.* 148. Différence de l'Egliſe, & de la Synagogue. *ibid.* 149. Son autorité ne s'étendoit point ſur les Prophétes. *ibid.* 150. Sur quoi elle portoit un jugement infaillible. *ibid.* 152. Son jugement n'étoit pas néceſſaire pour déterminer les Juifs ſur la Miſſion de Jeſus-Chriſt. *ibid. & ſuiv.* Si elle paſſa les bornes de ſon pouvoir, en ſéparant de ſa communion ceux qui croyoient en Jeſus-Chriſt. *ibid.* 153. Si elle étoit infaillible dans quelques déciſions. *ibid.* 154. Dans quel tems elle devoit perdre ſon autorite. *ibid.* 156. *& ſuiv.* Elle eſt remplacée par une autorité ſupérieure, qui eſt celle de Jeſus-Chriſt. *ibid.* 157. *& ſuiv.*

T.

TALMUD. En quel tems il a été compoſé, & par quels Auteurs. *a* Diſc. 131. Jugement de cet ouvrage, & l'uſage que l'on en peut faire. *ibid.* 133. Objections que ce livre fait contre Jeſus-Chriſt. Elles confondent le Judaïſme. *ibid.* 135. Ce livre reconnoît la puiſſance miraculeuſe de Jeſus-Chriſt. *b* 132. *& ſuiv.* Quelques hiſtoires qu'il rapporte vrayes, ou fauſſes, concluent également en faveur des prodiges que Jeſus-Chriſt a opérez. *ibid.* 133

TATIEN. Fait un diſcours contre les Gentils. *a* Diſc. 33. Idée de cet ouvrage. Et l'uſage qu'en a fait Origene. *ibid.* Il croit l'ame corporelle. *ibid.* 74

TEMPLE de Salomon. Dieu avoit défendu qu'on lui offrit ailleurs des priéres, & des ſacrifices. *d* 6. Après ſa deſtruction, l'Empereur

reur Julien tente inutilement de convaincre de fauſſeté la parole de Jeſus-Chriſt qui avoit annoncé qu'il n'en reſteroit pas même de veſtiges. *ibid.* 11. *& ſuiv.* Comment les Juifs concourent à vérifier ce que Jeſus-Chriſt en avoit dit. *ibid.* 13. *& ſuiv.*

TERTULLIEN. Son caractère. *a* Diſc. 36. Idée de ſon Apologétique. *ibid.* 36. *& ſuiv.* Deſſein de ſes livres contre les Juifs au ſujet des Prophéties, & de l'accord des deux teſtamens. *ibid.* 37. *& ſuiv.* Défaut dans ſa maniére d'écrire. *ibid.* 38. Reproche que lui a fait le R. P. Mallebranche. *ibid.* Réflexion à ce ſujet. *ibid. & ſuiv.* Ce qu'on doit penſer de ſa chute. *ibid.* 40. Ses erreurs ſur la nature de Dieu, des Anges, & de l'Ame de l'homme. *ibid.* 74. Il fonde ſon ſentiment de la materialité de l'Ame, ſur la viſion d'une femme pieuſe. *ibid.* 76. Ce qu'il entend quand il dit que l'Ame eſt un eſprit. *ibid.*

TESTAMENT. Différence des deux teſtamens. *c* 255. Quelle proportion, & quels rapports ſe trouvent entre l'ancien, & le nouveau. *ibid.* 261. Prééminence du nouveau ſur l'ancien. *ibid.* 262. Exactitude de rapports entre les deux teſtamens, touchant les circonſtances de la mort de Jeſus-Chriſt. *ibid.* 298. *& ſuiv.*

THE'OPHILE d'Antioche. Idée de ſes trois livres à Autolicus. *a* Diſc. 33. *& ſuiv.*

THEURGIE. Ce que ſignifioit ce mot dans les principes des Platoniciens. *a* Diſc. 121. *& ſuiv.* Eſt réfutée par ſaint Auguſtin. *ibid.* 122. Quelle étoit la vûë des Platoniciens en éxerçant la Théurgie. *ibid.* 123. *& ſuiv.*

TIBERE (l'Empereur,) veut faire rendre les honneurs divins à Jeſus-Chriſt. *b* 135. Les raiſons qui arrêtérent l'éxécution de ce projet.

jet. *ibid.* 136. *& ſuiv.* L'avantage que Tertullien tire de ce deſſein. *ibid.* 137
TITE, aſſiége Jéruſalem, & offre la paix aux Juifs qui la rejettent. *c* 221. *& ſuiv.*
TRADITION. Son autorité. *b* 56. Les caractères qu'elle doit avoir pour faire preuve. *ibid.* 79. Voyez auſſi. *a* Diſc. 80. Elle n'eſt ni failible, ni impraticable. *d* 91. *& ſuiv.* Tout ce que l'on dit contre ſon inſuffiſance, n'eſt qu'un pur Sophiſme. *ibid.* 93. *& ſuiv.*
TRIBU DE JUDA, a conſervé l'autorité, ſelon la prédiction de Jacob, juſques au tems du Meſſie. *c* 112. *& ſuiv.*

V.

VARRON. Ce qu'il penſoit des trois éſpéces de la Théologie profane. *a* Diſc. 120
VELSIUS JUSTUS. Ses erreurs. *a* Diſc. 152
VERSION des Septante. Elle eſt publiée & autoriſée trois ſiécles avant Jeſus-Chriſt. Doit être inconteſtablement préférée aux autres Traductions. *c* 191. *& ſuiv.* Raiſons qui rendent ſuſpectes celles d'Aquila, de Théodotion & de Symmaque. *ibid.* 192
VERTU. Sentiment de quelques Auteurs ſur la Vertu Philoſophique. *c* 264. Elle eſt inſuffiſante pour faire le ſouverain bonheur de l'homme. *ibid.* 265
VIERGES. Combien elles étoient ſoigneuſement gardées dans l'Orient juſqu'au tems de leur mariage, & même après. *c* 186. *& ſuiv.*
VIVES LOUIS. Eloge, & critique de ſes Livres ſur la Religion Chrétienne. *a* Diſc. 150
VOCATION des Gentils. Comment Jeſus-Chriſt a juſtifié ce que les Prophétes avoient dit de la vocation future des Peuples par le Meſſie. *d* 43. *& ſuiv,* Preuves de cette Vérité.

rité. *ibid.* 51. *& ſuiv.* 57. Dénombrement des Païs où la Religion s'eſt répanduë dans le dixiéme ſiécle. *ibid.* 58. Objection ſur la vocation des Gentils *ibid.* 64. Réponſes à cette difficulté. *ibid. & ſuiv.* Il n'étoit pas néceſſaire pour la juſtification de la Prophétie, que toutes les Nations à la fois reçuſſent l'Evangile. *ibid.* 71. La promeſſe n'en eſt pas moins accomplie, quoiqu'il y ait quelques climats ſauvages, où le nom de Jeſus-Chriſt ne ſoit pas connu. *ibid.* 72. Cette promeſſe n'eſt pas attachée à un Peuple particulier; elle régarde la multitude des Nations dans le total. *ibid.* 76. *& ſuiv.*

URIM. Ce que c'étoit. *c* 17. Son origine. *ibid. & ſuiv.* En quel tems cette maniére de rendre des oracles ceſſa chez les Hébreux. *ibid.* 18.

Z.

ZACHARIE (le Prophéte.) Ce qu'il a prédit du Sauveur. *c* 317. *& ſuiv.* Les Apôtres ſe ſont ſervi de ſa Prophétie, ſans aucune contradiction de la part des Juifs. *ibid.* 321. *& ſuiv.*

Fin de la Table générale des Matiéres.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *la Religion Chrétienne prouvée par les faits.* Ce livre jouit depuis pluſieurs années de l'approbation du Public. Les additions qu'on y a faites le rendent plus ſolide & plus complet. Je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 31. Mars 1740.

SALMON.

DISCOURS
HISTORIQUE
ET
CRITIQUE
SUR LA METHODE DES PRINCIPAUX AUTEURS

Qui ont écrit pour & contre le Chriſtianiſme depuis ſon origine.

C'EST UN POINT avéré par l'Hiſtoire, qu'il n'y a jamais eu d'opinion qui ſe ſoit concilié les ſuffrages univerſels. Soit que tous les eſprits inégalement étendus, ſe trouvent encore plus inégalement dociles aux ſecretes leçons de la vérité; ſoit que le grand nombre prenne la voix du préjugé pour celle de la raiſon; ſoit qu'il y ait dans chaque homme un attrait d'orgüeil qui le porte à n'obéir qu'à ſes propres penſées; ou qu'enfin nos intérêts divers, nos paſſions différentes altérent en nous la droiture naturelle: il eſt toujours inconteſtable qu'on n'a point encore vû,

& peut-être qu'on ne verra jamais le monde unanime ſur la même Doctrine.

Pour le malheur des hommes, ce partage de ſentimens s'eſt étendu juſqu'à l'article même de la Religion. Elle qui auroit dû nous réunir, malgré l'oppoſition de nos vûës ſur tout le reſte; elle qui auroit dû, ſeule au moins, être affranchie de l'inconſtance de nos jugemens, puiſqu'elle ne ſauroit être notre ouvrage, & qu'il eſt beſoin que ſa ſource ſoit Divine; elle qui eſt ſi fort au-deſſus de l'arbitraire des conjectures, & ſur laquelle il eſt ſi périlleux de ſe méprendre, n'a pas eu pourtant un ſort plus heureux que les Doctrines humaines.

Où commencent les premieres lueurs de l'Hiſtoire, là commencent à ſe montrer auſſi les premiéres diſcordes ſur la nature du Culte véritable. Quelques-uns, mais en petit nombre, fidéles à la Tradition, & ſoûmis à l'autorité de l'évidence, reconnurent un Dieu Créateur, ſeul infini, ſeul parfait, & lui rendirent par leurs ſacrifices des hommages publics. Les autres, & répandus de toutes parts, n'ayant ni tout-à-fait éteint, ni conſervé pure, au milieu du vice, la notion auparavant diſtincte de la Divinité, la diviſerent en autant d'êtres qu'il plut au caprice d'en adorer.

Ainſi prit naiſſance l'Idolâtrie, qui n'eut pas même, par tout où elle s'établit d'abord, une forme conſtante & réguliere. Les Peuples qui l'enfantérent convinrent auſſi peu du nombre, que de l'eſpece, & de la nature de leurs Dieux. Les Egyptiens, par éxemple, n'avoient pas la même Théologie que les premiers Aſſyriens; & les Nations contemporaines étoient encore auſſi partagées ſur leur doctrine, que les Anciens l'avoient été dans

la leur. Il ne falloit paſſer que d'un ſiécle, d'un Empire, quelquefois d'une Ville à l'autre, pour trouver ces diſſemblances de culte. La raiſon égarée ſe prenoit à tout, ſans diſcernement, & ſans régle.

On croiroit que le Paganiſme en vieilliſſant, auroit enfin pris un état fixe. Tout le contraire. Les Perſes qui détruiſirent l'Egypte, & tous les Royaumes nez des débris du premier Empire des Aſſyriens, enveloppérent dans la ruine de ces peuples, celle de leurs Idoles. La Gréce, à ſon tour victorieuſe des Perſes, n'épargna pas davantage la Religion des vaincus. Rome enſuite, qui dans ſa fondation avoit interdit les Divinitez étrangeres, (a) qui fut long-tems ſans en reconnoître d'autres que celles qui ſe trouvoient conſacrées par l'ancienne coûtume, & par les loix de Numa; Rome, ne put toutefois demeurer dans ſes premieres limites. Ses graves Sénateurs, ſes Pontifes, & ſes Princes adoptérent à la fin les Dieux des Barbares. Ils en remplirent le Capitole, tous les Temples, les Places publiques, les Palais des Princes, les maiſons particulieres (b), tout l'Empire, & à tel ex-

TIT. LIV. l. 39.

DIO. l. 52. TERTUL. Apol. c. 5. EUSEB. Hiſt Eccl. l. 2. c. 2.

(a) Separatim nemo habeſſit Deos, neve novos: ſed ne advenas, niſi publice adſcitos privatim colunto. Conſtructa à patribus delubra habento; lucos in agris habento; & larum ſedes, ritus familiæ, patrumque ſervanto. Divos, & eos qui cæleſtes ſemper habiti, colunto, & illos quos in cœlum merita vocaverint Herculem, Liberum, Æſculapium, Caſtorem, Pollucem, Quirinum. CIC. *de Leg. Lib.* 2.

(b) Major cœlitum populus etiam quam hominum intelligi poteſt, cum ſinguli quoque ex ſemetipſis totidem Deos faciant, Junones, Genioſque adoptando ſibi. PLIN. *L.* 2.

excès, que les Poëtes en rougirent (*a*) eux-mêmes.

Les Hébreux furent donc ſeuls éxemts de la contagion univerſelle. *On ne voit point d'Idoles en Jacob*, diſoient leurs ennemis mêmes; *on n'y remarque point de preſages ſuperſtitieux, point de divinations, ni de ſortileges : c'eſt un peuple qui ſe fie au Seigneur ſon Dieu, dont la puiſſance eſt invincible.* Cette nation reſſerrée dans un coin de la Terre, gardoit avec ſcrupule ce qu'elle tenoit de ſes ancêtres; & ſans remonter bien haut, elle en embraſſoit toutes les traditions. L'Hiſtoire de quatre hommes récens, lui ſuffiſoit pour arriver juſqu'à celui qui avoit vû les enfans du premier homme. Par ce court milieu, tout-à-coup, & ſans peine, elle touchoit à l'origine des choſes. Un Livre lui avoit même été donné, où tout ce qu'elle avoit à pratiquer, & à croire étoit contenu. Elle n'avoit qu'à l'ouvrir ce volume ſacré, & elle y découvroit tout-à-la-fois les fondemens de ſa Religion, le détail de ſa Diſcipline, les regles de ſa Police, le régime de ſes mœurs, les principes de ſa Philoſophie, les Loix de ſa Juriſprudence, l'ordre des devoirs attachez à la diverſité de ſes conditions, la grandeur de ſes eſpérances appuyées ſur les plus infaillibles promeſſes; & tout cela mêlé encore du récit des grands évenemens qui l'avoient aſſurée tant de fois que l'Etre ſouverain ne ceſſoit de veiller pour elle. Heureux ce Peuple tant favoriſé du Ciel, & en tant de manieres, s'il fût demeuré ferme dans ſes premie-

Num. c. 23. v. 21, 22. 23.

(*a*) Nec turba Deorum
Talis ut eſt hodie, contentaque ſydera paucis
Numinibus, miſerum urgebant Athlanta minori,
Pondere. JUVENAL. *Satyr.* 13. *V.* 46.

mieres obſervances! Mais le commerce des impies fit ſa perte. Il ſe laiſſa gagner & prendre à la pompe de leurs vaines cérémonies. Sa fidélité ne ſe ſoûtint plus, & elle ſouffrit de fréquentes atteintes. Il ne perdit pas le ſouvenir entier du Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob : car où pouvoit-il porter les regards, qu'il n'y découvrît des marques ſubſiſtantes de ſa miſéricorde, & de ſa puiſſance? Mais il apprit à mélanger ſon culte peu à peu. Il offroit de l'encens à l'Eternel dans ſon Temple, & il en offroit à Baal ſur les hautes collines, à l'ombre des bocages. Il célébroit des Jeux à la maniere des Gentils; & ſi ces Jeux n'étoient pas tout-à-fait ſi prophanes que ceux des Grecs, la ſainteté de ſes Loix en étoit-elle moins outragée? Dieu le rappelloit de tems à autre par la voie de ſes Prophétes; ſouvent par de nouveaux gages de ſa tendreſſe; quelquefois par de ſéveres châtimens : & alors il abandonnoit ces vaines images, ces Dieux d'un jour qu'avoient ignoré ſes Peres; il revenoit à l'unique véritable, toujours prêt à le recevoir, jamais laſſé de l'attendre. Mais ce retour n'étoit que l'effet de la crainte, & d'une crainte d'eſclave; le cœur reſtoit toûjours aux pieds de l'Idole; on revoloit à elle au premier rayon de proſpérité.

Tant de chûtes & de rechûtes préparoient une déſertion ouverte. A la fin elle ſe déclara. L'embaras de ménager ſans ceſſe le penchant & le devoir, eſt un état forcé qui ne demande qu'à finir. Un ſeul coup retrancha de l'unité dix Tribus qui ſe firent un Roi, un Autel, & même des Dieux à part: ſyſtême concilié, je ne puis dire comment, avec la Doctrine de Moyſe qui s'y trouvoit conſervée.

Le Royaume de Juda lui-même, quoique

plus fidéle, laiſſoit échaper ſouvent des ſignes d'indocilité, & quelquefois portoit ſes vœux à l'Idole qui avoit ſéduit Iſraël. Les Princes y donnoient le ton au Peuple, ſelon l'ordinaire; & ces Princes alternativement religieux & impies, accoutûmoient la Nation, déja légére, à n'avoir plus qu'une foi chancelante, & un culte douteux. Par ces déclins tantôt plus marquez, tantôt moins, tout fut conduit à l'excès du deſordre. Sur la fin de la Républi-

JOSEPH. *Antiq. l.* 14. *c.* 9. 1. *Mac. c.* 11. *v.* 42. JEREM. *c.* 35 *v.* 5. JOSEPH. *Antiq. l.* 18. *c.* 2. *Id. Bell. Jud. l.* 2. *c.* 7. PHIL. *Vit. Contempl.*

que, & ſelon Joſéphe, vers le tems de Jonathas, l'un des Maccabées, trois ſectes figuroient chez les Juifs.

LES ESSE'NIENS OU HASIDE'ENS, deſcendus peut-être des anciens Récabites, dont parle Jérémie, donnoient au monde le ſpectacle d'une vie auſtere, & à leurs Diſciples, des leçons d'une haute ſpiritualité. Ces Philoſophes [il ſeroit difficile de les nommer autrement] retirez loin du commerce des affaires tumultueuſes, habitoient les campagnes ſolitaires, fuyoient les vains plaiſirs qui corrompent les hommes en les amoliſſant, fuyoient les hommes mêmes, dont la ſociété communique d'ordinaire plus de vices que de vertus, ne s'éxerçoient qu'aux travaux néceſſaires à l'entretien d'une vie frugale, & paroiſſoient vouloir la ramener au plan tracé par la ſimple nature. Tout étoit commun entre eux; toute propriété, toute réſerve y étoit un crime, & la ſobriété générale y laiſſoit un ſuperflu qui ſe répandoit ſur les pauvres d'alentour. On n'y étoit avare que du tems, parce que ce bien fugitif eſt le ſeul qui ne ſe remplace pas, & que jamais on n'en a trop ni même aſſez pour ſe rendre meilleur, & pour ſe nourrir l'eſprit dont les beſoins ſont immenſes. Ce loiſir précieux étoit donné tout entier à la leç-

lecture des *anciens Livres*, aux profondes méditations, à la priere, & à célébrer la puiſſance Divine par de ſublimes Cantiques qu'inſpiroit le zéle. Les Payens eux-mêmes n'ont pû refuſer leurs éloges à la vie de ces Sages, & Pline ſur tout ſe plait à relever des mœurs tout enſemble ſi auguſtes, & ſi ſimples.

Elles n'étoient pas néanmoins ſi pures, que la ſuperſtition ne les eût altérées. Cette nouvelle ſecte de Réformez n'étoit pas même irréprochable du côté de ſa Doctrine. Elle croyoit un Dieu Créateur de l'Univers, & elle aſſujettiſſoit tout à ſa Providence; l'immortalité de l'ame, & la juſte diſtribution des récompenſes & des peines après le trepas, étoient des dogmes avoüez par elle; il eſt vrai. Mais ces dogmes étoient joints à une Philoſophie d'ailleurs preſque toute Pythagoricienne : compoſé monſtrueux, & ſi contradictoire dans ſes parties, qu'il en eſt preſque inconcevable. Je trouve de plus que les Eſſéniens avançoient, comme quelques-uns l'ont fait depuis, que les ames préexiſtent à leur infuſion dans les corps; & d'autres points de Métaphyſique auſſi peu compatibles avec la ſaine Théologie. Tant l'homme a de peine à réduire ſa raiſon préſomptueuſe & foible, lors même qu'il a ſçû donner des loix à des penchans, en apparence plus difficiles à gouverner!

Les Saduce'ens, Diſciples d'un certain Sadoc, à ce que diſent les Rabins, qui en racontent des avantures, ou pour dire mieux, des fables incroyables, formoient un ſecond parti qui avoit ſon ſymbole ſéparé. Ils ſoûtenoient ouvertement la matérialité des ames, & leur mortalité. Doctrine qui anéantit toute Religion, & que la Philoſophie même

Joseph. *Antiq. l.* 13. *c.* 18. *Idem. l.* 18. *c.* 2. *Idem de Bell. Jud. l.* 2. *c.* 7. *Act. c.* 23. *v.* 8.

même réprouve. Par une conſéquence néceſſaire, ils nioient la réſurrection des morts, & l'éxiſtence des Anges. Rien ne leur paroiſſoit réel que l'étenduë. Je ſoupçonne même, ſans vouloir pourtant le décider, qu'ils ne concevoient Dieu que ſous l'idée d'un corps impalpable, plus ſubtil, & plus parfait que les autres. Quoiqu'ils parlaſſent d'un Providence qui dès cette vie châtioit le crime & protegeoit la vertu, ils ne reconnoiſſoient neanmoins ni récompenſes, ni peines pour l'avenir. Le reſte de leur Doctrine n'avoit guéres plus d'orthodoxie : c'étoit la ſageſſe humaine qui en avoit ſeule diſpoſé les articles.

Par exemple, en combattant l'opinion folle qui ſoûmet le libre arbitre à un deſtin inſurmontable, ils alloient échoüer à l'écueil oppoſé. Ils prétendoient que le vouloir de l'homme eſt tellement dans les mains de l'homme, qu'il ne dépend que de l'homme de le conſerver bon, ou de le rendre meilleur. Ils enlevoient, ſans ſcrupule, tout pouvoir à Dieu ſur ce point. Non ſeulement la liberté pouvoit, ſelon eux, faire un mauvais choix, & préférer le mal au bien : triſte puiſſance qui n'eſt qu'une imperfection dans la créature intelligente ; car le pouvoir pour le mal eſt moins en elle un vrai pouvoir, qu'une foibleſſe & une fragilité de ſon pouvoir : à les entendre, l'ame pouvoit encore, ſans aucun ſecours de grace, ſe déterminer toûjours au bien. Empire que l'infirmité de nôtre nature n'a jamais eu, & moins encore depuis le malheur de ſa premiere dégradation.

On ne riſque donc pas à conjecturer que ces Saducéens étoient, à peu de choſe près, des Diſciples d'Epicure, qui pourtant reconnoiſſoient la vérité des ſaints Livres, mais com-

commentez à leur maniere, & soûmis dans la plûpart de leurs points aux jugemens de la seule raison. Aussi l'autorité de la tradition n'avoit-elle aucun empire sur ces sectaires. Ils ne la voyoient que comme un joug odieux qui assujétissoit l'homme à des hommes aussi faillibles que lui; comme une usurpation de de la créature présomptueuse, qui osoit partager un pouvoir réservé tout entier au Créateur.

Une Doctrine où l'amour propre étoit si bien ménagé dans ses délicatesses, si flatté, si affranchi de toute dépendance, eut le succès que ses auteurs pouvoient s'en promettre. Les Grands qu'elle ne gênoit point en furent épris, & avec eux cette espéce d'hommes qui dans tout les tems s'est fait un mérite de la singularité des opinions. Pour tout dire, c'étoit le système de la molleſſe, & de la fausse gloire. Quiconque laisse paisibles des passions si cheres au cœur, trouve tout d'un coup le funeste secret de se l'assujettir.

Les Pharisiens prirent une route opposée. Avec des manieres sévéres, & des dehors composez gravement, ils s'acquirent par les apparences de la vertu, je veux dire, par une piété fausse & superstitieuse, le crédit qui n'appartient qu'à la véritable, & que la véritable même n'a pas toûjours. Rigoureux observateurs de la *lettre*, ils n'en étoient au fond ni plus purs, ni plus zélez, ni plus fidéles à *l'esprit* de la Loy. Ils ne faisoient qu'ajoûter aux autres vices, celui qui seul tiendroit lieu de tous les autres, l'hypocrisie qui se joüe de Dieu & des hommes tout à la fois. Mais enfin le Peuple, qui approfondit rarement, croyoit les Pharisiens ce qu'ils se disoient eux-mêmes, ou ce qu'ils lui paroissoient. *Loc. supra citat.*

roiſſoient être. Il n'avoit garde de ſoupçonner que tout cet appareil de réformateurs ne fût qu'un voile pour cacher les plus énormes prévarications. On ne ſait par quel malheur la piété droite, ſincére & douce ne rencontre dans le Monde qu'oppoſitions & perſécuteurs ; tandis que la fauſſe, avec ſes excès de morale, trouve quelquefois devant les hommes autant, ou plus de grace que les maximes inventées par le plaiſir, & pour lui. Il faut que le cœur ouvre bien des entrées à la ſéduction, puiſqu'elle arrive à le tromper par des chemins ſi contraires.

Quoiqu'il en ſoit de cette remarque, par ce piége adroit & impie, ceux qui ne méritoient qu'horreur devinrent tout puiſſans auprès de la multitude. Elle n'écoutoit, elle ne ſuivoit qu'eux. Ils pénétroient dans les familles, ils en avoient le ſecret ; ſous prétexte d'y porter l'ordre, ils s'y établiſſoient une façon de ſouveraineté ſur les conſciences, & les ſoûmettoient impérieuſement à leurs vaines Traditions. Le genre de vie qu'ils preſcrivoient, n'avoit gueres en effet d'autre fondement qu'elles : mais pour encourager à les ſuivre, ils intéreſſoient l'orgueil, de toutes nos paſſions celle qui veut la premiere être ſatisfaite, & qui ne l'eſt jamais, qu'en réduiſant les autres à compoſer avec elle.

A ces pratiques, la plûpart ſuperſtitieuſes, ils joignoient un ſentiment tout contraire à celui des Saducéens. Ceux-ci donnoient tout au libre-arbitre ; ceux-là lui refuſoient tout. Ils ne parloient que de la Providence ; & cette Providence expliquée par eux, qu'étoit-elle ? Une force étrangere & inconnuë mais invincible, un deſtin inſurmontable qui contraignoit, ou du moins qui néceſſitoit le

vouloir, & qui ne laiſſoit à l'homme ni choix, ni liberté. Opinion qui étouffe la voix & le ſentiment de la nature, qui efface l'impreſſion la plus intimement gravée dans l'ame, qui renverſe toute régle de police & d'équité, qui ne laiſſe plus de place à la récompenſe, ni à la punition, à la louange, ni au blâme, au mérite, ni au démérite, & qu'on auroit peine à différencier de celle des Stoïciens.

Il eſt hors de doute que les Juifs ne contractérent ce goût de Métaphyſique, que par le commerce qu'ils eurent avec la Gréce après les conquêtes d'Alexandre, & depuis la protection que leur accorderent les Lagides. Avant cette époque, l'indifférence des Hébreux pour toute étude étoit en partie le caractére qui les diſtinguoit. Jamais ils n'ont eu ce génie qui invente, ni celui qui perfectionne; mais à ſa place, une pente prodigieuſe à recevoir les ſentimens, & à imiter les pratiques d'autrui. JOSEPH. *cont. Appion. l. 1.*

Au milieu de cette inſtabilité générale, JESUS-CHRIST vint poſer les ſolides principes, & révéler au Monde les véritez que la raiſon cherchoit envain, depuis qu'elle s'étoit égarée dans ſes propres voyes. Avec le rétabliſſement de ce qu'enſeigne la nature dans ſa pureté, il étala cette admirable ſuite de myſtères, ce bel ordre de préceptes, cet enchaînement de ſublimes conſeils par où Dieu veut amener ſes enfans à la béatitude. Il donna le coup mortel au Paganiſme, & conſervant de la premiere Loy ce que les Juifs en avoient gardé ſans le corrompre, il en montra les juſtes rapports avec la ſienne, il en développa les conſéquences profondes, & fit voir dans ſa per-

ſonne celui que tant de prédictions avoient promis à l'Univers, dès le commencement des ſiécles.

Ce ſyſtême (je ſupplie qu'on me pardonne cette expreſſion que je n'employe ici que pour abréger) ce ſyſtême eut le ſort que lui avoit préſagé ſon Auteur. Il fut annoncé, contredit, reçu par toute la Terre. L'Egliſe à qui ce dépôt fut confié, le porta de proche en proche juſqu'aux Peuples les plus éloignez. Mais elle ne s'y fit jour qu'à travers d'innombrables réſiſtances. Et encore aujourd'hui, quoique victorieuſe de tant d'obſtacles ſelon la promeſſe, elle ne marche à ſon terme qu'au milieu des combats qui lui ſont livrez, ſouvent même par ceux qu'elle a marquez du ſceau de ſon adoption.

C'eſt l'ordre de ces démêlez que j'ai réſolu de ſuivre dans ce *Diſcours*. Il m'a paru qu'on ſeroit bien aiſe de ſavoir quels traits ont été portez à la Religion Chrétienne, & comment elle les a repouſſez toûjours. Ce plaiſir de recherche que j'augure pour le Lecteur, lui ſera même fructueux. Il verra non pas, ce que chacun ſçait, une Hiſtoire générale, & dénuée de circonſtances; mais un récit détaillé qui lui fera connoître le génie, les avantures principales, & la maniére des grands Auteurs que le Chriſtianiſme a produits, ou combattus. De cette expoſition naïve il conclura de lui-même, que la foy de l'Evangile eſt ſeule digne d'une obéïſſance raiſonnable. En lui montrant nos preuves dans leur ſource, je l'expoſe à la lumiere la plus pure En lui découvrant ce que nos contradicteurs nous oppoſoient de plus ſpécieux, je lui ôte tout ſoupçon de ſurpriſe, je lui mets la balance en main, je lui dis: Décidez-nous,

nous, décidez-vous vous même; jugez ſi le Chriſtianiſme a toûjours triomphé; s'il triomphe encore injuſtement des attaques de l'Incrédule.

Pour moi, je ne me preſcris point ici d'autre ordre que celui des ſiécles. Ce ſont des guides naturels, qui dans tout plan hiſtorique forment la méthode la plus ſimple. Je les diviſerai ſeulement en trois claſſes; parce qu'en effet je trouve dans ce partage les trois différences ou dégrez de controverſe, dont j'ai deſſein de donner l'idée.

Des Auteurs qui ont écrit depuis le premier ſiécle de l'Egliſe juſqu'au quatriéme.

L'EVANGILE a eu trois ſortes d'ennemis à vaincre: les Juifs d'abord, les Payens enſuite, & preſque toûjours cette portion de Chrétiens indignes de ce titre, qu'on appelle Incrédules, ou Libertins de croyance.

Dans les premiers tems, les Juifs ne compoſerent aucun ouvrage contre nous. Ce n'eſt pas que la Religion Chrétienne ne leur fit ombrage. On ſçait les allarmes qu'ils en prirent immédiatement après la Réſurrection de Jéſus-Chriſt, & même avant ce prodige. Mais les diſputes ne furent alors que de vive voix; Jéſus-Chriſt n'eut avec les Phariſiens que cette ſorte de conteſtation, & le détail en reſte aſſez ample dans l'Evangile. Les Apôtres citez enſuite devant les Synagogues, y rendoient raiſon de leur Doctrine, & la juſtifioient, en prouvant ſur-tout l'accompliſſement exact des prédictions en J. C. Ce pa-

ralléle ſimple entre les Prophéties d'une part, & l'Hiſtoire de l'autre, formoit une démonſtration ſi claire, qu'elle demeura ſans réponſe directe. Une partie des Juifs donna les mains à ce raiſonnement auſſi court que ſenſible, & les autres ſe rabattant ſur les moyens de violence, donnerent à l'Egliſe ces prémices de perſécutez, & de Martyrs, dont parlent nos Annales.

Cependant parmi ceux du Judaïſme qui s'incorporerent à elle, il y eut des diviſions, & des controverſes difficiles à terminer. Quelques-uns, prévenus pour l'antique uſage de la Nation, vouloient encore faire ſubſiſter les cérémonies preſcrites par Moyſe, avec le culte de l'Evangile, & compoſer, pour ainſi dire, une Loy *mixte*, qui conſervât les figures au milieu de la réalité. Cette conteſtation fut vive. Il fut beſoin, pour la finir, que les Apôtres s'aſſemblaſſent en concile, & que leur déciſion affranchît des obſervances *légales*, tous les Gentils purifiez par les eaux du Baptême. Ce décret rendu public, & porté bientôt aux Egliſes établies, pacifia celles qui n'avoient pû s'accorder, & donna la forme aux Synodes Canoniques qui depuis ont tant aboli d'erreurs, & diſſipé tant d'incertitudes.

Act. c. 15.

SIMON ſurnommé le MAGICIEN. *Act. c. 8.*

A PEU PRE'S vers les jours de ces Chrétiens judaïſans, parut *Simon* appellé le *Magicien*, à cauſe de ſes preſtiges. Cet homme ſans caractére ſe mit à dogmatiſer dans ſes diſcours, même par des Ecrits, (*a*) & prenant

(*a*) Les Conſtitutions Apoſtoliques Liv. VI. Chap. 8. & Timothée, Prêtre de Conſtantinople, diſent que Simon & Cleobius qui lui étoit uni, avoient com-

nant occaſion de la Doctrine Chrétienne ſur le myſtére de la Trinité des Perſonnes, il oſa dire de lui (*a*) qu'il étoit le *Pere* parmi les Samaritains, le *Fils* pour les Juifs, & le *Saint Eſprit* à l'égard des Gentils. SIMON ſurnommé le MAGICIEN.

A ces folies monſtrueuſes & manifeſtes, il ajoûtoit que Jeſus-Chriſt n'étoit pas venu dans une chair véritable, mais avec un corps phantaſtique ; par conſéquent qu'il n'avoit pas ſouffert, qu'il n'étoit pas mort, & que ſa Réſurrection n'avoit pas été ſérieuſe. Imaginations renouvellées par (*b*) Doſithée, par (*c*) Ménandre, & preſque de nos jours par Spi- 1. *Joan.* c. 4. SPINOS. *Epiſt.* 25.

compoſé des Livres impies ſous le nom de J. C. & de ſes Apôtres. La préface des Canons Arabiques du Concile de Nicée porte, que les Simoniens avoient écrit un faux Evangile qu'ils partageoient en quatre parties ou Tomes, & qu'ils appelloient les *quatre coins du monde.* L'Auteur du Livre *des noms divins* Chap. VI. cite des textes d'un Ouvrage de Simon, intitulé ἀντιῤῥητικοί, c'eſt-à-dire *Contradictoires* ; & St. JEROME dans ſon Commentaire ſur S. Mathieu Chap. XXIV. rapporte quelques traits de l'un de ces divers Ecrits. Voyez encore Saint CYPRIEN dans ſon Livre *du Baptême.*

(*a*) Simon Magus à multis quaſi Deus glorificatus eſt, & docuit ſemetipſum eſſe qui inter Judæos quidem quaſi *Filius* Dei apparuit, in Samariâ autem quaſi *Pater* deſcenderit, & in reliquis verò Gentibus quaſi *Spiritus Sanctus* adventaverit. Eſſe autem ſe ſublimiſſimam Virtutem (hoc eſt eum qui ſit ſuper omnia Pater) & ſuſtinere ſe vocari quodcumque eum vocant homines. IREN. *l.* 1. *c.* 20.

(*b*) Doſitheus quidem extitit ex Samaritanis qui ſeipſum dicebat eſſe Meſſiam prophetatum. ORIG. *tom.* 14. *in Joan.*

Poſt Jeſu quoque tempora, Doſitheus Samarita conatus eſt perſuadere ſuis civibus, ſe eſſe Chriſtum illum à Moſe prænunciatum, & viſus eſt inveniſſe diſcipulos. *Idem. cont. Celſ. l.* 1.

(*c*) Poſt hunc [*id eſt poſt Simonem*] Menander diſcipulus ipſius, ſimiliter Magus, eadem dicens quæ Simon

SIMON surnommé le MAGICIEN. *ad Oldenburg.*

Spinoſa, du moins ſur le dernier article. Pour échaper aux prophéties, Simon qui n'en avoit aucune qui l'annonçât, prétendit qu'elles n'étoient pas de Dieu. De qui donc? De certains (*a*) eſprits ſubalternes, employez à la création de l'Univers. Pour mieux ſurprendre le cœur que gêne la Vertu, il avança que les bonnes œuvres étoient inutiles, que la pénitence n'étoit qu'une âpreté Phariſaïque contre ſoi-même, qu'il ſuffiſoit pour le ſalut de croire à ſa parole: qu'enfin l'Idolâtrie n'étoit pas un crime qu'il fallût éviter au péril de ſes jours, & que cette nombreuſe diverſité de Religions & de ſectes qui partageoient le monde, n'étoit que l'exercice indifférent (*b*) de la liberté des hommes.

Sa conduite pour le moins auſſi licentieuſe que ſa Doctrine étoit inſenſée, achevoit de montrer qu'il n'avoit pris miſſion que de lui-même. Qu'étoit-ce en effet que cette Hélene ſcandaleuſe qu'il promenoit par-tout à ſa ſuite, & qu'il donnoit pour (*c*) cette Hélene trop

JUSTIN. *Apolog.* 2. EPIPH. *Hær.* 21.

mon ipſe, quidquid Simon dixerat; hoc ſe Menander eſſe dicebat, negans habere poſſe quemquam ſalutem niſi in nomine ſuo baptizatus fuiſſet. TERTULL. *de præſcript. adverſ. Hær.*

(*a*) Dicebat autem (*Simon*) à Mundi fabricatoribus Angelis Prophetas inſpiratos fuiſſe: propterea nec ulterius curarent eos, qui in eum & Selenen ejus ſpem habebant, & ut liberos agere quæ vellent: ſecundum enim ipſius gratiam ſalvari homines, ſed non ſecundum operas juſtas, nec enim eſſe naturaliter operas juſtas, ſed ex accidentiâ IREN. *Lib.* 1. *Cap.* 20.

(*b*) Καὶ τοι γε ὑπὲρ τῶ πλέονας ὑπαγαγέσθαι ὁ Σίμων τὸν περὶ τὸ θανάτου κίνδυνον, ὃν χριστιανοὶ αἱρεῖσθαι ἐδιδάχθησαν, περιεῖλε τῶν μαθητῶν. ἐναδιαφορεῖν αὐτὸς διδάξας πρὸς τὴν εἰδωλολατρίαν. ORIG. *contr. Celſ. Lib. VI.*

(*c*) O Helenam inter Poëtas & Hæreticos laborantem! Tunc adulterio, nunc ſtupro infamem; niſi quod de Troiâ glorioſius irruitur, quam de lupanari: mille navi-

trop connuë, dont l'enlevement avoit cauſé la ruïne de Troye? Que dirai-je? Qu'étoit-ce que cette Hélene impure (*a*) dont il faiſoit adorer les Images à côté des ſiennes, cette Hélene qu'il appelloit (*b*) ſa premiere production, de laquelle il faiſoit naître les Anges, & dont il racontoit des fables que l'enfance ne voudroit pas écouter?

SIMON ſurnommé le MAGICIEN. THEODORET. *de fab. Hær.* EUSEB. *Hiſt. Eccl. l. 2. cap. 12. & 13.*

Si l'on demande pourtant quelles preuves le Novateur donnoit de ſes dogmes imaginaires; je réponds que ſes tours de ſoupleſſe firent ſeuls tout ſon appui. Contre de telles impoſtures, l'Egliſe employa l'autorité des vrais miracles. Saint Pierre en fit d'éclatans, & ſelon quelques Anciens, il confondit à Rome la témérité de Simon qui abuſoit les Peuples. Celui-ci, malgré ſa chûte, trouva pourtant des Diſciples, comme je viens de le remarquer; mais la ſéduction ne fut pas longue, dit Origene; (*c*) à moins qu'on ne veuil-

ARNOB. *l. 2.* CYRILL. *Catech.* CHRYSOL. *Serm. 47.* *Sulpit. l. 2.*

navibus de Troiâ, nec mille denariis forſitan de lupanari. TERTULL. *lib. de Animâ, cap. 34.*

(*a*) Imagines & ſuam (*Simon*) & ejuſdem meretricis Helenæ Diſcipulis ſuis præbebat adorandas, quas & Romæ tanquam Deorum ſimulachra autoritate publicâ conſtituerat. AUG. *adv. Hær.* Imaginem quoque Simonis habent factam ad figuram Jovis, & Selenæ in figuram Minervæ, & hos adorant. IREN. *lib. 1. c. 20.*

(*b*) Se (*Simon*) fingit (*Helenæ*) patrem, illam vero ejectionem ſuam primam quâ injecerat Angelos, & Archaogelos condere: hujus eam propoſiti compotem factiſſe de parte, & in inferiora deſultaſſe, atque illum prævento patris propoſito Angelicas poteſtates genuiſſe . . . proinde migrantem eam de corporibus in corpora, poſtremâ dedecoratione ſub titulo præſtitiſſe Helenam viliorem. Hanc igitur eſſe ovem deperditam quam deſcendit pater ſummus, ſcilicet Simon. TERTULL. *ubi ſupra.*

(*c*) Νυνὶ δὲ τὰς πάντας ἐν τῇ οἰκουμένῃ ἀπ' ἔτι Σιμωνιανὲς εὑρεῖν τὸν ἀριθμὸν εἶναι τριάκοντα, καὶ τάχα πλείονας εἶπον τῶν ὄντων

CHRISOST. *Homil.* 18. *in Act.* EPHRÆM *Sermon. de Hæret.* 2. *Petr.* CLEM. ALEX. *Strom.*

veuille ranger parmi les descendans de Simon cette foule de Sectaires qui dans la suite prirent le nom de Gnostiques : hommes éxécrables, dignes d'un tel Maître, & qui ne conservant presque rien de la foy, cherchoient néanmoins à se confondre avec les vrais Gnostiques, réverez comme les plus parfaits contemplatifs d'entre les Chrétiens.

2. *Tim.* c. 2. v. 17. 18.

D'une autre part, de faux Apôtres s'étoient élevez contre l'espérance fidéle en la Résurrection derniére. Hymnée & Philete attaquerent cet article, sans doute sous le prétexte de l'éclaircir. Dans leur Commentaire, la Résurrection étoit impossible, & ce que Jesus-Christ en avoit enseigné de si positif, il le falloit prendre dans un sens spirituel. Ainsi, concluoient-ils, cette renaissance dont il est parlé, ce retour à la vie qui doit couvrir l'opprobre de notre mortalité, n'est que le passage de l'erreur à la vérité Chrétienne. Ce sentiment qui alloit à tout détruire, & jusqu'aux Dogmes les plus formels, par la licence immodérée de l'allégorie, trouva dans *saint Paul* une ferme opposition. Sa premiere Epître aux fidéles de Corinthe roule en partie sur ce point, & il ne pouvoit être mieux défendu que par un de ceux qui avoient eux-mêmes vû Jesus-Christ ressuscité d'entre les morts.

1. *Cor.* 6. 15. v. 8.

SAINT PAUL.

CET APÔTRE est aussi le plus grand Apologiste de l'Evangile, & ses Lettres seront à jamais la consolation & la regle des enfans de Dieu. Par tout elles développent les principes

ὄντων· εἰσὶ δὲ περὶ τὴν Παλαιστίνην σφόδρα ὀλίγοι τινὲς δὲ λοιπῆς οἰκουμένης κεφαλὴ τὸ ὄνομα αὐτῶ καθ' ὃν ἠθέλησε δόξαν περὶ ἑαυτῶ διαχεδάσαι. ORIG. *Lib.* 1. *cont. Celf.*

pes intimes de la Religion, elles en éclair- SAINT
ciſſent les myſtéres, elles en découvrent la PAUL.
divinité, elles en juſtifient la morale. Théologie complette, également propre à l'inſtruction des ſimples, & à la conviction des ſuperbes.

A juger de lui par ſes Ouvrages, c'étoit un génie ſuperieur, vif, ſolide, conſéquent, & lumineux. Prenant toûjours le plus haut point de vûë, il s'élevoit juſqu'aux premieres vérités. De-là toutes leurs ſuites, toutes leurs branches ſe montroient à lui rangées comme par ordre, & perſonne auſſi n'a jamais ſi bien fait voir les concluſions renfermées dans leurs principes. La ſublimité de ceux-ci, leur univerſalité, pour ainſi dire, & leur fécondité ſe font admirer particuliérement dans ſon Epître aux Romains : tréſor inépuiſable d'idées grandes, ſaintes, auguſtes, & le plus riche don que Dieu dans ſa miſéricorde pût faire à ſon Egliſe par ſes miniſtres. Dans ce ſeul Ecrit, que de véritez, que de lumiéres, que d'inſtructions ! Sur tout que les merveilleuſes opérations de la grace y ſont doctement expoſées ! Rien ne nous importoit plus que d'en connoître la néceſſité, la gratuité, la force ; & ſaint Paul eſt manifeſtement choiſi pour être ſur tous ces points l'interpréte des myſtéres d'en-haut. Avec lui tout homme apprend qu'il ne peut rien de lui-même ; & que ſa corruption, ſa foibleſſe, ont beſoin de remedes & de ſecours aſſidus ; qu'il ne peut aller à Dieu, ſi Dieu ne le prévient, ne l'appelle, & ne l'attire ; qu'il n'y a qu'abîme de miſéricorde & d'amour dans le choix des élûs, *vaſes préparez pour la gloire* : juſtice & profondeur de ſa-

SAINT PAUL.

ſageſſe à l'égard des vaſes de colére *préparez pour la perdition.*

C'eſt encore cet Apôtre qui nous a fait connoître combien nous avons reçû du Pere dans la perſonne du Fils ; qui nous a montré l'Evangile interpréte des prédictions ; qui nous a découvert dans les ombres de l'ancienne Alliance, tous les traits commencés de la nouvelle ; qui nous a fait ſentir la dignité de notre être par la dignité du prix dont il eſt racheté, le mérite de notre foy par les entrées qu'elle nous ouvre à la grace ſanctifiante, la grandeur de nos eſpérances par l'exaltation du Chef qui n'eſt plus qu'un corps avec nous, l'efficacité de l'amour qui nous unit au Dieu Créateur, & à ſon Verbe, par le ſouffle de l'Eſprit, qui n'eſt lui-même que charité. Notions majeſtueuſes répanduës par tout dans nos Ecritures : mais, j'oſe le dire, nulle part ſi vivement exprimées que dans ſaint Paul.

Pour ſon cœur, c'étoit la vertu elle-même qui s'étoit plû à le former. Nul homme auſſi n'a montré plus de conſtance, plus de vérité, plus de candeur, ni mieux allié le zéle intrépide avec les tendreſſes de la charité. Ame grande, & héroïque, ſes intérêts propres ne lui ſont de rien ; il n'eſt attentif, il n'eſt ſenſible qu'à celui de ſes freres, & au progrès de la foy. L'amour jaloux qu'il a pour elle, eſt comme un feu dévorant qu'il ne ſauroit contenir. Ses prédications, ſes écrits, ſes voyages, ſes ſouffrances, ſes longs travaux n'ont d'autre but que d'en établir le regne par tout. Il porte tous les fidéles, tous les hommes dans ſon cœur. Il eſt le pere, le tuteur, & le nourricier de tous. *Il ſe rend foible, avec les foibles, pour gagner les foibles.*

1. *Cor. c.* 6. v. 20. & *ſeqq.*

Il

Il vit avec les Juifs comme un d'entre *eux*, *pour les gagner* à Jesus-Christ ; *avec ceux qui étoient sous la loy, comme s'il y avoit été sujet* lui-même ; *avec ceux qui n'avoient point de loy, comme s'il n'en avoit point eu.* Il console, il corrige, il supporte les imparfaits encore tendres dans la piété. Il met son bonheur & sa gloire dans l'avancement des forts. Pour tout dire, il s'écrie dans un pieux excès, qu'il *voudroit être Anathéme* pour le salut d'Israël. Tant étoit pur le desintéressement de son amour ! Tant il méconnoissoit les timides bornes qui resserent si souvent le nôtre ! SAINT PAUL. *Rom. c. 9. v. 5.*

Il faut avoüer que son stile est sans élégance, au moins étudiée ; qu'il est même souvent défectueux quant à la pureté du langage, & aux regles de l'art. Lui-même il le reconnoît en quelques endroits avec une noble ingenuité. Parmi ces négligences éclattent cependant mille traits heureux ; qui n'y seroient pas, si l'étude & l'effort avoient pris soin d'y ménager des embelissemens.

Tandis que par ces travaux l'Evangile prenoit son accroissement, le Paganisme, à dessein d'en arrêter les progrès, s'unit, quoique par des vûës différentes, aux Juifs indociles. Mais au lieu de procéder selon l'ordre d'une controverse réguliére, la persécution ouverte, & les violences furent seules employées. Tout ce qui portoit le nom Chrétien fut donc proscrit comme ennemi des Dieux, & de l'Empire. Ainsi les deux plus grands ressorts qui meuvent les hommes, la Religion, & la Politique, concourant à la perte de l'Eglise, firent pour sa ruïne tout ce que le préjugé aveugle secondé de la puissance, put imaginer de plus extrême.

Au

SAINT PAUL. Au milieu de ces revers, & pendant que le Martyre étoit preſque l'unique Baptême des fidéles, le Chriſtianiſme loin de s'éteindre dans leur ſang, n'en ſortoit que plus brillant & plus fécond. L'Idolâtrie honteuſe de l'inutilité de ſes efforts, reconnut enfin qu'elle ne s'étoit armée que contre elle même, & ſelon un de ſes Sages, qu'elle recevoit la loy de ceux qu'elle s'étoit vainement flatté de vaincre. Recevoit la Loy. Comment? C'eſt que nos Peres ne ſe bornerent pas à la ſainte réſiſtance qui les maintenoit dans le culte reçu des Apôtres: leur zéle entreprit encore la converſion des Peuples, & la défaite de leurs Idôles. A ce pieux & hardi projet commence l'époque des grandes controverſes de la Religion. Les Chrétiens avoient d'abord à juſtifier leur foi des horreurs dont elle étoit chargée, ſouvent par la calomnie, quelquefois par l'ignorance; enſuite à mettre en lumiere l'impiété, l'extravagance, les contradictions & les ſcandales du culte profane. Ce ſont auſſi ces deux articles qui d'ordinaire compoſent le fond de leurs premiers Ouvrages.

SENEC. *apud* AUG. *de Civit. Dei. l. 6. c. 11.*

On eſt ſurpris de lire les monſtrueux excès qu'on imputoit au Chriſtianiſme dans ſa naiſſance. Ce n'étoit rien moins (*a*) qu'un Athéïſme déguiſé, des ſacrifices déteſtables arroſez du ſang humain, des inceſtes commis en préſence de l'Autel. Les opérations magiques les plus odieuſes furent ajoûtées enſuite à des forfaits ſi noirs; & pour y mettre le comble, il fallut y joindre encore de ſecrets des-

(*a*) Τρία ἐπιφημίζουσιν ἡμῖν ἐγκλήματα, ἀθεότητα, θυέστεια δεῖπνα, Οἰδιποδείους μίξεις. ATHENAG. *Leg. pro Chriſtian. p. 4.*

desseins de révolte contre les Puissances légitimes. On croyoit, en divulguant ces bruits, aliéner de l'Eglise les Peuples qu'elle attiroit, & faire tomber sur elle le crime prétendu de ses enfans. Mais s'il est donné quelquefois à l'envieuse jalousie de faire une courte illusion, bientôt la vérité détruit ce frêle avantage, & l'innocence n'en éclate après que de plus de lumiere. SAINT PAUL.

Les Chrétiens porterent donc leurs défenses jusqu'au Trône des Empereurs. *Aristide & Quadrat*, les premiers, justifierent la Doctrine de l'Evangile par des Ecrits offerts à Adrien. Nous n'avons plus ces précieux monumens, honorez de tant d'éloges par l'antiquité. Un mot seul de Quadrat nous reste dans Eusebe, & le Lecteur sera consolé de l'entendre. *Jesus-Christ*, disoit ce grand homme, *a fait ses miracles à la vûë de l'Univers, parce qu'ils étoient audessus de tout soupçon. Il a guéri des malades, & il a ressuscité des morts. Quelques-uns même ont survêcu longtems à l'Auteur du prodige, & ne sont morts que de nos jours.* Qui pourra lire ces courtes paroles, sans regretter l'Ouvrage dont une parcelle échapée confirme si bien l'Histoire de la foi? Mais à la place, les deux Apologies de *saint Justin* nous restent, & tempérent un peu nos regrets sur la perte des autres. ARISTIDE, ET QUADRAT. EUSEB. *Hist. Eccl. l. 3. cap. 36.*

Ce grand Philosophe que le malheur de sa naissance avoit engagé dans le Paganisme, s'y étoit signalé par l'étenduë de son savoir, autant que par la beauté de son esprit. Cependant au premier rayon que l'Evangile fit luire à ses yeux, il mit aux pieds de la Croix cet- SAINT JUSTIN.

SAINT JUSTIN. cette ſageſſe trompeuſe qui n'enfante que l'orgueil, & qui s'abuſe elle-même par de faſtueuſes erreurs. Devenu Chrétien, malgré l'oppoſition preſque inſurmontable de l'éducation & des préjugez, il juſtifia cette inconſtance apparente, & fit pour l'Egliſe ces deux célébres Apologies où la vérité s'explique avec une ſimplicité ſi reſpectable.

Dans la premiere, offerte à Antonin le Pieux, il expoſe la Doctrine, & les pratiques de l'Egliſe; les myſtères qu'elle croit, la morale qu'elle enſeigne. Là ſont décrites les mœurs des fidéles du premier âge. Et qui eſt-ce qui peut jetter les yeux ſur cette naïve peinture, qu'auſſi-tôt ſon cœur ne ſoit émû de ſurpriſe, & d'amour? Là nous ſont montrez en effet la pieuſe concorde, l'ardente charité, la deſappropriation généreuſe, le goût de la priere, la foy ſimple & nuë, mais raiſonnable, le deſir empreſſé du ſiécle futur, l'eſpérance ferme des promeſſes, le reſpect de ſa vocation, la patience ſoûmiſe à toute épreuve, l'aimable ſimplicité, l'anéantiſſement intérieur, l'innocence pure ou ſans ceſſe réparée, les privations auſtéres & douloureuſes, la haine du Monde & de ſes maximes, la fuite de ſes biens toûjours frivoles & ſouvent dangereux, la vigilance précautionnée, la culture aſſiduë des vertus ſecretes, autant ou plus eſtimables que les vertus éclatantes, le zéle du Martyre: qualitez qui compoſoient le caractère du Chrétien; & ce qui n'eſt aujourd'hui qu'un mérite rare & d'effort, nous y eſt étalé comme l'éxercice ordinaire de nos Ancêtres.

Dans la ſeconde Apologie, préſentée à Marc-Aurele, & à Lucius Verus, ſaint Juſtin met au grand jour l'injuſtice des perſécuteurs,

teurs, & des motifs de la perſécution. Sans bleſſer en rien le reſpect inviolable que tout ſujet doit aux Puiſſances établies de Dieu, il oſe faire voir un abus manifeſte de l'autorité dans la violence éxercée contre les fidéles; & par une expoſition démontrée de leur conduite à l'égard des Princes, il diſſipe tous les faux nuages dont on vouloit obſcurcir l'innocence des Catholiques. Je dis des Catholiques; parce qu'en effet la perſécution uſoit de tolérance & de ménagement avec les Sectaires. Les Marcionites, par éxemple, joüiſſoient du calme (*a*) qu'on refuſoit à l'Egliſe; & ce qui eſt dit de ceux-ci, Origene a ſoin de le faire obſerver de tous les autres. Cette diſtinction pourroit ſembler à quelqu'un le ſimple effet du hazard. Point du tout. C'étoit un deſſein artificieux & médité. D'une part l'Idolâtrie vouloit affoiblir le Chriſtianiſme en favoriſant ce qui le diviſoit, de l'autre elle préparoit une couleur à la perſécution, en imputant à ceux qui demeuroient dans l'unité, le crime de ceux qui en étoient ſortis. SAINT JUSTIN. ORIG. *contra Celſ. l.* 7.

Ce ſont ces crimes étrangers, ſouvent même ceux du Juif, qu'on puniſſoit dans les Catholiques, alors confondus avec lui; car pour ce fanatiſme irréligieux & brutal dont j'ai parlé plus haut, loin d'avoir eu la coupable penſée d'en introduire la pratique, ils s'offroient aux plus âpres tourmens, ſi l'on pou- EUSEB. *Hiſt. Eccl. l.* 5. *c.* 7. EPIPH. *Hær.* 48. *ad finem.*

(*a*) Εἰ δὲ καὶ τὰ δύσφημα ἐκεῖνα μυθολογούμενα ἔργα πράξωσι, λυχνίας μὲν ἀκατοπτὸν, καὶ τὰς ἀνίδην μίξεις, καὶ ἀνθρωπείων σαρκῶν βορὰς, ἃ γινώσκομεν. Αλλ' ὅτι μὴ δώκονται, μηδὲ ζοπεύονται ὑφ' ὑμῶν, κἂν διὰ τὰ δόγματα, ἐπισάμεθα. Ἔστι δὲ ἡμῖν καὶ σύνταγμα κατὰ πασῶν τῶν γεγενημένων αἱρέσεων συντεταγμένον, ὃ, εἰ βούλοιτο ἐντυχεῖν δώσομεν. JUSTIN. *Apol.* 2.

SAINT JUSTIN. pouvoit, je ne dis pas les en convaincre, mais en donner un indice, un ſoupçon tant ſoit peu ſoûtenable. (*a*)

JUSTIN. *Apol.* 2. Et quelles traces d'Athéïſme pouvoit-on remarquer en ceux dont le culte dans ſes fondemens, étoit l'adoration d'un être infini, ATHEN. *Leg. pro, Chriſt. p.* 5. Créateur de l'Univers? Comment lui auroient-ils offert de cruels & barbares ſacrifices, eux qui s'abſtenoient de manger (*b*) le TERTULL. *Apologet. paſſim.* ſang

(*a*) Quod ſi quis vel parvi, vel magni alicujus criminis nos convicerit, non deprecamur ſupplicium, ſed vel crudeliſſimum illud tolerare parati ſumus..... quin potius ſiſtamur judiciis ut a criminibus illis quæ nobis intentant puniamur. Nemo Chriſtianus malus, niſi qui profeſſionem mentitus fuerit. ATHENAG. *Legat. pro Chriſtian.*

(*b*) Καὶ γὰρ αὐτὸς ἐγὼ τοῖς Πλάτωνος χαίρων διδάγμασι, διαβαλλομένης ἀκόης Χριστιανῆς, ὁρῶν δὲ ἀφόβως πρὸς θάνατον, καὶ πάντα τὰ ἄλλα νομιζόμενα φοβερὰ, ἐνεὸν ἀδύνατον εἶναι ἐν κακίᾳ καὶ φιλησονίᾳ ὑπάρχειν αὐτούς. Τίς γὰρ φιλήδονος, καὶ ἀκρατὴς καὶ ἀνθρωπίνων σαρκῶν βορὰν ἀγαθὸν ἡγούμενος δύναιτο ἂν θάνατον ἀσπάζεσθαι, ὅπως τῶν αὐτῷ ἀγαθῶν στερηθῇ, ἀλλ' ἂν ἐκ παντὸς ζῆν μὲν ἀεὶ τὸν ἐνθάδε βιοτὴν, καὶ λανθάνειν τοὺς ἄρχοντας ἐπειρᾶτο· ἐχ ὅτε γε ἑαυτὸν κατήγγελλε φονευθησόμενον; JUSTIN. *Apol.* 1.

Παρ' ἡμῖν οὐκ ἔστιν ἀνθρωποφαγία, ψευδομάρτυρες οἱ ἐπιτηδευόμενοι γεγόνατε. TACIAN. *Orat. contra Gentes.*

Erubeſcat error veſter Chriſtianis, qui ne animalium quidem ſanguinem in epulis eſculentis habemus, qui propterea quoque ſuffocatis & morticinis abſtinemus, ne quomodo ſanguine contaminemur, vel intra viſcera ſepulto. Denique inter tentamenta Chriſtianorum etiam botulos cruore diſtentos admovetis, certiſſimi ſcilicet illicitum eſſe penès illos, per quod exorbitare eos vultis. Porrò quale eſt, ut quos ſanguinem pecoris horrere confiditis, humano inhiare credatis? Niſi ſorte ſuaviorem eum experti. TERTULL. *Apol. c.* 9.

Dicimur ſceleratiſſimi de ſacramento infanticidii, & pabulo inde, & poſt convivium inceſto; quod everſores luminum canes, lenones ſcilicet tenebrarum & libidinum impiarum inverecundia procurent. Dicimur tamen ſemper, nec vos quod tamdiu dicimur eruere cu-

sang des animaux, d'être les témoins, ou d'entendre le récit d'un homicide? quelle fable ridiculement épisodiée, quel monstre d'injustice que de tourner en abomination & en scandale, d'appeller du nom odieux d'inceste, le chaste amour de la piété fraternelle, la continence (a) la plus scrupuleuse, l'unique éxemple de pudicité parfaite qui semblât élever l'homme au-dessus même des vertus humaines? Quelle ombre, quelle apparence de révolte dans ceux qui respectent les Princes comme les sensibles images de Dieu, les sacrez dépositaires des loix, & les Pasteurs des Peuples? Où étoient-ils ces rebelles, qui ne

SAINT JUSTIN.

JUSTINI *Apol. 2.*

curatis; ergo aut eruite, si creditis, aut nolite credere qui non eruistis. De vestrâ vobis dissimulatione præscribitur non esse, quod nec ipsi audetis eruere. *Ibid. c. 7.*

Nobis homicidium, nec videre fas, nec audire: tantúmque ab humano sanguine cavemus, ut nec edulium pecorum in cibis sanguinem noverimus. MINUT. FEL. *in Octav.*

(a) Ὡς τίνας αὐτῶν διὰ τὸν ἔρωτα τῆς ὑπερβαλλούσης καθαρότητος, καὶ διὰ τὸ καθαρώτερον θρησκεύειν τὸ θεῖον, μηδὲ τῶν συγκεχωρημένων ὑπὸ τοῦ νόμου ἅπτεσθαι ἀφροδισίων. ORIGEN. *contra Cels. Lib.* I. *pag.* 21.

Οἱ δὲ ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ ἰδιωτείᾳ ἐξαθενημένοι καὶ μωροὶ καὶ ἀνθρακοειδᾶ εἶναι λεγόμενοι, κἂν μόνον πιστεύωσιν ἑαυτοὺς τῷ Θεῷ, παραδεξάμενοι τὴν τοῦ Ἰησοῦ διδασκαλίαν, τοσοῦτον ἀποδέκονται ἀσυλίας καὶ ἀναθαρσίας καὶ πάσης τῆς ἐν συνουσίαις ἀσχημοσύνης· ὡς καὶ τρόπον τελείων ἱερίων πᾶσαν συνουσίαν ἀποσταφέντων πολλοὺς αὐτῶν παντελῶς καθαρεύειν, ἃ μόνον ἀπὸ πάσης μίξεως..... παρ' ἄλλοις δὲ νομιζομένοις ὕλα θεοῖς παρθένοι πάνυ εὐαρίθμητοι, εἴτε ὑπὸ ἀνθρώπων φθειρόμεναι, εἴτε καὶ μὴ, δοκοῦσι διατελεῖν ἐν τῷ διὰ τὴν εἰς τὸ θεῖον τιμὴν καταφρονητῇ· ἐν δὲ χριστιανοῖς ἃ διὰ τοὺς παρὰ ἀνθρώποις τιμᾶς, ἃ διὰ μισθὸς καὶ ἀργύρια, κἂ διὰ δοξάριον, ἀσκοῦσι τὴν παντελῆ παρθενίαν· καὶ ὡς ἐδοκίμασαν τὸν Θεὸν ἔχειν ἐν ἐπιγνώσει, τηροῦνται ὑπὸ τοῦ Θεοῦ ἐν δοκίμῳ γῇ, καὶ τῷ πεῖν καθήκοντα, πληρέμναι πάσης δικαιοσύνης καὶ ἀγαθότητος. *Idem lib. 7. pag.* 365.

SAINT JUSTIN. ne connoiſſoient dans leurs maux (*a*) que les armes innocentes de la foy, l'obéïſſance & la priere ? Durant cette longue ſuite de perſécuteurs, tous plus obſtinez à détruire les Chrétiens, qu'à dompter les Scythes, les Parthes, & les Marcomans, où eſt le fidéle qui s'arme pour la liberté ? Tout au contraire, pendant que le ſoufle de la diſcorde ſe répand au loin ; que Rome, le Sénat, & les Armées diſputent à qui l'emportera l'un ſur l'autre par la force ; que le ſignal de l'indépendance eſt comme donné dans toutes les Provinces ; que les feux de la ſédition embraſent & diviſent les Royaumes ; qu'enfin l'audace des conjurez fait & défait les Empereurs ; le Chrétien, le ſeul Chrétien reconnoît ſes Maîtres dans ſes tyrans, & préfére la continuation de ſes peïnes à la funeſte délivrance qu'il ne devroit qu'aux ſecours de la révolte. Ce caractère ſingulier de ſoûmiſſion étoit ſi propre aux fidéles, qu'il brille par tout dans les (*b*) Ouvra-

Vos adulteria prohibetis & facitis, nos uxoribus noſtris ſolummodò viri naſcimur. Vos ſcelera admiſſa punitis, apud nos cogitare peccare eſt. Vos conſcios timetis, nos etiam conſcientiam ſolam ſine quâ eſſe non poſſumus. Denique de veſtro numero carcer exæſtuat ; Chriſtianus ibi nullus, niſi aut reus ſuæ religionis, aut profugus. OCTAV. *apud* MINUT. FEL.

(*a*) Hæc coitio Chriſtianorum meritò ſanè illicita, ſi illicitis par ; meritò damnanda, ſi quis de eâ queritur eo titulo quo de factionibus querela eſt. In cujus perniciem aliquando convenimus ? Hoc ſumus congregati quod & diſperſi : hoc univerſi quod & ſinguli ; neminem lædentes, neminem contriſtantes Cùm probi, cùm boni coeunt, cùm pii, cùm caſti congregantur ; non eſt factio dicenda, ſed curia. TERTULL. *Apol. c.* 39.

(*b*) Nos pro veſtro imperio preces ad Deum fundimus, & ut filius (quod juſtiſſimum eſt) in regno olim parentis ſuccedat, atque Imperium veſtrum magis, ma-

vrages destinez à leur défense. Encore aujourd'hui nous ne saurions les lire, qu'ils n'impriment dans le cœur l'amour de l'ordre public, la préférence du bien commun à l'utilité privée, l'esprit de subordination si nécessaire au maintien des Etats; & la docilité sans bornes aux décrets du ministère où la Loy de Dieu reste sans atteinte. Non-seulement, dit Tertullien, il ne s'est point trouvé parmi nous de Niger, ni d'Albin, ni de Cassius; *il ne s'y est pas même vû de Nigriens, ni de Cassiens, ni d'Albiniens.* Les usurpateurs de l'Empire n'avoient point de partisans parmi les Chrétiens, & l'une de leurs plus inviolables loix étoit de servir avec fidélité ceux que Rome & le Sénat avoient reconnus. *Nous ne cessons de prier pour les Empereurs*, dit le même Auteur (a) *nous demandons que leurs jours soient prolongez, que leur Regne soit heureux & tranquille, qu'ils n'éprouvent qu'union & douceur dans l'enceinte domestique, que leurs armées soient braves & victorieuses, que le Sénat conspire à leurs desseins, que tous leurs sujets soient vertueux & soûmis, que le Monde entier vive dans une paisible abondance. Tout ce qui peut rendre un homme heureux, nous le de-*

SAINT JUSTIN.

TERTULL. *Apol. c.* 35. *Idem ad Scap.*

si-

magisque augeatur semper, denique omnia ex animi sententiâ vobis eveniant oramus: quod & nobis salutare fuerit ut quietam tranquillamque vitam degentes, vobis interim ad quælibet imperata promptè inserviamus. ATHENAG. *Apolog.*

(a) Illuc suspicientes Christiani, manibus expansis, quia innocuis; capite nudo, quia non erubescimus; denique sine monitore, quia de pectore oramus, precantes sumus semper pro omnibus Imperatoribus vitam illis prolixam, Imperium securum, domum tutam, exercitus fortes, Senatum fidelem, populum probum, orbem quietum, quæcumque hominis & Cæsaris vota sunt. TERTULL. *Apol. c.* 30.

SAINT JUSTIN. *ſirons pour le Prince. Nos vœux pour lui ſont ceux qu'il feroit lui-même.* Quel étrange langage pour des ſéditieux ! C'eſt que les fidéles n'attendoient pas des ſecours humains l'établiſſement de la foy, mais de Dieu ſeul, & de Jeſus-Chriſt ſon Fils ; c'eſt qu'ils étoient pénétrez de cette parole ſi féconde en conſéquences : *Rendez à Céſar, ce qui eſt à Céſar, & à Dieu, ce qui eſt à Dieu.* C'eſt qu'ils avoient appris & retenu de ſaint Paul, *que celui qui réſiſte aux Puiſſances, réſiſte à l'ordre de Dieu même ..... & que ce n'eſt pas ſeulement la crainte du châtiment qui opère la ſoûmiſſion* Chrétienne ; *mais un devoir*, un principe *de conſcience* éclairée.

Matth. c. 22. v. 21. Rom. c. 13. v. 2. & 5.

Toutefois, dira quelqu'un, la calomnie la plus imprudente s'autoriſe au moins de titres ſpécieux. Pourquoi tant d'accuſations contre les premiers Chrétiens, s'il n'y en avoit dans leur conduite aucun prétexte ? Je n'en remarque point d'autre que l'attention de la primitive Egliſe à dérober aux yeux profanes le ſecret de ſes myſtéres. Pourſuivie de toutes parts, ſans protection, ſans liberté, ſans aſyle, ſans reſſource humaine, elle ne s'aſſembloit, encore avec frayeur, que dans les déſerts ou dans les cavernes profondes. Là, durant le ſilence de la nuit, ſur un Autel dreſſé rapidement, & conforme à la triſteſſe d'un tel Temple, elle offroit au Pere le Corps & le ſang adorable du Fils, elle fortifioit ſes enfans de cette nourriture ſalutaire, elle les inſtruiſoit par la lecture des Livres ſacrez, elle les engageoit par le ſaint baiſer de la paix à demeurer toûjours unis, & elle finiſſoit par des prieres que la ferveur conduiſoit quelquefois juſqu'à la renaiſſance du jour.

Act. c. 20. Ce fut donc de ce ſecret, à moitié pénétré,

tré, que le Paganiſme abuſa contre la foy. Le ſigne innocent de la concorde Chrétienne, les doux titres de frere & de ſœur que ſe donnoient les fidéles, en témoignage de charité réciproque, furent appellez des noms déteſtables de fornication & d'inceſte. Le ſang de la coupe ſacrée fut traveſti en libation parricide & monſtrueuſe, où les enfans étoient immolez à la ſuperſtition paternelle. Les aſſemblées, les prieres de la nuit furent données à titre de conſpiration contre l'Empire, & d'irréligion contre les Dieux que l'Athéiſme vouloit anéantir. Ce qui n'étoit pas même conjecturé, n'éprouva pas d'interprétation moins odieuſe; & la formule de nos prieres, les cérémonies de notre culte, l'adminiſtration de nos Sacremens furent traitées de myſtères & d'invocations magiques. Un préjugé ſi fatal dura long-tems. Il fallut pour le détruire, qu'enfin l'Egliſe mît à découvert ſon ſymbole, & qu'elle dévoilât l'eſprit & l'objet de ſes rites. Saint Juſtin fut le premier qui les tira de cette eſpéce d'énigme où ils étoient à l'égard du Paganiſme, & la clé qu'il en donna, mit en évidence toute l'injuſtice de la perſécution.

SAINT JUSTIN. CHRIST. WORMIUS *Diſſert. de veteris cauſis cur Chriſtianos calumniati ſint Ethnici.*

Peu après parut de lui un autre Ouvrage. C'eſt le récit d'un *Entretien* vrai ou ſuppoſé, entre lui, & un Juif qu'il veut amener à la foy. Ce Dialogue aſſez étendu, eſt l'un des morceaux les plus travaillez, & les plus didactiques que l'antiquité nous ait tranſmis. A proprement parler, ce n'eſt qu'un paralléle des prédictions, & des faits de l'Evangile. Mais ce paralléle eſt raiſonné, méthodique, profond, & varié par mille recherches qui tendent toutes à prouver que Jeſus-Chriſt eſt le Libérateur promis. Les difficultez de la

SAINT JUSTIN.

Synagogue y ſont nettement expoſées & presque toûjours détruites ſans reſſource. On pourroit croire que l'Auteur écartoit les plus embarraſſantes, pour ne s'arrêter qu'à celles dont le triomphe eſt le plus facile. Artifice trop ordinaire dans les diſputes ſimulées, où l'on eſt maître de ſe preſcrire un terrain, & des bornes. Ici paroît tout l'oppoſé. Les Juifs ne nous ont jamais fait d'objections plus preſſantes que celles qui ſont réfutées par ſaint Juſtin. Celles qu'ils ont étalées depuis, n'en ſont que les redites, ou des inepties de Cabale indignes d'éxamen ſérieux. Un homme habile & ſincere, tel que l'étoit ſaint Juſtin, auroit eu honte de recourir à des déguiſemens trompeurs, & il ſe ſentoit de plus aſſez fort de ſa cauſe pour ne ſe pas intimider des plus fortes contradictions. Quiconque brave le Martyre ne peut être ſoupçonné d'affoiblir avec fraude, ni de redoutter un argument de controverſe.

A meſure que la vérité Chrétienne ſe prouvoit elle-même en s'expliquant ainſi, elle ſe faiſoit de nouveaux diſciples, & parmi ces diſciples nombreux, il s'en trouvoit toûjours de propres à aider à ſes conquêtes. Un eſprit juſte qui paſſe d'une Religion fauſſe à la véritable, jouit du double avantage de poſſeder les raiſons de l'une & de l'autre, & dès-là ſe trouve également fort contre celle qu'il abandonne, & pour celle qu'il embraſſe. Tels furent *Tatien*, *Athénagore*, *Apollonius*, & *Théophile d'Antioche*; ſans compter *Apollinaire*, & *Méliton de Sardes*, dont les Ecrits ne ſont plus. Chacun de ces grands perſonnages fit voir que cette Egliſe qui négligeoit, ou plûtôt qui avoit horreur de ſe ſoûtenir par la voye des armes, étoit en état d'attaquer par celles du raiſonnement.

TA-

TATIEN, Disciple de St. Justin, fit un *Discours contre les Grecs*, c'est-à-dire contre les Gentils, & cette aggression fut comme le premier acte d'hostilité qui parut de la part des Chrétiens contre l'Idolâtrie. Jusqu'alors occupez avec les Juifs, ils l'avoient plus détestée que combattuë. Mais à cette fois ils oserent faire des entrepriſes, & contraindre l'Univers à reconnoître qu'il n'adoroit que des phantômes. Le Paganisme sembloit surtout se prévaloir de la longue durée, ou même, à ce qu'il disoit, de la perpétuité de sa Doctrine. Tatien le dépouille de ce mérite usurpé. Il fixe la datte de ses Auteurs, tous si nouveaux, au moins comparez à Moyse, qu'ils semblent près de lui ne faire presque que de naître. Origene charmé de ce morceau, n'a pû s'empêcher d'y rappeller Celse, qui nous vantoit de même l'antiquité de ses fables. Heureux l'Auteur d'un si bel Ouvrage, si dans la suite oubliant les leçons de son maître, il n'eût pas écouté celles de Saturnin, de Marcion, & de Valentin, pour ajoûter à leurs folies, des dogmes, s'il est possible, encore plus extravagans.

TATIEN. ORIG. *cont. Cels. l.* 1. IREN. *l.* 1. *c.* 28. EPIPH. *Hæres. XLVI.*

SUR LES PAS de *Tatien*, paroît *Théophile d'Antioche*. Ses trois Livres à Autolycus ouvrent la grande question de l'origine des Dieux. L'Auteur y démontre qu'ils n'ont été que des hommes, y suit leur histoire naturelle, qu'il fait voir par tout semée de crimes, y découvre la naissance des Fables qui ne sont que cette même histoire, ou frivolement parée, ou quelquefois deshonorée par de fausses circonstances de débauche; & remontant ainsi jusqu'aux sources, prouve qu'il

THE'OPHILE D'ANTIOCHE.

THE'O-PHILE D'AN-TIOCHE

n'eſt queſtion que de décompoſer l'Idolâtrie, pour en pénétrer tout d'un coup l'extravagance & l'impiété. Parmi ces recherches, la plûpart neuves, & toutes ſçavantes, regne un tour preſque perpétuel de comparaiſon entre le faux ſyſtême & celui de nos Ecritures. Contraſte, où l'extrême diſproportion des objets eſt ſi évidente, que dans le choix elle ne laiſſe plus à l'eſprit la liberté même du doute.

HERMIAS. Voyez M. CAVE Hiſt. des Ecriv. Eccleſiaſ. 2. partie.

C'EST ICI que je dois dire un mot d'*Hermias*, que quelques-uns, je ne ſai pourquoi, placent au quatriéme ſiécle, & d'autres au cinquiéme, quoiqu'il ait vêcu dans le ſecond. Cet Auteur ne nous a laiſſé qu'un écrit très court *, mais ſi ingénieux, qu'il pourroit dans ſon ordre diſputer d'agréement avec ceux de Lucien même. Ce ſont ſur tout les Philoſophes qu'il attaque. Et que ne dit-il point de leurs vaines ſpéculations, de l'inutilité de leurs recherches, de la contrariété de leurs ſentimens ſur la nature même de l'ame, & ſur l'origine du Monde, articles toutefois ſi capitaux? A ces frivoles Sophiſtes, il oppoſe la ſageſſe des *Barbares*, c'eſt-à-dire des Juifs, & des Chrétiens; car c'eſt ainſi que la Gréce les nommoit. Dans ceux-ci quelle ſublimité, quelle fécondité de principes! Quel éclat de vérité! quelle ſimplicité majeſtueuſe! quel accord de ſentimens! Près de ces Sages, les autres ne ſont que des diſcoureurs importuns, qui ne ſçavent que fatiguer la raiſon, & jamais la ſatisfaire. Leurs Dogmes ſe contrediſent, leur Morale eſt en déſordre, leur Phyſique eſt imaginaire. Mais tout cela demande à être lû dans Hermias lui-même. Ce qu'on en rapporteroit ne lui feroit pas encore aſſez d'hon-

* A la fin des Oeuvres de S. JUSTIN. Edit. de Cologne.

HERMIAS. c. 3.

d'honneur, & pour moi qui voudrois en traduire quelques morceaux, je ne me ſens point aſſez de force pour atteindre à la naïve élégance de ſes tours. Ceux qui n'ont pas une aſſez haute idée de nos Peres, ne nous accuſeront point, en liſant celui-ci, de les charger de trop d'éloges. HERMIAS.

Une circonſtance remarquable de ces Ouvrages, eſt le tems de leur publication. Ils furent donnés ſous des Princes tous perſécuteurs, dans les jours de la plus grande animoſité des Peuples contre nous, & tandis que l'Egliſe ne tenoit à la Terre que par les amertumes & pour les pleurs. L'illuſtre *Apollonius* prononça même en plein Sénat & ſous le Regne de Commode, la *Défenſe* qu'il avoit compoſée pour les Fidèles. Quoique membre de ce grand Corps, il eut le courage d'y faire un *Diſcours* qui ſacrifioit ſon Auteur aux intérêts de la vérité. Mais, il le faut dire, c'eſt la loüange du Chriſtianiſme de former les hommes à de telles vertus. Nulle autre Religion n'a eu cet empire ſur les ſiens. Et comment la nature toute ſeule pourroit-elle trouver dans ſon fond des ſentimens ſi héroïques? Ils ne peuvent ſans doute être inſpirez que par celui qui ſait quand il veut, faire *éclater la puiſſance, & perfectionner la force dans l'infirmité.*

Avec le troiſiéme ſiécle de l'Egliſe s'ouvre un nouveau Catalogue d'Auteurs, qui s'exerçant ſur le même ſujet que ceux dont j'ai déja parlé, ſçurent en tirer de nouveaux appuis à la foi Chrétienne. TERTULLIEN.

Je mets *Tertullien*, Prêtre de Carthage, à la tête de ces Ecrivains célébres. Il y en avoit eu peu, j'ignore même s'il y en avoit

TERTULLIEN. eu jusqu'à lui, qui fussent nez avec des talens plus propres à faire un grand homme. C'étoit un génie ferme, noble, vif, fécond, & même systématique. Il possédoit les anciennes opinions, sçavoit parfaitement les principes de chaque Secte, connoissoit à fond toute la fable, & non seulement selon ce qu'elle étoit alors, mais dans ce qu'elle avoit d'historique & de réel. Sa méthode étoit pressante, ses principes grands, son éloquence mâle & généreuse, intéressante même lorsqu'il lui permet, comme il arrive souvent, quelque chose de sombre & d'austere.

Ce goût de roideur qui tient naturellement à l'outré, étoit un peu celui de sa Nation, & le sien propre, il en faut convenir. Il ne connoissoit ni milieu, ni tempérament. Il ne distinguoit point le nécessaire du parfait; & même ce parfait, dans la crainte de le resserrer, il le portoit bien loin au-delà des justes bornes.

La nature sembloit sur tout l'avoir fait pour les combats de Doctrine, & en cela les conjonctures s'accommoderent à son humeur guerriere. La Religion d'une part attaquée par les Gentils, & par les Juifs; de l'autre altérée par les Hérétiques, ouvrit un champ vaste à son courage, & il y entra. L'ennemi qui nous inquiétoit le plus étoit le Payen, qui agissant contre l'Eglise, presque sans raisonner contre elle, n'en étoit que plus formidable. Ce fut aussi le premier adversaire que Tertullien entreprit de réduire.

Son *Apologétique* est, je crois, sans aucune contestation, le plus excellent Ouvrage que l'Antiquité Chrétienne ait produit, & comme le chef-d'œuvre de son Auteur. On auroit peine à dire ce qui s'y fait le plus admi-

ret

rer de l'érudition, de la ſageſſe, de la force du raiſonnement, ou de la vivacité des traits qui l'embéliſſent. Plein de la noble confiance qu'inſpire la vérité connuë, Tertullien ne marche pas, il court audevant de ce que l'Idolâtrie nous oppoſoit, il ſaiſit chacun de ces faits énormes qu'elle imputoit aux Diſciples de l'Evangile, il les détruit tous, & de ſuite; puis d'Apologiſte devenant aggreſſeur, il la montre ſeule (a) coupable des excès dont elle oſoit nous accuſer. Dans cet admirable volume tout ſe trouve, & ce qui mérite preſque autant de loüange, tout y eſt ſans confuſion; dogme, diſcipline, mœurs, hiſtoire profane & ſacrée, monumens rares ou uniques, extraits utiles & riches; à travers tout cela, un fond de droiture qui fait aimer & l'Auteur, & la Religion de l'Auteur. TER. TUL. LIEN.

Le Paganiſme contraint au ſilence n'étoit pour Tertullien qu'une victoire imparfaite: il voulut encore triompher de la Synagogue. L'entrepriſe étoit difficile. Il avoit affaire à un Peuple dont l'obſtination a toûjours paru ſe fortifier par les diſgraces mêmes, & qui fier de l'ancienne vérité reçûë, n'en eſt que plus indocile à celle qui le ſollicite. Tertullien

(a) Veſtros enim jam conteſtamur actus, qui quotidie judicandis cuſtodiis præſidetis, qui ſententiis elogia diſpungitis. Tot à vobis nocentes variis criminum elogiis recenſentur; quis illic ſicarius, quis manticularius, quis ſacrilegus, aut corruptor, aut lavantium prædo, idem etiam Chriſtianus ſcribitur? Aut cùm Chriſtiani ſuo titulo offeruntur; quis ex illis etiam talis, quales tot nocentes? De veſtris ſemper æſtuat carcer, de veſtris ſemper Metalla ſuſpirant; de veſtris ſemper beſtiæ ſaginantur; de veſtris ſemper munerarii noxiorum greges paſcunt. Nemo illic Chriſtianus, niſi hoc tantum: aut ſi & aliud, jam non Chriſtianus. TERTULL. *Apolog. cap.* 44.

TERTULLIEN. lien ne crut pas cependant qu'il fût impoſſible de la lui rendre auſſi chere, auſſi précieuſe qu'elle l'eſt pour nous, & certainement ſon projet eût eu le ſuccès qu'il en attendoit, ſi tout ce qui convainc pouvoit convertir.

Les Livres qu'il a faits dans cette vûë ſont juſtes, profonds, & ſoûtenus. L'explication des Prophéties y eſt éxacte, le rapport des deux Teſtamens y eſt mis en évidence, & les nuages qui naiſſent de l'embarras de quelque textes, y ſont heureuſement diſſipez. C'eſt en tout ſens un modéle de controverſe théologique, auquel il ne manque qu'un peu plus de clarté dans la diction, pour être fini. Mais ce défaut de clarté eſt le vice de compoſition ordinaire dans Tertullien, on ne peut en diſconvenir, & les Anciens mêmes ont eu de la peine à le lui pardonner. Quand il ne trouvoit pas dans l'uſage de termes qui rempliſſent toutes les circonſtances de ſa penſée, il s'en faiſoit à lui-même de nouveaux: hardieſſe ſouvent heureuſe, mais quelquefois ſource de confuſion, & d'obſcuritez. Le ſoin des choſes lui laiſſoit peu d'égard pour la maniere, & il n'y a chez lui d'autres graces que celles qui ſortent ſans effort d'une belle imagination.

LACTANT. *Div. Inſt. l. 5.*

Le R. P. MALLEBRANCHE Encore cette imagination lui-a-t'elle été bien reprochée dans les derniers tems. Un grand Philoſophe qui ne vouloit de commerce qu'avec l'intelligence pure, lui en a fait un démérite juſqu'à lui donner le titre flétriſſant de *Viſionaire*. Mais le Philoſophe n'étoit-il pas trop inéxorable pour un défaut, dont j'oſe dire que ſes Lecteurs ſeroient bien fâchez qu'il fût exempt? Il devoit lui-même à l'imagination plus qu'il ne croyoit; *il en avoit une fort noble, & fort vive qui travailloit pour un*

Rech. de la Ver. l. 2. part. 3.

M. DE FONTENELLE.

in-

ingrat malgré lui, & qui ornoit la raiſon en ſe cachant d'elle, dit un très-bel Eſprit de nos jours. Au fond l'imagination tant décriée par la Philoſophie, porte ſouvent la peine des fautes qui ne ſont que de l'eſprit, & il y a de l'injuſtice à n'accuſer qu'elle des chûtes qu'il fait. Si elle en cauſe quelques-unes, quand il ſe permet trop de la ſuivre dans ſes écarts, en récompenſe elle lui prête, dans certains momens heureux, des ſecours dont il auroit peut-être bien de la peine à ſe paſſer. La raiſon n'eſt point ſi dédaigneuſe; elle en ſeroit inſociable. Elle s'aide de tout; un peu même de parure ne lui meſſied point: elle en acquiert le droit de plaire, qui ne lui eſt pas trop naturel, & jamais d'ailleurs une imagination brillante n'a gâté les véritez qu'elle a ſçû toucher avec ſageſſe. J'ajoûte ici qu'il ne faut point confondre les ſujets, ni les aſſujettir tous à des allûres uniformes. Le goût éclairé les laiſſe chacun dans ſon eſpéce, & ne prend que dans cette eſpéce les régles de l'éloquence & de l'art qui lui ſont propres: il ne demande point que l'Orateur parle comme le Géométre; il ne s'offenſe pas que Démoſthéne s'énonce autrement qu'Euclide. Et qu'importe en effet du choix de la route, pourvû que l'on conduiſe au vrai? Ne vaut-il pas mieux encore y amener par le plaiſir, de tous les guides le plus aimable, & peut-être ici le plus ſûr? Je ſuis perſuadé que les Mathématiques voudroient être auſſi riantes qu'elles ſont utiles: elles feroient pour l'avantage des hommes, de bien plus rapides progrès dans leur eſprit. TERTULLIEN.

Pour revenir à Tertullien, je ne dois rien dire ici des Ouvrages qu'il a faits contre divers Hérétiques, parce que mon ſujet me fixe

à

TERTULLIEN. à la Religion Chrétienne, en tant que Chrétienne ſeulement. Je parlerai moins encore de ceux qu'il a compoſez, devenu déſerteur de l'Orthodoxie. Il faudroit, s'il étoit poſſible, tirer un voile ſur cette fin déplorable de ſon hiſtoire, & ne le pas voir épris des viſions de Montan, & de ſa folle Priſcille. Comment avoit-il oublié ſi tôt les admirables principes qu'il avoit établis dans ſon Livre des *Preſcriptions*? Méthode courte, & déciſive, dont il eſt comme le pere, & qui ſuffit ſeule contre toutes les doctrines introduites par les Novateurs. Sans doute qu'il fut ſéduit par l'auſtérité des Montaniſtes, & je dirois preſque, pour la juſtification d'un ſi grand homme, qu'en un ſens ce fut ſa vertu même qui le fit tomber. Au lieu de cette ſobriété de ſageſſe tant recommandée par l'Apôtre, il ſe laiſſa entraîner à ce zèle indiſcret qui charge l'homme de fardeaux inſoûtenables à ſa foibleſſe. Quoiqu'il en ſoit, ſes travaux tant de fois utiles à l'Egliſe, doivent le lui rendre à jamais recommandable, & ſon malheur ſeroit une ſorte de crime pour nous, s'il nous étoit à ſon égard un prétexte d'ingratitude. J'ai toujours déſiré qu'une main habile voulût nous donner la traduction de ce Pere, au moins de ſes principaux Ecrits, & faire ſur le Texte des Remarques qui en facilitaſſent l'intelligence. Un homme d'eſprit * connu par ſon éloquence, & judicieux critique l'avoit entrepris à ma priere. Si ſes infirmités lui euſſent permis, comme je l'eſpérois, de dégager ſa promeſſe, & d'achever l'Ouvrage déja fort avancé, le Public joüiroit de ce que les talents peuvent lui donner de plus précieux.

* M. l'Abbé PORTAIL.

EN-

ENVIRON DANS le même tems que *Tertullien* livroit à l'erreur tant de combats en Afrique, *Saint Clément d'Alexandrie* ſe ſignaloit en Egypte par des travaux, & des ſuccès pareils. Le penchant pour les ſciences, que ſuit preſque toûjours une heureuſe diſpoſition à les acquérir, le porta, dès ſa premiere jeuneſſe, à s'y dévoüer tout entier. Ses fatigues, autant que ſes Ecrits, prouvent de quel amour il brûloit pour elles; car l'étude n'étoit pas alors, comme aujourd'hui, un éxercice tranquille & ſédentaire. Les Livres n'avoient pas encore mis les Nations ſçavantes en commerce aiſé d'érudition, & pour s'inſtruire, il falloit chercher au loin les Sçavans, & les Ouvrages même des Sçavans.

S. CLEMENT D'ALEXANDRIE. EUSEB. *Hiſt. Eccl. l. 5. c. 11.* *Idem. Præparat. Ev. l. 2. c. 2.* HYERON. *de Script. Eccleſ.*

Quand les paſſions ſont vives, & les plus innocentes comme les autres, leur force ſe nourrit, & s'accroît des obſtacles. Saint Clément ſe réſolut donc à voyager dans la Gréce, dans l'Aſie, dans la Syrie, dans l'Egypte, par tout où le ſçavoir étoit en honneur. Il y vit les grands hommes, qui dans chaque genre s'étoient le plus diſtinguez; il pénétra leurs ſentimens, il approfondit leurs principes, il s'enrichit de leurs découvertes; ce qui eſt encore plus à la gloire de ſa raiſon, à travers leurs talens il apperçut leurs erreurs, ſçut (*a*) ſe défendre de l'appas du ſyſtême particulier, toûjours excluſif de quelques véritez connuës ou

(*a*) Φιλοσοφίαν δὲ ἐγὼ τὴν Στωϊκὴν λέγω, καὶ τὴν Πλατωνικὴν, ἢ τὴν Ἐπικούρειόν τε καὶ Ἀριστοτελικὴν, ἀλλ' ὅσα εἴρηται παρ' ἑκάστῃ τῶν αἱρέσεων τούτων καλῶς, δικαιοσύνην μετὰ εὐσεβοῦς ἐπιστήμης ἐκδιδασκόντα, τοῦτο σύμπαν τὸ ἐκλεκτικὸν φιλοσοφίαν φημίζω. δὲ ἀνθρωπίνων λογισμῶν ἀποτεμόμενοι παρεχάραξαν, ταῦτα ἐκ ἂν ποτε θεία. &c. CLEM. ALEX. *Strom. lib. 1.*

S. CLEMENT D'ALEXANDRIE.

ou à connoître, content de ſe former de tant de lumiéres éparſes, le fonds de celles qui devoient un jour lui donner à lui-même tant de célébrité.

Ce qui n'eſt que curieux peut attacher quelque tems un eſprit vif qui n'en veut qu'à la gloire, & au plaiſir de s'orner. La raiſon plus mûre demande des objets plus réels, & ne manque jamais de faire ſentir à celui qui la conſulte, l'extrême beſoin qu'elle en a. Saint Clément, riche de ce que les ſciences profanes avoient de plus pompeux, comprit bientôt qu'il y avoit pour les mœurs, & pour la félicité de l'homme, quelque choſe de plus important à ſçavoir, & que la Religion ſeule pouvoit apprendre. Dès ce moment, l'immenſe avidité qu'il avoit de connoître changea d'objet, & la Théologie le fixa : conquête auſſi glorieuſe pour elle, qu'elle alloit être utile pour lui. On croit que le premier Maître qui lui ouvrit les routes de cette étude fut *Tatien* Diſciple de Saint Juſtin, ou *Bardeſanes* d'Edeſſe en Syrie. Il paſſa d'eux à un certain *Théodote*, dont il expoſe la Doctrine dans les Livres des Hypotipoſes ; & enfin après les avoir comme épuiſez tous, Aléxandrie l'attira, & fut le terme de ſes courſes ſçavantes. Il en fit ſa patrie, quoiqu'il fût d'Athénes ; peut-être parce qu'il s'y confirma dans la foy : peut-être auſſi parce qu'il y acquit plus de véritable érudition qu'ailleurs : car l'homme d'eſprit, ſurtout l'homme ſçavant, ne datte pas ſa naiſſance ſuivant la ſupputation naturelle. Il ne croit naître, & en effet il ne naît que dans le tems, & dans les lieux où ſes connoiſſances s'étendent, ſe multiplient, & ſe perfectionnent. Il y avoit dans la grande & ſuperbe ville d'Aléxandrie une

une Ecole fameuſe, établie par (*a*) ſaint Marc, où l'on enſeignoit les véritez les plus ſublimes de la Religion, où l'on expliquoit les divines Ecritures, où l'on élevoit les Cathécumenes, & tous les fidéles, dans la piété Chrétienne. Celui que l'Egliſe honoroit du ſoin, d'y inſtruire, étoit toûjours auſſi recommandable par ſon vaſte ſçavoir, que par le mérite de ſes mœurs; & c'étoit alors l'illuſtre *Pantæne* qui préſidoit à cette Académie Théologique. S. CLEMENT D'ALEXANDRIE. EUSEB. *Hiſt. Eccl. l. 5. c. 10.*

Ce fut ſous ce grand perſonnage que ſaint Clément acheva de ſe perfectionner. Un tel Maître ne pouvoit manquer d'être au goût du Diſciple; & ce qui eſt l'éloge de tous les deux, le nouveau Diſciple fut bien-tôt diſtingué par ſon Maître dans la foule des autres. Pantæne l'enviſagea dès-lors comme ſon ſucceſſeur à l'auguſte emploi qui lui étoit confié, & l'on vit cette deſtination ſecrette peu après confirmée par le choix unanime de l'Egliſe d'Alexandrie. Entre les Eléves que lui donnerent ſa nouvelle place & ſa réputation, on ne peut ſe diſpenſer de nommer *Origene*. Il ſemble que l'éducation d'un tel homme ne pouvoit appartenir qu'à un tel inſtituteur.

Il étoit tems enfin que celui qui avoit tant accumulé de tréſors, fît part aux autres de ſon abondance. Pour y engager ſaint Clément, il lui ſuffit de ſon zele, qui faiſoit toûjours autant de progrès dans ſon cœur, que la ſcience en faiſoit dans ſon eſprit. Enflammé d'une preſſante ardeur d'affermir dans la foy ceux

(*a*) Pantænus Stoicæ ſectæ Philoſophus, juxta quandam veterem in Alexandriâ conſuetudinem, ubi à Marco Evangeliſtâ ſemper Eccleſiaſtici fuere Doctores, tantæ prudentiæ & eruditionis, tam in Scripturis divinis quàm in ſæculari litteraturâ fuit, ut &c. HYERON. *Lib. de Script. Eccl.*

S. CLEMENT D'ALEXANDRIE.

ceux que la grace avoit déja convertis, & de lui diſpoſer ceux qui ne l'étoient pas encore, il fit des Ouvrages qui répondirent à ce double deſſein.

Le premier, fut un *Avertiſſement aux Gentils*; titre modeſte, qui n'en étoit que plus propre à ſe concilier leur attention. Là, toute la mythologie ſe trouve étalée, & par une conſéquence inévitable, toute l'abſurdité du Culte idolâtre miſe à découvert. Les Auteurs dont j'ai parlé plus haut, avoient déja, comme nous l'avons dit, engagé cette controverſe, & avec ſuccès; mais nul n'y avoit, pour ainſi dire, enfoncé ſi avant, nul n'avoit ſi bien ſaiſi le nœud précis de la diſpute, que le fit ſaint Clément. Il prend le Paganiſme dans ſon origine; il en déterre les antiquitez les plus reculées, celles qui peut-être étoient inconnuës aux Payens mêmes les plus habiles; il appuye ſes découvertes de témoignages authentiques. Hiſtoriens de tous les ſiécles, & de tous les Empires, Philoſophes de toutes les Sectes, Poëtes de toutes les langues, & de tous les genres: rien n'échappe à ſes recherches, quelque détourné qu'il ſoit; & une foule d'Anecdotes recüeillies dans ſes voyages, ſert à répandre ſur ſa maniére une beauté de ſurpriſe qui aide encore à la force des raiſonnements. Il les mêle en effet parmi tous ces morceaux d'Actes anciens, & conclut ſans ceſſe par l'hiſtoire de l'Idolâtrie contre les dogmes de l'Idolâtrie. Souvent même il releve les avantages de la Philoſophie, c'eſt-à-dire de la morale Chrétienne, qu'il prend ſoin d'oppoſer à celle des Grecs. Ménagement adroit qui fait de ſon Ecrit une pleine réfutation de l'erreur, & tout enſemble une juſtification entiere de la vérité.

A ce Livre ſuccédent ceux qu'il a intitulez *Stromes*, ou *Stromates*, comme qui diroit *Mélanges*. Ouvrage dont la forme convient au titre. Ce ſont effectivement des ſujets détachez, liez ſeulement par un fil de raiſon, & qui ne ſe touchent pas aſſez immédiatement pour laiſſer appercevoir dans le tout une unité ſenſible. L'Auteur y eſt Controverſiſte encore à l'égard des Idolâtres, Philoſophe alternativement moral & métaphyſicien, quelquefois Théologien profond à l'égard des Fidéles. Dans ce déſordre apparent ſe trouve néanmoins une ſurprenante abondance de matériaux & de penſées; eſpéce de profuſion ſçavante, qui paroîtra toûjours un prodige à ceux même que leur propre ſçavoir diſpenſera le plus de l'admiration.

Il ne ſera peut-être pas inutile que je remarque ſur ce dernier Ecrit, que ſaint Clément y développe en divers endroits, & aſſez au long, vers la fin ſur tout, ce qu'il y a de plus parfait dans les voyes intérieures. Parce que de ſon tems les faux Gnoſtiques ravageoient l'Egliſe par des nouveautez abominables, ou par des idées de perfection imaginaire, il poſe les vrais fondemens de la *vie ſpirituelle*, & les bornes au-delà deſquelles eſt le danger de l'erreur, ou l'erreur elle-même.

On ſait aſſez, on ne ſait que trop par mille éxemples funeſtes, combien cette matière éxige de ſageſſe & de précaution dans celui qui la traite. La Théologie n'a point de branche plus délicate, ni qui veuille être touchée plus ſagement. L'opération de Dieu dans les ames prédeſtinées qu'elle guide, prend des formes ſi diverſes; il agit en elles de tant de manieres, & la plûpart ſi inconnuës; l'onction de ſa grace ſe répand dans ſes Saints par des

S. CLEMENT D'ALEXANDRIE.

des canaux ſi ſecrets; la coopération du cœur qui la reçoit, eſt ſouvent ſi peu perceptible aux Elûs mêmes; les différens états de juſtice ſont ſi aiſez à confondre, leurs degrez ſemblent ſe toucher de ſi près, leurs éxercices intimes ſont ſi déliez, ſi paiſibles, ſi directs, ſi abſtraits des ſens, ſi élevez au-deſſus de l'intelligence ordinaire des hommes; tout s'y paſſe, pour ainſi parler, dans une cime de théorie ſi haute, qu'il faut pour ne s'y pas méprendre, & une pénétration, & une lumiere de grace, & une expérience preſque infinie.

Saint Clément à qui de ſi précieux dons furent accordez, fut le premier qui mit ces points en un Corps de Doctrine, & qui expliqua ſur chacun le dogme de la foy dans ſa rigoureuſe préciſion. Il porta le jour dans ces pieuſes ténèbres, il aſſigna les ſpécifications des vertus Théologales, leurs objets formels, & ſur tout il éclaircit & développa la matiere épineuſe du desintereſſement de l'amour. Il marqua les limites de la réſignation méritoire: & de la ſainte indifference. Il apprit à diſtinguer entre les épreuves du Dieu jaloux, & les tentations ordinaires. Il enſeigna le vrai uſage des ſuppoſitions impoſſibles, & les circonſtances où il eſt permis. En un mot tout ce qui s'eſt dit depuis, ſelon la forme des paroles ſaines, ſous les noms d'*Activité*, de *Paſſiveté*, de *Transformation*, & d'*Union*, n'eſt que la ſuite des grands enſeignemens donnez par lui ſur un ſujet dont il eſt ſi difficile de bien parler, & quelquefois ſi néceſſaire d'être inſtruit.

Par-là fut diſcernée la paille d'avec le bon grain, le faux Gnoſtique d'avec le véritable; celui qui mettoit la pierre de ſcandale pour faire

faire tomber les enfans de Dieu, d'avec celui qui détaché de son esprit propre, suivoit docilement l'attrait de l'inspiration; celui qui parloit le langage du tentateur, d'avec celui qui ne répétoit que la parole pure de l'Evangile; celui qui tendoit un piége à toutes les vertus, d'avec celui qui conservoit les armes du salut contre l'ennemi du dedans; celui qui établissoit un fanatisme orgueilleux, & indépendant, d'avec celui qui vivoit sous la main de la Loy écrite, & dans l'humble subordination aux Pasteurs. Heureux les derniers siécles, si les Mystiques qu'ils ont produits avoient tous, & toûjours, puisé dans une source si pure! Les dons de Dieu ne seroient pas si souvent exposez aux railleries profanes, ni les secrets de l'Epoux tournez en blasphême & en scandale par les bouches impies. S. CLEMENT D'ALEXANDRIE.

SANS SORTIR du même tems, ni des mêmes lieux, nous trouvons *Origene*. Son histoire ne se termine pas, comme celle des autres hommes, à sa mort. Jusques dans le tombeau il suscita des querelles, eut des adversaires puissans, & de zélez défenseurs : mais ses avantures, d'ailleurs trop connuës pour être ici racontées, m'écarteroient trop, & je ne le dois prendre qu'en qualité d'Apologiste de la foy; car il a paru sous tant de formes, qu'il faut à son égard d'un seul homme en faire plusieurs, & choisir l'aspect sous lequel on le veut envisager. ORIGENE.

Avant l'âge où les passions se déclarent, celle de l'étude sollicita si fortement son cœur, & s'y établit avec tant d'empire, qu'elle ne laissa pas aux autres la liberté d'y paroître. Pour qui commence si-tôt, le chemin des sciences est plus doux, & il se trouve déja

ORIGENE. ja preſque tout fait après un tems que la nature ſemble deſtiner à être perdu. A dix-huit ans, époque remarquable, peu s'en faut que je ne diſe unique, Origene n'étoit pas, comme on le croiroit, un jeune homme dont on concevoit de hautes eſpérances; c'étoit un ſçavant déja reſpectable, conſulté de toutes parts, & environné de Diſciples nombreux, qui pour l'avoir été des plus grands Maîtres, n'avoient fait que ſe mettre plus en état d'être ſes éléves. On compte entre les autres ſaint Grégoire Thaumaturge, ſon frere Athénodore, Firmilien de Cézarée, & même pluſieurs (*a*) Martyrs; ce qui l'honore autant que le nombre prodigieux de Docteurs qu'il a formez.

Outre ſes leçons publiques, auſquelles tout autre auroit eu peine à ſuffire, ſi même il n'y avoit ſuccombé; [car il enſeignoit la Théologie d'une part, (*b*) & de l'autre les beaux Arts,] il occupoit encore ſept perſonnes, qui n'avoient de fonction auprès de lui que celle d'écrire ce qu'il dictoit! Quelle fertilité! Quelles connoiſſances! Quel ordre! Quelle préſence d'eſprit, & tout à la fois quelle

(*a*) Innumeri ex ſinu ſuo (ORIGEN.) Doctores, innumeri Sacerdotes, & Confeſſores, & Martyres extiterunt. VINCENT. LIRIN. *adv. Hær. Common.* I. *cap.* 23.

(*b*) Illud de immortali ejus (ORIGEN.) ingenio non tacens quod Dialecticam quoque & Geometriam, Arithmeticam, Muſicam, Grammaticam, & Rhetoricam, omniumque Philoſophorum Sectas ita didicit, ut ſtudioſos quoque ſecularium Litterarum Sectatores haberet, & interpretaretur eis quotidie, concurſuſque ad eum mirè fierent, quos ille propterea recipiebat, ut ſub occaſione ſecularis litteraturæ, in fide Chriſti eos inſtitueret. HYERON. de *Script. Eccl.*

quelle facilité ! Auſſi ne connoiſſoit-t-il guères la différence du jour, & de la nuit pour le repos. Sa compléxion naturellement robuſte, étoit encore fortifiée par un régime dur & ſévere. Son corps étoit un eſclave dont l'eſprit étoit le ſeul ſouverain, & il n'y avoit de délaſſement pour cet eſclave que dans la variété du travail. Juſques dans les voyages, qui ſont en eux-mêmes une aſſez grande fatigue, Origene ſe ménageoit des momens pour apprendre, encore plus pour inſtruire, & ſa route étoit marquée par la trace de lumiére qu'il y laiſſoit. ORIGENE.

A Cézarée en Paleſtine où il établit une école Chrêtienne, il fut prié d'expliquer au Peuple les divines Ecritures, en préſence des Evêques avides de l'entendre. Il n'étoit pourtant que laïc encore; mais l'Egliſe le crut digne d'une exception ſi glorieuſe; & dans la vérité, il n'y avoit pas à craindre que de pareilles occaſions renouvellées trop ſouvent dégénéraſſent en abus. Après cela je ne ſuis plus étonné de ce que dit Porphyre lui même. Il nous raconte qu'Origene entrant par hazard dans l'Ecole de Plotin, (a) ce Philoſophe rougit à l'aſpect d'un tel auditeur, diſcontinua ſon diſcours, & ne le reprit, à ſa priere, que pour ſaiſir l'heureuſe occaſion de faire l'éloge d'un témoin ſi reſpectable. La fier- EUSEB. *Hiſt. Eccl.*

(a) Cum Origenes aliquando veniſſet in Scholas, Plotinus ſtatim genus rubore ſuffuſus, aſſurgere voluit: Sermonem verò ab Origene continuare rogatus, reſpondit: ſtudium loquendi ceſſare quando qui loquitur animadvertit ſe ad illos, qui idem ipſi noverint, verba facturum: Atque ita, cum pauca quædam diſſeruiſſet, inde ſurrexit. PORPHYR. *in vita Plotini.*

ORIGENE. fierté d'un grand Sophiſte qui s'humilie de la ſorte, eſt une louange de prix: elle eſt pour ainſi dire, double de celle d'un autre.

Il n'eſt pas ordinaire à la Cour de faire les premiers pas vers les Sçavans, qui n'ont d'autre titre que leur ſçavoir Ils ſeroient même bien ſatisfaits d'elle, s'ils n'en ſouffroient pas les dédains ſuperbes, & ſi la vérité qu'ils voudroient y introduire, y recevoit l'accueil qu'ils ne deſirent que pour elle. Cependant Origene Chrétien, reçut des marques honorables de diſtinction dans une Cour toute Payenne. Mammée, mere d'un grand Empereur, voulut (*a*) connoître celui qui s'étoit rendu ſi célébre dès ſa grande jeuneſſe, & c'eſt peut-être aux entretiens qu'il eut avec elle à Antioche, que l'Egliſe dut le calme dont elle joüît un peu ſous Alexandre Sévére. Il ſeroit difficile de rapporter à d'autres cauſes le ralentiſſement de perſécution dont parle Origene (*b*) lui-même. S'il ne dit point la part qu'il y eut, ſa modeſtie n'en mérite que plus d'eſtime. On doit plus de reconnoiſſance à celui qui n'en éxige point.

Après les grands Ouvrages qu'il avoit donnez, preſque tous en interprétation de l'Ecriture, on le preſſa de travailler dans un genre différent, ſi néanmoins il falloit preſſer

(*a*) Sed illud nemo neſcit, quod ad Mameam, matrem Alexandri Imperatoris, religioſam fœminam, rogatus venit Antiochiam, & ſummo honore habitus eſt: quodque ad Philippum Imperatorem, & ad matrem ejus Litteras fecit quæ uſque hodie extant. EUSEB. *de Script. Eccleſ.*

(*b*) Pauci per intervalla temporum, & facile numerabiles pro Religione Chriſtianâ ſunt mortui. ORIG. *contra Celſ. l* 3.

Non impugnamur à Principibus ſicut ſuperiore tempore. *ibid.*

ſer pour le bien de la foy, celui qui n'avoit d'ardeur que pour elle. CELSE.

CELSE, PHILOSOPHE de la Secte d'Epicure, avoit attaqué la Religion Chrétienne par un Livre intitulé: *Diſcours véritable*; & ce Livre écrit avec mille artifices ſéducteurs, pouvoit inquiéter les ſimples déja convertis, ou donner au moins des prétextes à ceux qui ſe défendoient de venir à nous. Origene ſentit le beſoin d'une réfutation, & il la fit avec toute l'étenduë que méritoit le crédit de l'Adverſaire, & l'importance du ſujet. Il étoit alors âgé de ſoixante ans & plus chargé de gloire, célébre par mille événemens fameux, illuſtré par une longue chaîne de malheurs (ce qui ajoûte encore un nouvel eclat aux talens) & révéré pour ſes vertus, autant que pour ſon ſçavoir; alliance ſeule en poſſeſſion, & ſeule digne auſſi de caractériſer les grands Hommes. CELSE. Ἀληθὴς λόγος. *Libb. duo.*

Conſtamment il ne falloit pas moins qu'un eſprit de cette élévation pour oppoſer à l'un des plus induſtrieux ennemis qu'ait eu l'Egliſe, & à peine le Monde eût-il encore fourni deux ſemblables combattans. Dans Celſe paroît en effet ce-que le ſophiſme ingénieux a de plus trompeur, ce-que la hardieſſe de l'affirmation a de plus impoſant, ce-que la fertilité des tours, & le ſel piquant de l'ironie ont de plus enchanteur, ce-qu'un ſçavoir même aſſez étendu peut joindre de favorable à des talens déja ſi inſidieux. Dans Origene ſe montre une raiſon ferme, droite & ſolide, qui ramene les queſtions à leurs vrais principes, qui écarte tout l'indifférent & l'inutile, & qui ſe tient immuablement au nœud qu'el-

CELSE. le veut démêler; une adreſſe merveilleuſe à faire ſortir la contradiction cachée ſous les raiſonnemens captieux qu'il réfute; une éloquence gratieuſe & forte, ſelon la nature du ſujet; un air d'autorité, quoique doux & modeſte, qui naît viſiblement de la ſupériorité des connoiſſances, & des avantages de la cauſe, ſurtout un talent admirable d'inſtruction également proportionnée aux habiles & aux ſimples: talent ſi rare, qu'il l'eſt même dans ceux qui ont d'ailleurs un aſſez grand fond de lumière pour inſtruire.

Il ſuit ſon Adverſaire pas à pas, & preſque de ligne en ligne, il expoſe tous ſes argumens, & découvre leur côté foible, il le convainc de la fauſſeté des *faits* qu'il avance, rétablit ceux qu'il altère, produit ceux qu'il diſſimule, & par-là maintient la vérité du dogme, à notre égard fondée ſur celle de l'Hiſtoire, comme il le dit (*a*) lui-même. Je voudrois pouvoir donner ici quelque détail d'un ſi bel Ouvrage; & ce n'eſt qu'avec peine, je l'avoüe, que pour la ſeconde fois, je ſupprime les extraits que j'en avois dreſſez; mais outre que je lui ferois tort en l'abrégeant, cet abrégé même iroit encore bien loin au-delà des limites que je dois me preſcrire. Je dirai donc ſeulement après Euſébe, (*a*) &

(*a*) His adjiciendum Diſciplinam noſtram habere quamdam demonſtrationem propriam ..... quam Apoſtolus (I. *Cor. c.* 2. v. 45.) nominat *demonſtrationem Spiritus & Virtutis*: utpote *Spiritu* per Prophetias fidem aſtruente iis quæ de Chriſto feruntur; *Virtute* verò per prodigia quæ facta credimus tum argumentis aliis, tum quia ſuperſunt nunc eorum veſtigia duntaxat apud eos qui vivunt juxtà voluntatem ipſius. ORIG. *cont. Celſ. lib.* 1.

(*a*) & ſaint Jerôme (*b*) que tout ce qu'on avoit oppoſé, tout ce qu'on oppoſera jamais au Chriſtianiſme, ſe trouve pleinement & d'avance réſolu dans ce morceau, digne par-là des éloges & de l'amour de tous les ſiécles. CELSE.

ROME QUI ALORS étoit la premiére Ville du Monde, étoit auſſi le ſiége principal de l'Idolâtrie. Dans ſes murs, comme au centre, ſe rendoient les différentes ſuperſtitions répanduës dans le reſte de l'Univers, & elles ne pouvoient mieux s'établir que ſous les yeux des Empereurs, & d'un Peuple puiſſant qui ſembloit accorder aux Dieux la même protection qu'aux Rois. Combattre le Paganiſme à l'aſpect de ſes Idôles & dans le lieu même où il triomphoit avec tant de hauteur, c'étoit donc une entrepriſe hardie, mais digne d'un Chrétien, dont le caractère eſt un zêle qui redouble par les grandes oppoſitions.

CE

(*a*) Jam autem poteſtate, licet non deſtinato contrà eo ſcripto confutata ſunt & obruta in octo Libris quos Origenes conſcripſit adverſus Celſi *Verum Sermonem*, jactantiorem opere illo (*Hieroclis*) qui *Philalethes* inſcribitur : in quibus cauſas omnes, & argumenta complexus vir ille, omnia ſimul quæcumque eâ ſuper re à quoquam vel dicta ſunt, vel dicentur, in anteceſſum diſſolvit. EUSEB. *adv. Hierocl.*

(*b*) Scripſerunt contra nos Celſus atque Porphyrius. Priori Origenes, alteri Methodius, Euſebius, & Appollinaris fortiſſimè reſponderunt; quorum Origenes octo ſcripſit Libros; Methodius uſque ad decem millia procedit verſuum; Euſebius & Appollinaris viginti quinque, & triginta Volumina condiderunt. Lege eos, & invenies nos comparatione eorum imperitiſſimos, & poſt tanti temporis otium, vix quaſi per ſomnium quod didicimus recordari. HYERON. *Epiſt. ad Magnum Orat. Roman.*

MINUTIUS FELIX.

CE CHRE'TIEN parut dans la perſonne de *Minutius Felix*, eſprit vif & juſte qui déja s'étoit fait connoître dans Rome par l'éloquence de ſes plaidoyers. Il ne crut pas devoir borner à ſes ſeuls intérêts l'avantage de ſa converſion, il voulut employer à celle d'autrui le talent de convaincre qu'il avoit tant exercé. Nous avons de lui contre le ſyſtême du Paganiſme, un Ouvrage élégant & ſolide. C'eſt un *Entretien* dont les caractères ſont judicieuſement obſervez, dont les diſcours ſont dialoguez avec juſteſſe, & qui n'a, je crois, d'autre défaut qu'une ingénieuſe briéveté; ſource de plaiſir & de peine pour le Lecteur, qui ſe plaint de ne pas jouir d'un charme plus long.

Dans ce Dialogue ſont introduits trois perſonnages, *Cæcilius Natalis*, homme entêté de ſes Idôles, & ſouverainement prévenu contre l'Evangile; *Octavius Januarius*, Chrétien inſtruit, & Controverſiſte habile; & un troiſiéme, qui n'eſt autre que *Minutius* lui-même. La diſpute eſt ouverte par *Cæcilius*, qui combat la Providence, à peu près de la même ſorte qu'elle eſt attaquée par Cotta dans Cicéron. Octavius la défend comme Balbus dans le même Auteur, & démontre par d'invincibles raiſons qu'il eſt un Dieu qui gouverne l'Univers. En preuve d'une vérité ſi conſtante, il étale les beautez, les richeſſes, l'ordre, & l'induſtrie qui éclattent dans la Nature. Argument en apparence populaire; ſi fort néanmoins, que l'eſprit le plus ſubtil ne peut, & n'a pû l'ébranler; ſi naturel, que la raiſon ne le peut conteſter, qu'elle n'ait contre elle & ſa propre réponſe, & les réſiſtances du cœur. L'éxiſtence d'un Etre parfait & unique, mene Octavius à la diſcuſſion du Poli-

CICER. *de Nat. Deor.*

Polithéïſme : Doctrine monſtrueuſe qu'il n'a pas de peine à renverſer, mais qui lui donne occaſion de découvrir, ou de faire découvrir à ſon adverſaire, l'extravagance, & les contradictions du Culte Payen. MINUTIUS FELIX.

Cæcilius forcé de reconnoître que toute apologie ſe refuſe aux abſurdités de ſa croyance, penſe au moins pouvoir charger l'Evangile d'abſurditez égales. Vaine reſſource. Ses raiſonnemens, qui ſont toutefois ce qu'on avoit alors de plus ſpécieux à nous oppoſer, tombent à meſure qu'ils paroiſſent. Qu'étoient-ils en effet, que nos dogmes déguiſez à deſſein, ou mal compris; notre diſcipline ou méconnuë, ou calomniée; nos hiſtoires corrompuës, ou ignorées? Octavius montre auſſi que d'ordinaire on n'attaquoit la foy Chrétienne, que faute d'en connoître les principes, & il en établit quelques-uns; qu'on lui imputoit ce que jamais elle n'avoit ni crû, ni pratiqué, qu'elle déſavouoit à haute voix, & il répond à ces diverſes accuſations.

Par exemple, Cæcilius diſoit des Chrétiens qu'ils adoroient la tête d'un âne. C'eſt un * reproche qu'on avoit déja fait aux Juifs, & Joſeph l'avoit détruit de reſte dans ſa diſpute avec Appion. Mais apparemment que cette vieille erreur ſubſiſtoit toujours dans quelques eſprits, & les Fidéles, encore aſſez mal démêlez d'avec les Juifs, portoient la honte d'un ridicule ſi peu fondé, même dans ſon origine. S'il eſt rare que les hommes gardent longtems une vérité ſans la corrompre; il l'eſt encore plus qu'il ſe dépréviennent d'une erreur, juſqu'à n'y plus revenir.

* *Vide* BARON. *ad A. C.* 201. BOCHART. *in Hieroz. lib.* 2. *c.* 18. LEYDECKER. *de Rep. Hebraicâ Tom. I. p.* 213. HAD. RELAND. *de nummis Samarit.* STEPH.

Cæcilius nous objectoit de plus le crime affreux de l'inceſte. Autre accuſation inſoutenable, & qui pourtant renaiſſoit ſans ceſſe

MINUTIUS FELIX. MORIN. *Diſſ. ſept.* CHRIST. KORTHOLT. *Obtrectat. pag. lib. 2. c. 1.* JACOB. SCHUDT. *Hiſt. Judaic. l. 1.*

de deſſous ſes ruïnes. La pureté de notre Morale, (*a*) & ce grand nombre de Vierges qui faiſoient alors, comme aujourd'hui, la gloire de l'Egliſe, étoient une aſſez forte réponſe à l'imprudence de l'objection. Octavius ne s'y tenoit pas cependant. Son triomphe étoit ſurtout d'accabler le Paganiſme du (*b*) deshonneur dont il s'efforçoit de nous couvrir. Et rien n'eſt en effet plus victorieux que cette ſorte de replique, qui tourne contre l'ennemi le trait même qu'il employe pour attaquer.

Je ne ſçai où le Payen avoit pris encore qu'un des plus grands points de notre Culte, étoit dans les hommages impurs que nous rendions, diſoit-il, (*c*) aux objets les plus obſcènes. Une juſtification ſérieuſe eût été de trop ſur ce point, qui avoit contre lui toutes les lumiéres de l'évidence. Il ne fit qu'offrir à Octavius l'occaſion de montrer cette odieuſe indécence dans

(*a*) Tantum abeſt inceſti cupido ut nonnullis (*Chriſtianis*) pudori ſit honeſta conjunctio. MINUT. FEL. *Dial.*

(*b*) Ea enim de caſtis & pudicis fingitis quæ fieri non crederemus, niſi de vobis probaretis. *Ibid.*

Vos adulteria prohibetis & facitis, nos uxoribus noſtris ſolummodò viri naſcimur. Vos ſcelera admiſſa punitis, apud nos & cogitare peccare eſt. Vos conſcios timetis, nos etiam conſcientiam ſolam ſine quâ eſſe non poſſumus. Denique de veſtro numero carcer exæſtuat; Chriſtianus ibi nullus, niſi aut reus ſuæ religionis, aut profugus . . . . . Philoſophorum ſupercilia contemnimus quos corruptores & adulteros novimus, & tyrannos, & ſemper adverſus ſua vitia facundos. Nos non habitu ſapientiam, ſed mente præferimus, NON ELOQUIMUR MAGNA, SED VIVIMUS: gloriamur nos conſecutos quod ſi ſummâ intentione quæſiverunt, invenire non potuerunt. OCTAV. *apud* MINUT. FEL.

(*c*) Alii eos (*Chriſtianos*) ferunt ipſius Antiſtitis ac ſacerdotis colere genitalia. *Ibid.*

dans l'Idolâtrie elle-même ; elle qui mettoit l'insolent Priape au rang de ses Dieux, qui sacrifioit à Vénus impudique, & qui célébroit les Fêtes lascives de la bonne Déesse. MINUTIUS FELIX.

Si l'on veut toutefois que je marque l'origine, ou pour m'expliquer mieux, le prétexte de cette fable imaginée contre nous, j'observe qu'elle n'étoit que le travestissement d'un des plus saints usages de l'Eglise. On sçait que la sévérité de ses loix écartoit de l'Autel & de son Sacrifice, les Fidéles tombez dans l'un des crimes capitaux. Ces hommes, livrez après leur chûte, à toutes les rigueurs de la Pénitence, fondoient en larmes aux portes des Temples, (*a*) embrassoient les genoux des Pasteurs, & se prosternoient aux pieds des Freres en signe de repentir. Ce fut de cette pratique malignement interprétée qu'on nous fit un crime. Le retour d'un cœur égaré, les pieux témoignages de sa douleur, les marques publiques de sa confusion devinrent tout aussi-tôt une honteuse profanation de la pudeur. Il étoit donc bien déterminé qu'on nous trouveroit coupables puisque nous l'étions, même par les humiliations qui réparent le desordre !

Le reste du Dialogue n'est dans Minutius que la justification des mœurs Chrétiennes, & il aboutit à la conversion de Cæcilius, à la fin persuadé qu'il n'adoroit que des figures insensibles. Les Interlocuteurs se promettent une seconde entrevuë : & il semble au fond qu'après s'être réunis contre les fausses Divinitez, Octavius devoit initier le nouveau Con-

(*a*) *Advolvi Presbyteris ; volutando caligas Fratrum detergere.* Passim apud Auth. Eccl.

MINUTIUS FELIX. Converti, lui découvrir à plein tout le Chriſtianiſme, & l'inſtruire du détail de ſa diſcipline. Par malheur ce morceau, s'il a été, n'eſt plus, & la beauté de celui qui reſte doit nous affliger encore davantage ſur la perte de l'autre. Il eſt vrai que par les Ecrits ou contemporains, ou poſtérieurs, on peut déviner à peu près ce que ce monument auroit contenu de curieux. Mais la conjecture ne remplace jamais tout-à-fait l'utilité d'une Piéce originale, toujours prétieuſe par un certain fil d'idées & d'obſervations quelquefois unique.

ARNOBE. ON NE SAUROIT bien dire par quel hazard l'Afrique ſeule a fourni preſque autant d'Apologiſtes de la foy que toutes les autres Egliſes enſemble. Mais enfin ce hazard, ſi c'en eſt un, eſt heureux: car ſans vouloir décider, ce qui me conviendroit moins qu'à perſonne; il me paroît que l'Afrique a été pour le Chriſtianiſme, la nation la plus féconde en grands hommes. Je ne parle pas ici de *ſaint Cyprien*, quoiqu'il ait doctement écrit contre le Paganiſme. Il n'a fait ſur cet article, comme en beaucoup d'autres, que marcher avec ſcrupule ſur les pas de Tertullien, qu'il appelloit ſon Maître. Diſciple fidéle quant aux choſes, ſupérieur néanmoins à ſon modéle, & de beaucoup, quant aux graces du ſtile. Mais on ne peut ſe diſpenſer de placer *Arnobe* parmi les Auteurs originaux que le ſavoir & l'éloquence ont le plus ſignalés dans les prémiers tems.

IL AVOIT d'abord enſeigné la Rhétorique dans la Numidie. Cette fonction qui lui faiſoit un devoir de lire ce qu'il y avoit d'Ouvrages

vrages profanes anciens & modernes, lui avoit composé, sans qu'il y pensât, le fond de Théologie Payenne dont il devoit un jour être le destructeur. C'étoit, pour ainsi dire, apprendre chez l'ennemi l'art même de le défaire. Si-tôt aussi qu'Arnobe se fut rangé parmi nous, il ne songea qu'à augmenter le nombre des transfuges, & fit dans ce dessein un Ouvrage en sept Livres contre les Gentils. ARNOBE.

Il le commence par l'exposition du reproche qu'on faisoit assez ordinairement aux Chrétiens, d'être la cause des malheurs de l'Empire. Les Payens, pour nous rendre odieux, saisissoient ainsi le prétexte de leurs disgraces, & ce moyen de nous nuire étoit presque infaillible; car l'homme, & le Peuple sur tout, est à demi consolé de ses maux, dès qu'on offre un objet à sa vengeance. Déja les fidéles avoient souffert de ces plaintes injustes. *Si le Tibre se déborde*, disoit Tertullien, (a) *si le Nil cesse de fertiliser les plaines, si les saisons se dérangent, s'il arrive un tremblement de terre, si la famine, si la peste dépeuplent les Provinces, tout aussi-tôt le cri général demande le sang des Chrétiens*: & Origene (b) avoit dit la ARNOBE. *contra Gent. l. 1.*

(a) Si Tiberis ascendit in mœnia, si Nilus non ascendit in arva, si Cœlum stetit, si Terra movit, si fames, si lues, statim Christianos ad leonem. TERTULL. *Apol.* c. 40.

(b) Frequenter enim famis causâ Chtistianos culparunt Gentiles, & quicumque sapiebant quæ Gentium sunt. Sed & pestilentiarum causas ad Christi Ecclesiam retulerunt. Scimus autem & apud nos Terræ motum factum in locis quibusdam, & factas fuisse quasdam ruinas, ita ut qui erant impii extra fidem causam Terræ motûs diceren: Christianos, propter quod persecutiones passæ sunt Ecclesiæ, & incensæ sunt,

ARNOBE. la même choſe, parlant de la perſécution ſous Maximin.

Arnobe diſcute donc ce point de fait, & prouve que l'Egliſe eſt innocente des calamitez publiques; qu'elle en eſt ſi peu comptable, qu'avant ſa naiſſance on avoit vû l'Etat affligé des mêmes revers, ou de plus grands encore; que toutes les révolutions heureuſes, ou fatales, ſont dans la main de la Providence, qui les diſtribuë ſelon l'ordre de ſes conſeils toujours équitables; & qu'enfin la conſtitution de l'Univers ne permet point d'uniformité conſtante. Il fait un raiſonnement plus direct contre les Payens. C'eſt, dit-il, le Dieu que nous adorons qui répand ces malheurs, cauſes ordinaires de vos murmures, ou ce ſont vos Dieux. Optez. Sont-ce vos Dieux? Ils ſont donc injuſtes. D'où vient qu'ils vous puniſſent de nos crimes? Nous devrions être ſeuls immolez à leur courroux. Eſt-ce le Dieu que nous reconnoiſſons? Les vôtres ne ſont donc pas des Dieux; puiſqu'ils ne peuvent arrêter, ni ſuſpendre ce qu'ordonne le nôtre. Cet argument auquel il n'y a point de replique, conduit Arnobe à la démonſtration d'un ſeul Etre ſouverain, d'où il paſſe à Jeſus-Chriſt, & à la néceſſité de ſa miſſion dont il parle avec toute la nobleſſe digne du ſujet; je n'y déſirerois qu'une plus grande éxactitude ſur la préciſion du dogme.

Une accuſation plus apparente contre l'Egliſe, étoit ſa propre nouveauté. Vous ne datez pas encore depuis quatre cens ans, diſoit

ſunt; non ſolum autem illi, ſed & qui videbantur prudentes talia in publico dicerent: quia propter Chriſtianos fiunt graviſſimi Terræ motus. ORIG. *Tract.* 28. *in Matth.*

ſoit l'Idolâtrie, & vous prétendez abolir un Culte qui précéde de ſi loin l'origine du vôtre? Quelle préſomption! Mais, reprend Arnobe, avant deux mille ans connoiſſoit-on vos Dieux & vos Déeſſes? Idolâtres, (*a*) vous avez donc été nouveaux comme nous le ſommes, & vous ne pouvez rien nous oppoſer qu'on n'ait pû vous oppoſer à vous-mêmes. Il faut avoüer que cette réponſe, plus ingénieuſe que ſolide, n'alloit pas au fond du différend. L'avantage reſtoit toujours du côté des Payens. Ils avoient commencé; mais enfin ils avoient commencé plûtôt, ils étoient en poſſeſſion quand nous ſommes venus, & les ſiécles dépoſoient pour eux. Arnobe ne ſe fixe pas non plus à ſa premiére défenſe. Il veut (*b*) qu'on approfondiſſe la nature de ce qu'on adore, & non depuis quand on l'adore; car il n'y a point de preſcription en faveur d'une fauſſe doctrine. ARNOBE,

Ce principe qui a ſon point de vérité, n'eſt pourtant pas éxempt de tout défaut. Il a principalement celui de ne rien finir. Chacun prévenu pour ſa Religion le tire à ſoi, chacun ſe l'applique; on ſe le diſpute de part & d'autre, ſans autre fruit que d'avoir longtems

(*a*) Cum de veritate loquimini noſtrarum Religionum, veſtræ vobis in mentem non veniunt, nec curatis inſpicere quando ſint exorti veſtri Dii, quas origines habuerint, quas cauſas, vel ex quibus proruperint, emicuerintque radicibus. Cujus autem eſt pudoris, quin imò verecundiæ cujus quod agere te videas, in hoc alterum reprehendere? Maledicti, & criminis loco dare ea quæ in te poſſunt reciprocatâ viciſſitudine retorqueri? ARNOB. *lib.* 2.

(*b*) Religionis autoritas non eſt tempore æſtimanda, ſed numine: nec colere quâ die, ſed quid, cæperis, convenit intueri. *Ibid.*

ARNOBE. tems été les armes à la main. Par conſéquent il falloit une régle plus déciſive, plus courte, & Arnobe devoit la donner.

Il falloit établir qu'en matiére de Religion, il ne ſuffit pas qu'une doctrine ſoit ſeulement plus ancienne qu'une autre, pour mériter la préférence ; qu'il eſt beſoin encore qu'elle ſoit ſeule perpétuelle, & non interrompuë. Il falloit dire qu'à l'excluſion de tout autre, celle des Chrétiens porte cet auguſte caractère. Il falloit au même tems la montrer déja connuë par les premiers hommes, reçuë, continuée dans le Peuple Juif, & conſommée dans l'Egliſe. On ne voit l'origine des Dieux que bien long-tems après l'origine du Monde. Mais dès cette même origine, on voit un Libérateur promis. Les Patriarches n'attendent & n'implorent que ſon arrivée. D'âge en âge les Prophétes qui ſe ſuccédent, dreſſent le plan de ſon hiſtoire. Ce Meſſie paroît enfin. Il remplit toutes les prédictions, ſans s'en écarter d'une ligne, & c'eſt lui que les Chrétiens adorent. Voilà une chaîne de croyance qui met l'Egliſe bien au-deſſus de tout reproche de nouveauté. Il y a plus à dire : Vous n'étiez pas en tel ſiécle. Nous embraſſons viſiblement tous les ſiécles, & en Jeſus-Chriſt tous les ſiécles ne ſont qu'un.

C'eſt la nature des Ouvrages achevez de ne permettre pas d'analyſe exacte. Comme ils ne renferment rien que de curieux & preſque de néceſſaire, on en rapporte toujours trop peu, dès qu'on n'en expoſe pas le tout. Tels ſont les derniers Livres d'Arnobe. Il y combat l'Idolâtrie en entier ; je veux dire ſes pratiques auſſi-bien que ſes dogmes, s'il eſt vrai pourtant que ſes dogmes fuſſent différens

de

de ſes pratiques; & en parlant de celles-ci, ARNOBE. juſques dans quel détail ne deſcend-il pas? Les temples, les images (les ſtatuës, les fêtes, les oracles, les ſacrifices, les divinations, les cérémonies, les jeux, les ſpectacles, les hymnes, les apothéoſes, les conſécrations, que ſçai-je? tout ſubit un examen rigoureux, & ſa cenſure n'y trouve rien à épargner. Pour les articles dogmatiques, il ne ſe borne pas à ce qu'en avoient dit les Poëtes, qui, par la licence de leur Art, avoient peut-être exagéré, ſelon que le prétendoient les Payens eux-mêmes, quand la diſpute les contraignoit à cet aſyle. Il perce dans les Antiquitez les plus reculées, & dès-là les moins ſuſpectes: il employe contre les Dieux ces témoignages encore brutes, & ce qu'il a de propre, il le fait avec une force de raiſon, qui néanmoins laiſſe au ſtyle toutes les graces qu'une imagination délicate & fleurie peut lui donner. Sans affecter aucun ornement, il admet tous ceux qui ſe préſentent, quelquefois même celui d'une raillerie ingénieuſe: ſecours qu'on peut ſe ménager innocemment, pourvû qu'il épargne l'homme, & qu'il n'humilie que l'erreur, comme Arnobe prend ſoin de l'obſerver avec ſcrupule. De ſa part nulle ſatyre contre le Payen. Il reſpecte en lui le préſent de la raiſon, quoi qu'obſcurcie & égarée; mais les généalogies comiques des Dieux, leurs combats, leurs ſéditions, leurs bleſſures, leurs plaintes, & leurs gémiſſemens ridicules, leurs jalouſies indécentes, leurs fourberies méditées, leurs querelles domeſtiques, leurs amours capricieuſes, leurs métamorphoſes mépriſables, tout le reſte de leur feinte hiſtoire, lui fournit mille traits heureux, parez encore du charme de la diction. Rien, ce me ſemble, ne

fait

ARNOBE. fait plus d'honneur à l'esprit, que de traiter les matiéres avec ce tour facile qui l'en déclare maître. C'est offrir tout à la fois le plaisir, & la vérité, qui, à le bien prendre, sont les seuls besoins de l'homme.

LACTANCE. LES GRANDS GE'NIES se forment les uns des autres. Ce que la nature commence en eux, s'y achéve par l'émulation d'atteindre, ou même de surpasser leurs modéles, *Lactance* avoit été l'éléve d'Arnobe; bientôt il devint son égal; & il est à présumer que le Maître auroit souffert sans peine de se voir effacé par le Disciple: car il y a dans l'ordre des sciences une espéce d'adoption tendre & généreuse. Un Sçavant y regarde les succès de son éléve des mêmes yeux de complaisance dont un pere voit la gloire de son fils, quelquefois supérieure à la sienne propre.

Le mérite connu de Lactance l'éleva jusqu'à devenir le Précepteur de Crispe, né du prémier mariage de l'Empereur Constantin. OROS. l. 28. IDAT. *Fast.* C'est ce jeune & malheureux Prince que son pere fit mourir, sur les fausses accusations de Fauste, en 326. La mort prématurée du Disciple ruina la fortune, ou du moins les espérances de l'Instituteur, à qui ce coup fatal ne laissa plus que les consolations inséparables de l'étude. Il l'aima d'un amour si persévérant, & si désinterressé, que malgré toute l'indigence dont elle permettoit qu'il endurât les horreurs, il lui demeura fidele, non seulement dans ces premiers jours, où l'on aime avec plus d'ardeur & moins de prévoyance, mais encore dans ce déclin de l'âge où les besoins du corps parlent en souverains, & bien plus haut que ceux de l'esprit. C'est saint Jerôme

me (*a*) qui nous apprend qu'un ſi grand homme, né le plus beau génie de ſon tems, & qui en étoit devenu le plus docte, vêcut néanmoins dans une affreuſe miſere, dépourvû de tout ſecours, même de ceux qui compoſent à peine une ſubſiſtance étroite & incommode. Je dirois: Quel deshonneur pour ſon ſiécle; ſi mille exemples pareils ne montroient preſque tous les ſiécles marquez à la même flétriſſure! Mais les ſciences ont cela de propre, qu'elles attachent toute ingrates qu'elles ſont. On les aime encore pour elles, lors même qu'on n'attend rien d'elles. Paſſion ſi pure, ſi puiſſante, que toute autre ſe trouveroit honorée d'entrer en partage de ſon empire.

LACTANCE. HYER. *de Script. Eccl.*

A l'éxemple d'Arnobe, Lactance qui voulut que ſes travaux tournaſſent à l'accroiſſement de l'Egliſe, compoſa pour elle ſes *Inſtitutions Divines* en ſept Livres. Bien que la réfutation du Paganiſme ſemblât une affaire conſommée après ce que nous avons fait voir d'excellens Ecrits faits ſur ce point, il ne craignit pas d'y revenir. Un eſprit ſupérieur trouve encore une abondance de nouveautez dans un ſujet qui n'eſt plus neuf. N'y eût-il que l'art de préſenter les mêmes choſes dans un un autre jour, de les appuyer de preuves différentes, d'en tirer des inductions nouvelles, & enfin de mettre le tout dans un arrangement plus raiſonné, c'eſt un talent preſque auſſi original que celui de l'invention. Lactance avoit ſur-tout cet eſprit d'ordre, d'autant plus eſtimable en lui, qu'il ne paroît pas avoir

(*a*) Lactantius vir omnium ſuo tempore eruditiſſimus, ſed adeo pauper ut plerumque etiam neceſſariis indiguerit. HYERON. *Chronic.*

LACTANCE. avoir toûjours été le mérite des Anciens. Un goût géométrique naturel conduit ſon Ouvrage, & ſon plan eſt tel que les matiéres y naiſſent l'une de l'autre, conſéquemment à l'ordre des idées, quand rien n'en géne la ſucceſſion.

Le premier de ces Livres a pour titre *de la fauſſe Religion*. La pluralité des Dieux y eſt priſe de tous les ſens, & montrée dans chacun comme l'abus de la raiſon, le triomphe de l'ignorance; l'opprobre & la dériſion de la Divinité. Il ne ſe peut gueres qu'on renverſe une erreur ſans établir la vérité contraire, auſſi Lactance s'étend en preuves fortes & lumineuſes de l'unité d'un Dieu. Après celles qui ſont purement intellectuelles, il deſcend aux autoritez, & il en trouve juſques dans le ſein de l'Idolâtrie, parmi ſes Philoſophes, parmi ſes Poëtes; ce qui même étoit alors d'un grand poids, dans les Oracles des Sibylles. On conçoit aiſément que cette recherche de témoignages demandoit une immenſe lecture. Mais ce qui en prouve encore mieux l'immenſité dans Lactance, c'eſt qu'il ne ſe borne pas à détruire l'Idolâtrie en général, & ſelon la forme dont elle ſubſiſtoit de ſon tems: il parcourt les Dieux des Nations qu'on appelloit Barbares; quelque éloignées qu'elles fuſſent par la diſtance des ſiécles ou des lieux, il examine leur Théologie, & la démontre auſſi frivole que celle des Romains.

De ces remarques continuées dans le ſecond Livre, il paſſe à celles qui regardent *l'origine de l'erreur* des Gentils. Ce n'eſt point, comme on pourroit ſe l'imaginer, une expoſition métaphyſique & abſtraite des faux principes qui avoient mené l'homme à la ſuperſtition.

Ces

Ces recherches ſpéculatives, manifeſtement diſproportionnées au commun des hommes, euſſent dès-là manqué leur effet. Ce ſont de courtes, mais ſçavantes Diſſertations ſur l'origine des Temples, des Simulachres, des Dieux *animaux* & des Dieux *naturels*, des Oracles, des Sacrifices, des Augures, &c. La date connuë de ces divers établiſſemens, la variété de leurs formes, les dégrez de leur décadence, & qui plus eſt, leur chûte abſoluë chez différens Peuples, conduit l'Auteur à des conſéquences qui devoient couvrir de honte tout protecteur de la Doctrine Payenne. LACTANCE.

Il reſtoit à attaquer les Philoſophes, & cette partie de l'Ouvrage étoit néceſſairement la plus embarraſſante dans l'éxécution. Que de ſectes à parcourir! Par-là que d'ennemis ſur les bras! Il falloit faire une ſorte d'hiſtoire de l'eſprit humain, & ſans s'égarer, le ſuivre dans ſes prodigieux égaremens. Lactance le fit. Il démêla toutes ces erreurs de Morale, il plaça chacune dans ſon ordre; & ce qui, je penſe, étoit le moins difficile, il les réfuta toutes dans le troiſiéme Livre, qui eſt *de la fauſſe ſageſſe*.

Le quatriéme eſt comme en regard avec celui-ci, & traite *de la vraye ſageſſe*. Au lieu de ces opinions paſſagéres qu'on avoit honorées du nom pompeux de ſyſtême, Lactance ouvre aux Payens l'entrée d'une Philoſophie bien plus majeſtueuſe, celle que renferment les Divines Ecritures, & qui ſeule remplit dans la raiſon le vuide importun que toute autre doctrine y laiſſe.

C'eſt-là qu'il met dans le plus grand jour la haute idée que donne Moyſe de l'Etre ſuprême, & de ſa Providence; la ſageſſe des Loix preſcrites à l'ancien Peuple, l'admirable œcono-

LAC-TAN-CE. nomie de ſa Religion, qui, quoique ſainte, n'étoit pourtant que le préliminaire d'un Culte plus digne encore de ſon Auteur. Ce caractère ſingulier de *figure*, eſt comme le paſſage qui tranſporte Lactance à la grande & invincible preuve du Chriſtianiſme, le rapport entre les deux Alliances. Il les approche l'une de l'autre & elles ſe donnent la main; la premiere eſt toute en promeſſes, & la ſeconde n'en eſt que l'éxécution littérale. Les Prophétes annoncent, & l'Evangile accomplit. Ce paralléle achevé, l'Auteur fait un pas, & il ſe trouve au milieu de cette Egliſe prédite de ſi loin, & dès ſa naiſſance affligée ſi cruellement. L'injuſte rigueur de la perſécution eſt là peinte dans tous ſes excés. Le cinquiéme Livre, qui eſt *de l'équité*, roule preſque entier ſur ce point. Le raiſonnement y eſt au-deſſus des repliques; mais ce qu'on ne peut aſſez louer, une modération infinie lui ajoûte une autre force, du moins auſſi victorieuſe. Nulle invective, nulle aigreur n'infectent la diſpute. C'eſt une Apologie modeſte, pacifique autant qu'elle peut l'être, & même attendriſſante. La raiſon qui ſçait de la ſorte mettre le cœur dans ſon parti, ne tarde gueres à perſuader.

Ce talent d'inſinuation, peut-être encore plus rare que le ſublime, étoit le caractère propre de Lactance. Le ſixiéme Livre de ſes *Inſtitutions* lui fait ſur tout honneur de ce côté-là. Toute la Morale Chrétienne y eſt expoſée, non ſous cet air ſombre, farouche, & impitoyable, qui eſt moins le ſien, que celui des hommes qui l'enſeignent; mais comme le rétabliſſement de la droiture primitive, le lien heureux d'un ſociété bienfaiſante, la ſource du repos & des conſolations

tions inaltérables, la régle amie de nos intérêts, & l'unique loy qui ſympatiſe avec la nobleſſe de nos deſirs. Ce n'eſt pas qu'il ne la montre auſſi dans ce qu'elle a de ſurnaturel & de divin. Il ſçait bien faire voir que près d'elle toutes les loix humaines ſont défectueuſes; mais il ſe plait ſinguliérement à relever ce qu'elle a d'aimable : bien inſtruit que pour engager l'homme, il faut le prendre par les motifs puiſſans de l'utilité perſonnelle. LACTANCE.

C'eſt dans cette vûë qu'il finit ſon Ouvrage par une maniére de Diſſertation ſur *la vie heureuſe*. Quelque rapport que la vertu ait avec nous, il faut convenir qu'elle n'eſt plus le penchant du cœur. Elle en éxige tant de ſacrifices, & la plûpart ſi douloureux, que quoiqu'on aime les biens qui la ſuivent, on n'en redoute pas moins le prix qu'elle coûte. Elle a d'ailleurs un côté fâcheux: loin de garentir des maux préſens, ceux qui lui ſont le plus fidéles ſe trouvent ſouvent les plus expoſez à l'infortune La vertu ſouffrante eſt le ſpectacle le plus ordinaire de la vie. Lactance ne le déſavouë pas. Mais de cette vie paſſagére & ſi traverſée, il tranſporte nos regards vers cet autre Monde où nous ſommes attendus, & dont celui-ci n'eſt que le chemin Ce court trajet eſt pénible, il y faut combattre juſqu'au ſang : il eſt auſſi le tems de la purification & de l'épreuve. Au-delà ſont les récompenſes ſans bornes, le Béatificateur, & la béatitude ſans fin. Encore un moment, & la mort va nous ouvrir une autre demeure. nous reconduire à notre origine, & changer nos courtes afflictions en d'éternelles délices. Une peinture ſi douce, des promeſſes ſi conſolantes ne ſont point vaines.

L'im-

LACTANCE. L'immortalité n'eſt pas un ſonge philoſophique. L'ame ſurvit aux dépouilles du corps. Ce corps même qui après le trépas n'eſt qu'une cendre vile, reprendra, pour ne la plus perdre, une vie plus glorieuſe; & ce grand jour ſera celui de la manifeſtation générale.

Ces trois articles ſont prouvez de ſuite par Lactance, & il n'employe que deux ſortes de preuves; celles que lui fourniſſoit déja la Doctrine Payenne, & ces autres qui ſont en nous comme empreintes des mains du Créateur. Ceux qui connoiſſent la nature de l'eſprit, ſçavent qu'il ne céde pleinement qu'aux principes dont il porte la conviction intime. Le grand ſecret de la perſuaſion, eſt celui qui va réveiller dans le cœur ces premiéres vérités qui n'y ſont qu'enſevelies, & qui jamais n'y ſont éteintes, car il n'y a que l'homme qui puiſſe bien s'inſtruire lui-même. Tout acquieſcement aux inſpirations étrangéres, ſi ce n'eſt à celle d'enhaut, eſt preſque toujours une ſoûmiſſion contrainte, où la volonté reſte ſéditieuſe. Mais ſi-tôt que vous avez mis la lumiére d'autrui dans vos intérêts, ſi-tôt que l'homme a découvert que c'eſt lui qui penſe de ſon propre fonds, & qui ſe juge, attendez tout de ce retour. Sa raiſon ne ſe défie plus de la vôtre. Le voilà perſuadé que c'eſt le Maître intérieur & univerſel qui lui parle. Vous l'avez conduit aux pures ſources du vrai, & il n'a plus qu'à ſuivre le cours paiſible des conſéquences qui en ſortent.

JE CROIS avoir aſſez fait connoître les grands Auteurs qui durant trois ſiécles ſe ſont ſignalez pour la cauſe de l'Evangile. Cependant après avoir obſervé ce qu'ils ont eu chacun de propre, qu'il me ſoit permis de m'arrêter

rêter un peu ſur ce qu'ils ſemblent avoir eu de commun entre eux.

Il faut convenir qu'ils n'ont eu preſque tous que des connoiſſances imparfaites de la nature de l'eſprit, & que du moins au premier aſpect, leur Métaphiſique ſe trouve expoſée ſur ce point à bien des reproches. Les queſtions qui roulent ſur l'eſſence de l'ame ſont ſi déliées, ſi abſtraites; les idées en échapent avec tant de légereté, l'imagination y eſt ſi contrainte, l'attention ſi-tôt épuiſée, que rien n'eſt ſi facile, & dès-là ſi pardonnable que de s'y méprendre. Quiconque n'y ſaiſit pas d'abord certains principes, eſt hors de route; il marche ſans rien trouver, ou ne rencontre que l'erreur. Ce n'eſt pourtant pas tout-à-fait à la peine de découvrir ces principes, la plupart ſimples & naturels, que j'attribuë les mécomptes philoſophiques de quelques-uns de nos premiers Ecrivains; c'eſt à leur déférence trop ſoûmiſe pour les ſyſtêmes recûs. Si le ſuccès n'eſt preſque dans tout que le prix d'une ſage audace, on peut dire que c'eſt dans la Philoſophie principalement qu'il faut oſer. Mais ce courage de raiſon qui ſe cherche une voye, même où il ne voit point de trace, étoit un art d'inventer ignoré de nos peres. Appliquez ſeulement à maintenir dans ſa pureté le dogme de la foy, tout le reſte ne leur ſembloit qu'une ſpéculation plus curieuſe que néceſſaire. Soigneux tout au plus d'arriver juſqu'où les autres avoient été, la plûpart, très-capables d'aller plus loin, ne ſentirent pas aſſez les reſſources que leur offroit la beauté de leur génie.

Il eſt vrai qu'avant eux, de grands hommes s'étoient diſtinguez par de profondes méditations; mais en ſerai-je repris, ſi j'avan-

ce que leurs efforts méritent plus d'éloge que leurs découvertes? Platon lui-même avec ſes termes ſonores, & ſes phraſes harmonieuſes, s'étoit élevé plûtôt au-deſſus des choſes, qu'il ne les avoit touchées. Le chemin agréable & toûjours fleuri qu'il faiſoit tenir à ſes Diſciples, leur cachoit l'inutilité d'une marche qui n'étoit qu'amuſante, & qui, pour tout dire, n'avoit rien d'inſtructif ni de précis. (*a*) Où pouvoit-on aller en effet par des figures de rhéteur, par des métaphores; & par des allégories éternelles? Socrate avoit bien raiſon de ſe plaindre d'un (*b*) éléve qui, dans ſes Dialogues, ne faiſoit qu'un Sophiſte de ſon Maître.

Deux avantages cependant rendirent Platon recommendable. Sa Morale étoit aſſez pure, comparée du moins à celle des autres Ecoles; & celles-ci n'avoient jamais parlé ſi dignement que lui de l'Etre ſuprême. Nouveau Prométhée, pour me ſervir de l'ingénieuſe comparaiſon de ſaint Clément, il avoit dérobé des Livres ſaints quelques étincelles du feu ſacré qu'ils renferment. Il avoit défini Dieu comme il ſe définit lui-même. Il avoit enſeigné que Dieu a tout fait par ſon *Verbe*, conformément à la doctrine des Hébreux, & que le Verbe *très-Divin* a rendu l'Univers harmonique & viſible. Il avoit donné le nom de *Pere* & de Seigneur au Pere de l'Auteur du Monde. Il avoit diſtingué de bons & de mauvais Anges. Il avoit dit, de l'ame, qu'elle eſt l'image & la reſſemblance

CLEM. ALEX. *Strom. l. 1.*
PLATO *in Timæo*
Idem in Epinomide.
Idem. in Epiſt. ad Hermiam Eraſtum, & Coriſcum. Idem de Leg. l. 10. Idem. in Phædone, & in Alcibiade. 1.

(*a*) Suaviùs ad loquendum, quàm potentiùs ad perſuadendum ſcripſit Plato. AUGUST. *de vera Relig.*
(*b*) Quàm multa de me mentitus eſt Adoleſcens. SOCRAT. *apud* DIOG. LAERT. *in Platon.*

ce de Dieu même. Ces discours, quelques autres pareils, manifestement empruntez de nos Ecritures, lui méritérent donc les suffrages des premiers Peres (*a*), quoiqu'ils mettent dans ces éloges mêmes de fréquentes réstrictions, comme on ne peut se dispenser de le reconnoître.

De lui passa dans l'Eglise l'opinion de la préexistence des ames, adoptée par saint Justin, par saint Clément d'Alexandrie, par Origene qui la porta jusqu'aux derniers excès, & même dans la suite par S. Augustin, qui semble avoit toujours panché pour elle, (*b*) malgré quelques endoits de ses Ecrits où l'on diroit qu'il veut laisser la question indécise. Aucun d'eux néanmoins en admettant avec Platon la préexistence des ames, ne pensoit, comme lui, qu'elles fussent éternelles. Tous leur donnoient un commencement & une origine; modification qui adouciſſoit de be-

(*a*) Agnovit enim Plato unum esse Deum rerum autorem, & veritatis illustratorem, & beatitudinis largitorem : finem boni esse, secundum virtutem vivere & ei soli evenire posse qui notitiam Dei habeat & imitationem ; nec esse aliam ob causam beatum. Hæc itaque causa fuit cur istos (*Platonicos*) cæteris prætulerint (*Judæi & Christiani*) quia cum alii Philosophi ingenia sua studiaque sua contriverint in requirendis rerum causis, & quinam modus esset discendi atque vivendi; isti Deo cognito repererunt ubi esset causa constitutæ universitatis, & lux percipiendæ veritatis, & fons bibendæ felicitatis. AUGUST. *lib. VIII. de Civitat. Dei Capp.* 5. 8. & 10.

(*b*) Harum autem quatuor de animâ sententiarum, utrum de propagine veniant, an in singulis quibuscumque nascentibus novæ fiant, an in corpora nascentium jam alicubi existentes, vel mittantur divinitûs, vel sponte suâ indè labantur, nullam temerè affirmare oportebit. AUGUST. *de Lib. Arb. Lib.* 3. *Capp.* 20. & 21.

beaucoup le ſyſtême, & qui prévenoit tout le danger de ſes conſéquences.

Ce qu'on eſt le plus affligé de voir dans pluſieurs de nos Ecrivains, eſt leur maniére de s'expliquer ſur l'eſſence même de l'ame. Comment Tatien pouvoit-il franchir le mot, admettre une (*a*) *compoſition*, & ce qui en eſt l'équivalent, reconnoître de l'étenduë dans la ſubſtance penſante? Comment ſaint Irénée ſe permettoit-il de dire que l'ame, même après la diſſolution du corps, retient la *figure* (*b*) & le *caractère* de la matiere? Peut-être ne vouloit-il faire entendre par-là qu'un deſir, une tendance de l'ame vers le corps qui lui étoit uni ſur la terre. Peut-être encore qu'il ne ſongeoit qu'à diſtinguer les *ames* des *eſprits*, je veux dire la ſubſtance qui penſe en nous avec une certaine correſpondance à la matiere, & la ſubſtance des eſprits purs, celle des Anges, par exemple, qui n'a ni rapport, ni union avec l'étenduë. J'admets volontiers ces explications, & je me reſtraindrai ſeulement à dire qu'il ſéroit plus glorieux au Texte de ſe pouvoir paſſer des ſecours d'un tel Commentaire.

FEUARD. *p.* IREN.

MASSUET. *in* IREN. *not. in C. XXXIV.*

Il ſeroit difficile d'avoir la même complaiſance pour Tertullien. Il s'oppoſe trop ouvertement à ce qu'on voudroit avoir de ménagement pour lui. Un Livre entier nous reſte

Idem Diſſert. in libb. IREN. *art. XI.*

(*a*) Anima *componitur*, ut manifeſtè appareat ex *corpore*; nam nec ipſa ſine *corpore* poſſet apparere. TATIAN. *Serm. ad Græc. p.* 153.

(*b*) Pleniſſimè autem docuit Dominus non ſolum perſeverare non de corpore in corpus tranſgredientes animas, ſed & *caracterem corporis* in quo etiam adaptantur cuſtodire eumdem . . . . . & habere *corporis figuram*, ut etiam cognoſcantur, & meminerint eorum quæ ſunt hîc. IREN. *l.* 2. *Capp.* 62. *&* 63.

reſte de ſa main, où il établit ce qu'il penſe de l'ame, &, ce que je trouve de ſingulier, c'eſt que l'Auteur y eſt clair ſans mélange de ténébres, lui qu'on accuſe d'être confus ailleurs preſque ſans mélange de clarté. C'eſt-là qu'il renferme les Anges dans ce qu'il nomme la Catégorie de l'étenduë. Il y place Dieu même, & à plus forte raiſon y comprend-il l'ame de l'homme qu'il ſoûtient (*a*) corporelle.

TERTULL. *de Pœnit. c. 3. Adv. Hermogen. 35. De Carne Chriſt. c. 11. Adv. Marcion. c. 16. Adv. Prax. c. 7.*

Ce ſentiment de Tertullien ne prenoit pourtant pas ſa ſource, comme celui des autres, dans l'opinion dominante. Il eſtimoit trop peu les Philoſophes, & Platon lui-même, dont il diſoit librement (*b*), qu'il avoit fourni la matiére de toutes les héréſies. Il ſe trompoit ici par excès de religion, s'il étoit permis de s'exprimer de la ſorte. Parce qu'une femme pieuſe rapportoit (*c*) que dans un moment

(*a*) Igitur *corpus* eſt anima, quæ niſi *corporalis*, corpus non poſſet relinquere. TERTULL. *l. de Anima.*

(*b*) Doleo bonâ fide Platonem factum hæreticorum omnium condimentarium. *Ibid. c.* 23.

(*c*) Quid nunc? Quod & effigiem animæ damus. Sed nos corporales quoque illi inſcribimus lineas non tantum ex fiduciâ corporalitatis per æſtimationem, verùm & ex conſtantiâ gratiæ per revelationem. Nam quia ſpiritalia chariſmata agnoſcimus, poſt Joannem quoque Prophetiam meruimus & conſequi. Eſt hodie ſoror . . . . poſt tranſacta ſolemnia dimiſsâ plebe quo uſu ſolet nobis renunciare quæ viderit (nam & diligentiſſimè digeruntur, ut etiam probentur) inter cætera, inquit, oſtenſa eſt mihi anima *corporaliter* & ſpiritus videbatur; ſed non inanis & vacuæ qualitatis, imo quæ etiam teneri repromitteret, tenera, & lucida, & aërii Coloris ut forma per omnia humana. Hæc viſio eſt: Deus teſtis & Apoſtolus chariſmatum in Eccleſiâ futurorum ſponſor

ment d'extaſe, une ame s'étoit montrée à elle, revêtuë des qualitez ſenſibles, lumineuſe, colorée, palpable, & qui plus eſt, d'une figure extérieurement humaine, il crut devoir la maintenir corporelle, dans la crainte de bleſſer la foy. Circonſpection dont on peut loüer le motif, mais impardonnable entant que philoſophique. Ce n'eſt pas qu'il ne diſe quelquefois que l'ame eſt un *eſprit* ; mais qu'en conclure, ſinon que cette expreſſion n'emporte point toûjours dans le langage des Anciens ce qu'elle ſignifie dans le nôtre ? Par le mot *eſprit*, nous concevons une intelligence pure, indiviſible, ſimple ; eux n'entendoient ſouvent qu'une ſubſtance plus déliée, plus agile, plus pénétrante que les corps expoſez à la perception des ſens, & c'eſt ce qui place Origene au nombre des protecteurs de la matérialité de l'ame. Encore ne ſe borne-t-il pas à dégrader ainſi notre eſpéce : il aſſujettit (*a*) les Anges à la même condition, comme avoit fait Tertullien, & doute, pour ne rien excepter, ſi les perſonnes de la Trinité ſont affranchies de toute étenduë. Dans ſa diſpute avec Celſe, il accorde une figure aux ſubſtances penſantes, & déja ſéparées du

ſor idoneus : tu, niſi res ipſa de ſingulis perſuaſerit, ne credas . . . . . ſic & effigiem de ſenſu jam tuo concipe non aliam animæ deputandam præter humanam, & quidem ejus corporis quod unaquæque circumtulit. *Ibid. cap.* 9.

(*a*) Deus quoque quomodo intelligi debeat inquirendum eſt; an corporeus, an ſecundum habitum aliquem deformatus, an alterius naturæ quam corpora ſunt : quod utique in prædicatione noſtrâ manifeſto non deſignatur. Eadem quoque de Chriſto, & de ſpiritu Sancto requirenda ſunt, & de omni animâ atque rationabili naturâ requirendum eſt. ORIG. *in proœmio.* Περὶ ἀρχῶν.

du corps mortel. Peut-être avoit-il emprunté ce ſentiment (*a*) de Platon; peut-être auſſi qu'il fut trompé par quelques textes anthropologiques de l'Ecriture. En ce cas, il ſeroit étrange que celui qui aimoit tant les ſens figurez, n'en reconnût pas un ici dans les ſaints Livres. C'eſt pourtant aſſez l'ordinaire de voir par tout le grand objet de ſa complaiſance

Après Origene ſe préſentent Arnobe, & Lactance, comme défenſeurs de la même doctrine. Le premier ſur tout, la ſoutient avec une aſſûrance qui fait peine; & l'autre, quoiqu'un peu moins formel, ne ſouffre guéres d'interprétation plus favorable. On pourroit encore, ce me ſemble, [& je l'entens du ſeul point dont il s'agit] leur joindre ſaint Hilaire, qui dans la ſuite penſa que l'ame étoit étenduë, ſaint Gregoire de Nyſſe qui parloit d'une ſorte de tranſmigration, inconcevable ſans matérialité; ſaint Ambroiſe qui diviſoit l'ame en deux parties : diviſion qui la dépoüilloit de ſon eſſence en la privant de ſa ſimplicité; Caſſien qui penſoit, & s'expliquoit preſque de même; & enfin Jean de Theſſalonique qui au ſeptiéme Concile avança, comme un article de tradition atteſté par ſaint Athanaſe, par ſaint Baſile, & par ſaint Méthode, que ni les Anges, ni les Démons, ni les ames humaines ne ſont dégagés de la matiére. Déja néanmoins de grands perſonniges

HIL. in *Matth. Can.* 5.

(*a*) Ὡς καὶ Πλατων ἐν τῷ περὶ τῆς ψυχῆς λέγει, σκιοειδῆ φαντάσματα περὶ μνημεῖα τισι γεγονέναι τῶν ἤδη τεθνηκότων. τὰ μὲν γινόμενα περὶ ψυχῆς τεθνηκότων φαντάσματα ἀπό τινος ὑποκειμένου γίνεται, τὰ κατὰ τὴν ὑφεστηκυῖαν τις καλυπτομένη αὐγοειδεῖ σώματι ψυχήν. ORIG. *cont. Celſ. lib.* 2.

nages avoient enſeigné dans l'Egliſe une Philoſophie plus correcte; mais l'ancien préjugé ſe conſervoit apparemment dans quelques eſprits, & ſe montroit encore une fois pour ne plus reparoître.

OUTRE CES NUAGES répandus ſur les Ecrits de nos premiers ancêtres, on leur trouve quelques autres opinions ſinguliéres qui déparent un peu ce que d'ailleurs ils ont d'admirable. Par éxemple, le ſentiment de pluſieurs ſur le *Millénariſme* s'aſſortit mal avec la gravité de l'Evangile. Tout le monde ſçait que dans cette doctrine J. C. avant la Réſurrection générale, devoit régner ſur la Terre pendant mille ans avec ſes Elûs; comme s'il y avoit deux récompenſes, l'une pour les ſens, l'autre pour l'eſprit : deux Jéruſalem, l'une qui donne la graiſſe de la Terre, l'autre la roſée du Ciel; comme ſi Jeſus-Chriſt, aſſis à la droite du Pere, devoit reparoître autrement qu'en Juge, pour donner aux uns l'héritage éternel, & condamner les autres aux ſupplices ſans fin.

Papias, Diſciple de ſaint Jean, & compagnon du grand Polycarpe, ſaint Irénée, ſaint Juſtin, Tertullien, & Lactance ne laiſſent voir que trop de penchant pour cette flatteuſe chimére, & la réaliſent autant qu'ils le peuvent. Il s'en faut bien pourtant que dans leurs Ecrits * elle reſſemble à celle de Cérinthe, de Marcion, d'Apollinaire, & de Népos. Ceux-ci faiſoient du régne de mille ans une ſorte de béatitude voluptueuſe, dont le ſeul récit eſt en ſcandale; les autres retranchoient de cette peinture éxorbitante ce qu'elle avoit d'indécent, & ne l'offroient que ſous des couleurs ſérieuſes, & modeſtes.

* Voyez M. de TILLEMONT Mem. pour l'Hiſt. Eccl.

Nous

Nous reconnoiſſons, diſoit Tertullien, (*a*) un ſecond avénement du Fils de l'Homme, mais cette Jéruſalem nouvelle, où les Saints régneront avec lui ſur la Terre, ne ſera féconde qu'en biens *ſpirituels* : juſte *compenſation* des biens ſenſibles que nous aurons ou perdus, ou mépriſez dans le ſiécle préſent. Jamais ce grand homme, ni les autres Peres n'ont eu la déteſtable penſée d'introduire dans cet empire imaginaire la joüiſſance groſſiére des plaiſirs. Ils y vouloient auſſi peu ces ſacrifices Judaïques, ces obſervances légales admiſes par les Millénaires Hérétiques. Les plaiſirs dont ils ſe faiſoient une eſpérance ſi douce, étoient innocens & purs; c'étoit comme un avant-goût des chaſtes délices réſervées pour les ſiécles éternels.

Il ne faut pas rechercher à grands frais ce qui a pû conduire quelque Pere à cette opinion. La ſource de nos erreurs n'eſt pas loin de nous mêmes, & pour tomber, il n'eſt pas beſoin qu'une main étrangére nous pouſſe. La raiſon ne chancelle que trop par ſa propre infirmité ; la plus forte ſe trompe ſouvent, lors même qu'elle ne deſire que le vrai, & peut-être que ce qu'elle a de meilleur, eſt de reconnoître qu'elle s'eſt trompée. L'opinion générale eſt que Papias, & ceux qui le ſui-

(*a*) Confitemur in Terrâ nobis Regnum repromiſſum . . . . . hanc (*Jeruſalem*) dicimus excipiendis in Reſurrectione Sanctis, & refovendis omnium bonorum utique *Spiritualium* copiâ in compenſationem eorum quæ in ſæculo vel deſpeximus, vel amiſimus, à Deo proſpectam. Si quidem & juſtum eſt, & Deo dignum illic quoque exultare famulos ejus, ubi ſunt & affliſti in nomine ipſius. TERTULL. *cont. Marcion. l.* 3. *c.* 24.

ſuivirent, furent ſurpris par quelques paſſages de l'Apocalypſe mal interpretés. Je crois cependant qu'on pourroit dire auſſi de Platon, qu'il a été comme le précurſeur des Millénaires; au moins apperçoit-on quelque traits de leur ſyſtême dans ſon *Phédre*, & ſur tout dans le dixiéme Livre de ſa République.

PLATO *in Phædro. tom. 3. p. 248. Idem. de Reſpubl. l. 10.*

Preſque toûjours les routes particulieres qui égarent, tiennent au grand chemin qu'on ſuivoit d'abord. La plûpart de nos premiers Auteurs élevez, comme on ſçait, dans le ſein du Paganiſme, n'arrivoient pas tout d'un coup à la ſcrupuleuſe préciſion du dogme. Leurs idées encore un peu teintes de la ſageſſe humaine, les tenoient quelque tems foibles & tendres dans la foy; & nous ne craignons pas d'avoüer, qu'il y a dans leurs Ouvrages quelque morceaux où reſtent les traces de cette enfance ſpirituelle. Il eſt ſi commode de raiſonner par imitation, ſi difficile de ne rien conſerver de ce qu'on a chéri longtems, ſi naturel de ſe juſtifier ſes penſées par la droiture de l'intention, que ſouvent on eſt dans le piége ſans l'avoir craint, ni ſoupçonné: Dieu laiſſe, même dans ſes Saints, ce reſte de fragilité, pour leur inſpirer la défiance d'eux-mêmes, & pour nous apprendre à nous tous qu'il eſt ſeul la Vérité ſuprême qui ne change & ne s'altére jamais.

ATHEN. *Orat. 3. & 4.*

EN DE'COUVRANT ces ombres légéres dans nos Ecrivains, nous avons confiance qu'on ne nous accuſera pas de favoriſer la cenſure audacieuſe qui ne voudroit que décréditer l'empire de la tradition. Périſſe à jamais ce deſſein téméraire & injuſte. Nous trouvons encore nos guides & nos Maîtres dans

dans ceux que nous oſons reprendre avec reſpect. Seulement nous diſtinguons ce qu'ils ont dit au nom de l'Egliſe, ce qu'ils donnent à titre de dogme, d'avec ce qui n'eſt en eux qu'opinion perſonnelle, & ſyſtême conjecturé. Ce qu'ils enſeignent *par-tout*, avec *perſévérance & unanimité* eſt la croyance inviolable ſur laquelle on doit avoir horreur d'héſiter un inſtant. Mais nous uſons de la liberté qu'ils nous permettent, & qu'ils prennent eux-mêmes, d'expoſer des vûës modeſtes ſur ce qui n'a que des témoignages diſperſez, & (*a*) contredits par d'autres également reſpectables. La Tradition demeure donc ici ſans atteinte. Nous ne relevons que ce qui n'a point la marque de ſon ſçeau, & dans cela même nous regardons plûtôt ce qui excuſe que ce qui condamne, ſuivant l'expreſſion & l'avis de (*b*) ſaint Jérôme. Ce ſçavant Pere n'a pas feint de dire, (*c*) parlant de Lactance, qu'il avoit plus heureuſement combattu l'erreur idolâtre, qu'il n'avoit établi les véritez orthodoxes. Il a porté (*d*) de Ter-

(*a*) Confeſſus ſum tibi me quidem, & alios plures eadem mecum ſentientes, arbitrari id ſicuti plane ſcitis futurum (*Nempe de Terreno Chriſti Regno*) Multos verò etiam qui puræ piæque ſunt Chriſtianorum ſententiæ, hoc non agnoſcere tibi ſignificavi, JUST. *Dialog. cum Tryph.*

(*b*) Quæ licet non ſequamur, tamen damnare non poſſumus, quia multi Eccleſiaſticorum virorum, & Martyres iſta dixerunt: & unusquiſque in ſuo ſenſu abundet, & domini cuncta judicio reſerventur. HYERON. *in cap.* 19. *Jerem.*

(*c*) Lactantius quaſi quidam fluvius Tullianæ elbquentiæ, utinam tam facilè noſtra confirmare potuiſſet quam aliena deſtruxit. *Idem. Epiſt. ad Paulin.*

(*d*) Ego Origenem propter eruditionem ſic interdum

Tertullien, d'Origene, d'Arnobe, & de quelques autres un jugement ſemblable. Il a voulu que nous fiſſions un ſage diſcernement dans leurs Ecrits; qu'en les liſant on ſuivît la précaution marquée par ſaint Paul, d'*éprouver tout*, & de ne *retenir que ce qui eſt bon*; c'eſt-à-dire de ne pas confondre les ſentimens propres & paſſagers, avec les Oracles conſtans de la foy univerſelle. Régle prudente qui conſerve la vérité dans ſes droits, & qui laiſſe à notre ſoûmiſſion tout l'honneur d'un culte raiſonnable.

Des Auteurs qui ont écrit depuis le quatriéme ſiécle de l'Egliſe juſqu'au quinziéme.

APRE'S trois cens ans de perſécution aſſiduë, la haine du Paganiſme loin de s'être adoucie, n'en paroiſſoit que plus excitée contre l'Evangile. Dioclétien & Maximien laſſez de tourmenter l'Egliſe, plûtôt que raſſaſiez de ſes peines, laiſſerent après eux Galerius & Maximin, tyrans dont la cruauté induſtrieuſe inventoit chaque jour contre les fidéles, des genres de mort, inconnus à la nature. Malgré tant d'épreuves, la foy demeuroit pourtant inébranlable. Plus le glaive idolâtre abattoit de Chretiens, plus il en ſortoit de leur ſang. Les perſécuteurs ne pouvoient

LACT. *de Mort. Perſecut.*

dum legendum arbitror quomodo Tertullianum, Novatum, Arnobium, Apollinarem, nonnullos Eccleſiaſticos Scriptores, Græcos pariter & Latinos, ut bona eorum eligamus, vitemuſque contraria; juxta Apoſtolum dicentem: *Omnia probate, quod bonum eſt tenete.* Idem. *Epiſt. ad Tranquillin.*

voient ſuffire à tant de meurtres, & l'Egliſe de ſon côté ne ſuffiſoit qu'avec peine à donner aux nouveaux convertis le Sacrement de l'adoption. Elle comptoit ſes Martyrs; mais les Peuples qui venoient à elle étoient innombrables. La poſtérité de ſes Saints étoit comme le ſable ſur le rivage des Mers; par eux elle habitoit déja le Ciel, & encore elle tenoit la Terre preſque entiere dans ſon ſein. De la ſorte devoit croître, & ſe perfectionner l'œuvre du Très-Haut : d'abord par le ſacrifice volontaire du Fils; enſuite par les humiliations, & les ſouffrances de l'Epouſe. Il falloit qu'à l'exemple de ſon Chef, avant que de s'élever elle *bût des eaux* améres *du torrent*, en preuve éternelle qu'elle n'eſt pas un établiſſement humain, & que ſa force eſt de Dieu ſeul, qui a mis en elle les ſacrez caractères de ſa puiſſance, & de ſa grace. *Pſal.* 109.

A la fin arriverent les tems où les Princes, à la tête des Nations, devoient ſe proſterner devant Jeſus-Chriſt, croire à ſa doctrine & devenir ſes défenſeurs. De ſi beaux jours commencerent à luire ſous *Conſtantin* ſurnommé *le Grand*. Ce Prince, vainqueur du tyran Maxence qu'il chaſſa de Rome, reconnût qu'il ne devoit la victoire qu'au Dieu des Chrétiens, abjura les Idoles profanes, & ſe rangea publiquement du parti de la foy. A cette époque tout change de face. La Croix eſt étalée comme la protection du Peuple Romain, & de tout l'Empire; notre Culte prend une forme, & ſe revêt d'un éclat de dignité conforme à la nobleſſe de ſon origine; nos Myſtères ſortent des ténébres où la reſpectueuſe précaution de nos Peres les avoit tenu cachez; des Temples magnifiques & nombreux ſont élevez à Jeſus-Chriſt, & L'an de J. C. 312

l'on dreſſe des Autels à la gloire des Martyrs; la parole du ſalut n'eſt plus captive, elle eſt la ſuprême loy qui donne aux autres leur autorité; les Miniſtres ſacrés ſe multiplient; les Livres ſaints font diſparoître les fables, par eux devenuës en horreur; l'Egliſe entiere eſſuye ſes larmes, elle goûte pour la premiere fois les douceurs du repos & de la liberté; les Palais des Princes lui ſont ouverts, & on l'y reçoit avec honneur; les grands hommes qu'elle porte, l'illuſtrent par leurs Ouvrages, & s'immortaliſent eux-mêmes en écrivant pour elle. Derniere circonſtance à laquelle mon ſujet me fixe.

EUSEBE DE CESAREE. A PRENDRE ces Auteurs ſelon l'ordre des tems, le premier qui s'offre eſt *Euſebe* de Céſarée, fameux par ſes démêlez dans les jours de l'Arianiſme, plus heureuſement connu par les admirables Ecrits qu'il a laiſſez. Entraîné d'abord par Euſebe de Nicomédie ſon parent, il prit la défenſe d'Arius, & s'efforça de le rétablir auprès d'Alexandre, Evêque d'Alexandrie. L'erreur, & principalement celle qui entame la Religion, deshonore toûjours celui qui l'invente, ou celui qui la protége, mais bien davantage un Prélat, deſtiné par ſa conſécration à veiller aux intérêts de la vérité ancienne, & à combattre, s'il le faut, juſqu'au martyre, contre les entrepriſes des nouveautez. Ainſi nous ne diſſimulerons pas que la chûte d'Euſebe fut une tache ſur ſon nom. Je voudrois ajoûter pourtant, qu'il l'effaça par ſon retour à l'Orthodoxie. Effectivement ſon écart ne fut pas long. La voix du Concile de Nicée le rappella, il reconnut dans ſon Symbole la doctrine des Apôtres, & ſelon qu'il paroît dans ſa *Lettre au Peuple de Céſarée*, il admit

admit la *conſubſtantialité* du Pere & du Fils, que nioit le Prêtre hérétique. Il eſt ſi naturel à notre foibleſſe de chanceler, qu'on doit peut-être plus d'éloges à celui qui ſe releve, que de blâme à celui qui tombe. Se tromper eſt le partage de l'humanité; mais avoüer qu'on s'eſt trompé, eſt une confeſſion dont notre orgüeil a rendu les éxemples ſi rares, qu'il n'appartient qu'aux plus grands hommes de les donner. Je remarque auſſi qu'excepté ſaint Jérôme, tous les Occidentaux ſont unanimes ſur la Catholicité d'Euſebe, que les Papes Gélaſe, & Pélage ne parlent de lui qu'avec honneur, & qu'il eſt dans la plûpart de nos faſtes ſous le titre de Saint. Il eſt vrai que les Orientaux, au ſeptiéme Concile, le chargerent du nom d'Arrien; mais, répond un Critique célébre, c'eſt que les Iconoclaſtes abuſant de quelques paſſages d'Euſebe, le vouloient attirer à eux; & que pour infirmer ſon témoignage, dont la diſcuſſion eût été longue, on fit revivre des reproches qui l'avoient autrefois rendu ſuſpect. Sans doute les Peres du Synode ne ſongeoient par-là qu'à trancher, & à finir des diſputes que l'héréſie vouloit rendre éternelles.

EUSEBE DE CESAREE.

VICTOR. *Aquit.* USUARD. *& alii.*

VALES. *Vit. Euſ.*

Heureuſement, nous avons ici pour la gloire d'Euſebe à le conſiderer dans un éclat que rien ne ternit; je veux dire, en qualité de défenſeur du Chriſtianiſme. Si jamais notre cauſe a paru triomphante, c'eſt conſtamment dans les mains de ce grand homme, dont je crains plus de ne pas dire aſſez que de dire trop, ſi je le compare quant au ſçavoir, au Docte Varron tant admiré par les Romains. Quoique notre foy ne doive ſon autorité ni aux talens, ni même aux ſuccès de ceux qui l'ont défenduë; quoiqu'elle ne dépende des hom-

EUSEBE DE CE'SARE'E.

hommes que pour être éxercée, & qu'elle n'ait de véritable appui que ſur le bras de Dieu, il nous eſt bien doux cependant de ne pouvoir remonter vers ſes prémiéres traces, qu'on ne la voye toûjours embraſſée, & ſoûtenuë par ceux qui d'ailleurs étoient l'ornement & la gloire de leur ſiécle.

Le premier Ecrit qu'Euſebe fit pour elle, eſt la réfutation de *Hieroclès*. Celui-ci durant la perſécution de Dioclétien, avoit mis au jour un Livre intitulé *Philalethes*, ou l'Amateur de la vérité: Ouvrage qui mettoit Apollone de Tyanes bien au-deſſus de Jeſus-Chriſt, & viſiblement fait pour ravir à l'Egliſe tous les avantages que lui donnent les miracles inconteſtables de ſon Auteur. Comparer deux perſonnages ſi diſproportionnés, c'étoit faire diſputer la Fable avec l'Hiſtoire, & il vient d'abord à l'eſprit qu'une telle imagination méritoit plus de mépris que d'éxamen & de replique. Mais il ne s'agiſſoit pas alors de laiſſer tomber un frivole raiſonnement. Il falloit le combattre, être à tout, & détruire juſqu'au plus vain prétexte. Le ſilence eût été pris pour un aveu, & ce qui ſeroit reſté ſans réponſe, l'ennemi l'auroit nommé démonſtration. Euſebe fit donc voir qu'inutilement on recouroit au paralléle à deſſein de tout confondre. Il força de reconnoître que l'hiſtoire d'Apollone étoit fauſſe dans la plûpart de ſes points, douteuſe dans les autres, & contradictoire preſque en tous. Il détruiſit les dépoſitions de Damis & de Mœragéne, ſeuls garants ſur des faits de cette importance. Il mit en lumiére les vraies avantures, avec le caractère du Magicien de Tyanes, & cette réponſe eſt ſi ſolide que nul n'oſa la contredire. Tel a toûjours été le ſort des Ecrits

Φιλαλήθης.

crits de nos Ancêtres, & il n'eſt pas ſuperflu d'en faire la remarque. Ce qu'ils avoient détruit, l'étoit ſi bien, qu'aucun ne tentoit de le rétablir; & c'eſt un point de fait, que de tous ceux qui dans l'origine entreprirent de nous combattre, il ne s'en trouve pas un qui ait eu l'aſſûrance de reparoître après ſa première défaite. Quand l'eſprit de diſpute, d'ordinaire ſi fécond en ſubtilitez, demeure ainſi deſtitué de reſſources, il ne faut plus demander ſi les raiſons qui le deſarment ſont déciſives. EUSEBE DE CÉSARÉE.

A peu près vers le tems qu'Euſebe fut fait Evêque de Céſarée, c'eſt-à-dire, dans les commencemens du quatriéme ſiécle, il conçût le deſſein de deux Ouvrages dont le projet ſeul marqueroit la beauté de ſon génie, & dont l'éxécution prouve l'étenduë de ſon ſçavoir. On voit bien que je veux parler de ſa *Préparation* & de ſa *Démonſtration Evangélique*: Livres immortels, & dont les extraits embelliront toûjours les Livres les plus ſçavans.

Le but de l'Auteur étoit unique. C'étoit de porter la Religion Chrétienne au plus haut point de certitude. Il étoit néceſſaire dès-là que des deux Ouvrages, l'un fût comme le précurſeur de l'autre, & que le ſyſtême idolâtre n'eût plus d'appuis, avant que la vérité Chrétienne n'eût plus de contradicteurs. La Préparation Evangélique, eſt ce préliminaire, ſelon que l'annonce le titre même; & elle eſt diviſée en quinze Livres, dont voici le plan général avec de courtes réfléxions.

L'Idolâtrie commença dans l'Egypte & dans la Phénicie, comme il paroît par Sanchoniaton & par Béroſe, qui expliquent la Théologie de ces Peuples. Les Egyptiens penſoient mê- EUSEB. *Præp. Ev. libb.* 1. & 2.

même que le genre humain avoit commencé chez eux, que leur terre animée par un soleil ardent, & fertilisée par les eaux bienfaisantes du Nil, avoit enfanté tout ce qui respire, & peuplé le reste du Monde. Ils se perdoient ainsi dans un abîme de tems qui flattoit leur orgüeil, en les enfonçant presque dans l'éternité. Leurs trente Dynasties, calculées par les Prêtres Auteurs de leurs Annales, leur composoient une antiquité de trois cens soixante-cinq siécles ; suite imaginaire d'âges & de régnes qu'ils rempliſſoient de fables & de généalogies de leurs Dieux. Ces Dieux étoient les fondateurs des Villes, les bons Rois, les premiers Héros que la valeur & la sagesse avoient signalez. Tels furent Osiris, & les deux Mercures ; ceux-ci souverains de Thébes, inventeurs des Sciences & des Arts en Egypte. Par eux, disoit-on, avoient commencé les Lettres, les Loix, l'Agriculture, l'Arithmétique, l'Astronomie, la Médecine, la Lutte, la Musique, les Hiéroglyphes, l'Architecture, & l'Arpentage. Aussi leurs Livres, & sur-tout ceux de Mercure *Trismégiste*, comme qui diroit trois fois grand, étoient les Volumes sacrez de ce Peuple, & dans les jours de cérémonie on les exposoit solemnellement aux hommages publics.

EUSEBE DE CE'SARE'E.

DIOD. SICUL. *l.* 1. MACROB. *Saturn.* 7. *c.* 16.

DIOD. *ubi supra.*

CLE'M. ALEX. *Strom. l.* 6.

Pour dire un mot de cette antiquité surprenante dont s'honoroient les Egyptiens, il ne faut pas oublier qu'elle n'avoit aucun fondement dans leur Histoire, & que la seule vanité d'annoblir leur origine, les précipitoit dans ce vuide obscur du passé. Peut-être même que ce nombre effrayant d'années ne regardoit pas la durée du Monde, mais le retour du soleil, de la lune, des cinq autres planétes, & de tous les Cieux, au point d'où leur

leur mouvement avoit commencé d'abord, selon la pensée des Egyptiens. C'étoit la grande année Astronomique sur laquelle les Anciens ont eu tant de conjectures, & de disputes. Ce qui le prouve, c'est que l'Egypte n'a fait que quinze Dynasties jusqu'à Jupiter, qui est Cham le troisiéme fils de Noé, calcul, comme l'on voit, peu différent de celui de Moïse, qui compte Noë pour le dixiéme homme depuis Adam. EUSEBE DE CESARE.

Ce Jupiter étoit si bien le Cham dont il est parlé dans l'Ecriture, que l'Egypte en a long-tems porté le nom chez les Payens, & qu'elle le portoit encore du tems de Plutarque. Thébes la principale des Dynasties si pompeusement chantée par Homére, s'appelloit de même *Hammon-No*, expression visiblement tirée de Cham fils de Noë. L'Egypte prit ensuite le nom de *Misraïm*, autre preuve de sa nouveauté; car Misraïm n'est que le fils de Cham qui gouverna sans doute une grande partie de ces Provinces après la mort de son pere. *Ezech.* 30.

Enfin l'Egypte est convenuë que le premier de ses Rois étoit Ménés, & qu'il vivoit quatorze siécles avant le fameux Sésostris. Au moins le fait est-il ainsi rapporté par Hérodote, & par Diodore de Sicile. Or quel est ce Roi d'Egypte, que d'autres appellent Séson-chosis, sinon le Sésac connu dans l'Ecriture, ce Conquérant célébre qui pénétra dans les Indes plus avant qu'Hercule, que Bacchus, & qu'Aléxandre, qui assujetit les Scythes, l'Armenie, la Cappadoce, toute l'Asie, qui étendit son Empire depuis le Gange jusqu'au Danube, & qui prit Jérusalem à la cinquiéme année de Roboam? Sur cela que l'on supputte les tems depuis ce Prince de Juda, en re- 3. *Reg.* 6. 14. *Vide* JOSEPH. *l.* 8. *c.* 4.

EUSEBE DE CE'SAREE. Voyez MARSHAM. Chron. Can.

remontant jusqu'au déluge, il sera clair d'une part, que le Ménés premier Roi d'Egypte est le Cham de Moïse, & de l'autre, qu'à l'égard de cet intervalle, il y a peu de différence entre le calcul de nos Ecritures, & celui des Egyptiens. Mais nous aurons occasion de nous étendre un peu plus sur ce point.

Il n'étoit guéres possible qu'un Peuple d'ailleurs si sage & si sçavant, ne donnât bien-tôt l'exemple aux autres. La Gréce qui commençoit à sentir ses hautes destinées, & déja rivale des plus grandes Nations, voulut emprunter d'elles, & s'approprier ce qui les rendoit célébres. Presque tous les grands hommes qu'elle porta, firent donc le voyage d'Egypte. Orphée, Héſiode, Homére en rapportérent les Dieux tant vantez dans leurs Poëmes, & déguisez sous d'autres noms. Solon, & Lycurgue en tirerent le fond de leurs loix. Pythagore, Platon lui-même, après eux d'autres Philosophes en prirent quelques dogmes, & les Grecs se trouverent de la sorte aussi pleins des erreurs, que des découvertes de l'Egypte.

EUSEB. *ubi supra. l.* 3.

Nos premiers Apologistes avoient déja fait une partie de ces remarques; mais l'Idolâtrie qui n'avoit pû les détruire, fit un nouvel effort pour sauver ses Dieux, & leur culte. Elle dit que la grandeur infinie de Dieu ne pouvoit être exprimée par un seul nom, ni représentée sous une seule image; que Saturne, Jupiter, Mars, Minerve, Junon, Venus, & les autres Dieux ou Déesses n'étoient que le même Etre désigné par divers titres, dont chacun correspondoit à quelqu'une de ses perfections.

Mais s'il en est ainsi, d'où viennent donc les généalogies de vos Divinitez? Est-ce que les

les attributs de l'Etre ſouverain naiſſent l'un de l'autre, & ſont ſucceſſifs? D'où viennent les combats & les inimitiez de Jupiter, & d'Apollon, de Junon, & de Venus? Eſt-ce que les perfections Divines ſont en diſcorde? D'où viennent ces impudiques amours dont vous rempliſſez le Ciel? Eſt-ce que la Sainteté ſuprême entre en partage de nos vices? Le nouveau ſyſtême n'avoit point de réponſe à ces queſtions; il fallut en imaginer un autre, & ſe mettre enfin à l'ombre de l'allégorie. EUSEBE DE CESAREE.

Jupiter n'étoit donc plus que la matiére éthérée, & Junon étoit la maſſe liquide de notre atmoſphere; Apollon étoit le ſoleil, & Diane étoit la lune; pour abréger, tous les Dieux n'étoient que les élémens, & les corps phyſiques; la nature ſe trouvoit partagée entre eux, ou plûtôt ils n'étoient tous que les différentes parties, & les divers effets de la nature.

Il faut convenir que cette premiére inſtitution des Dieux, eſt un fait d'hiſtoire aſſez conſtant, du moins pris en général. On ſçait que dans l'origine du Paganiſme, la Phyſique qui n'avoit pas encore forme de ſcience, laiſſoit les Ecrivains dans une ſi grande ſéchereſſe ſur le fond des choſes, que pour la corriger, ils emprunterent le ſecours des alluſions & des fables: genre d'écrire que favoriſoit le penchant, & en quelque ſorte l'enfance des lecteurs, comme il paroit dans Ciceron; mais ce fait même, la défenſe du Paganiſme, étoit la plus forte démonſtration contre lui. CICER. *de Nat. Deor. l. 2.*

Premiérement, ſi les Dieux n'étoient que des portions de l'Univers, il demeuroit évident que l'Univers prenoit la place de ſon Auteur, & que l'homme aveugle décernoit à la créature l'adoration qui n'eſt dûë qu'au Cré-

EUSEBE DE CESARE'E. Créateur. Quoi! Parce que nos regards ſont enchantez de ces feux innombrables qui brillent au-deſſus de nous comme autant de ſoleils; parce que l'inépuiſable fécondité de la Terre ne ceſſe de fournir à nos beſoins par la réſurrection annuelle des germes; parce que la ſéve qui circule dans les veines des arbres, en fait naître des fruits délicieux; parce que du haut des montagnes ſe précipitent les torrens, ſources des rivieres, qui le ſont elles-mêmes de tant de commoditez; parce que la mer nous entoure de ſes eaux, comme pour nous empêcher de nous ſouſtraire aux biens qu'elle apporte; parce qu'enfin la nature ſemble s'être donnée toute entiere à nous, tout auſſi-tôt il y aura des Autels dreſſez à chacun de ſes dons, & il n'y aura pas un Temple pour la main qui a fait la nature & les loix ſalutaires de la nature? O monſtrueux égarement de la raiſon! O Dieu ſi près de l'homme, & cependant ſi méconnu par les hommes!

En ſecond lieu, quand même les Dieux n'auroient été dans l'origine que les élémens perſonifiez, cette Théologie ſymbolique ne devenoit-elle pas une occaſion de ſcandale, & d'erreur impie? Quelle que fût l'origine phyſique du mot *Jupiter*, n'étoit-il pas dans la ſignification d'uſage, le nom propre d'un Dieu, pere des autres Dieux? Lorſque le Peuple liſoit dans ſes Poëtes que Jupiter frappoit Junon ſon épouſe & ſa ſœur, concevoit-il qu'il ne s'agiſſoit là que du choc des élémens? Recouroit-il aux alluſions pour l'intelligence des autres fables, où il voyoit un ſens clair, qui dès le premier aſpect fixoit ſa croyance? Où étoit le Poëte qui eût appris à diſtinguer ces images allégoriques, d'avec la ſim-

simplicité de la lettre? Où étoient même les Poëtes qui n'eussent pas representé le même Dieu sous des emblêmes tous différens, & quelquefois opposez? Il étoit donc impossible que le vulgaire ignorant saisît, au milieu de ces variations, un point fixe d'allégorie qui le déterminât, & dès-lors il ne lui restoit qu'un système scandaleux, où la raison trompée n'offroit à la Morale que des éxemples corrupteurs. EUSEBE DE CESAREE.

On sçait aussi que le plus sage des Philosophes (a) condamnoit sans réserve ces fictions profanes si manifestement injurieuses à la Divinité. *Nous ne devons*, disoit-il, *admettre dans notre République, ni les chaînes de Junon formées par son propre fils, ni la chûte de Vulcain précipité du haut des Cieux pour avoir pris la défense de sa mere contre Jupiter qui levoit la main sur elle, ni les autres combats des Dieux; soit que ces idées servent de voile à d'autres: soit que le Poëte les donne pour ce qu'il semble qu'elles sont. La jeunesse qui ne peut démêler ces vûës différentes, se remplit par-là d'opinions insensées, qui ne s'effacent qu'avec peine de son esprit. Il faut au contraire lui montrer toûjours Dieu comme juste & véritable dans ses œuvres, autant que dans ses paroles. Et en effet, il est constant dans ses promesses,* PLAT. *de Republ. l. 2. p. 379.* *Ibid. l. 3. p. 389.* *Ibid. l. 10. p. 605.* *Vide* DYON. HALICARN. *lib. 2. p. 117.*

(a) Graves enim ac pernicioſæ ſunt fabulæ iſtæ, imò nec ullatenus in noſtrâ Republicâ audiendæ. Nec ferendum eſt ut juvene aliquo præſente dicatur, vel qui teterrimis quibuſque ſceleribus ſeipſum obſtringat, vel qui acceptas à patre injurias modis omnibus ulciſcatur, eum nihil novi admodum ac inſolentis perpetrare, cùm ea tantùm faciat quæ à principibus maximiſque Deorum facta eſſe conſtet . . . . . equidem illa prorſus indigna cenſeo quæ hominum auribus occinantur. PLAT. *apud* EUSEB. *Præp. Ev. l. 3.*

EUSEBE DE CE'SARE'E. *meſſes, il ne ſéduit ni par de vaines images, ni par de faux diſcours, ni par des ſignes trompeurs, ni durant le jour, ni durant la nuit.* La raiſon même au milieu des plus épaiſſes ténébres ne pouvoit ſe dérober à ces rayons de vérité. Tant il eſt impoſſible à l'homme d'anéantir l'idée de l'Etre unique ſaint & parfait qui l'a tiré du néant.

En vain pour ſe défendre de le reconnoître, on cherchoit aux Idoles un appui dans les Oracles. Qu'étoit-ce donc que ces Oracles? Une chaîne d'impoſtures, de preſtiges, d'ambiguitez, de fraudes & d'artifices, où l'eſprit ſéducteur achévoit ce que l'eſprit humain ne pouvoit tout ſeul. Que demandoient ces Oracles? Des ſacrifices tantôt impurs, tantôt dénaturez, & quelquefois tous les deux enſemble. Que prédiſoient ces Oracles? Rien qui marquât l'infaillible connoiſſance des déterminations futures de la volonté libre. Pourquoi tant de raiſons? Ces Oracles ont ceſſé, les lévres menteuſes ſont devenues muettes, & quel que fût Apollon, en prédiſant qu'une Puiſſance ſupérieure le feroit taire, il avoit par-là décidé lui-même qu'il n'étoit pas un Dieu.

EUSEB. *ubi ſupra libb. 4. 5. 6.*

Plut. l. 6. Mais peut-être qu'un deſtin impérieux a formé la chaîne de tous les événemens, & qu'une inſurmontable néceſſité nous aſſujettit à ſes loix? Dans cette ſuppoſition, un ſeul Etre parfait n'éxiſte pas plus que la multitude des Dieux.

Quiconque embraſſe ce dogme inſenſé, contredit l'idée naturelle qu'il a d'une Providence, & dément ſon propre cœur. Il n'y en a point qui ne ſente au dedans de lui-même qu'il eſt dans la main de ſon conſeil, qu'il peut vouloir ou ne pas vouloir, choiſir un objet,

objet, ou lui en préferer un autre tout différent. Nos déliberations, nos doutes, nos éloges, nos censures, nos loix, nos châtimens, nos récompenses, tout en nous & hors de nous, est la preuve de notre liberté, & elle est si bien de notre fond, que l'Etre même qui nous la donne, semble s'assujettir à ne la contraindre jamais. EUSEBE DE CESAREE.

Le Paganisme ainsi réfuté, que lui reste-t-il, sinon de porter ses regards vers la plus ancienne des Religions, celle des Hébreux? Ce Peuple n'est pas au rang des vastes Empires, mais il est dès l'origine du Monde. Ce Peuple ne met ni son bonheur, ni sa gloire à conquérir des Royaumes: Un caractere plus grand le releve; il reconnoît un Dieu éternel, unique, Créateur, & il en a reçu des loix directes. Ce peuple favorisé du Ciel par d'insignes miracles, compte une suite nombreuse d'hommes vénérables, à qui l'Eternel a daigné se communiquer, & confier ses secrets. Ce Peuple, déja si croyable dans ce qu'il raconte de sa propre histoire, est encore soûtenu de témoignages étrangers qui dépose nt pour elle. Théophraste, Hécatée, Clearque, Numénius, Cheriles, Hermippe, Abydene, Eupoleme, Artapan, Aristée mettent à ses Ecrits le dernier sceau de la certitude humaine. Ils sont si antiques les Livres de ce Peuple, ils sont si sublimes, si sages, si sensiblement divins, que les Nations les plus célébres, les plus sçavantes, les Grecs sur tout, en ont tiré ce que leur Philosophie a de majestueux & de vrai. Ce qui se trouve semé dans Platon même sur l'origine du Monde, sur sa fin, sur l'immortalité de l'ame, sur la nature du vrai bien, sur la résurrection * générale des morts, sur le couronnement des justes,

Idem. l. 7.

Lib. 8.

Lib. 9.

Libb. 10. 11. & 12.

* PLAT. in Politic. Id. de Republ. lib. 10.

EUSEBE DE CESARE'E. juſtes, & ſur la perte des impies, ſur le principe & ſur l'ordre de nos devoirs, n'eſt qu'un extrait informe & groſſier de ce que renferment les Ecritures des Juifs.

D'où vient donc que nous n'embraſſons pas la ſageſſe des Grecs, puiſqu'elle reſſemble en tant d'articles à celle des Hébreux, ce Peuple inſtruit par le Ciel même? D'où vient? C'eſt que ces Philoſophes plagiaires de Moïſe & des Prophétes, en ont altéré la doctrine; c'eſt qu'aux véritez ſaintes qu'ils en ont dérobez, ils ont joint des erreurs & des fables impies; c'eſt qu'aucun ne s'accorde avec lui-même, & que chaque ſecte en veut à la ruïne de l'autre; c'eſt enfin que nous ne quitterons jamais les pures ſources, pour des eaux troubles & corrompuës; l'infaillible révélation de Dieu, pour la parole trompeuſe des hommes.

Libb. 13. 14. & 15.

TELLE eſt l'idée générale de la *Préparation Evangélique*, d'où l'Auteur paſſe à la *Démonſtration* du Chriſtianiſme. Euſebe y attaque les Juifs, & les convainc par leurs Ecritures mêmes, qu'ils ne poſſédoient la vraye Religion qu'en image; que leur Loy n'étoit qu'une préparation, ſemblable à ces figures modelées, & à ces eſquiſſes dont les deſſeins ne ſont pas arrêtez; que cette premiére Loy en attendoit une autre, qui devoit être l'accompliſſement & la perfection de la premiére; que toutes les Nations devoient s'y ſoûmettre ſucceſſivement, puis toutes enſemble; que les Chrétiens ſont le Peuple héritier des promeſſes, le Peuple enté ſur l'ancienne tige de la race d'Abraham; que Jeſus-Chriſt leur Chef eſt le Verbe de Dieu fait homme, qu'il eſt avant toute créature, & éternellement engendré dans le ſein du Pere; que toutes les pro-

EUSEB. *Dem. Ev. l.* 1.

Idem. l. 2. & 3.

Idem. lib. 4. & 5.

prophéties, tout le corps des anciennes Ecritures, toutes les révolutions de l'Etat Judaïque, toutes les loix, toutes les cérémonies de la premiére alliance ne menoient qu'à lui, n'annonçoient que lui, ne figuroient que lui. Il étoit en Adam le pere de la poſtérité des Saints; innocent, vierge & martyr en Abel; réparateur de l'Univers en Noë, béni en Abraham, ſouverain Prêtre en Melchiſédech, volontairement offert en Iſaac, chef des Elûs en Jacob, vendu par ſes freres dans Joſeph, voyageur & fugitif, puiſſant en œuvres, & Légiſlateur dans Moïſe, ſouffrant & abandonné dans Job, haï & perſécuté dans la plûpart des Prophétes, vainqueur en David, & Roi des Peuples, pacifique en Salomon, & conſécrateur d'un nouveau Temple, enſeveli & réſuſcitant en Jonas, image naïve de ſa fin & de ſon retour à la vie. Les Tables de la Loy, la Manne du déſert, la Colonne lumineuſe, le Serpent d'airain, la Pâque, étoient les ſymboles de ſes dons & de ſa gloire. Avant qu'il parût on avoit déſigné le tems précis de ſa manifeſtation, on avoit nommé ſes Peres ſelon la chair, on avoit fixé le lieu de ſa naiſſance, on avoit parlé du Précurſeur qu'il devoit avoir, on avoit vû dans la vocation de ſes Apôtres le berceau de ſon Egliſe, on avoit circonſtancié la trahiſon du Diſciple ingrat; tout enfin avoit été marqué d'avance, & Jeſus-Chriſt a tout rempli, tout éxécuté: il eſt donc le vrai Meſſie, & il ne reſte ni excuſes, ni défenſes, ni prétexte à l'incrédulité de la Synagogue.

EUSEBE DE CESARE'E.

Idem. l. 6.

Idem lib. 7. 8. 9. & 10.

On ne ſçauroit bien faire comprendre à ceux qui n'ont point d'habitude avec les Ouvrages anciens, quel éclat celui-ci répand ſur les Livres ſacrez. Il ſçait, pour ainſi dire,

EUSEBE DE CE-SAR'E. en extraire l'ame, & cette ame eſt Jeſus-Chriſt qu'il y découvre par tout, qu'il expoſe ſi à découvert, que nul œil ne le peut méconnoître. Aucuns ſens forcez ni arbitraires dans ces doctes explications. C'eſt le ſimple, le naturel, l'unique vrai; & on ne ſçauroit en imaginer d'autres; qu'auſſi-tôt on ne tombe dans l'abſurdité la plus groſſiere. Tel eſt le grand mérite de nos premiers Ecrivains, il faut leur en accorder la loüange; ils ont porté au plus haut point l'intelligence de l'Ecriture. Leurs études, leurs recherches n'avoient auſſi d'autre objet qu'elle. Ils en étoient ſi pénétrez, ſi remplis, que leur ſtyle même en a toute la teinture, & preſque la dignité. On voit qu'en la citant, ces extraits partent de leur cœur, autant que de leur mémoire, & du fond de leur ſujet. Heureuſe familiarité, qu'inſenſiblement nous avons laiſſé perdre; & toutefois ſans laquelle nos Ecrits de Religion ne peuvent rien avoir de touchant, de ſolide, ni de majeſtueux.

Tant d'Ouvrages qui aſſûroient aſſez la gloire d'Euſebe, n'avoient pourtant pas encore épuiſé ſes connoiſſances, ni ſatisfait ſon zèle. Il entreprit une *Hiſtoire Eccleſiaſtique*, & il la conduiſit juſqu'au premier Concile univerſel. Ce morceau ne devoit pas ſeulement être cher à l'Egliſe, parce qu'il perpétuoit le ſouvenir édifiant de la vertu courageuſe de ſes premiers Saints; il devoit de plus ſervir d'appui à la Religion même, qui établit la plus puiſſante de ſes preuves ſur ſa propre hiſtoire. Dans celle dont nous parlons, s'offre par tout cette preuve éclatante. Les faits n'y ſont pas de ſimples faits, ils y deviennent des principes de croyance, ou même des démonſtrations d'autant plus fortes, qu'elles ſont plus ſenſi-

bles,

bles. Il y régne de plus cette noble ſimplicité qu'on aime tant dans les récits, & qui eſt en quelque ſorte la caution de leur vérité. On n'y découvre de ſoin qu'à l'égard de l'éxactitude; & encore cette éxactitude, il n'eſt pas donné à chacun de ſçavoir combien, en fait d'hiſtoire, elle éxige de ſoins & de recherches. Les mouvemens qui avoient agité l'Egliſe durant trois ſiécles, étoient ſi nombreux, & ils tenoient ſi étroitement aux affaires de l'Empire; cette Egliſe étoit ſi répanduë, les perſécutions & l'héréſie lui avoient laiſſé ſi peu de repos, qu'il falloit pour embraſſer toutes ſes révolutions, la ſuivre dans ſes immenſes progrès, & parcourir toutes les Archives des Egliſes particulieres. Euſebe raſſemble ces Mémoires diſperſez, il donne la ſucceſſion des Evêques des grands ſiéges, lumiére néceſſaire à la Chronologie pour ſe guider; il marque les différentes erreurs qui s'étoient élévées, & le tems de leurs chûtes aux pieds de la foy; il expoſe la ſuite des perſécutions & leurs circonſtances; il rapporte les actes ſincères des premiers Martyrs; il ſuit les principaux événemens de la vie de nos grands Hommes, & tout cela eſt ſuivi encore d'une ample *Chronique*, où les dattes ſacrées conciliées, autant qu'il ſe peut, avec les dattes profanes, fourniſſent d'innombrables ſecours à l'étude critique des ſaints Livres. Un Evêque qui ſçavoit ſuffire à ces immenſes recherches, & aux ſoins de ſon miniſtère dans des tems difficiles, ne devoit pas être ſi Courtiſan qu'on l'a dit, ou ſon éxemple prouve qu'il eſt permis de l'être pourvu qu'on le ſoit comme lui. EUSEBE DE CESARE'E.

LA MORT de Conſtantin ramena le trou-

EUSEBE DE CE'SARE'E.

ble dans l'Empire, & l'affliction dans l'Egliſe. De ſes trois fils qui ne purent s'accorder, Conſtance devenu ſeul Maître, ſe déclara protecteur de l'Arianiſme, chaſſa de leurs Siéges les Evêques orthodoxes, aſſembla Synodes ſur Synodes, & foulant aux pieds toute forme de jugement canonique, ſembloit vouloir aſſujettir la Doctrine au ſeul caprice de ſes décisions. Mais envain il le tente. Au milieu des violences de la tempête, le vaiſſeau de la foi demeure immobile. Si l'orage entraîne le grand Oſius, & même le Concile de Rimini, tout le reſte ſe tient inébranlable. L'ancienne vérité n'eſt ni altérée, ni méconnuë. Athanaſe & Hilaire de Poitiers à la tête de ſes autres défenſeurs, la tranſmettent pure malgré les artifices du menſonge, & les efforts de l'autorité. Mais un plus grand péril menaçoit l'Egliſe, & Dieu lui réſervoit un nouveau genre de perſécution, comme pour la faire paſſer par toutes les épreuves concevables.

JULIEN ſurnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE. AMM. *lib.* 21. & 22. SOCR. *l.* 3. *c.* 4.

Julien que la foibleſſe de ſon âge avoit à peine ſauvé des meurtres de ſa maiſon, ſe vit, contre tout eſpoir, revêtu de la Dignité Impériale, & ſucceſſeur de Conſtance. Alors ſe déploya la haine que ſon ſein recéloit contre nous. Son Chriſtianiſme ſimulé ne connut plus de contrainte, & le fonds idolâtre qu'il cachoit parut enfin avec liberté. Le voilà qui fait r'ouvrir les Temples profanes, qui offre de l'encens aux pieds de leurs Autels, & qui joint aux titres d'Auguſte & de Ceſar, celui de ſouverain Pontife des Dieux. Il appelle auprès de lui Maxime & Chryſanthe, les plus zèlés partiſans de la divination Payenne; il s'éxerce avec eux dans cette ſcience, frivole & impie; ce n'eſt par tout que ſacrifices,

fices, qu'enchantemens, qu'évocations de Démons: on cherche l'avenir dans les entrailles des animaux, on le cherche dans le sang même des hommes, & pour le trouver mieux, on ajoûte aux anciennes superstitions des pratiques, s'il se peut, encore plus criminelles.

Quelle étoit l'affliction de l'Eglise à la vûë de tant d'horreurs! Elle se crut prête de voir une seconde fois le glaive du martyre tiré pour la ruïne de ses enfans. Mais Julien n'ignoroit pas qu'ils étoient (a) inébranlables dans les supplices, que leur courage s'en accroissoit, & qu'un Chrétien dans les tourmens y est la preuve de la divinité de sa Doctrine. Au lieu des proscriptions & des violences, il employa l'artifice & la douceur. Il ne voulut pas effrayer par un appareil terrible; durant près de quatre siécles ce moyen n'avoit pû réussir; il voulut engager par les caresses, & prendre les cœurs par l'attrait des récompenses: séduction presque toûjours infaillible. Les Magistratures, les emplois, les honneurs, les priviléges ne furent donc accordez qu'au Payen, & le Fidéle s'en vit exclus: la liberté des Ecoles Chrétiennes fut restrainte, les dissensions des Evêques furent adroitement ménagées, on promit aux Juifs de rebâtir la Cité Sainte avec son Temple, & d'y offrir avec eux au Dieu Créateur; & enfin si quelqu'un périt, ce fut toûjours sous des prétextes où la Religion sembloit n'avoir point de part, quoiqu'elle en fût le premier motif, & qu'en secret on allumât contre nous, qu'on favorisât du moins, la fureur des Idolâtres, toûjours obstinez à nous perdre.

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE. GREG. NAZ. *Orat. 3. in Jul.* THEODORET. *Hist. l. 3. capp. 26. & 32.*

JULIAN. *Epist. ad Com. Judæor.*

Mais

(a) Tanquam apes ad alvearia, sic illi (*Christiani*) ad Martyria. JULIAN. *contra Galil.*

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Mais que peut tout l'art humain contre la puiſſance de Dieu ? Celui qui répand ſur les ſiens un eſprit de force dans les affreux dangers, leur accorde-t-il moins un eſprit de prudence contre les piéges de l'ennemi ? L'induſtrieuſe politique de Julien ne put enlever de ſujets à la foy. Il apprit ſeulement à ſa honte, & à celle de ſes Dieux, que la même Egliſe qui enſeigne à vaincre pour Jeſus-Chriſt les tourmens & la mort, inſtruit autant à mépriſer les vains honneurs qu'elle acheteroit du prix de ſa Doctrine.

Il ne reſtoit plus qu'un ſecours à Julien, & il l'employa : c'étoit d'écrire lui-même, & d'entreprendre la réfutation de nos dogmes avec l'apologie des ſiens. L'Univers ſurpris vit donc un Empereur devenu Controverſiſte, & pour ainſi dire, plaider la cauſe des Idoles. Ces difficultez nous reſtent dans un Ouvrage de *ſaint Cyrille* qui les détruit toutes en les produiſant, & je rapporte ici les principales, avec les doctes réponſes de ce Pere.

JULIAN. *contra Galileos.*

Apud CYRIL. *adv. Jul. l.* 1.

Julien oppoſoit d'abord à la Religion Chrétienne de n'avoir ni origine, ni fondement fixe dans l'antiquité, de s'éloigner également de la Théologie des Juifs, & de celle des Grecs; de n'être enfin qu'un aſſemblage bizarre d'opinions empruntées, où l'on ne découvroit ni ſuite ni ſyſtême.

Parler ainſi, c'étoit demander au Chriſtianiſme ce qu'on éxige d'une Secte de Philoſophes, & placer notre Doctrine au rang des inventions humaines. Comme ſi la Religion dépendante de Dieu ſeul, avoit d'autres fondemens que la vérité de ſa parole, & qu'il fût beſoin qu'à notre égard les articles en fuſſent liez par l'évidence. Il eſt vrai que nous renonçons à la ſageſſe des Grecs : mais pourquoi ?

quoi? C'eſt, dit ſaint Cyrille, que ces Grecs n'ont qu'une Théologie chancelante, incertaine, contradictoire, & il le montre par l'expoſition que fait Plutarque de leurs ſentimens : c'eſt (*a*) qu'ils ſont tous, & de bien loin poſterieurs à Moïſe, dont les Ecrits ſubſiſtoient, avant même que Cadmus eût transporté de la Phénicie dans la Gréce l'uſage des Lettres; c'eſt que Pythagore, Thales, Solon, & tous les autres n'ont de raiſonnable dans leurs Ecrits que ce qu'ils ont enlevé des nôtres; que cela même ils l'ont dépravé par de folles additions, tournant ainſi à leur perte, & à celle d'autrui, le plus pur & le plus ſacré de tous les dons. JULIEN ſurnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Venons au détail, pourſuivoit Julien; on éléve les Livres de Moïſe. Que renferment donc ces Livres qui ne ſoit viſiblement abſurde? Qu'eſt-ce que ce jardin délicieux dont ils parlent; & cette production de la premiére femme, qui contre l'ordre de la nature, ſort du côté du premier homme, dont elle *Lib.* 3.

ſe

(*a*) Ἐπειδήπερ Ἑλλήνων παῖδας ἐπί γε τοῖς σφῶν αὐτῶν διδασκάλοις φρονοῦσι μέγα, καὶ καλλιπλοεῖν ὄιονται τίνας Ἀναξιμάνδρας ἡμῖν καὶ Ἐμπεδοκλεῖς, Πυθαγόρας τε καὶ Πλάτωνας ὀνομάζοντες· προσιπάγοντες δὲ τούτοις καὶ τὰς ἑτέρας, αἳ τῶν ἀνοσίων αὐτοῖς δογμάτων γεγόνασιν εὑρεταὶ, καὶ ἵν' ἅπαξ εἴπω, τῆς ἀμαθείας πηγαί. Φέρε, λέγωμεν ὅτι διαφόροις μὲν δόξαις ἀντεγειρομένους ὥσπερ ἀλλήλοις καταθρῆσαι τις ἂν αὐτοὺς; ἀσύμβολον δὲ καὶ ἐφ' ἑκάστῳ τῶν ὄντων τὴν ἀπολογίαν εἰσφέρουσας. Εἶτα πρὸς τούτῳ καταδεικνύωμεν Μωσέα μὲν ἐν χρόνῳ τὰ πρεσβεῖα λαχόντα, καὶ δόξαν ὀρθὴν καὶ ἁπλανεστάτην περὶ τῆς ἀρχῆς τε καὶ ἀνωτάτω πασῶν οὐσίας εἰσηκομικότα, καὶ κοσμοποιΐας ἄριστα μνημονεύσαντα, καὶ νόμων τῶν εἰς εὐσέβειαν καὶ δικαιοσύνην ἐκ θαύματος βραβευτὴν, τοὺς δὲ παρ' αὐτοῖς ὠνομασμένους σοφοὺς, γεγονότας μὲν ὑστάτους καὶ νεωτάτους, κεκλοφότας δὲ τὰ ἐκείνου καὶ τοῖς ἰδίοις λόγοις ἐγκατακλώσαντας, εἰ καὶ μὴ εἰς ἅπαν ὑγιῶς ἰσχύσαι τε μόλις καὶ δόξαν ἁρπάσαι σεμνοπρεπῆ, καί τι τῶν ἀληθῶν ἐοικέναι λέγειν. CYRIL. ALEX. *Lib.* 1. *contra Julian.*

JULIEN surnommé l'APOSTAT. & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

se trouve la fille, la sœur & l'épouse?

Hé! qu'est-ce que la naissance de l'Océan & de Thétis qu'Hésiode fait naître du Ciel & de la Terre, reprend saint Cyrille? qu'est-ce que Cæus & Hypérion à qui le même Poëte donne une origine semblable? Vous insultez à nos Livres, parce qu'ils prêtent la parole au Serpent qui séduisit Ève; ô Julien, oubliez-vous que vos censures imprudentes retombent sur vous-même? Oubliez-vous le chêne de Dodône si miraculeux dans vos Poëtes, qu'il prononce des Oracles? Oubliez-vous qu'en mille endroits Homére fait parler les chevaux d'Achille; & qu'il préte de l'intelligence à ceux d'Hector & d'Antiloque? C'étoit une fiction, dites-vous. Mais Porphyre n'étoit pas un Poëte, c'étoit un Philosophe dont vous êtes l'admirateur; & ce Philosophe a donné du sentiment & de la voix au fleuve Nessus, qui, à l'entendre, salua Pythagore; mais Thespésion étoit un sage, & il dit que les arbres respecterent Apollone dans les Indes, & l'appellerent de son nom. Ce n'est pas qu'en répondant ainsi, nous voulions avilir nos Histoires jusqu'à leur comparer vos fables, à Dieu ne plaise: Nous ne voulons que découvrir la témerité de l'objection qui reprend en nous ce que vous croyez vous-même.

Plûtôt que de vous exposer au reproche d'adorer un Dieu auteur d'effets funestes, que ne nous imitez-vous, continuoit Julien? Nous reconnoissons dans Jupiter un Etre suprême, & seul tout-puissant; mais nous n'abaissons pas sa grandeur jusqu'au détail des soins de l'Univers, & nous l'en faisons reposer sur des Divinitez subalternes. Nous disons de Mars, par exemple, qu'il préside aux combats; d'A-

té,

té, qu'elle enfante la discorde ; de Mercure, qu'il inspire l'artifice & les fraudes, &c. Quelle Doctrine, répond saint Cyrille ! Est-ce donc que votre Jupiter ne suffit pas seul pour régir le Monde ? En ce cas, quel aveuglement de le nommer, & de le croire le Dieu suprême ! Tout au contraire, s'il peut tout, & si rien ne lui résiste, pourquoi, lui qui doit aimer les hommes, donne-t'il à Mars & aux autres un pouvoir dont ils abusent? JULIEN surnommé l'APOSTAT. & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Je ne dissimule point que ces réponses tranchantes & décisives contre un Idolâtre, ne pénétrent pas jusqu'à la racine de la difficulté. La chûte du premier homme, & ses circonstances, sont des articles où la raison n'a de prise, qu'autant qu'elle est soûtenuë par la certitude évidente de la révélation Divine : & il y aura toûjours dans ce mystère de grands prétextes pour l'impie qui ne voudra pas entrer dans les préliminaires de la foy. Saint Cyrille joint pourtant à ce que j'ai rapporté de lui, des éclaircissemens plus théologiques, & même philosophiques autant qu'ils pouvoient l'être, & par rapport au siécle, & par rapport à la matiére.

L'Empereur passant ensuite aux points de la Loy donnée aux Juifs, se jouë plus qu'il ne raisonne dans un sujet toutefois si grave. Mais ce qu'il aimoit singuliérement à nous opposer, c'étoit les grands Hommes du Paganisme, leurs talens pour les Arts, leur éloquence inimitable, leurs découvertes, & l'étenduë de leurs connoissances. Il comparoit leurs Ouvrages avec nos Ecritures, & son imagination enchantée des uns, ne trouvoit dans celles-ci qu'un style aride, languissant, défectueux, & triste. *Libb. 5. 6. & 7.*

Mais quoi, dit saint Cyrille, s'agit-il, pour

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

le salut des hommes, des ornemens du discours, & la science qui régle les mœurs a-t'elle besoin des secours de l'art ? La vérité d'une Religion est-elle dépendante de l'étude & des parures de ceux qui l'enseignent ? Ne sçauroit-on être vrai, sans être éloquent ? Est-il ici question de décider entre des Rhéteurs, & n'est-ce pas du fond des choses que nous disputons ? Qu'importe que les Parénéses d'Isocrate, les Poëmes de Phocylide & de Théognis l'emportent, quant aux tours, sur les Proverbes de Salomon ? Le point unique est de sçavoir si la Morale de celui-ci n'est pas infiniment supérieure à celle de ces Ecrivains profanes. Or, qui peut là-dessus faire entr'eux un paralléle sérieux ? Qui est-ce qui peut, sans rougir, lire d'un bout à l'autre quelques Dialogues de Platon même, & entre les autres, celui qui porte le titre de *Banquet* ? Où est la pudeur qui ne s'allarme des discours effrontez, des maximes scandaleuses qu'il y met dans la bouche d'Aristophane & d'Alcibiade ? La honte qu'il avoit (*a*) de les prononcer, ne devoit-elle pas lui défendre de les faire dire à ses Interlocuteurs, & quelquefois aux plus graves ? O adorateurs des Idodo-

(*a*) Αἰχύνεται μὲν ἔν (ὁ Πλάτων) καλὰ τὸ εἰκὸς, καὶ τοῖς ἀυλῆ λέγοις ἐπιρυθμιᾶ καὶ ἑτέρων εἶναι φησιν αὐτὰς, ὅτι δὲ ἐπαινεῖ τὸ χρῆμα, πῶς ἔστιν ἀμφιβαλεῖν; ἐπιτετίμηκε γὰρ τὰς ὧδε φρονεῖν ἐλομένας ἀδαμῶς. Ὦ φιλοσόφων μαθημάτων! ὡς σμικρὰν λίαν ἔνεστιν αὐτοῖς τὸ ὠνησίφορον, ἀνακόπτουσι τῶν νέων πᾶς ἡδονὰς, τὸν σώφρονα καὶ ἐπιεικῆ διαζῆν ἀναπείθουσι βίον. Εἰ δὲ συνεῖεν ὅτι καὶ θεοὶ συγγνώμονες τοῖς ἐρῶσιν εἶσι, κἂν εἰ γένοιντο πῶς, ἢ γυναίων, ἢ παίδων ἄδικοι τε καὶ ἀκρατεῖς ἁρπαγαὶ, φάττη τε καὶ πάντως ἀνεῖται σφίσι τὸ ἐξεῖναι μετ' ἐξουσίας, ὅπερ ἔλοιντο καὶ ψευδομοτεῖν. CYRILL. *contra Jul. lib.* 6.

doles, votre Apollon (*b*) a dit lui même que les Hébreux poſſédoient ſeuls la vraye ſageſſe ; oſerez-vous démentir la déciſion de celui que vous adorez?

JULIEN ſurnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Si vos Ecritures ont la force de vous élever à la plus haute ſageſſe, ſi vous y trouvez les principes de la ſcience univerſelle, comme Euſebe le ſoûtient, pourquoi donc êtes-vous ſi verſez dans la ſcience des Grecs, continuë Julien? Et pourquoi en effet? c'eſt que pour mieux combattre vos ſuperſtitions, vos erreurs & vos impiétez, nous avons beſoin de remonter aux Ouvrages qui en ſont les ſources. (*a*) C'eſt qu'en liſant vos Théologiens, vos fables & vos Philoſophes, nous en connoiſſons mieux le prix des véritez inſpirées de Dieu. En cet endroit ſaint Cyrille étale toutes les richeſſes de nos Ecritures, la ſublimité de leurs dogmes, la pureté de leurs leçons, la ſain-

EUSEB. *Præp. Ev. l.* 11 *capp.* 5. 6.

(*a*) Μυροῖ Χαλδαίοις σοφίαν λάχον ὑδ' ἅρ Ἑβραίοις
Αὐτογένητον ἄνακτα σεβαζόμενοι θεὸν ἀγνῶς. *Apollo. apud veteres.*

Τὴν δὲ ἔυρεσιν ὁ θεὸς Αἰγυπτίοις ἐμαρτύρησε Φοίνιξί τε καὶ Χαλδαίοις, Λυδοῖς τε καὶ Ἑβραίοις. *Idem apud* PORPHYR. *lib. de Orac.*

(*a*) Ἄκουε ἠρανὲ, καὶ ἐνωτίζου γῆ. Ἰδὲ γὰρ, ἰδὲ τὸ Ῥαψάκου πάλιν τῆς τοῦ Θεοῦ δόξης κατευρύνεται στόμα, καὶ ἀδικίαν εἰς τὸ ὕψος λαλεῖ, καθὰ γέγραπται, καὶ τῆς καθ' ἡμῶν γλωσσαλγίας ἄδην, ὡς ἔοικεν, ἡγεῖται τὸ ἄμετρον. Ἀπόχρη μὲν ἓν ἡ Θεόπνευστος γραφὴ, καὶ πρὸς γε τὸ δεῖν ἀπορᾶναι σοφὺς καὶ δοκιμωτάτους, καὶ διαρκεστάτην ἔχοντας σύνεσιν, τὰς ἐντεθραμμένας αὐτῇ, δεδεήμεθα δὲ πρὸς τοῦτο τὸ σύμπαν κάδηνος τῶν ἔξωθεν διδασκάλων. Ἐπειδὴ δὲ ἐστι γλυκὺ τὸ πάντα εἰδέναι, ταύτη τοι καὶ μάλα ἐμφρόνως καὶ τὰς τῶν Ἑλλήνων πολυπραγμονοῦμεν δόξας, ἃς δὴ καὶ ἀφ' ἑκάστων συνειλόγασι τῶν πραγμάτων, πρὸ γε τῶν ἄλλων ἐπὶ Θεῷ. Εἶτα γελοίως αὐτὰς ἀποσμὴν πεποιήμεθα, μυρίας μὲν ὅσας καὶ ἀριθμῷ κρείττους θεὸς τιμᾶν ἠρημένας, καὶ ἀκαθάρτων δαιμονίων σεσόντας πλήθη, καὶ αὐτοῖς τάχα κε τοῖς αὐτὰ προσκυνοῦσιν ἀγνοεμένην, &c. CYRILL. *Ibid. lib.* 7.

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

sainteté de leurs Auteurs. Sur tout qu'il eſt beau d'entendre ce qu'il dit de Moiſe, & le digne éloge qu'il fait de ſes Livres! Loin que la Gréce eût rien à lui comparer, il falloit que malgré ſa fierté, la Gréce (*a*) avoüât qu'elle n'étoit opulente que des larcins faits à ce grand homme.

Il reſtoit à Julien de tourner ſes inſultes contre la perſonne même de Jeſus-Chriſt. Celſe avoit déja tenté de l'avilir, & que n'en diſoit-t-il pas? A l'entendre, (*b*) il étoit né d'une femme ſans nom, * *réduite à vivre du travail de ſes mains*, & ce qu'il y a d'affreux, (Chré-

CELS. apud ORIG. l. 1.

* Κερνήτιδος.

(*a*) Εἶμι δὲ δὴ καὶ ἐπ' αὐτὸν ἤδη τὸν ἱεροφάντην Μωσέα. Εἶτα τίς ἐκείνῳ συφώτερος ἦλθεν ἐγγὺς καὶ παρὰ βραχὺ παρελθὼν διδασκέτω. Ἦν μὲν ἐν τῇ γλώσσαν Ἑβραίων, τό γε μὴν εἰς θεωρίας καὶ τὸ εἰς λόγους ἐντεχνὲς ἐκ ἀθαυμάστως ἔχων. Ἐντόλεμος γὲν ὁ ἱστορικὸς τὰς ἐπ' αὐτῷ λόγους συντιθεὶς, ἐν τῷ περὶ τῶν ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ βασιλέων φησὶν ἐναργῶς, Μωσέα δὲ πρῶτον γενέσθαι σοφὸν, καὶ γραμματικὴν τοῖς Ἰουδαίοις παραδοῦναι, τὴν τὸ τηλικόνδε τύχος πᾶν γενεσιμένην. Φοίνικας δὲ παρ' αὐτῶν κατακτήσασθαί τε τὴν ἐπιστήμην, ὧν δὴ καὶ ὁμόρους ὄντας Ἰουδαίοις, παραδοῦναι δὲ τοῖς Ἕλλησι παισὶ Κάδμον δηλονότι παρ' αὐτοῖς γενόμενον, καὶ αὐτὰ δὲ διδάξαντα τὰ πρῶτα στοιχεῖα. Et paulo poſt ὅτι τοίνυν καὶ αὐτὴ τῶν πρώτων στοιχείων ἐπιστήμη παρ' Ἑβραίων ἦκει τοῖς Ἕλλησι μεσολαβοῦντος τοῦ Κάδμου, κάτω συρέτω τὴν ὀφρύν, ὁ φάναι τολμήσας Ἰουλιανὸς τῇ χάριν ὑμεῖς τῶν παρ' Ἕλλησι παιδεύσεσθε μαθημάτων, εἴπερ αὐτάρκης ὑμῖν ἐστιν ἡ τῶν ὑμετέρων γραφῶν ἀναγνωσις; CYRILL. *Ibid.*

(*b*) Μετὰ ταῦτα προσωποποιεῖ Ἰουδαῖον αὐτῷ διαλεγόμενον τῷ Ἰησοῦ, καὶ ἐλέγχοντα αὐτὸν περὶ πολλῶν μὲν, ὡς οἴεται, πρῶτον δὲ ὡς πλασαμένου αὐτὸς τὴν ἐκ παρθένου γένεσιν· ὀνειδίζει δ' αὐτῷ καὶ ἐπὶ τῷ ἐκ κώμης αὐτὸν γεγονέναι Ἰουδαϊκῆς, καὶ ἀπὸ γυναικὸς ἐγχωρίας καὶ πενιχρᾶς, καὶ χερνήτιδος. Φασὶ γε αὐτὴν καὶ ὑπὸ τοῦ γήματος, τέκτονος τὴν τέχνην ὄντος, ἐξεῶσθαι ἐλεγχθεῖσαν ὡς μεμοιχευμένην· Εἶτα λέγει ὡς ἐκβληθεῖσα ὑπὸ τοῦ ἀνδρὸς, καὶ πλανομένη ἀτίμως σκότιον ἐγέννησε τὸν Ἰησοῦν. καὶ ὅτι ὁ τος διὰ πενίαν εἰς Αἴγυπτον μισθαρνήσας κἀκεῖ δυνάμεών τινων πειραθεὶς, ἐφ' αἷς Αἰγύπτιοι σεμνύονται, ἐπανῆλθεν, ἐν ταῖς δυνάμεσι μέγα φρονῶν, καὶ δι' αὐτὰς θεὸν αὐτὸν ἀπηγόρευσε. ORIGEN. *Contra Cels. lib.* I.

(Chrétiens, pardonnez moi si j'ose le redire) d'une femme chassée par l'Epoux qu'elle avoit déshonoré par son crime avec le Soldat *Panthere*. L'impie corrompant le récit de nos Evangiles, avoit ajoûté que Marie pour cacher le vice de la naissance de son Fils, l'avoit transporté en Egypte, que la misére y avoit contraint à la servitude ce malheureux enfant, qu'il s'y étoit fait initier dans les mystéres enchanteurs dont l'Egypte étoit si curieuse; que ce funeste sçavoir l'avoit engagé dans la suite aux entrepriſes de la séduction, & qu'enfin rempli de ces secrets impurs, il étoit revenu dans sa patrie, où sa fausse puissance l'avoit fait donner & recevoir comme un Dieu. Mais ces noires circonstances, inventées par la seule passion de nous nuire, avoient été trop bien détruites par Origene, & Julien n'étoit pas assez imprudent pour les reproduire; il aima mieux reprocher à Jesus-Christ ses souffrances & sa mort, dire de sa Divinité, qu'elle étoit une chimére de saint Jean, qui l'avoit seul accréditée, répandre ses invectives sur les autres Disciples, broüiller toutes nos Histoires, chercher contre nos dogmes, en les travestiſſant, des prétextes de satyre ou de fades ironies, n'épargner enfin de tout l'Evangile que les miracles, si évidemment certains qu'il fallut pourtant en convenir, ainsi que Celse y avoit lui-même été contraint. Aveugles qui ne voyoient pas que ce fondement posé, l'édifice de la foy s'élevoit tout seul, & restoit inébranlable.

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Ibid.

Apud CYRILL. *libb.* 6. & 8.

Derniére ressource du Prince infidele: il imagina que pour nous détruire, il n'étoit question que de nous opposer à nous-mêmes. Les Galiléens, disoit-il, car il ne nous désignoit que par ce nom de mépris, reconnois-

JULIEN surnommé l'APOSTAT, & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

sent la Divinité des Loix, des Cérémonies, & de tout le Culte Judaïque. Cependant ils ont abrogé ces Loix, changé ces Cérémonies, & détruit tout ce Culte. O étrange contradiction! Mais plûtôt, ô étrange difficulté, répond saint Cyrille! Julien qui se vante de tout sçavoir, ignore-t'il donc que l'Alliance passagere faite avec l'ancien Peuple, n'étoit que la figure, l'ombre, la préparation de l'alliance éternelle dont le Messie devoit être le Médiateur & le gage? Ce Messie tant promis & si desiré est venu; il a établi le sacrement de la seconde Alliance; il a certifié sa mission par ses prodiges, & Julien les avouë de même (a) que ceux de l'Ancien Testament. De quel côté est la contradiction? Du sien, ou du nôtre.?

C'est sans doute un bonheur pour la Religion que cet Ouvrage de saint Cyrille soit arrivé jusqu'à nous. On auroit pû juger qu'un Empereur habile & nourri dans le sein de la foy, ne l'auroit abandonnée que sur d'invincibles preuves; & pour certains esprits ces vaines présomptions décident. Mais ses difficultez encore subsistantes apprennent, & elles apprendront à tous les siécles que l'impiété ne parle que pour trahir sa foiblesse, ou pour donner par sa défaite plus de gloire & de puissance à la Vérité qu'elle combat.

APR'ES JULIEN qui périt dans une entreprise téméraire contre les Perses, tous les Em-

(a) Προσάγειν γε ἱερεῖα βωμῷ καὶ θύειν παρῃτήσατο. Πῦρ γὰρ φησὶν, ὁ κατέσχεν ὥσπερ ἐπὶ Μωσέως τὰς θυσίας ἀνάλισκον. Ἅπαξ τοῦτο ἐπὶ Μωσέως ἐγένετο, καὶ ἐπὶ Ἠλίου τοῦ Θεσβίτου πάλιν μετὰ πολλὰς χρόνους. JULIAN. apud CYRILL. lib. 10.

Empereurs ſont Chrétiens, & cependant le Paganiſme n'eſt pas encore abattu. Il ſubſiſte toûjours dans les cœurs, & s'y nourrit de l'ancien préjugé. Combien eſt grande la force de l'habitude! Rome accoûtumée depuis onze ſiécles à ſes Idoles, & à la licence de leur culte, ne pouvoit ſe faire à l'auſtérité du Chriſtianiſme. Sans ceſſe elle redemandoit les Dieux de Romulus, qui lui avoient, diſoit-elle, procuré tant de victoires, & dont la protection avoit élevé ſi haut l'ancienne République. Ce n'étoit pas le Peuple ſeulement qui voyoit avec chagrin & dépit ſes Temples renverſez; le Sénat lui-même n'avoit pas un zéle moins aveugle. De tems à autre, ce grand Corps députoit vers les Empereurs pour obtenir d'eux le rétabliſſement de l'antique Religion: cent ans après Conſtantin, les Princes étoient encore fatiguez de ces priéres importunes; & l'on voit dans ſaint Ambroiſe tout ce que le célébre Symmaque fit auprès de Valentinien, pour relever l'Autel de la Victoire.

En ce tems l'Etat, invincible ſous le grand Théodoſe, éprouve une foule de revers ſous ſes deux fils Arcade & Honorius. Tout ſe démembre, & tombe en ruïne. L'Occident eſt couvert d'une nuée de Barbares. Les Goths ſous la conduite de Radagaiſe, mettent tout en feu dans les provinces de l'Empire. Les Wandales, les Alains, les Suéves, appellés par Stilicon, ſe répandent dans les Gaules, & dévaſtent les Eſpagnes. Alaric vainqueur entre dans Rome, & l'abandonne à l'avarice du Soldat. Ataulphe plus cruel, la ravage une ſeconde fois avec plus de furie encore. Où avoit coulé le ſang des Martyrs, coule le ſang des perſécuteurs. La nou-

Zosim. *lib.* 5. Prosper. *chron.* Oros. *lib.* 7. August. *de Civit. Dei lib.* 5. Prosper. Jornand. Marcell.

JORNAND. *de Reg. Succes.* THEOPH. *Hist. Miscell. l. b.* 13.

nouvelle Babylone, orgueilleuse des trois cens triomphes qu'elle attribuoit à la faveur de Jupiter, tombe d'une chûte immense, & des débris de son vaste Empire sortent les puissans Royaumes qui n'étoient que ses Provinces. A cette décadence, le Christianisme redevient plus que jamais l'objet de la haine publique. Il est seul auteur de tant de désastres, c'est lui qui a irrité les Dieux, & causé leur inclémence. C'est lui qui a fait cesser leurs fêtes sur la terre, aboli leurs sacrifices, & fait oublier le chemin de leurs Temples. C'est donc lui que les Dieux poursuivent, & Rome n'est plus souveraine du Monde, parce qu'il n'y a plus pour eux ni Victimes, ni Autels dans son enceinte. Tout retentissoit de ces injustes reproches. Ils étoient même portez jusqu'aux oreilles du malheureux Honorius, à qui l'opprobre de l'Eglise étoit un surcroît de douleur, & la persécution impatiente de recommencer, n'attendoit qu'un Prince complice de ses fureurs.

SAINT AUGUSTIN.

L'AFRIQUE possédoit alors le plus ferme appui de l'Eglise, le cœur le plus sensible à ses intérêts, & le plus ardent à la défense de la Vérité, l'incomparable *saint Augustin*, la gloire de nos Annales. La nature qui semble mettre toûjours de la compensation dans ses faveurs, l'affranchit seul de cette Loy. Elle le fit naître avec tous les talens qu'elle partage, & réünit en sa personne tous les mérites particuliers, ceux même qu'il est rare de trouver séparément. L'élévation de son génie lui rendoit familiéres les plus hautes notions, & sa facilité les rendoit compréhensibles aux plus bornez, touchant

chant de la ſorte les deux extrémitez de la raiſon humaine. Les matiéres les plus obſcures, les plus abſtruſes, en paſſant par ſes mains, acquéroient de l'évidence & de l'ordre; les plus délicates, il les ſaiſiſſoit par un ſentiment vif, ſubtil & prompt; les plus ſtériles, il leur donnoit en les traitant, une fécondité, une abondance ineſpérées; celles qui ne ſembloient être ſujettes qu'à l'empire de l'imagination, il les ramenoit à des points fixes, & les enchaînoit en des raiſonnemens éxacts dont il n'écartoit que la ſéchereſſe. Jamais Auteur n'a tant écrit, ni ſur des ſujets ſi divers; & néanmoins ce mélange perpétuel ſi propre à faire naître la confuſion, n'en mettoit aucune dans ſes idées. Au milieu de ces paſſages bruſques, ſa préciſion ne le quittoit point, & l'on eût dit que la queſtion qu'il diſcutoit, étoit toûjours celle qu'il avoit le plus approfondie. Entant que Philoſophe, ſon vol alloit ſans écart aux vûës génerales, & tout équitable eſtimateur conviendra que ſes principes ſpéculatifs, quoiqu'expoſez par occaſion, & preſque en courant, ſont le plus ſublime effort de génie où la Métaphyſique ſoit parvenuë. Comme Théologien, il embraſſoit tous les points de la Doctrine Chrétienne, ſoit dogmatique, ſoit morale, dont il ne manquoit jamais de raſſembler les preuves, de concilier les parties, de faire découvrir les rapports, le ſyſtême & l'harmonie. En qualité de Controverſiſte, ſon nom ſeul étoit l'effroi de l'erreur. La défaite des Manichéens, ſecte déteſtable qui affligeoit l'Egliſe depuis près d'un ſiécle & demi, avoit été comme ſa premiere victoire. Bien-tôt il en remporta de nouvelles ſur Pélage & ſes

SAINT AUGUSTIN.

adroits

SAINT AUGUSTIN.

adroits partisans, sur les restes de l'Arianisme mal dompté, sur l'inflexible obstination des Donatistes tant de fois condamnez, & toûjours remuants; & enfin ses derniers jours le trouverent les armes à la main, contre le demi-Pélagianisme, qui resserrant moins que Pélage, mais trop encore, les droits de Dieu sur sa créature, donnoit à l'homme une indépendance superbe qui limitoit la nécessité de la grace. Cette matiére épineuse, où il faut en quelque sorte marcher entre deux précipices, étoit, pour ainsi dire, le domaine de saint Augustin, & l'Eglise lui en a plus d'une fois confirmé la possession, en reconnoissant sa doctrine dans celle de ce grand homme. Quoiqu'esprit rare par sa pénétration & par ses connoissances, il sçavoit encore, ce que je n'admire pas moins, être homme avec les autres hommes, par les tours simples de l'instruction, & par l'aimable facilité de ses mœurs. Ses Lettres surtout lui méritent cet éloge. Elles discutent la plûpart d'importantes questions, mais toûjours elles ménagent à son cœur des occasions d'épanchement & de tendresse. On sent qu'il n'affecte pas d'aimer, mais qu'il aime. Le langage de la sincérité est bien facile à distinguer de celui de l'esprit seul. Dans ses Ecrits, monumens admirables qu'on ne loüera jamais trop, & qu'on n'étudiera jamais assez, tout est lumiére ou onction, tout intéresse, tout plaît. Son style, quoi qu'il represente un peu trop celui de son siécle, a d'ailleurs des mouvemens vifs, des images grandes, nettes, sensibles, & un tour ingénieux, qui cependant ne tient rien de l'art, & jamais ne s'écarte du fil de la nature. Nul homme aussi n'a joüi d'une réputation

plus

plus éclatante, ni plus étenduë. Ce n'étoient pas les Fidéles ſeuls qui l'éxaltoient à l'envi; les Payens eux-mêmes donnoient les mains à tant d'éloges. Et qu'y a-t-il de moins ſuſpect que la loüange d'un parti, je ne dis pas dont on a été long-tems, & dont on n'eſt plus; je dis d'avantage, d'un parti dont on a pris le contraire? SAINT AUGUSTIN.

Ce fut donc un tel défenſeur qui ſe chargea de nous venger des affronts que nous faiſoit l'Idolâtrie irritée par ſes nouvelles diſgraces. Saint Auguſtin compoſa dans cette vûë le grand & docte Ouvrage de la *Cité de Dieu*. Il entreprit d'y établir la vérité de la Religion Chrétienne qu'il nomme la Cité de Dieu, ſur les ruïnes du Paganiſme, qu'il appelle la Cité du Monde. L'éxécution de ce vaſte deſſein eſt partagée en vingt Livres, dont je vais donner, au moins des dix premiers, une idée générale, & plûtôt une Table qu'un extrait entier; car où tout ſe trouve également précieux, le choix eſt difficile. Ce que l'on prend laiſſe trop de regrets pour ce qu'on laiſſe.

Les Payens, & cela doit s'entendre de ceux qui ſe piquoient de plus de lumiére, n'étoient pas unanimes ſur les avantages de leur culte. Les uns ſoûtenoient qu'il étoit un infaillible préſervatif contre les maux préſens; les autres, qu'il n'écartoit pas à la vérité toutes les infortunes attachées à notre condition; mais qu'il ouvroit de sûres entrées à une vie heureuſe après les malheurs de celle-ci, & ſaint Auguſtin renverſe juſqu'aux fondemens de ces vaines opinions.

Il remarque contre la premiere, que dans les extrêmes calamitez de l'Empire, & durant que l'ennemi ravageoit tout, les Temples AUGUST. *de Civ. Dei. l.* 1. *c.* 1.

SAINT AUGUSTIN.

ples Chrétiens furent les seuls asyles que respecta sa fureur : qu'ainsi l'Eglise est injustement accusée des maux dont elle a seule garanti. Divers témoignages prouvent en effet (*a*) que dans le Sac de Rome, le glaive des Barbares ne fit grace qu'aux Chrétiens, & qu'Alaric défendit qu'on inquiétât aucun de ceux qui s'étoient réfugiez dans les *Basiliques*, principalement dans celles de saint Pierre & de saint Paul. Les Dieux ont donc moins fait pour les Idolâtres que Jesus-Christ même. Et comment ces Dieux auroient-ils sauvé Rome? Purent-ils défendre la déplorable Troye contre les armes d'Agamemnon, & contre la colere d'Achille? Malgré la religion de Priam, les priéres d'Enée, & les sacrifices d'Hector, le fer & la flamme détruisirent la premiére Ville de l'Asie, protegée par Apollon, par Mars, par Diane, par Venus, par Latone, & par le Xante.

Ibid. c. 2.

HOM. *Iliad. l. 22.*

Il est vrai que la ruine de Rome enveloppa des Fidéles & en grand nombre. Mais quelle différence entre des destinées semblables à l'extérieur! Tout périssoit pour l'Infidéle, au moment qu'il périssoit lui-même. Victime tout ensemble de ses malheurs & de son désespoir, il souffroit sans fruit, sans consolation & sans consolateur. Au contraire, le Chrétien soûtenu de sa foy, restoit inébranlable, & presque tranquille au milieu de sa ruïne. Qu'importoit qu'on lui ravît ses biens? Son détachement en avoit prévenu

AUGUST. *ubi sup. cap.* 10. 12. 13. & 16.

(*a*) Alaricus præcepit suis ut si qui in sancta loca, præcipuèque Apostolorum Petri & Pauli Basilicas, confugissent, hos imprimis inviolatos securosque esse sinerent. OROS. *l.* 7. *c.* 39. *Vide &* HIERON. *Epist.* 154. *ad Principiam. &* SOZOM. *l.* 9. *c.* 10.

nu la perte ; qu'on refusât à ſes cendres les honneurs de la ſépulture? ces dépoüilles terreſtres, joüets du tems & du trépas, n'étoient à ſes yeux que de vils dehors, & le voile infirme qui cache l'homme véritable. Les Vierges étoient expoſées aux inſultes & à la violence ; mais leur innocence demeuroit ſans atteinte, & (*a*) leur malheur étoit le crime d'autrui. Les Captifs étoient chargez d'opprobres & de chaînes ; mais la liberté des enfans de Dieu, qui conſiſte à n'obéir qu'à lui, les rendoit plus indépendans que le vainqueur ne l'étoit lui-même ; & ce qu'ils avoient à ſouffrir, combien étoit-il adouci par les conſolations ſecrettes de l'Eſprit qui habitoit en eux? Ils ſçavoient d'ailleurs que ſous un Etre équitable il n'y a point d'afflictions innocentes, ni indifférentes ; qu'elles ſont toutes ou de juſtes châtimens, ou de ſalutaires épreuves. Dans cette perſuaſion religieuſe, ils portoient avec joye le poids de la ſouffrance temporelle, ou comme pénitents, ou comme objets de la ſévérité jalouſe de Dieu. Heureux dans cette paix amére, tandis que le Payen, à l'étonnement de l'Univers (*b*) attendri ſur ſa chûte, couroit en furieux amuſer, ou étourdir ſa douleur dans les théâtres, & n'en ſortoit que plus SAINT AUGUSTIN.

(*a*) Duo fuerunt, & unus adulterium commiſit. *Vetus Declam. apud* AUGUST. *de Civ. Dei. l.* 1. *c.* 19.

(*b*) O mentes amentes, quis eſt hic tantus non error, ſed furor ut exitium veſtrum plangentibus Orientalibus Populis, & maximis Civitatibus in remotiſſimis terris publicum luctum mœroremque ducentibus, vos theatra quæreretis, intraretis ; & multò inſaniora quam fuerant antèà faceretis? AUGUST. *de Civ. Dei. l.* 1. *c.* 33.

SAINT AUGUSTIN. *Idem. lib. 2. 3. 4.*

plus dévoré de ſes peines. Saint Auguſtin deſcend enſuite au détail des malheurs qu'avoit eſſuyez l'Empire avant le Chriſtianiſme, & il en trouve d'innombrables; preuve que la Religion de Jeſus-Chriſt n'eſt point la cauſe de ceux qu'on lui impute, & que l'Idolâtrie n'eſt pas contre les maux le puiſſant rempart qui les repouſſe. Arnobe avoit employé déja cet argument dans une queſtion ſemblable: il faut reconnoître pourtant qu'il eſt ici plus ſolide encore, & plus nerveux. C'eſt que S. Auguſtin y entre plus avant dans les cauſes de ces diſgraces, qu'il fait naître des crimes du Paganiſme, ſouvent commandez par ſes Dieux, & preſque toûjours autoriſez par leurs éxemples. Je ne rapporterai point ce qu'il dit ſur cet article, quoique tout y ſoit curieux & recherché. On imagine aiſément que la fable maniée par un ſi grand homme qui lui faiſoit l'honneur de la réfuter, n'avoit jamais paru ſi contradictoire, ni plus impie.

Ci-deſſus p. 59. & ſuiv.

AUGUST. *ibi ſup. l. 5.*

Pour ne laiſſer aucune reſſource à l'erreur, il falloit encore détruire la penſée de quelques-uns qui rapportoient à la deſtinée l'ancienne grandeur de l'Empire. On connoiſſoit des protecteurs de ce vain ſyſtême, & entr'autres un (*a*) L. Tarutius Firmanus, qui avoit

(*a*) L. quidem Tarutius Firmanus familiaris noſter, imprimis Chaldaicis rationibus eruditus, Urbis etiam noſtræ natalem diem repetebat ab iis partibus quibus eam a Romulo conditam accepimus, Romamque, cum eſſet in jugo luna natam eſſe dicebat, nec ejus facta canere dubitabat. O vim maximam erroris! Etiamne Urbis natalis dies ad vim ſtellarum & lunæ pertinebat? Fac in puero referre, ex qua affectione cœli primum ſpiritum duxerit, num hoc in latere & in cæmento ex quibus Urbs effecta eſt potuit valere? CIC. *de Divinat. l. 2.*

avoit tiré l'horoſcope de Rome ſur l'obſervation des ſignes céleſtes, qui avoient, diſoit-il, préſidez à ſa naiſſance. Cicéron n'avoit pas épargné cette chimére, ni tout ce qui alloit à ſuppoſer dans le deſtin quelque choſe de réel & d'efficace. Mais ſaint Auguſtin prend les choſes encore de plus haut. Il traite à fond de la liberté de l'homme, dont la certitude s'oppoſe à la *fatalité* payenne, & démontre la preſcience de Dieu contre Cicéron lui-même, qui la nioit, à peu près comme les Sociniens la conteſtent de nos jours. SAINT AUGUSTIN.

Les Livres qui ſuivent ſont plus ſinguliers pour les matiéres, & ce me ſemble, plus méthodiques dans la forme. Saint Auguſtin pour combattre la prétention des Idolâtres qui diſoient du culte des Dieux, qu'il étoit récompenſé dans la vie future, diviſe, à l'éxemple de (*a*) Varron

&

(*b*) Deinde illud quale eſt, quod (VARRO) tria genera Theologiæ dicit eſſe, id eſt rationis quæ de Diis explicatur, eorumque unum *Mythicon* appellari, alterum *Phyſicon*, tertium *Civile* . . . . . Deinde ait: Mythicon appellant, quo maximè utuntur Poëtæ: Phyſicon, quo Philoſophi: Civile, quo populi. Primum, inquit, quod dixi, in eo ſunt multa contra dignitatem & naturam immortalium ficta. In hoc enim eſt ut Deus alius ex capite, alius ex femore ſit, alius ex guttis ſanguinis natus; in hoc ut Dii furati ſint, ut adulteraverint, ut ſervierint homini. Denique in hoc omnia Diis attribuuntur quæ non modo in hominem, ſed etiam quæ in contemptiſſimum hominem cadere poſſunt . . . . . Secundum genus eſt, inquit, quod demonſtravi, de quo multos Libros Philoſophi reliquerunt. In quibus eſt, Dii qui ſint, ubi, quod genus, quale, ex quonam tempore, an à ſempiterno fuerint, an ex igne ſint, ut credit Heraclitus: an ex numeris, ut Pythagoras: an ex atomis, ut Epicurus. Sic alia quæ facilius intra parietes in Scho-

SAINT AUGUSTIN.

& de (*a*) Scevola, toute la Théologie payenne en trois genres ; c'eſt-à-dire, en Théologie fabuleuſe, celle des Poëtes, en Théologie politique, celle des Etats ; en Théologie naturelle, celle des Philoſophes. Les Payens habiles avoient déja plus d'une fois abandonné la Théologie fabuleuſe & celle des Prêtres. A peine ſouffroient-ils la premiere ſur les théâtres, & ils n'ignoroient pas que l'autre n'étoit dans l'origine, qu'un amas de ſuperſtitions inventées par le beſoin de contenir les Peuples. Ils ne retenoient que les dogmes philoſophiques ſur la nature des Dieux, & ce ſont ces dogmes que ſaint Auguſtin attaque avec une force qui n'avoit encore paru qu'en lui. Il les prend dans chaque Secte, & juſques dans celle de Platon, qui loin d'échaper à ſa critique, ſemble en être ici le premier objet. Son zéle pour la Religion avoit bien prévalu ſur le penchant qu'il avoit d'ailleurs pour ce Philoſo-

Idem. libb. 6. & 7.

Scholâ, quam extra in foro ferre poſſunt aures..... Tertium genus eſt, inquit, quod in Urbibus cives, maxime Sacerdotes noſſe, atque adminiſtrare debent. In quo eſt quos Deos publicè colere, quæ ſacra & ſacrificia facere quemque par ſit. Prima, inquit, Theologia maxime accommodata eſt ad *Theatrum*, ſecunda ad *Mundum*, tertia ad *Urbem*. VARRO *de Reb. Div. apud Aug. de Civ. Dei. l.* 6. *c.* 5.

(*a*) Relatum eſt in litteris, doctiſſimum Pontificem Scævolam diſputaſſe tria genera tradita Deorum ; unum à Poëtis, alterum à Philoſophis, tertium à Principibus Civitatis. AUGUST. *Ibid. lib.* 4. *c.* 27. *Iis adde Plutarchum cujus hæc ſunt verba :* Διόπερ οἱ περὶ τῶν θεῶν παραδόντες σεβασμὸν, διὰ τριῶν ἡμῖν ἐξεθηκαν εἰδῶν, πρῶτον μὲν τῦ φυσικῦ, δεύτερον δὲ τῦ μυθικῦ, τρίτον δὲ τῦ τὴν μαρτυρίαν ἐκ τῶν νόμων εἰληφότος. διωκίσθαι διδάσκεται δὲ τὸ μὲν φυσικὸν ὑπὸ τῶν φιλοσόφων, τὸ δὲ μυθικὸν ὑπὸ τῶν ποιητῶν, τὸ δὲ νομικὸν ἑφ' ἑκάστης αὐὶ πόλεως συνίστασι. PLUTARCH. *de Placit. Philoſoph. lib.* 1. *cap.* 6.

losophe. Il lui reproche donc une Idolâtrie * monstrueuse, & * l'apothéose des Démons, une * métempsycose insensée, l'éternité * des ames, & sur tout les odieux secrets de la * *Théurgie* tant pratiquée par ses Disciples.

SAINT AUGUSTIN.
* *Idem l.* 8. *c.* 12. *& seqq.*
* *Ibid. capp.* 15. 16. 17.
* *Lib.* 10. *c.* 30.
* *Ibid. cap.* 31.
* *Ibid. cap.* 10.

Pour comprendre ce terme & l'erreur qu'il enveloppe, il est nécessaire d'exposer ici deux grands principes de Platon. Il établit dans son *Banquet* que le Dieu suprême, infiniment au-dessus de nous par sa nature, ne peut commercer avec les hommes, ni prêter l'oreille à leurs priéres; qu'il faut par conséquent recourir (*a*) aux Démons, Dieux intermédiaires, & se les rendre favorables par des sacrifices, afin d'obtenir par leur secours l'amitié des *Dieux célestes*, & la souveraine félicité.

Un autre principe de Platon étoit, que les ames originairement jointes aux astres, contemploient au milieu de ces globes, dont elles suivoient le cours, les *Dieux célestes*, les idées ou archetypes des êtres créez, & enfin tout ce qui est intelligible. C'étoit même dans cette contemplation oisive que consistoit le Paradis Platonicien. Le Philosophe ajoûtoit que ces ames déchûës de leur premiere gloi-

PLATO *in Phædro.* *Idem in Phædone.* *Idem in Timeo.*

(*a*) Πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξὺ ἐστὶ θεοῦ τε καὶ θνητοῦ. . . . ἑρμηνεῦον καὶ διαπορθμεῦον θεοῖς τὰ παρ' ἀνθρώπων, καὶ ἀνθρώποις τὰ παρὰ θεῶν, τῶν μὲν τὰς δεήσεις καὶ θυσίας, τῶν δὲ τὰς ἐπιτάξεις καὶ ἀμοιβὰς τῶν θυσιῶν. Ἐν μέσῳ δὲ ὂν ἀμφοτέρων συμπληροῖ ὥστε τὸ πᾶν αὐτὸ αὑτῷ συνδεδέσθαι. Διὰ τέτε καὶ ἡ μαντικὴ πᾶσα χωρεῖ, καὶ ἡ τῶν ἱερέων τέχνη τῶν τε περὶ τὰς θυσίας. καὶ τὰς τελετὰς, καὶ τὰς ἐπῳδὰς, καὶ τὴν μαντείαν πᾶσαν, καὶ γοητείαν. Θεὸς δὲ ἀνθρώπῳ οὐ μίγνυται, ἀλλὰ διὰ τέτε πᾶσα ἐστὶν ἡ ὁμιλία καὶ ὁ διάλεκτος θεοῖς πρὸς ἀνθρώπους, καὶ ἐγρηγορόσι καὶ καθεύδουσι. Καὶ ὁ μὲν περὶ τὰ τοιαῦτα σοφὸς δαιμόνιος ἀνὴρ. PLATO *in Convivio.*

SAINT AUGUSTIN.

gloire, & reléguées dans les corps, comme en des eſpéces de priſons ou de tombeaux, achevoient de s'y corrompre, & ne pouvoient reprendre poſſeſſion de l'aſtre que chacune d'elles habitoit auparavant, que par l'un de ces trois moyens, par l'étude de la Philoſophie, par la ſcience des myſtéres & par les pratiques de la *Théurgie*, c'eſt-à-dire, par le culte des Dieux inférieurs.

Que ce diſcours n'eût que le ſens qui s'offre d'abord, ou qu'il en eût un profond d'allégorie, comme le ſoûtiennent de reſpectables Auteurs, ce n'eſt pas ce qu'il importe ici d'approfondir. Le fait certain eſt, que les Diſciples de Platon prirent ſes paroles dans la rigueur de la lettre. La plûpart ne ſe bornerent pas à l'eſpéce de *purification* ſpirituelle qui étoit le préſent de la Philoſophie. Soit qu'ils ſe défiaſſent de ce ſecours, ſoit qu'ils vouluſſent s'aſſûrer mieux de leur retour à l'aſtre qui leur étoit propre, ils ajoûterent les deux autres ſortes d'expiations à la premiere; & la *Théurgie*, ou maniere d'évoquer les Démons, devint la ſeule dominante parmi les Platoniciens poſtérieurs au Chriſtianiſme. Plotin, Amélius, Porphyre, & Jamblique, la mirent en regne; & c'eſt ce qu'ils en avoient écrit que ſaint Auguſtin éxamine, & détruit tout à la fois. Il fait voir que cette opération Théurgique n'eſt qu'une (*a*) chaîne d'impiétez & d'illuſions cri-

(*a*) O theurgia præclara, O animæ prædicanda purgatio! Ubi plus impetrat immunda invidentia, quam impetrat pura beneficentia: Imò verò malignorum ſpirituum cavenda, & deteſtanda fallacia, & ſalutaris audienda doctrina. Quod enim qui has ſordidas purgationes ſacrilegis ritibus operantur, quaſdam mirabiliter

criminelles ; qu'en vain Porphyre prétend que par ces ſacrifices magiques on arrive à joüir de la préſence des Dieux ; que ces effets, s'il eſt vrai qu'ils ſoient réels, ſont des preſtiges de l'eſprit de menſonge pour uſurper des honneurs & un culte que l'homme ne doit qu'à Dieu ; qu'enfin Jeſus-Chriſt eſt le ſeul qui nous purifie de nos péchez, le ſeul qui nous délivre de nos miſères, & qui nous mette en poſſeſſion du ſouverain bien. SAINT AUGUSTIN. AUGUST. *de Civit. Dei l.* 10. *c.* 24.

Mais s'il faut remonter à l'origine, & dire tout le fond, les pratiques de la Théurgie n'étoient pas ſeulement les ſuites d'une Philoſophie égarée, c'étoit une œuvre menée de plus loin, & ſous ces dehors myſtérieux étoit caché un myſtére bien plus réel ; la haine du Chriſtianiſme, & la paſſion de le détruire. Effectivement, on ne voit point les premiers Diſciples de Platon entêtez des viſions de la Théurgie. Ce ne fut qu'après la naiſſance & les progrès du Chriſtianiſme, que l'Ecole Platonicienne eut recours à de tels enchantemens. Jeſus-Chriſt avoit opéré d'innombrables merveilles, & tous les jours encore la vertu de ſon nom en perpétuoit le ſpectacle dans l'Egliſe ; c'eſt par-là que l'Univers s'étoit converti, c'eſt par-là que la foy brilloit d'un *Vide* THOM. STANLEY. *Hiſt. Philoſophiæ de Philoſ. Eccleſticæ. ad finem. & Epiſcop.* WIGORNIENS. *Epiſt ad* RICH. BENTLEIUM.

liter pulchras, ſicut iſte (*Porphyrius*) commemorat, vel Angelorum imagines, vel Deorum, tanquam purgato ſpiritu vident: ſi tamen vel tale aliquid vident, illud eſt quod Apoſtolus dicit: Quoniam Satanas tranſigurat ſe velut Angelum lucis. Ejus enim ſunt illa phantaſmata qui miſeras animas multorum falſorumque Deorum fallacibus ſacris cupiens irretire, & à vero Dei cultu, quo ſolo mundantur, & ſanantur, avertere: ſicut de Proteo dictum eſt, *formas ſe vertit in omnes*, hoſtiliter inſequens, fallaciter ſubveniens, utrobique nocens. AUGUST. *de Civ. Dei l.* 10. *c.* 10.

d'un éclat ſenſible de Divinité. Il fallut donc entreprendre d'oppoſer, s'il ſe pouvoit, miracles à miracles, rappeller ceux du Paganiſme dont on ne daignoit plus conſerver le ſouvenir, trouver l'art d'en faire de nouveaux par les ſecrets de la magie, & pour ainſi dire, ſoûlever les Enfers contre le Ciel.

POR-PHYRE, JAMBLIQUE, & FUNAFE. IOR-IHYR. *Phil. ex. Crac.* JAMBLICH. *de Myſt.*

VOILA Porphyre, qui d'un ton grave enſeigne les myſtères de la Divination, qui en découvre les régles & l'uſage, qui établit ces leçons ſur l'authorité même des Dieux, & qui trahit ſes deſſeins contre l'Egliſe, par les injurieuſes paroles dont il accable Jeſus-Chriſt & les Chrétiens. Sur les pas de Porphyre, Jamblique ſon Diſciple raconte de nouvelles imaginations, auſſi impies dans le fond que celles de ſon Maître, mais plus déguiſées, & revêtuës exprès de tours obſcurs & de termes emphatiques, deſtinez à ſurprendre les reſpects de l'ignorance. Son Livre des *Myſtères* n'eſt qu'une contemplation fanatique, & une folle myſticité qui dégénére en abomination. C'eſt là qu'on trouve le détail des effets miraculeux de la Théurgie, là qu'on entend dire, qu'elle (*a*) eſt la purification

(*a*) Ἡ δ' ἱερατικὴ καὶ θεουργικὴ τῆς εὐδαιμονίας δόσις καλεῖται μὲν θύρα πρὸς τε τὸν δημιουργὸν τῶν ὅλων, ἢ τόπος, ἢ αὐλὴ τῆ ἀγαθῆ. Δυνάμιν δ' ἔχει πρώτην μὲν ἀγνείας τῆς ψυχῆς πολὺ τελειοτέραν τῆς τῆ σώματος ἀγνείας. Ἔπειτα κατάρτησιν τῆς διανοίας εἰς μετουσίαν καὶ θέαν τῆ ἀγαθῆ, καὶ τῶν ἐναντίων πάντων ἀπαλλαγὴν. Μετὰ δὲ ταῦτα, πρὸς τὰς τῶν ἀγαθῶν δοτῆρας θεὰς ἕνωσιν. Ἐπειδὰν δὲ κατ' ἰδίαν ταῖς μοίραις τῆ παντὸς συνάψῃ, καὶ ταῖς δυνάμεσι δὲ αὐτῶν ὅλαις θείαις δυνάμεσι, τότε τῷ ὅλῳ δημιουργῷ τὴν ψυχὴν προσάγει καὶ παρακατίθεται. Καὶ ἐκτὸς πάσης ὕλης αὐτὴν ποιεῖ, μόνῳ τῷ ἀϊδίῳ λόγῳ συνεισομένην. Οἷον ᾧ λέγω τῇ αὐτογόνῳ καὶ αὐτογενήτῳ, καὶ τῇ ἀνεχούσῃ πάντα, καὶ τῇ νοερᾷ, καὶ τῇ διακοσμητικῇ τῶν ὅλων, καὶ τῆς πρὸς ἀλή-

tion entiere de l'ame, ſa parfaite délivrance, le principe de ſa transformation, qu'elle l'unit à toutes les puiſſances divines, qu'elle eſt le germe de la béatitude céléſte, la béatitude céléſte elle-même, qu'elle rend la premiere intégrité, & qu'enfin elle place dans le ſein du ſouverain Maître de l'Univers. Quelles rêveries! quel délire! PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE. *Vide* PORPHYR. *Epiſt. ad Aneb.*

De la même main ſortit le Livre de *la vie de Pythagore :* Ouvrage qui n'eſt point une Hiſtoire, mais une ſuite de fables ſi ridicules, ſi groſſieres, qu'à moins d'être au comble de l'impudence, on ne pouvoit ſans honte les donner à titre de faits. Pythagore y eſt mis en paralléle avec J. C. & ce Philoſophe y eſt nommé Dieu, (*a*) & fils de Dieu, deſcendu ſous *Idem. de vitâ Pythag.*

Θειαν αὐτὴν νοητὴ ἀναγωγὴ, καὶ τῇ αὐτοτελεῖ, καὶ τῇ ποιητικῇ, καὶ ταῖς ἄλλαις δημιουργικαῖς δυνάμεσι τὸ Θεῖον κατ' ἰδίαν συνάπτει. Ὡς ἐν ταῖς ἐνεργείαις αὐτῶν, καὶ ταῖς τάξεσι, καὶ ταῖς δημιουργικαῖς τελείως ἵσασθαι τὴν θεουργικὴν ψυχήν. Καὶ τότε δὴ ἐν ὅλῳ τῷ δημιουργικῷ Θεῷ τὴν ψυχὴν ἐντίθησι. JAMBLICH. *de Myſter. Sect.* x. *cap.* 5.

(*a*) Cæterum nemini, qui quidem ex ipſa viri nativitate, & multiplici animi ſapientia conjecturam fecerit, dubium erit quin anima Pythagoræ Appollinis ſubdita imperio, vel perpetim ejuſdem Dei aſſecla; vel alio proximiori commercio, ad homines delapſa ſit . . . . . , Hinc evenit ut multi eum Dei filium eſſe aſſeverarent . . . . . Multi Pythagoram ut bonum quemdam Dæmonem hominibuſque amiciſſimum, jam in Deorum referebant numerum. Quidam enim illum celebrabant Pythium, alii Hyperboreum Apollinem, nonnulli Pæonem: erant qui cenſebant Dæmonem eſſe ex iis qui lunam incolunt, alii alium ex Diis Olympicis ferebant, qui mortalem vitam emendaturus, ejusque commodis conſulturus, iſti ſæculo humana forma apparuerit, ut mortalibus beatitudinis, & Philoſophiæ lumen ſalutare donaret: quo munere nec venit nec veniet ullum aliud majus quam quod Dii per hunc ipſum Pythagoram dederunt. *Idem de Vita Pyth. cap.* 2. *&* 6. *ex interpret. Doctiſſ.* OBRECHTI.

PORPHYRE, IAMBLIQUE, & EUNAPE.

sous une forme humaine, pour temperer par ce voile l'éclat de sa majesté, que notre foiblesse n'eût pû soûtenir sans ce moyen. Afin que rien ne manque à la hardiesse de la comparaison, on produit les preuves de cette Divinité prétenduë, les miracles qu'elle fit; & encore quels miracles! Pythagore se levant dans les Jeux Olympiques, fit voir à cette nombreuse Assemblée la cuisse (*a*) d'or qu'il portoit; seul entre tous les hommes il entendoit la délicieuse harmonie (*b*) que faisoient les spheres célestes en se mouvant l'une sur l'autre; il avoit une réminiscence parfaite des corps divers que son ame avoit animez, il se souvenoit, par exemple d'avoir été tantôt * ar-

* *Vide* CHRYSOST. *Hom.* 2. *in Joan.* TERTULL. *de Anima.* c. 24.

(*a*) Transiens autem per Italiam (Abaris) visum sibi Pythagoram, Deo cujus ipse erat Sacerdos, assimilavit: persuasus non alium ac ne hominem quidem, illi similem, sed ipsum vere Apollinem esse..... Pythagoras autem ..... tanquam qui revera Deus ille foret, Abaridi seorsum ab arbitris abducto aureum suum femur ostendit, ut argumento esset neutiquam illum animi falsum fuisse .... adjecit insuper se ad curandos demerendosque mortales adveniisse, ac propterea etiam hominis formam induisse, ne supereminenti majestate, velut re nova turbati, disciplinam suam fugerent. PORPHYR. *vit. Pyth. c.* 19. & *ibid. c.* 28. Aiunt ipsum (Pythagoram) fuisse Apollinem Hyperboreum: hujus verò rei indicia haberi, quod in ludis surgens femur aureum ostenderit.

(*b*) Ipse solus ut apparebat, auditu & intellectu percipiebat universalem sphærarum & astrorum per eas motarum harmoniam & consonantiam quæ carmen aliquanto perfectius quam quod apud mortales fieri solet, & sine satietate audiendum resonabant, & per dissimiles varieque diversos stridores celeritatibus, magnitudinibus, & rectionibus, certa quadam Musices ratione compositis, conversionem & circumactionem gratissimam simul, & variis modis pulcherrimam efficiebant. *Ibid. c.* 15.

arbre, tantôt fille, tantôt poiſſon, & ſingu- PORliérement d'avoir été le magnanime (*a*) Eu- PHYRE, phorbe vainqueur de Patrocle, le tendre ami JAMBLIQUE, & d'Achille; il s'étoit fait ſaluer, & nommer EUNA-(*b*) par les Fleuves: il avoit fait entendre ſes PE. diſcours aux animaux, & ſans doute il avoit oüi leurs réponſes; il avoit deviné le nombre CYRILL. des poiſſons que les pêcheurs tireroient dans *cont. Ju-* leurs filets, il avoit prédit la mort d'un ours, *lian. l.* 3. ce qui étoit de plus grande importance, vû ſa doctrine, il défendit à un bœuf de manger des *fèves*, & le bœuf obéit à la défenſe. Je n'ai pas le tems de raconter les autres prodiges du Philoſophe Dieu; auſſi bien étoient-ils innombrables ſelon Porphyre, lui-même cependant trop fin pour y croire. Mais tout étoit bon, pourvû qu'il impoſât, & on n'a- PORvoit point d'autre but. C'étoit le peuple qu'il PHYR. falloit tromper, & ſa pente à l'idolâtrie ne fa- *vit. Plotin.* voriſoit que trop la ſéduction. Après Pythagore on fit une Divinité de Plotin. Ce Sophiſte étoit, comme l'on ſçait, un des plus grands défenſeurs de la magie Platonicienne; il avoit lui-même évoqué ſon propre Démon, & (*c*) il ſe trouva que ce génie étoit un des Dieux

(*a*) Τὰ γὰρ ἱστορέμενα περὶ τῆς ἐν Μυκήναις ἀναιρέσίνης σὺν Τρωϊκοῖς λαφύροις τῇ Ἀργείᾳ Ἥρᾳ Εὐφόρβου τε Φρυγὸς τότε ἀσπίδα παρέμεναι ὡς πάνυ δηλοῖ.

(*b*) Neſſus fluvius dixit ei (*Pythagoræ*) χαῖρε Πυθαγόρα; JAMBLICH. & PORPHYR.

(*c*) Ægyptius quidam Sacerdos Romam profectus, perque amicum quemdam Plotino ſubitò notus, cum exopiaret ſuam Romæ ſapientiam oſtentare, ſuaſit Plotino ut ſecum accederet, familiarem ſibi Dæmonem eo advocante protinus inſpecturus; cui facile obſecutus eſt Plotinus..... Sed cum in aſpectum proprium ipſe Dæmon accerſeretur, pro Dæmone Deus acceſſit, qui ſane non eſſet in genere Dæmonum. Sic ergo repente Ægyptius exclamavit: Beatus es, ô Plo-

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE.

Dieux du premier ordre. Tout auſſi-tôt ſon orgueil s'éleve d'un privilége ſi glorieux, il ne ſe croit plus un homme, il eſt un Dieu, mais un Dieu qui tient beaucoup au deſſous de lui les Dieux inférieurs. Il ne daigne pas en effet aſſiſter à un ſacrifice Théurgique où l'invite ſon Diſciple Amelius. Ce n'eſt point à moi, lui dit-il, (*b*) à faire aux Dieux les premieres avances, c'eſt à eux à me prévenir. Le moyen de ſoupçonner que celui qui refuſoit ainſi de traiter d'égal à égal avec les Dieux, ne fût pas un Dieu lui-même? Il l'étoit ſi conſtament, qu'après ſa mort, car ce Dieu mourut, Apollon ſe chargea (*a*) de ſon éloge funébre, mit

tine, qui habeas pro Dæmone Deum, neque ex inferiori genere ſis ducem ſortitus familiarem. PORPHYR. *ubi ſupra.*

(*b*) Cum Amelius Sacrorum obſervator eſſet, atque per calendas ſacra faceret, & quandoque Plotinum rogaret illuc ſecum accedere; Illos, inquit Plotinus, decet ad me, non me ad illos accedere. Qua verò mente tam excelſa de ſe loqueretur, neque intelligere ipſi potuimus, neque auſi ſumus interrogare. PORPHYR. *Ibid.*

(*a*) Apollinem cum interrogaſſet Amelius quoam Plotini animus emigraſſet quanta & qualia de Plotino cecinit, audi. Immortalem aggredior reſonare carminis hymnum ob amicum ſuavem melitiſſimos contexens vocalis citharæ modos aureo pectine. Sed & Muſas advoco, ut communi voce concinant ....., Genie, vir prius, at nunc genii conſortio diviniori accedens, ſolutus humanæ neceſſitatis vinculo ....., at nunc ubi ſolutus involucro es & animæ genialis ſignum deſeruiſti, ad concilium geniale contendis quod amænis interſpirat auris ubi amicitia eſt, ubi Cupido viſu molli puræ plenus lætitiæ ..... ubi agitant Minos & Rhadamantus fratres, ubi juſtus Æacus, ubi Plato, ſacra vis: ubi pulcher Pythagoras & quicumque chorum ſtatuerunt amoris immortalis, quicumque genus commune cum beatiſſimis geniis ſortiti ſunt, ubi animus inter menſas lætitiæ ſemper hilarescit. PORPHYRIUS. *Ibid.*

mit Plotin, dans l'assemblée des Immortels, & tout auprès de Minos, de Rhadamante, d'Æaque, de Platon, & de Pythagore. PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE.

Ce que Porphyre & Jamblique avoient fait pour Pythagore & pour Plotin, Eunape le fit en faveur de Porphyre & de Jamblique. Il est vrai qu'il ne les érige pas en autant de Divinités, & cela m'étonne; car il leur fait honneur de la connoissance la plus profonde en matiére de Théurgie; ce qui est même bien au-dessus, il leur accorde le pouvoir des miracles. Porphyre cependant n'en avoit fait qu'un, mais qu'il étoit grand! Il avoit (*a*) chassé le Démon, nommé Causathan qui infestoit les bains publics. Pour Jamblique, sa vertu miraculeuse n'étoit pas contre de tels esprits. C'étoit un essain de petits Amours qu'il appelloit près de sa personne, il s'en faisoit environner, leurs ris folâtres amusoient son loisir durant qu'il prenoit les bains, & à son ordre ils rentroient au fonds des eaux quand il en sortoit. Dans les momens de sa contemplation, (*b*) une vive lumiére brilloit sur lui, ses vêtemens étoient comme en feu, il ne touchoit plus à la terre, élevé de dix coudées au-dessus d'elle. J'ai peur qu'on ne me reproche de m'arrêter si long-tems sur des contes pareils, mélange perpétuel d'horreurs & d'inepties. Toutefois je n'en dis pas la moitié. Que

EUNAP. *vita* PORPHYR.

Idem. vita JAMBLICH.

(*a*) Addit (PORPHYRIUS) se pepulisse, atque è balneo quodam Dæmonem ab indigenis, Causathan nominatum, ejecisse. EUNAP. *vita* PORPHYR.

(*b*) Τί δῆτα μόνῳ, ὦ διδάσκαλε θειότατε, καθ' ἑαυτόν τινα πράττεις ἢ μεταδιδὲς τῆς τελεωτέρας σοφίας ἡμῖν; καίτοιγε ἐκφέρεται πρὸς ἡμᾶς λόγῳ ὑπὸ τῶν σῶν ἀνδραπόδων, ὡς εὐχόμενῳ τοῖς θεοῖς, μετεωρίζη μὲν ἀπὸ τῆς γῆς πλέον ἢ δίκα πήχεις εἰκάζεσθαι; Τὸ σῶμα δὲ σοι καὶ ἡ ἐσθὴς εἰς χρυσοειδές τι κάλλῳ ἀμείβεται. EUNAP. *vita* JAMBLICH.

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE.

Que feroit-ce, si je me permettois le récit des prodiges d'Edéſe, de Sopatre, d'Euſtathe, de Maxime, & de Chryſanthe? Eunape qui en vouloit tant à la Religion Chrétienne, a pris le ſoin de les recüeillir, comme l'impie Damaſcius a rapporté les prétenduës merveilles que firent dans la ſuite Proclus, Marin de Naples, Iſidore de Gaze, Hierocles, Ammonius.

Mais enfin à quoi ſervirent toutes ces Hiſtoires ſi ſoigneuſement divulguées, & ces myſtères de Théurgie ſi vantez dans les dernieres Ecoles Platoniciennes? A donner à l'Egliſe de nouveaux avantages, & à montrer que le Paganiſme vaincu n'avoit plus de reſſources, puiſqu'il en cherchoit une dans les arts défendus, même par les loix humaines, & dans la confeſſion ouverte du culte des Démons. La foy ſuivit ſes auguſtes deſtinées. Victorieuſe de la violence des perſécuteurs, elle le fut des complots & de l'artifice des Philoſophes. Peu à peu les Dieux perdirent ce que l'ignorance, la prévention & l'habitude leur avoient conſervé de crédit; d'eux-mêmes ils rentrerent dans le néant, & cinq ſiécles après Jeſus Chriſt, loin d'être adorez, à peine étoient-ils connus. Où les Céſars n'avoient plus des deſcendans, Pierre vivoit encore dans ſes ſucceſſeurs, & ne ceſſoit d'annoncer, comme il a toûjours fait depuis, le même Jeſus-Chriſt, & le même Evangile. A la vûë de ce prodigieux changement, ſi quelqu'un dit encore que le Chriſtianiſme eſt une œuvre humaine ſecondée par le hazard, qu'il diſe donc auſſi qu'il n'y a point de caractères qui diſtinguent l'Ouvrage de Dieu d'avec celui du hazard, ou qu'il nous apprenne à quelles marques il les diſcerne lui-même.

LE TALMUD & LES RABBINS.

DURANT que l'idolâtrie tomboit en ruïne, il ſemble que le Judaïſme ſongeoit à ſortir de deſſous les ſiennes. Cette Nation déplorable, également fameuſe par ſes malheurs & par ſon infidélité, promenoit par tout les ſignes de la colere céleſte imprimez ſur elle, & toutefois elle ne pouvoit conſentir à ſe croire déchûë des anciennes promeſſes. Ni le viſible accompliſſement de ſes prophéties, ni les miracles inconteſtables de l'Egliſe, ni la converſion de l'Univers, ni même ce qu'elle ſouffroit, n'avoit pû vaincre ſa réſiſtance, & Jeſus-Chriſt étoit toûjours l'objet de ſes inſultes. La néceſſité d'une juſte défenſe, plus encore l'eſprit & le ſentiment de la charité avoient engagé preſque tous nos premiers Peres à des efforts incroyables pour ramener ces aveugles ſi triſtement égarez de la voye. Tant de ſoins & d'inſtructions ne faiſoient que les irriter; à la fin ils entrepriſrent un Ouvrage qui leur ſervît de reſſource, au défaut de celles que leur refuſoient leurs propres Ecritures. Cet Ouvrage eſt le *Talmud*, aſſemblage de morceaux deſunis dont les Auteurs ſe ſont ſuccédez en divers ſiécles.

On croit que ſur les fins du ſecond, & ſous Antonin le Pieux, Rabbi Juda, que les autres Rabbins honorent du nom de *Saint*, compoſa le Livre de la *Miſne*, où ſont recüeillies les interprétations données à la Loy par les anciennes Synagogues. Mais s'il eſt conſtant que cet Ecrit ſoit d'une ſi grande antiquité, il faut que les Juifs en ayent long-tems caché les éxemplaires, puiſqu'il fut ignoré d'Origene, & même de ſaint Jerôme. Juſtinien eſt peut-être le premier qui l'ait connu, il eſt au moins le premier qui en ait fait mention. Dans une de ſes nouvelles * Conſtitu-

Hakkadoſch.

Novell. 146. de Judæis.

LE TALMUD & LES RABBINS. née l'an 541. de J. C. Voyez la Défense de l'Antiquité des Tems p. 7.

tions, il permet aux Juifs de lire l'Ecriture Sainte en Grec dans leurs Synagogues, & leur interdit la lecture de la Miſne. Ce témoignage unique & ſi poſtérieur au ſecond ſiécle, me fait ſoupçonner que R. Juda eſt plus récent qu'on ne penſe d'ordinaire. Quoiqu'il en ſoit, Rabbi Jochanan, Chef de Synagogue en Paleſtine au quatriéme ſiécle, ajoûta la *Gemare* à la *Miſne* ou aux *Miſnajoth*; c'eſt-à-dire le *Complément* à la *ſeconde Loy*, & de ces deux Corps réunis ſe forma le Talmud ou Doctrinal de Jéruſalem. Enfin cent ans après, Rabbi Aſé fit une autre Gemare à Babylone: on la joignit encore à la Miſne, & l'on en fit le Talmud de Babylone. Pour abréger, c'eſt tout cela enſemble que l'on entend par le nom général de Talmud qui ſignifie *Doctrine*; & ce ſont les Auteurs du recueil, ou citez dans le recueil, qu'on appelle Talmudiſtes, ou *Docteurs*.

Quelque authoriſé qu'il ſoit par l'uſage de décrier ce qui ſort d'une main ennemie, & ſurtout dans les choſes de Religion, on a pû voir par tout ce que nous avons dit plus haut, que cet uſage ne nous gouverne pas, & que nous n'avons point diſſimulé les talens de nos adverſaires, quand ils en ont eu. Et pourquoi l'aurions-nous fait? L'intérêt de notre gloire s'y oppoſoit autant que l'équité. Plus les Ecrits qui nous ont combattus méritoient de loüanges ou du côté de l'art, ou du côté de la force, plus le Chriſtianiſme lui-même en les détruiſant, s'eſt acquis d'honneur. Il en auroit eu moins par un triomphe facile. Nous ne devons donc pas être ſuſpects dans le jugement que nous allons porter du Talmud.

En général, ce grand Ouvrage contient quel-

quelques reſtes précieux des anciennes traditions Judaïques, dont je reconnois qu'on peut s'aider pour l'intelligence de l'Ecriture, comme on le peut voir dans l'uſage qu'en a fait le Docteur Lightfoot, par éxemple. Je conviens encore que dans cet amas de traitez & de ſentences qui le compoſent, il y a, pour qui ſçait y faire un choix, de quoi former d'invincibles preuves en faveur de l'Egliſe dans nos diſputes avec les Juifs. Mais cela même eſt une déciſion contre le Talmud. C'eſt parce qu'il eſt rempli de contradictions effrayantes, qu'il nous fournit contre la Synagogue tant d'argumens directs dont elle ne peut ni éluder l'atteinte, ni rompre la force. Jamais Livre n'a eu moins de principes, ou n'en a eu de plus oppoſez. Dans le prodigieux entaſſement de maximes qu'il contient, à peine en eſt-il une qui ſoit parfaitement amie de l'autre. Les Traitez complets ont ce vice encore bien plus marqué: ſouvent ils ſe contrediſent tout ſeuls; rapſodie ennuyeuſe d'opinions ſans fondemens, de rêveries manifeſtes, de diſcuſſions ſuperfluës, & de récits inſipides. Je l'ajoûte à regret, mais il le faut, l'ignorance, & l'impiété qui en eſt la ſuite, y mettent le comble aux égaremens de la raiſon. Ce Livre dit parlant de lui-même, que Dieu l'étudie durant les quatre premieres heures du jour. Ce Livre raconte que Dieu ſe conſume en regrets ſur la chûte de Jéruſalem, qu'il en répand des pleurs amers, & qu'il ne peut s'en conſoler. Nous croira-t'on? Ce Livre ne craint pas d'avancer que Dieu ment, qu'il péche, qu'il trompe. Et voilà ce que les Juifs appellent la Loy *orale*. A les entendre *, voila ce que Dieu enſeignoit à Moïſe ſur la montagne

LE TALMUD & LES RABBINS.

Talmud Thaanith, Abod. Zara. Idem. Tit. Chagigai. Vide. GERSON. *adv. Jud.*

* *Seder Nezichim. Maſſ.*

LE TALMUD & LES RABBINS.

de Sinaï : Voilà ce que Moïse expliquoit à Aaron, à ses enfants, & aux Anciens. Voilà l'instruction que ceux-ci donnoient aux Prophétes, & ce que les Prophétes apprirent à ceux qui composoient la grande Synagogue du tems d'Esdras. Voilà enfin ce qu'ils respectent autant que la Loy *écrite*, ou même ce qu'ils respectent d'avantage, comme il leur est arrivé de le dire. O Dieu! avez-vous résolu de laisser encore long-tems ce voile épais sur leurs cœurs?

chath Avoth. Misnah. Tract. de. Syned. cap. x. 3. tom. 4. num. pag. 25.

Mais ce Talmud qu'oppose-t'il à Jesus-Christ? Car c'est le point dont il s'agit. Ce qu'il oppose? Chose étrange! C'est ce qu'il resout lui-même. D'abord : si le fils de Marie étoit le Christ, la Synagogue de son tems auroit-elle pû le méconnoître? Oüi, & vous en faites l'aveu quand vous convenez que le Messie doit être en scandale aux deux Maisons d'Israël, & aux habitans de Jerusalem. Mais les signes qui devoient le précéder, n'avoient pas encore paru dans les jours de Jesus-Christ : par éxemple, l'Univers ne goûtoit pas alors une paix générale & profonde. Vous vous trompez. Qu'il fût ainsi pourtant : vous avez dit vous-même que ce n'est pas à la premiere manifestation du Sauveur que les guerres doivent cesser, mais à la seconde, & lorsqu'il viendra dans sa gloire pour juger tous les Peuples. Au moins, Jesus a détruit la Loy qui devoit être éternelle. Non, il ne l'a pas détruite, il l'a seulement accomplie. Mais voulez-vous vous écouter vous-même? Vous confessez que la premiere alliance doit cesser à l'arrivée du Messie; vous nous apprenez qu'un Prophéte dont la mission est authorisée par des prodiges, peut changer la Loy, & vous re-

Ibid. Tract. Sanhed. c. Helec.

Ibid. Tract. Sabath.

Ibid Tit. Nida. Ibid. Tract. Sanhed. & Tract. Berachot. cap. Mee-mathai-

reconnoiſſez les miracles de Jeſus Chriſt. Les plus grandes difficultez que nous oppoſe votre Livre, ſont donc renverſées par les explications de votre Livre, & nous ne laiſſons ſans réponſe que les injures groſſiéres dont vous chargez le Chriſtianiſme & ſon Auteur.

LE TALMUD & LES RABBINS. *Korin. Ibid. Abeda Zara.*

Pour les Rabbins qui ſont venus depuis le Talmud, je demande au Lecteur qu'il me diſpenſe de lui raconter ce qu'ils ont dit. Voudroit-il que je le promenaſſe à travers des ſonges, des chiméres, des illuſions, des contes, près deſquels les fables mêmes ont du ſérieux & de la gravité? Dans les Livres de ces Auteurs, Ouvrages où tout eſt admis hors le bon ſens, on ne voit qu'une cauſe qui n'en peut plus, des hommes qui ne voulant point ſe rendre, ne ſçauroient ſe défendre; des eſprits égarez qui n'ont ni plan de doctrine, ni unanimité de ſentimens, ni régle aſſûrée de controverſe, ni de quoi attaquer, ni ſur quoi ſe ſoûtenir. A peine leurs erreurs ſont-elles des erreurs, car elles ne ſont point des conſéquences liées à de faux principes, moins encore de fauſſes concluſions tirées de principes vrais: ce ſont des viſions qui ne ſont ni principes, ni conſéquences. Tout y eſt dit en l'air, & au hazard. Repréſentez-vous une imagination violente & effrénée, qui veut éperdûëment ce qu'elle veut; qui pour être plus libre, tient la raiſon en eſclavage; qui ſelon qu'il lui plaît, met l'oüi & le non à côté l'un de l'autre & ſur le même ſujet; qui s'évapore en je ne ſçai quelles combinaiſons de lettres, de chiffres, de virgules & de points; qui érige en véritez inconteſtables ces points & ces jeux frivoles; qui au mépris du ſens naturel,

LE TALMUD & LES RABBINS.

turel, clair & unique du texte ſacré, court ſans ſe laſſer après des allégories fantaſques; qui à force d'écarts ne ſçait plus où elle en eſt, précipitée d'abyſmes en abyſmes, n'oſant plus avancer, ne pouvant plus revenir; telle eſt l'image des Rabbins, & de leurs Ecrits. En les liſant on eſt ſurpris que ces vices monſtrueux n'y ſoient rachetez de rien, & de ſe trouver preſque auſſi bleſſé de la forme que du fond même. Point d'ordre, ni de deſſein correct, mais une confuſion, un déréglement qui annonce celui de l'eſprit; point de ſtyle, mais un langage barbare qui augmente le dégoût des choſes; point de clarté ſoûtenuë, mais ſouvent un air myſtérieux, qui ne couvre rien moins que de reſpectable, & qui eſt preſque toûjours inſéparable de l'ignorance. Je ſçai que des perſonnes très-habiles diſtinguent ici les Rabbins d'Orient d'avec les Occidentaux, & que ceux-ci ne leur paroiſſent pas tout-à-fait ſi mépriſables que les premiers; c'eſt en effet à cela ſeul que ſe réduit la différence. Il ne s'agit pas d'eſtimer plus, il n'eſt queſtion que de mépriſer moins, & là-deſſus j'embraſſe ſans peine l'opinion de ces Sçavans; car plût à Dieu que nous puſſions loüer toûjours. Ce n'eſt qu'avec triſteſſe & violence que nous cédons à la néceſſité de blâmer ceux mêmes qui nous haïſſent, ne pouvant nous nuire.

J'AI REMARQUE' plus haut ce que je penſe de la maniére des Auteurs qui ont écrit pour nous, durant les quatre prémiers ſiécles de l'Egliſe. Cette prémiére liberté m'engage à faire le ſecond pas, & à dire ce que je trouve de particulier aux Apologiſtes

de

de la foy, qui ſe ſont ſignalez depuis les jours de Conſtantin juſqu'à la chûte de l'Empire.

Il faut reconnoître que durant cet intervalle, les eſprits changez en mieux mirent dans leurs Ouvrages plus d'ordre, plus de préciſion, plus de goût, plus de raiſonnement, & dès-là plus de force qu'on n'en remarque en ceux des premiers tems.

Sans éxaminer s'il y avoit dans ces Auteurs plus de fond de génie, & des diſpoſitions plus favorables, je crois que les circonſtances où ſe trouvoit l'Egliſe, ſuffirent ſeules pour cet heureux changement. La paix qui ſuivit la converſion de Conſtantin, fit jouïr les fidéles de ce repos tranquille ſi néceſſaire au progrès des ſciences, & à la culture de l'eſprit. Les grands hommes, & les Prélats entr'autres, délivrez des horreurs de la perſécution, donnerent à leurs Ecrits plus de loiſir, par conſéquent plus de correction. Les Hérétiques eux-mêmes, alors bien moins groſſiers que les anciens, acheverent de former les Catholiques à ce tour de ſyſtême & de démonſtration qui fait le vrai mérite des Ouvrages dogmatiques, & qu'on acquiert toûjours mieux dans la diſpute que dans le calme & dans la paix. La Philoſophie, j'entends par elle ce caractère de raiſon droite qui rapporte chaque choſe à des principes clairs, fut mieux connuë, & la vérité qui en profita fut établie ſur des fondemens plus ſolides.

Par éxemple, les premiers Peres, au milieu des invincibles preuves dont ils appuyoient la foy Chrétienne, employoient ſouvent les Oracles des Sibylles, & les citoient preſque avec autant de confiance que les

Pro-

JUSTIN. *Paræn. & Apolog. 2.* THEOPHYL. *ad Autolyc.* CLEM. ALEX. *Strom lib. 1. & 5.* LACTANT. *passim.*

Prophéties mêmes. On le voit dans saint Justin, dans Théophyle d'Antioche, dans Clément d'Alexandrie, dans Lactance sur tout, qui de page en page rapporte ces faux Oracles. En vain les Empereurs en avoient interdit la lecture sous peine de mort : les Chrétiens ne purent se résoudre (*a*) à l'obéissance; il leur sembloit qu'on vouloit par-là ravir à leur cause d'infaillibles moyens de défense, & c'est apparemment ce qui leur attira le nom de *Sibyllistes* de la part des Idolâtres, quoiqu'Origene (*a*) semble donner un au-

(*a*) Κατ' ἐνέργειαν δὲ τῶν φαύλων δαιμόνων, θάνατος ἐκρίθη κατὰ τῶν τὰς Τσάσπας ἢ Σιβύλλας, ἢ τῶν προφητῶν βίβλους ἀναγινωσκόντων, ὅπως διὰ τὸ φόβῳ ἀποτρέψωσιν ἐντυγχάνοντας τοὺς ἀνθρώπους τῶν παλαιῶν γνῶσιν λαβεῖν, αὐτοῖς δὲ δηλέυοντας κατέχωσιν. Ὅπερ εἰς τέλος οὐκ ἴσχυσαν πρᾶξαι, ἀφόβως μὲν γὰρ ἃ μέλλον ἐντυγχάνομεν αὐτοῖς, ἀλλὰ καὶ ὑμῖν, ὡς ὁρᾶτε, εἰς ἐπίσκεψιν φέρομεν, ἐπισάμενοι πᾶσιν εὐάρεστα φανήσεσθαι. Κἂν ὀλίγας δὲ πείσωμεν, τὰ μέγιστα κερδήσαντες ἐσόμεθα. JUSTIN. *Apol. 2.*

Πλὴν ἀλλ' ἐπειδήπερ, ὦ ἄνδρες Ἕλληνες, οὐκ ἐν φαυλοτικοῖς μέτροις τὰ τῆς ἀληθοῦς θεοσεβείας πράγματα, οὐδὲ ἐν τῇ παρ' ὑμῖν εὐδοκιμούσῃ παιδεύσει, ἀφέμενοι λοιπὸν τῆς τῶν μέτρων, καὶ λόγων, ἀκριβείας, τοῖς ὑπ' αὐτῆς εἰρημένοις ἀφιλονείκως προσέχοντες, γνῶτε πόσων ὑμῖν ἀγαθῶν αἰτία ἔσται τὴν τοῦ Σωτῆρος Ἰησοῦ Χριστοῦ ἀρχὴν σαφῶς καὶ φανερῶς προαγορεύσασα. *Idem Paræn. ad Græc.*

Ἐπεὶ ὅτι καθάπερ Ἰουδαίους σώζεσθαι ἐβούλετο ὁ Θεὸς, τοὺς Προφήτας διδοὺς, ἕτως καὶ Ἑλλήνων τοὺς δοκιμωτάτους, οἰκείοις αὐτῶν τῇ διαλέκτῳ Προφήτας ἀναστήσας, ὡς οἷοί τε ἦσαν δέχεσθαι τὴν παρὰ Θεοῦ ἐνεργείαν τῶν χυδαίων ἀνθρώπων διέκρινεν. Δηλώσει πρὸς τῷ Πέτρου κηρύγματι ὁ Ἀπόστολος λέγων Παῦλος· Λάβετε καὶ τὰς Ἑλληνικὰς Βίβλους. Ἐπίγνωτε Σιβύλλαν, ὡς δηλοῖ ἕνα Θεὸν καὶ τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι Καὶ τὸν Τσάσπην λαβόντες ἀνάγνωτε. Καὶ εὑρήσετε πωλλῷ τηλαυγέστερον, καὶ σαφέστερον γεγραμμένον τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ, καὶ καθὼς παράταξιν ποίησουσι τῷ Χριστῷ πολλοὶ βασιλεῖς, μισοῦντες αὐτὸν, καὶ τοὺς φοροῦντας τὸ ὄνομα αὐτοῦ, καὶ τὰς πίστεις αὐτοῦ, καὶ τὴν ὑπομονὴν, καὶ τὴν παρουσίαν αὐτοῦ. CLEM. ALEX. *Strom. lib. 6.*

(*a*) Εἶπε δὲ (ὁ Κέλσος) τινας εἶναι καὶ Σιβυλλιστάς. Τάχα πα-

autre fondement à ce reproche. Mais les siécles postérieurs ne connurent point l'usage de ces titres empruntez. L'Ecriture, & le fait de l'établissement de la Religion étoient leurs seules armes. L'Ecriture faisoit le détail de ce qui devoit arriver, & l'Histoire le montroit accompli. Ils ne sortoient guere de cet argument, & à dire vrai, il n'y en a pas de plus démonstratif.

Un autre avantage que je leur trouve sur leurs prédécesseurs, c'est d'avoir sçû, beaucoup mieux qu'eux, montrer l'accord de nos mystères, & développer plus distinctement le système de la foy. Les Anciens, comme je l'ai dit plus haut, l'avoient embarassée de quelques opinions particulieres; leurs descendans la purgerent de ce mélange étranger. La Morale même, ils l'approfondirent davantage, & la porterent plus loin; non par rapport à ses premiers principes que Dieu a gravez dans nos cœurs, & qu'il a répandus dans ses Ecritures, mais par rapport à son détail, & à l'application des principes aux cas les plus difficiles. Saint Augustin, & saint Chrysostome ont principalement contribué à ce progrès. Il n'y a rien de plus fort, de plus sage, de plus suivi, ni qui aille plus aux derniéres précisions que ce qu'ils nous ont laissé sur la régle des mœurs. Je ne sçaurois trop admirer ces esprits vastes, sublimes, lumineux, fertiles, profonds, & je cesse d'en parler avec d'autant plus de peine, qu'en

παρακύψας τινῶν ἐγκαλούντων τοῖς οἰομένοις προφῆτην γεγονέναι τὴν Σιβύλλαν, καὶ Σιβυλλιζὰς τὰς τοιάυτας καλισάντων. ORIGEN. cont. Celf. Lib. 5. pag. 272. ex Interpr. SPENCERI.

qu'en les quittant nous allons traverſer une affreuſe ſolitude.

Il est vrai que durant près de dix ſiécles, l'Egliſe d'Occident, car nous ne parlerons plus que d'elle, joüit aſſez paiſiblement de ſa victoire ſur les ennemis de la foy. Si, de tems à autre, quelques héréſies tentoient de corrompre la pureté de ſa Doctrine, au moins le fond de l'Evangile n'étoit plus un ſujet de controverſe ; Jeſus-Chriſt étoit reconnu pour l'envoyé de Dieu par toutes les Nations policées de l'Univers. Mais ce calme profond qui n'étoit venu qu'après tant de travaux, de diſputes, de tribulations, de larmes, & de ſang, fit bien-tôt à l'Egliſe de nouvelles playes, & lui cauſa de nouvelles douleurs. L'ignorance, & le vice, qui en eſt l'ordinaire appanage, répandirent d'épaiſſes ténébres ſur la face du Chriſtianiſme. Ces Peuples barbares & féroces que Dieu avoit appellez de leurs climats ſauvages pour châtier Rome criminelle, banirent les ſciences dont ils méconnoiſſoient le prix; elles-mêmes effrayées de pareils vainqueurs. L'eſprit occupé des maux préſens, rempli de craintes de l'avenir, n'eut plus le loiſir de penſer, & la paix en revolant dans les Cieux, ſi j'oſois m'exprimer dans le ſtyle de la fable, y reconduiſit les ſciences avec elle. De ſiécle en ſiécle cette maniere d'éclipſe augmenta ſenſiblement, & elle devint totale vers le neuviéme. Alors nulle émulation, peu ou point de zéle, un engourdiſſement prodigieux à l'égard des recherches de l'eſprit. Ce n'eſt pas que la nature ceſſât de jetter dans certains hommes des ſemences de grands talens; mais ces ſemen-

mences deſtituées de culture ne pouvoient éclore, ou ne venoient qu'à demi. Les mœurs qui de leur côté dégénéroient chaque jour, donnérent enſuite au plaiſir le tems que le beſoin de s'inſtruire réclamoit en vain. Les lévres mêmes du Prêtre ne gardérent plus la ſcience; & au lieu que le Peuple doit marcher ſur les traces du Miniſtre, le Miniſtre oublia ſa route, & marcha ſur les veſtiges du Peuple. La pareſſe mere des fables, en produiſit d'innombrables; funeſte généalogie: les fables enfanterent la ſuperſtition, & d'elle naquirent à leur tour des ſentimens & des pratiques, qui acheverent de ruïner la reſpectable ſimplicité de l'ancienne Egliſe.

Le bon, le vrai goût qui, même avec les ſecours, eſt long-tems à ſe former, eſt encore plus lent à revenir quand on l'a perdu. Avant que de le retrouver, & lorſqu'on commence à le chercher, il arrive ſouvent de prendre pour lui ce qui lui reſſemble le moins, & d'être long-tems à ſe deſabuſer de ſon erreur. Ceux donc qui voulurent un peu reprendre la trace de l'étude, embraſſerent une méthode toute différente de celle que les Anciens avoient ſuivie, & qui pourtant étoit l'unique véritable.

Après les incurſions des Arabes en Eſpagne & en Sicile, les Occidentaux tirérent d'eux la verſion latine des Ecrits d'Ariſtote priſe de l'édition Arabique, & les commentaires faits ſur ce Philoſophe. L'attrait pour les nouveautez eſt ancien; on lut ces Ouvrages avec avidité, preſque avec tranſport, & cette lecture, peu après, donna naiſſance au genre de Théologie qu'on appelle *Sholaſtique*. Lantfranc Archevêque de Cantorberie,

Saint

Saint Anſelme ſon diſciple & ſon ſucceſſeur, Aléxandre de Alés, Albert le grand, Vincent de Beauvais, Gilbert de la Porrée, Abélard, Pierre Lombard connu ſous le nom de Maître des Sentences, Pierre Comeſtor, ſaint Bonaventure, & ſaint Thomas donnerent de l'éclat à l'ancienne Philoſophie Péripatéticienne, & ſe ſervirent tous de ſes principes pour expliquer, ou pour défendre les dogmes de la Religion.

Je n'ai jamais pû goûter ces caractères extrêmes, qui ſous le prétexte de quelques vices dans un Ouvrage, le condamnent tout entier avec hauteur & mépris. L'uſage dominant en nos jours, & preſque un titre d'eſprit, eſt de traiter Ariſtote avec ce dédain ſuperbe. Quiconque voudra pourtant s'aſſujettir aux régles d'une compenſation, reconnoîtra que les défauts de cet Auteur, nez d'un excès de fertilité d'eſprit, ſont payez avec uſure par les beautez innombrables dont il les rachete. Pris en lui même, & dégagé de ſes Commentateurs qui l'ont perdu, j'oſe dire que preſque en tout il eſt infiniment ſupérieur à Platon; qu'en beaucoup d'articles il égale nos modernes, & qu'il n'eſt peut-être pas ſi irréconciliablement oppoſé qu'on le penſe, aux principes généraux de la Philoſophie regnante. Sa Dialectique ſeule eſt d'un prix ineſtimable, & l'une des plus riches inventions qui furent jamais. On admirera toûjours qu'un ſeul homme ait pû réduire à certains chefs, l'infinie diverſité de maniéres dont raiſonnent les autres hommes; qu'un ſeul eſprit ait pû contenir de la ſorte tous les autres eſprits, & trouver les moyens de nous faire diſcerner à des ſignes extérieurs les conſéquences légitimes d'avec les fauſſes;

ſes ; la raiſon trompeuſe qui mene à l'erreur, d'avec la raiſon ſaine qui conduit à la vérité.

Mais tout a ſes abus, & l'on diroit qu'une certaine fatalité ordonne qu'on manquera de ſecours, ou qu'on les employera toûjours mal. Si les principes d'Ariſtote pouvoient donner de grandes vûës, comme je n'en doute pas, ce n'étoit point aſſûrément à l'égard de la Religion Chrétienne, & Tertullien (*a*) avoit raiſon de dire, *qu'il n'y a rien de plus commun entre Athenes & Jéruſalem, entre l'Académie & l'Egliſe, qu'entre les Hérétiques & les Orthodoxes.* Je ne puis donc approuver la méthode des premiers Scholaſtiques, qui cherchoient dans les principes d'un Philoſophe profane des appuis, ou des éclairciſſemens aux articles de notre foy; & quand il ſeroit certain qu'effectivement il leur eſt quelquefois favorable, je me garderois bien d'attribuer ce rapport à la conformité réelle d'un ſyſtême humain avec la ſublime hauteur de nos myſtères. Je ne dis pas la même choſe de la Logique d'Ariſtote. La Religion pouvoit l'amener utilement à ſes uſages, en lui faiſant démêler les ſophiſmes, & découvrir les inconſéquences de nos adverſaires. Mais cet art ingénieux produiſit dans les Ecoles un effet tout contraire à ſon inſtitution. A force de raiſonner, on n'y raiſonna plus, & je ne ſçai ſi l'on ne vint pas quelquefois à ne s'y plus entendre. On abandonna le dedans, & le

(*a*) Quid ergo Athenis, & Hyeroſolymis? Quid Academiæ, & Eccleſiæ? Quid Hæreticis & Chriſtianis? TERTULL. *lib. de Præſcr. adverſus Hæreſ. cap. 7.*

le fond des choſes pour la forme & pour le dehors. Au lieu des difficultez véritables & ſolides, on s'échauffa ſur des difficultez feintes & imaginaires. Comme s'il n'y avoit pas aſſez de queſtions importantes & ſérieuſes, on en fit d'inoüies, & ſur je ne ſçai quelles ſuppoſitions de caprice. Ce fut à qui ſubtiliſeroit le mieux, à qui ſe rendroit le plus tard à l'évidence, à qui trouveroit le ſecret de s'en défendre, & à qui l'embroüilleroit davantage par des *concepts*, des *formalitez*, des *ſecondes* & *troiſiémes intentions*, *&c.* termes ſouvent auſſi vuides que barbares, qui reſſemblent aſſez au langage de l'ancienne Théologie d'Egypte entendu de ſes ſeuls Prêtres, & qui n'étoit obſcur que pour être plus impunément frivole.

Qu'on ne croye pas néanmoins que j'étende ce reproche indiſtinctement à tous les anciens Scholaſtiques, ni entr'autres juſqu'à ſaint Thomas, digne aſſûrément d'une profonde vénération. Je le regarde au contraire comme un des premiers reſtaurateurs de la méthode claire & préciſe. J'entens auſſi peu méler dans cette condamnation la Scholaſtique en général. On ne peut la deſaprouver ſans crime, ni la mépriſer, ſans ſe rendre mépriſable ſoi-même. La Religion lui doit beaucoup ſans doute; & les grands hommes qui dans les derniers tems ont cultivé cette ſcience; ceux qui l'enſeignent encore, en ont fait, en l'épurant, une des plus fortes barriéres contre l'erreur. Ils ont mis des bornes à la licence de l'expreſſion, qui en matiére dogmatique ne ſçauroit être trop reſtrainte, trop précautionnée; ils ont joint le raiſonnement aux faits de l'Hiſtoire; alliance ſans laquelle il n'y a point de conviction; ils ont

ont jetté des doutes éclairez ſur les matiéres pour les pénétrer mieux; ils y ont introduit l'ordre, & par-là ſoulagé l'eſprit qui dans les ſujets compoſez travailleroit trop, & ſe rebuteroit enfin. Voilà pour eux bien des ſujets d'éloge, & leur gloire eſt en ſûreté. Je n'en veux donc qu'à ce Peuple contentieux de Sophiſtes, qui durant trois ſiécles diſputoient ſur leurs propres chiméres; à ces *Nominaux*, à ces *Réaliſtes*, à ces *Ramiſtes*, à cette foule de diſputeurs de toute Tribu, de toute Langue, & de toute Nation, dont les Ecrits & les noms, à peine connus, s'obſcurciſſent, s'effacent, & s'oublient tous les jours dans l'Ecole même. C'eſt à ces diſcoureurs *abondans en loiſir & en curioſité* vaine, comme dit le Cardinal du Perron, que j'impute en partie la corruption du goût des bas ſiécles: gens oiſifs qui loin de nourrir l'eſprit par de ſolides véritez, l'affamérent, pour ainſi dire, en ne lui offrant que de ſéches & de ſtériles ſpéculations.

DU PERRON. *de l'Euch. liv. 3. c. 20. & ſuiv.* PELISSON. *diſſ. de Relig.*

Des Auteurs qui ont écrit depuis le quinziéme ſiécle de l'Egliſe juſqu'à nous.

IL ſemble que les maux, toûjours enchaînez l'un à l'autre, ne viennent jamais qu'en foule, & que les biens ne nous ſoient donnez qu'avec meſure. La chûte des ſciences fut univerſelle: leur renaiſſance n'eut pas un ſort égal. L'Occident après un long ſommeil, ouvrit enfin les yeux, & vit la lumiére. Mais l'Orient demeura dans ſes profondes ténébres, & il y eſt encore. Ces climats, autrefois ſi riches en génies élevez,

n'ont pû revenir à leur ancienne gloire. Les Eusébes, les Cyrilles, les Chrysostomes n'ont point eu des successeurs. Où ils enseignoient avec tant de force & d'éloquence, régne maintenant une affreuse barbarie, dont nous n'avons pas même la consolation de préjager, ni d'espérer la fin. Ainsi Dieu retire ses dons, & les transporte où il lui plaît, pour apprendre aux Nations mêmes, autant qu'à chaque homme, qu'elles ne possédent rien en propre, & que la plus florissante, la plus éclairée devient la plus ténébreuse de toutes, quand il cesse de verser sur elle le don de sa lumiére.

Toutefois, quoique je place au quinziéme siécle le renouvellement de la Littérature, & en particulier celui de l'étude Ecclésiastique dont il s'agit ici, il ne faut pas croire qu'il ait paru tout d'un coup des Ecrits dignes de l'ancien tems. C'étoit beaucoup faire d'abord que de reconnoître la grandeur de son mal: car l'ignorance en est un si sourd & si tranquille, que de commencer à le sentir, c'est trouver le premier secret qui aide à le guérir. On fit donc quelques efforts pour sortir de sa langueur, & en même-tems quelques tentatives contre ceux qui se trouvoient mal persuadez de nos mystéres. Il y avoit en effet de ces Incrédules, même dans les jours dont je parle; & il ne faut pas en être surpris. Dans les autres matiéres, souvent plus on y est habile, plus on a de doutes; dans celles de la Religion, c'est le contraire: on ne doute que pour n'y être pas assez instruit. *Raimond Martin*, Religieux Dominicain, fit un Livre intitulé: Le *Poignard de la foy*; & peu

peu après *Victor Porchet de Salvaticis*, Moine Chartreux, entreprit de défendre le Chriſtianiſme par un autre Ouvrage. Ce dernier n'étoit guéres que le copiſte de l'autre ; & pour dire la vérité, tous les deux firent voir plus de zéle que de force, tous deux ſervirent moins leur cauſe, qu'elle ne les ſervit elle-même. Comme Ariſtote étoit toûjours mêlé dans les objections, c'étoit auſſi ſous l'autorité d'Ariſtote qu'on ſe mettoit à couvert ; arbitre plus propre à perpétuer, qu'à finir les diſputes, & ſi peu convenable à la nature de nos différends, que je ſerai toûjours ſurpris qu'on n'eût pas le courage de le récuſer. Je trouve beaucoup plus ſupportable ce que fit contre les Juifs *Jerôme de Sainte Foi*, lui-même Juif Eſpagnol converti. Sa réfutation des erreurs du Talmud eut de la ſolidité, mais auſſi tant de rudeſſe dans la maniére, qu'il falloit, pour accompagner un tel guide, renoncer pleinement aux charmes de l'entretien.

RAIMOND MARTIN & VICTOR PORCHET.

JE'ROME DE SAINTE FOY.

On sentit à la fin, mais plus de cent ans après, que pour travailler avec fruit, il étoit néceſſaire de reprendre la trace des Peres, d'étudier l'Ecriture avec l'Hiſtoire, & pour arriver à ces connoiſſances, de paſſer par celle des Langues. La France eut le premier honneur de cette entrepriſe. Un de nos Rois occupé de l'accroiſſement des Lettres, & juſtement nommé leur pere, les fit revivre dans ſes Etats. Il y appella les plus ſçavans hommes dans tous les genres, il y établit des Ecoles publiques, il fit rechercher les anciens Livres, & joignit à tant de ſecours la récompenſe qui excite davantage

François premier.

l'émulation ; la faveur & l'eſtime du Prince.

Dieu qui ſçait tirer le bien du mal, & qui ne permet l'un qu'en vûë de l'autre, fournit un nouveau moyen à la réſurrection des Sciences en Occident. Deux hommes oſérent innover dans l'ancienne croyance, entreprendre de réformer cette Egliſe irréformable dont Jeſus-Chriſt eſt le Chef, cette Egliſe qu'il ordonne d'écouter comme lui-même ; & qu'il a promis de n'abandonner jamais. Une partie du troupeau ſe rangea ſous ces Paſteurs étrangers, quoique diviſez entr'eux, ſans miſſion, ſans caractère, & dès-là ſans autorité. Nous remontrâmes à nos Freres ſéparez le peril & le crime de leur ſéparation : le ruiſſeau remonta contre ſa ſource ; ils nous accuſérent nous-mêmes d'être égarez. Le beſoin mutuel de ſe défendre & de ſe juſtifier, en fut un de s'inſtruire. Les premiéres queſtions étoient importantes, elles en attirérent d'autres, & de nombreuſes. De part & d'autre on voulut avoir pour ſoi l'Ecriture, & on l'étudia ; mettre la Tradition de ſon parti, & l'on y fit des recherches immenſes : juſqu'à porter enfin la ſcience critique au plus haut dégré de pénétration & de ſagacité.

LUTHER & CALVIN.

PHILIPPE DE MORNAY.

AU MILIEU de la chaleur des controverſes, quelques eſprits imaginérent que les deux Communions avoient l'une ſur l'autre des avantages réciproques, bien-tôt ils en prirent occaſion de les tenir pour indifférentes ; puis faiſant un pas de plus, la plûpart mirent en problême la divinité même du Chriſtianiſme. Cette gradation eſt plus ordinaire qu'on ne peut

peut penſer; & c'eſt le malheur des combats théologiques, d'occaſionner ſouvent l'incrédulité dans certaines ames imprudentes, & mal préparées à de tels ſpectacles. Pour arrêter ou pour prévenir ce deſordre, *Philippe de Mornay* ſous le régne de Henry le Grand, donna le Livre *de la Vérité de la Religion Chrétienne*: titre, ce me ſemble, un peu trop reſſerré, vû le grand terrain que l'Auteur embraſſe. Il prouve l'éxiſtence de Dieu contre les Athées; ſon unité contre les Idolâtres; ſa providence contre les Epicuriens; l'immortalité de l'ame contre les Impies; la néceſſité d'un nouveau culte contre les Juifs; & enfin la Divinité de Jeſus-Chriſt contre tous les Infidéles. Cet Ecrit, le premier de quelque importance qui eût paru ſur ce ſujet en langue Françoiſe, eut un applaudiſſement univerſel, & il le méritoit. On y voit de la méthode, du raiſonnement, du feu dans l'élocution, des images aſſez vives, de l'érudition, & de celle-ci peut-être même un peu trop. Excès qu'on ne ſçauroit blâmer qu'avec reſpect, & qui pourtant ſe tourne quelquefois en défaut. Je ne crois pas, en effet, qu'on approuvât aujourd'hui de longues & fréquentes citations de Philoſophes, d'Oracles, & de Poëtes profanes en preuve du péché originel, & de la Trinité des Perſonnes dans l'eſſence Divine. Ce n'eſt point par de telles autoritez, la plûpart même très-équivoques, qu'on amenera les Incrédules à la foy de nos dogmes. Je regrette encore dans Mornay le tems qu'il employe à diſputer contre l'Idolâtrie. Ce genre de controverſe étoit néceſſaire dans les premiers ſiécles, & quand les Dieux avoient des défenſeurs. Depuis que la Religion Chrétienne les a tous diſſipez, il

PHILIPPE DE MORNAY.

PHILIPPE DE MORNAY.

il eſt inutile d'attaquer des ennemis qui ne ſont plus. Si l'on en rappelle le ſouvenir, ce ne doit être que pour déplorer le malheur de l'ancien aveuglement. L'Auteur eût mieux rempli ſa carriére, s'il avoit inſiſté davantage ſur les fondemens de nos dogmes, c'eſt-à-dire, ſur la certitude de nos Hiſtoires, & des faits principaux de l'Evangile. La réſurrection de Jeſus-Chriſt, par éxemple, eſt l'article capital qu'aucun Apologiſte de la Religion ne doit omettre de traiter avec étenduë. A peine cependant en lit-on un mot rapide dans Mornay, vers la fin de ſon Livre, où ce grand prodige, la preuve de tous les autres, eſt plûtôt indiqué que ſuffiſamment éclairci. On eſt d'autant plus peiné de ces omiſſions dans un grand Auteur, qu'il eſt plus capable de fortifier & d'embellir tout ce qu'il traite.

LOUIS VIVES.

Les cinq Livres de *Louis Vives* ſur la Vérité Chrétienne ſont d'une érudition plus ménagée, quoiqu'il fût un des plus habiles de ſon tems; mais peut-être qu'il en va mieux au but, & qu'il y conduit par le chemin le plus naturel. Il donne à ſon Ouvrage la forme de Dialogue; genre d'écrire le plus ancien, le plus conforme à la ſimplicité de l'inſtruction, & le plus propre aux ſujets controverſez. Cet Auteur eſt plein de réfléxions neuves & ſolides. On voit qu'il a lû beaucoup, mais qu'il s'eſt aſſujetti ſes lectures, & que le goût préſide à ſon choix. On ne pourroit lui reprocher que le défaut de ſon ſiécle, un attachement trop ſervil, trop ſcrupuleux à certaines maximes philoſophiques dont perſonne n'oſoit encore ſecoüer le joug.

Il falloit que quelqu'un vînt affranchir la rai-

raiſon de ce long eſclavage. *Deſcartes* fut cet heureux libérateur qui la remit en poſſeſſion de ſes droits. Il poſa des principes où l'on vit clair, & d'une fécondité preſque miraculeuſe. Son art ne fut point un ſecret; il mit ſa méthode à découvert. Elle menoit à la ſource où il avoit puiſé lui-même, & où il devenoit aiſé de puiſer encore. Il abolit le faux myſtère du langage; à quoi ſervoit-il, qu'à déguiſer l'ignorance & à l'entretenir? Par lui toutes les Sciences revinrent de leur défaillance. L'eſprit de juſteſſe qui les perfectionne, paſſa de l'une à l'autre, & ſe les ſoûmit toutes. Enfin Deſcartes penſa, & ce qu'on ne ſçavoit pas, il apprit à penſer.

Nos Ecrits de Religion eurent part comme les autres à ce changement univerſel; ils devinrent plus raiſonnez, plus éxacts, & plus nerveux. Déja même Grotius avoit fait admirer dans le ſien tous ces grands caractères. Il le fit durant ſa priſon. Triſte ſéjour; propre néanmoins à réveiller certains ſentimens de zèle, qui peut-être ne ſe ſeroient pas offerts dans une proſpérité ſans traverſe. Cet Ouvrage fut dédié à Jérôme Bignon, ce Magiſtrat ſi digne d'un tel hommage, & dont le nom continuë d'être dans ſes deſcendans la protection du mérite & du ſçavoir. Le deſſein de Grotius n'étoit pas ſeulement de garantir la Religion Chrétienne, contre les impies qui l'attaquent dans le ſein même du Chriſtianiſme. Il vouloit de plus donner à la Hollande de quoi faciliter les progrès de l'Evangile. On ſçait que le Commerce de cette Nation qui la met en ſociété avec toutes les autres, lui fait auſſi connoître toutes les Religions. Elle voit des Idolâtres dans la Chine, dans les In- GROTIUS.

GROTIUS. des, & dans les Iſles reculées; des Mahométans dans l'Afrique, dans la Perſe, & dans le vaſte Empire des Turcs; des Juifs de toutes parts, & diſperſez chez les différens Peuples de l'Europe. Ce rapport perpétuel & inévitable avec des Peuples d'un culte ſi oppoſé, pouvoit devenir contagieux aux Navigateurs peu inſtruits, & il falloit leur mettre en main de quoi ſe défendre de la contagion. Il pouvoit auſſi devenir une occaſion de conquêtes pour l'Egliſe, & il falloit procurer un ſecours à ceux qui auroient le zèle de la ſervir. Ce ſecours eſt le Livre que Grotius leur préſente à tous. Il y ſuit l'ordre que nous venons d'expoſer, en nommant les Religions différentes de la nôtre, & qui ſubſiſtent actuellement dans l'Univers. Nous ne donnerons pas cependant l'analyſe de cet Ecrit, quoiqu'il ſoit extrémement court; mais nous loüerons cette briéveté même, où l'art a ſçu renfermer tant de choſes, ſans les confondre, ſans rien diminuer de leur évidence, ni de leur force. Ici tous les genres d'érudition ſont employez, non pas, comme en bien d'autres Ouvrages, pour l'oſtentation; mais en moyens de preuves, d'éclairciſſemens, & de réponſes néceſſaires. On y remarque un Sçavant qui évite de le paroître, qui ne veut qu'être utile, & qui s'accommode autant qu'il ſe peut, à des hommes qui n'ont à donner qu'une certaine meſure d'attention & d'étude. Il n'eſt donc pas ſurprenant que ce Livre ait été traduit en tant de Langues; toutes les Nations avoient intérêt à ſe l'approprier: mais il l'eſt beaucoup que Grotius ait pû dans la ſuite paſſer à d'autres opinions ſur le ſens des prophéties, qu'il avoit ſi nettement expliquées d'abord. Le défaut de ce grand

grand homme étoit de n'être pas aſſez ferme dans la vérité qu'il tenoit. Il ſemble que toutes les nouveautez avoient droit ſur lui.

M. PASCAL.

La France élevoit alors un eſprit ſublime, pénétrant, étendu, naturel, éloquent, original, comparable à ce que nous admirons de plus lumineux dans les ſiécles paſſez. Grand Métaphyſicien, Géométre du premier ordre, Phyſicien ſubtil, éxact, & ſenſé, *Monſieur Paſcal* marchoit moins à la ſuite, qu'à côté même de Deſcartes. Cependant il quitta ces ſciences, quoiqu'il ſoit ſi difficile de s'en détacher, & qu'il pût encore y découvrir des chemins nouveaux. Il ſe tourna vers un objet plus bien digne de ſa piété, & fit le projet d'écrire ſur la vérité de la Religion Chrétienne, qu'il prétendoit élever au dégré de certitude, & même d'évidence, où ſont les choſes les plus conſtantes parmi les hommes.

Que n'avoit-on pas lieu d'attendre d'un eſprit ſi profond, d'un cœur ſi touché des pertes de la foy ? Malheureuſement ce projet eſt demeuré projet, ou peu s'en faut. De longues infirmités ne laiſſerent pas à celui qui l'avoit conçu, la liberté de le remplir, & ſa mort ravit l'eſpérance de le voir jamais éxécuté ſelon ſon plan : le Peintre le plus habile ne hazarderoit pas de finir une ébauche d'Appelle.

Des Auteurs amis de M. Paſcal, & qui lui avoient ſouvent oüi parler de ſon deſſein, nous ont appris la méthode qu'il ſe propoſoit de ſuivre. Ce n'étoit point par des preuves Métaphyſiques & abſtraites, qu'il vouloit conduire les hommes à la parfaite conviction. Ils dépendent trop de l'imagination

M. PASCAL. & des ſens, pour remonter juſqu'aux premiers principes, ſources de toutes les vérités. Il eſt vrai que ce chemin ſeroit le plus court, mais il eſt eſcarpé, & d'un abord difficile. M. Paſcal vouloit aller à l'eſprit par le cœur, & prouver Dieu en le faiſant ſentir; ce qui eſt la meilleure maniére de le connoître. *La Foy parfaite*, diſoit-il, *c'eſt Dieu ſenſible au cœur.* Et dans la vérité, quoique les Cieux, & tout l'Univers racontent ſans ceſſe la gloire de leur Créateur, ils n'en parlent pourtant pas ſi bien à l'homme, ni ſi efficacement, que cette voix ſécrette qui l'interroge, & qui lui répond au milieu de lui-même. C'eſt à elle que M. Paſcal ſongeoit à nous rappeller, car nous ſommes preſque toujours trop diſtraits pour l'écouter, & il étoit bien ſûr que s'il pouvoit nous rendre attentifs aux inſtructions de ce maître intérieur, il arriveroit aiſément à nous perſuader nous-mêmes par nous-mêmes. Il devoit donc peindre l'homme aux yeux de l'homme, ou plutôt exciter en lui un ſentiment vif des contrariétez qu'il porte dans ſa nature: l'étonner à la vûë de ſa grandeur & de ſa foibleſſe; l'une, ſi manifeſte dans l'élévation de ſes penſées & dans la nobleſſe de ſes deſirs; l'autre, ſi viſible dans ſes ignorances, dans ſes miſéres, & dans ſes paſſions. De ces contrariétez il l'auroit conduit à reconnoître ſa dégradation, & à ſouhaiter une main qui pût aider à le relever.

Penſées de M. PASCAL Art. 28. p. 59.

Là M. Paſcal lui auroit montré tous les ſecours offerts par la ſeule Philoſophie, & l'inſuffiſance de ces ſecours; l'établiſſement des divers cultes qui ont ſi long-tems ſoûmis & partagé l'Univers, & le ridicule ou la fauſſeté de leurs dogmes. A travers cette confuſion de Sectes folles & impies, il lui auroit fait

fait appercevoir, dans un coin du Monde, un Peuple tout ſingulier, différent des autres par ſa politique, par ſes mœurs, & par ſa doctrine. Ce Peuple digne d'attention par la ſingularité de ſes loix, le devient encore plus par ſon antiquité; il eſt le premier de tous; les autres ne ſont que les branches dont il eſt la tige. Il n'y a ſur la terre qu'un ſeul Livre original en matiére de Religion, & il le poſſede; c'eſt lui qui l'a reçu des mains de ſon Auteur. Combien cet unique & précieux monument doit-il intéreſſer celui qui cherche à ſortir des fatigues d'un état incertain! M. PASCAL.

En ouvrant ce Livre, M. Paſcal y auroit fait remarquer les caractéres extérieurs de Divinité qu'il porte, & en cet endroit tout ce qui regarde les circonſtances de l'Hiſtoire des Hébreux, il l'auroit élevé au plus haut comble de la foy humaine. Puis enfonçant dans le Livre même, il auroit découvert l'étroite & merveilleuſe chaîne des véritez qu'il contient: un Dieu unique & Créateur, l'homme fait à ſa reſſemblance, intelligent, juſte, & libre comme lui dans ſon vouloir, mais abuſant de ſa liberté, aſpirant à l'indépendance, & prévaricateur de la Loy reçûe; tout auſſi-tôt ſon crime puni, ſa gloire effacée, ſes connoiſſances obſcurcies, ſon cœur panché vers le déſordre, & la corruption répanduë ſur les races innombrables qui deſcendent de lui. Il auroit montré dans ce Livre la ſainteté de ſes préceptes, leur pleine conformité à ce qui nous reſte de lumiére, & même à nos vrais intérêts; la grandeur de ſes promeſſes, les aimables notions qu'il donne du vrai bien, & ſurtout ce culte d'amour qui fait conſiſter la Religion à aimer Dieu plus que ſoi, & à ſe renoncer pour lui. Culte

M. PASCAL. si juſte, ſi ſaint, ſi conſolant, ſi ſublime, & ſi pur, qu'il n'a pû naître de l'imagination des hommes, ni des égaremens de leur amour propre. Ici M. Paſcal auroit expoſé les remédes que ce Livre promet à nos maux dans le préſent ineſtimable d'un Libérateur, & ſur ce point quelle vaſte carriére lui ouvroient les prophéties ! Deſcendant enfin à Jeſus-Chriſt, dans lequel ſe ſont vérifiées toutes ces prédictions, il auroit étalé ſes miracles, ſa doctrine, ſon innocence, ſa grandeur au milieu des humiliations, les prodiges de ſes Diſciples, la candeur de ſes Hiſtoriens, le courage de ſes Martyrs, & tous les faits qui ont ſervi à l'établiſſement de l'Evangile. Il auroit épuiſé ſur chacun de ces articles ce que l'Hiſtoire, ce que la raiſon, ce que la Critique, qui n'eſt qu'une raiſon plus éxercée, peuvent fournir de preuves, & de fondemens inébranlables de certitude. Deſſein magnifique & ſomptueux, qui ſans doute perd bien de ſa beauté dans mes mains, & que l'Auteur fait beaucoup mieux entrevoir par ces courtes paroles: *A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'eſt point contraire à la raiſon; enſuite qu'elle eſt vénérable, & en donner du reſpect; après, la rendre aimable, & faire ſouhaiter qu'elle fût vraye; & puis montrer par des preuves inconteſtables qu'elle eſt vraye; faire voir ſon antiquité, & ſa ſainteté par ſa grandeur & par ſon élévation; & enfin qu'elle eſt aimable, parce qu'elle promet le vrai bonheur.*

* Ibid. Art. 28. p. 253.

Il eſt triſte de connoître les biens dont on ne joüit pas, encore plus triſte de ſonger qu'il s'en eſt peu fallu qu'on n'en ait joüi. En parcourant les tréſors dont M. Paſcal devoit nous en-

enrichir, nous ne paſſons pas néanmoins tout-à-fait par ces Palais enchantez, qui n'ont de réel que la ſurpriſe qu'ils cauſent. Une partie de cette opulence nous reſte dans le recüeil de ſes *Penſées*; preuves éternelles de la grandeur, de la force & de l'élévation de ſon génie. Quelques-uns de ces traits ſont à peine touchez, en d'autres ſont de viſibles négligemens de pinceau; tous cependant marquent la main d'un grand Maître, & découvrent à qui ſçait voir, la perfection même dans l'eſſai. Outre la beauté de l'expreſſion, les tours vifs & pénétrans qui régnent dans ces remarques, il y domine une juſteſſe continuë qui eſt encore plus précieux que les Mathématiques elles-mêmes. Je ne penſe pas qu'on puiſſe aller jamais au delà des méditations de M. Paſcal, ſur le (*a*) but des figures de l'ancienne Loy, ſur la perſonne (*b*) de Jeſus-Chriſt, & ſur l'autorité des miracles (*c*) joints à la doctrine. Suppoſé même que dans la ſuite on ſoit entré plus avant encore dans ces matiéres, ce n'eſt toûjours qu'en ſuivant ſes premieres vûës, & comme inventeur ſa gloire eſt inſéparable des progrès qui l'ont ſuivi, ou qui le ſuivront. M. PASCAL.

(*a*) Ibid. Art. 12. & 13. p. 92. & ſuiv.
(*b*) Art. 14. p. 107. & ſuiv.
(*c*) Art. 27. p. 213. & ſuiv.

Depuis la chûte des Platoniciens modernes élevez dans l'Ecole de Plotin, juſqu'aux tems de la Prétenduë Réforme, les Fidéles ne virent point d'ennemis s'élever contr'eux, quoiqu'il y eût toûjours, dans le troupeau même, quelques eſprits indociles, & ſécrettement révoltez contre nos myſtères. Mais au ſeiziéme ſiécle, de nouvelle guerres vinrent chercher l'Egliſe, & troubler ſon repos. Je ne parle point ici de certains Viſionnaires qui parurent dans les jours de Luther, & de

Vide GEORG. HORNIUM. *Hiſt. Eccl. & Polit &* HORNEBEC.

Calvin ; d'un *Skuenfeld*, d'un *Stork*, d'un *Montzer*, entouſiaſtes, qui, au mépris de l'Ecriture, faiſoient conſiſter la parole de Dieu dans une illumination intérieure, & dans les prétendus mouvemens du Saint Eſprit en eux : nouveaux Millénaires, qui ſe diſant les précurſeurs d'un régne marqué dans l'Apocalypſe, le vouloient préparer par le meurtre des Magiſtrats & des Princes, s'ils s'oppoſoient à leur entrepriſe. Je ne dis rien non plus d'un *David George de Delpht*, qui ſe vantoit, comme Simon de Samarie, d'être tout à la fois le ſaint Eſprit & le Chriſt ; d'un *Henri* ſurnommé *Maiſon de Charité*, qui s'élevoit bien au-deſſus de Moïſe & des Apôtres, parce qu'ils n'avoient, diſoit-il, prêché que la foy & l'eſpérance, tandis que lui il donnoit la charité qui eſt l'ame de la Loy ; d'un *Guillaume Poſtel*, qui, entr'autres folies, inventoit une nouvelle rédemption pour les femmes ; d'un *Juſtus Velſius*, qui vint juſqu'à ſe déifier lui-même ; d'un *Rotman*, d'un *Knipperdoling*, d'un *Jean Matthieu*, d'un *Jean de Leide* ; chefs *Anabaptiſtes* ou *Rebaptizans*, de je ne ſçai quels autres Gnoſtiques modernes auſſi impies que les anciens, & dont les opinions extravagantes trouvoient néanmoins des extravagans, ou des crédules qui s'y ſoûmettoient.

D'autres Novateurs firent au Chriſtianiſme une playe bien plus profonde. Ebion, Sabellius, Paul de Samoſate, Arius, Photin & Pélage eurent des deſcendans plus hardis qu'eux encore. Les premiers n'avoient chacun ſoutenu qu'une erreur ; ceux-ci réünirent toutes ces erreurs : compoſé monſtrueux, d'où ſortit une Religion qui n'avoit plus caractère ni ſigne de Chriſtianiſme. *Michel Servet* & *Valentin Gentil* jetterent les fondemens de cet Ou-

Ouvrage odieux. Il eſt vrai que les Chefs de la Réforme punirent eux-mêmes cette audace; mais ne devoient-ils pas voir auſſi qu'ils en donnoient le principe, & que la liberté de décider une fois permiſe à chaque homme, il en alloit naître autant d'erreurs & de ſectes, qu'il y auroit d'eſprits oiſifs, curieux, & ſuperbes?

LÆLIE & FAUSTE SOCIN.

On vit donc *Lælie Socin* entreprendre de détruire la foy juſques dans la racine; peu après *Fauſte Socin*, ſon neveu, continuer l'éxécution de ce projet abominable; tous deux, & le dernier encore plus, ſe mettre à la tête de ce parti malheureux qui ne ceſſe de blasphémer contre le Seigneur, & contre ſon Chriſt. Aucun myſtère ne fut reſpecté par ces hommes téméraires, qui prirent la défenſe des héréſies condamnées ſolemnellement par les quatre premiers Conciles Oecumeniques. Avec Cérinthe, Ebion, Paul de Samoſate, & Photin, ils nierent la Divinité de Jeſus-Chriſt, & ne voulurent plus le regarder que comme un homme ſemblable à nous. Avec Sabellius, ils confondirent enſemble les trois perſonnes Divines, & n'admirent en Dieu qu'une ſeule perſonne ſous trois noms. Avec Macédonius, ils s'oppoſerent à la divinité du Saint Eſprit. Avec Céleſte & Pélage, ils ne connurent plus de péché originel, ni de grace intérieure Avec les Helcéſaïres, ils enſeignerent qu'on pouvoit profeſſer toute Religion, pourvû qu'au dedans on conſervât le reſpect de la véritable. De peur enfin que notre liberté ne fût en péril ſi Dieu prévoyoit nos déterminations futures, ils lui ravirent ſa preſcience, & limiterent ſes attributs, comme ils auroient diſpoſé de leurs

LÆLIE & FAUSTE SOCIN.

leurs fonds. Nulle Egliſe, nulle Communion, nuls Paſteurs, nuls Sacremens, nuls liens entre ces Sectaires. Ce ſont des indépendans qui ſe répandent par tout, qui s'accommodent de tout, & qui ne demandent que les égards de la toléra ce : gens néanmoins exclus des Communions les plus commodes, & rejettez même des lieux où ſe tolére la perfidie Judaïque. Et quel refuge, en effet, pouroient trouver ces téméraires Docteurs? Eux qui non contents de flétrir tous les myſtères, oſent nous offrir à leur place un Chriſtianiſme où Dieu même n'eſt plus qu'un corps; un Chriſtianiſme où Dieu ne crée rien, où il ne punit rien ; où l'indulgence pour le vice eſt portée juſqu'au ſcandale ; où les forfaits les plus énormes, comme les plus délibérés, ceſſent preſque de l'être, s'ils ne ſont tournés en habitude; où pour la grande conſolation de l'impie, l'ame périt avec le corps, & où les menaces d'un avenir vangeur ne ſont qu'un ſonge plein de cruauté.

Je prévois qu'ici l'on me demandera quel eſt le grand principe des Socins, qui les a pû conduire à tant d'excès. Ce principe eſt, de ne rien croire que ce qui eſt d'une évidence parfaite, ce qui eſt fondé ſur les notions purement naturelles. Or le myſtère de la Trinité, celui de l'Incarnation, & tous les autres ne ſont point clairs; ſur le bord de ces abîmes la raiſon tout étonnée s'arrête & recule. Il ne faut donc point croire ces articles, concluënt-ils. Cependant toute l'antiquité les a crûs, à commencer aux Apôtres. Il eſt vrai; mais nous ne voulons point entendre parler de tradition; c'eſt une autorité dont le joug eſt importun, nous l'avons ſecoüé; nous ne ſommes pas ſeulement auſſi éclairez, nous ſom-

ſommes plus habiles que tous les Anciens & que tous les ſiécles. Au moins ces articles fondamentaux ſont poſitivement énoncez dans l'Ecriture. N'eſt-elle pas votre régle? Oüi. Mais nous tournons cette régle, nous la plions, nous faiſons ſi bien que nous l'accommodons à nos penſées. Qu'en effet il eſt facile à l'eſprit humain de ſe rendre maître d'une régle morte, même ſans la contredire ouvertement! Quoiqu'il en ſoit, ainſi ont raiſonné, ainſi ont agi les Socins, & les Sociniens. Nous avons lû, & avec attention, tous leurs Ecrits, ceux au moins qui ſont contenus dans la grande *Bibliothéque des Freres Polonois*; car c'eſt en Pologne & en Tranſylvanie, plus qu'ailleurs, que ces impies ſe ſont répandus. Nous ſçavons ce qu'a dit Socin lui-même, dans ſon Commentaire ſur le premier Chapitre de ſaint Jean. Nous avons examiné les Apologies du Socinianiſme faites par *Chriſtophle Oſtorod*, & par *André Voidovius*. Nous n'ignorons pas ce qu'ont écrit *Conrad Vorſtius*, *Blandrat*, *Arminius*, *Epiſcopius*, & les autres, ou Sociniens déclarez, ou leur ſecrets protecteurs; & nous diſons avec aſſûrance que ces Ecrivains ne ſont remplis que de petites ſubtilitez, de vaines défaites, de faux-fuyans, où l'on ne fait que redire ce qui a cent fois été détruit dans les jours de l'Arianiſme. La Philoſophie à laquelle ces Sectaires s'attachent & nous rappellent ſans ceſſe, n'eſt qu'un jargon mépriſable qui n'établit rien, & qui ne ſauve rien; une vile *Theologie*, comme parloit autrefois ſaint Baſile, c'eſt-à-dire une fauſſe ſcience de mots qui cachent l'abſence des choſes. *André Keſler*, *Calovius*, & *Scherzerus*, Auteurs très-profonds eux-mêmes dans la Philoſophie de

LÆLIE & FAUSTE SOCIN.

LÆLIE & FAUSTE SOCIN. de l'Ecole, ont ruïné ſans reſſource toutes ces foibles défenſes du Socinianiſme. Depuis eux chaque Communion lui a porté des coups mortels, & les Antitrinitaires ne ſont plus guéres aujourd'hui que cette portion d'incrédules, qui ſans preuves, ſans étude, ſans ſyſtême arrêté, nie tout ce qu'elle ne comprend point, & ne veut rien comprendre de ce qui la gêneroit; qui ſçait à peine ce qu'elle ne croit pas, & point du tout ce qu'elle croit.

TANT D'EFFORTS inutilement employez contre l'Evangile, devoient à la fin déſarmer les ennemis de Jeſus-Chriſt. Où en étoient-ils? Réduits au funeſte expédient de faire revivre des erreurs foudroyées par l'Egliſe il y a plus de quatorze ſiécles. Peut-être croyoient-ils nous trouver affoiblis après tant de combats, & moins en état de nous défendre que ne l'étoient nos Peres; ou bien eux-mêmes penſoient être plus forts que les premiers rébelles dont ils ſuivoient l'exemple. Mais comme la vérité ne reçoit ni augmentation ni décroiſſement, la fauſſeté conſerve, même en changeant de faces & d'appuis, le caractère, pour ainſi dire inhérent, qui la diſtingue, & qui la condamne. Il ſe trouva cependant au dix-ſeptiéme ſiécle un téméraire qui entreprit de reculer les limites de l'impiété. Ce n'étoit pas à nos dogmes ſeulement qu'il en vouloit, il médita d'ébranler juſqu'aux notions les plus ſimples, & s'il le pouvoit, d'enlever à nos Annales la mémoire même des faits. On voit bien de qui je parle.

BENOIST SPINOSA. *Benoît Spinoſa* qui d'abord fait profeſſion du Judaïſme, devient ſuſpect aux Juifs mêmes par la nouveauté de quelques opinions; il en eſt repris, bien-tôt il a peur d'en être châtié,

tié, ſa frayeur le fait apoſtat. Il cherche un azyle en Hollande, il y en trouve un, & au même tems le ſécret d'y cacher, ſous le voile d'une vie ſimple & philoſophique, toutes les horreurs de l'impiété. PENOIST SPINOSA.

Rendons-lui juſtice: il avoit des mœurs & des vertus humaines. Sobre, modéré, pacifique, déſintéreſſé, même généreux, ſon cœur n'étoit taché d'aucun de ces vices qui déshonnorent. Nous ne penſons pas auſſi que tous les incrédules ſoient diſſolus; quelquefois même ce ſont leurs qualitez morales qui nous rendent plus amer le ſpectacle de leur perte. Il y en a ſans doute qui ſont heureuſement nez, qui tiennent d'une providence propice une ſageſſe de tempérament, & qui ne font point de la débauche le prix de leur incrédulité. Mais ce que l'attrait du plaiſir ne fait point dans ces ames tempérées, l'orgueil le fait en elles. Par là je n'entends pas cette fierté groſſiére que le monde mépriſe comme un vice d'éducation. J'entends cet orgueil plus ſpirituel, qui raméne tout à la déciſion d'un tribunal ſécret; cette fauſſe ſageſſe qui affecte les opinions ſinguliéres, & qui nomme erreur publique tout ſentiment reçu par le grand nombre; ce goût d'indépendance qui s'applaudit d'une infidélité ſolitaire; cette raiſon trompeuſe qui ſe croit plus libre à meſure qu'elle s'écarte davantage; cet amour propre qui rend hommage à ſes paradoxes, & qui ne s'oppoſe à l'ancienne vérité que parce qu'elle n'eſt pas ſa production. Débauche d'eſprit, où l'homme vain trouve autant ou plus de charmes que dans celle des ſens.

C'eſt à ce piége que ſe prit Spinoſa, & que ſe prend une partie de ſes diſciples. De ſon

BENOIST SPINOSA.

ſon obſcure retraite ſortit d'abord l'Ouvrage qu'il intitula *Traité Theologico-Politique*, parce qu'il y enviſage la Religion en elle-même, & par rapport à ſon éxercice, eu égard au gouvernement civil.

Comme la certitude de la révélation eſt le fondement de la foy, les premiers efforts de Spinoſa ſont contre les Prophétes. Il tente tout pour affoiblir l'idée que nous avons d'eux, & que nous puiſons dans leurs prophéties. S'il accorde que l'*Eſprit de Dieu* étoit en ces ſaints hommes, qu'il ſe *répandoit* ſur eux, & qu'ils en étoient *remplis*, ſelon que le dit l'Ecriture, tout auſſi-tôt il ajoûte, que ces façons de parler ſignifient ſeulement qu'ils avoient plus de vertu que le commun du peuple, & ſi vous le voulez, une connoiſſance plus étenduë de la Loy. De même que les Juifs appelloient une haute montagne, *la Montagne de Dieu*, ils appelloient *Eſprit de Dieu*, l'eſprit du Prophéte, parce qu'il avoit plus de zèle pour le bien, & dès-là plus d'autorité ſur le peuple. Je dis plus de zèle, car Spinoſa borne à la ſcience des mœurs tout le mérite des Prophétes. Il ne veut pas qu'ils ayent bien connu la nature, & les perfections de l'Etre ſouverain. Si nous l'en croyons, ils n'en ſçavoient pas plus, & peut-être qu'ils n'en ſçavoient pas tant que nous. Adam, par éxemple, connoiſſoit Dieu comme créateur, mais il ignoroit que ſon immenſité le rend préſent par tout Abraham étoit dans un préjugé ſemblable. Moïſe lui-même imaginoit un Dieu jaloux, compatiſſant, & vindicatif.

SPINOS. *Tract. Theologico-pol. C.* 1.

Ibid. C. 2.

O homme qui parliez, ainſi, vous ne ſçaviez donc pas que l'Ecriture ne nous eſt point donnée pour nous rendre Métaphyſiciens; mais ſa-

ſages, ſoûmis, & religieux; qu'elle uſe ſouvent d'*anthropologies* ou de manieres de parler humaines, pour s'accommoder à notre foibleſſe; que Moïſe repris par vous avec une hauteur ſi indécente, a nommé Dieu par le ſeul titre qui lui convient, en l'appellant *Celui qui eſt*; qu'enfin les Livres ſacrez diſſipent en mille endroits les nuages que vous penſez voir en quelques textes iſolez? Pour la prophétie, elle n'eſt dans vos principes que l'expreſſion d'une image ſenſible, que le Prophéte applique, ſelon qu'il lui plaît, aux événemens futurs. Mais cette image fortuite, quel rapport déterminé peut-elle avoir à des événemens libres, & qui ne ſont pas encore? C'eſt, dites-vous, ce que vous ne comprenez pas vous-même. Concluſion bien inſtructive dans la bouche de celui qui vient nous offrir de nouvelles lumiéres. BENOIST SPINOSA. *Ibid. C.* 1.

Paſſant enſuite à la vocation des Hébreux, Spinoſa ne trouve rien dans cette Nation qui la diſtingue des autres, ſinon qu'elle étoit d'une conſtitution politique ſi ſage, qu'en obſervant ſes loix, elle avoit de quoi ſe rendre victorieuſe au dehors, & ſe conſerver toûjours paiſible au dedans. Quoi! Les Ordonnances de Moïſe n'alloient pas au delà? Non. Elles ſe bornoient toutes au bien temporel de la République. On n'eſt pas Philoſophe en croyant que Dieu a fait des graces particuliéres aux Juifs, & qu'il les a choiſis par préférence aux autres Peuples; ce choix, & ces graces n'ont été que la ſuite néceſſaire de l'enchaînement des cauſes phyſiques: l'avantage du Juif conſiſtoit dans le terroir fertile, & dans l'Etat floriſſant qu'il eut en partage. *Ibid. C.* 3.

Pardonnez-nous encore ici notre ſimplicité,

BENOIST SPINOSA.

cité, grand & ſublime Commentateur; avant vous, nous penſions ſur des paſſages clairs & nombreux, que le privilége de la Nation chérie étoit de connoître & d'adorer le vrai Dieu, d'être dépoſitaire de ſes promeſſes, d'annoncer, & de figurer le Saint qui devoit nous être donné dans la plénitude des tems. C'étoit-là notre Philoſophie, elle l'eſt encore, & nous ne la changerons jamais pour la vôtre qui ſe contredit. Comment voulez-vous en effet que nous bornions aux biens fragiles de la terre, la prédilection de Dieu pour les Juifs? L'Égypte, la Perſe, la Gréce & Rome auroient donc reçû d'en haut des ſignes de tendreſſe & de protection bien plus marquez.

Ibid. C. 6. A l'égard des miracles dont le récit eſt ſi fréquent dans les Ecritures, ne les apportons pas en preuve de l'éxiſtence de Dieu, ni de ſa providence. Spinoſa ne le veut pas. Il a trouvé que les prodiges ſont impoſſibles; ils dérangeroient l'ordre de la nature, & ce dérangement eſt contradictoire. Pour nous affranchir tout d'un coup, il détruit par un Chapitre ſeul toute l'autorité des anciennes Ecritures; elles ſont d'un détail qui gênoit trop ſes principes. Et que dit-il contre elles? *Ibid. C. 8.* Qu'elles ne ſont pas des Auteurs dont elles portent les noms. Ainſi le Pentateuque ne ſera plus de Moïſe, mais une compilation de vieux Mémoires mal digérez par Eſdras. Les autres Livres, les Prophéties mêmes, n'auront pas une origine plus reſpectable, & la raiſon décidera ſouverainement des véritez *Ibid. C. 7.* que renferment ces divins Ouvrages. L'Ecriture va donc paſſer par autant de tribunaux qu'il y a d'hommes, & dès-lors il y aura tout autant de Religions que de ſenti-

mens?

mens? Point du tout. On a prévû cet inconvénient, & on y remédie. Le Prince mettra la borne à la licence ; il réglera dans ſes Etats le culte extérieur ; la liberté ne ſubſiſtera que pour les opinions, parce qu'elle eſt de droit naturel, & chacun pourra ſans crainte expoſer la ſienne & la ſoûtenir, pourvû qu'il obſerve, pour le bien de la paix, l'uniformité des ſignes qui repréſentent l'union des cœurs. BENOIST SPINOSA. *Ibid. C. ultimo.*

Quel aſſemblage de paradoxes ! Et comment ſe peut-il que tant d'hommes ayent la foibleſſe de s'en laiſſer ébloüir ? Eſt-ce que ces chimères n'ont pas encore été ſolidement détruites ? Hé tous nos Livres ne ſont pleins que de la réfutation de ces erreurs. A peine elles parurent, que toute langue qui confeſſe le nom du Seigneur, prit la parole pour confondre l'impie & ſon impiété. C'eſt donc, ô Dieu juſte, que vous puniſſez l'orgueil par l'aveuglement, que vous vous découvrez à ceux qui vous cherchent, & que vous vous cachez à ceux qui vous tentent.

Il n'eſt jamais arrivé qu'on ait entrepris ſur la Religion, que tout à la fois on n'ait outragé la raiſon même. Leurs intérêts ſont inſéparables. Spinoſa venoit d'étonner, & de ſcandaliſer l'Europe par une Théologie libertine qui n'avoit de fondement que l'autorité de ſa parole. Il ne s'égara pas à demi. Son premier Ouvrage n'étoit que l'eſſai de ſes forces ou des nôtres ; il avoit à nous mener bien plus loin par un ſecond, ſi nous avions voulu marcher après lui. Cet autre Ecrit eſt ſa *Morale*, où donnant carriere à ſes méditations philoſophiques, il plonge ſon lecteur dans le ſein de l'athéïſme. C'eſt principalement à ce monſtre de hardieſſe, qu'il doit le

BENOIST SPINOSA.

grand nom qu'il s'eſt fait parmi les incrédules de nos jours. Il leur ſeroit bien moins cher s'il avoit été plus timide. Mais ceux qui nous vantent la Métaphyſique de ce nouvel Epicure, nous le diſons avec confiance, parce qu'il eſt vrai ; ce ſont ceux qui ne l'ont jamais lû, du moins ceux qui ne l'ont jamais compris. L'occaſion nous a fait rencontrer divers Spinoſiſtes enchantez de la doctrine de leur Chef, & nous les avons priés de nous en faire une courte expoſition, cependant aucun n'a pû nous tracer le vrai plan de ſon ſyſtême, ni nous développer le fil de ſes principes. Parmi ces diſciples aveugles, & ſemblables à ceux dont parle (*a*) Cicéron, les plus ſincéres nous ont avoüé, que leur Maître leur étoit incomprehenſible, que ſa Philoſophie ſur tout leur étoit une énigme perpétuelle, & qu'enfin s'ils ſe rangeoient de ſon parti, c'eſt qu'il nioit avec intrépidité ce qu'eux-mêmes ils avoient un penchant ſecret à ne pas croire. Tel en effet eſt le progrès naturel & déplorable de notre foibleſſe en tout ce qui nous tient au cœur, & ſinguliérement dans les choſes de Religion. On s'aime ſans meſure, on aime ſa propre penſée, & on l'aime juſqu'au point de devenir admirateur de quiconque la protége, ſouvent lorſqu'on ne peut la défendre, ni la ſoutenir ſoi-même.

Pour nous qui avons eu, non pas plus de pénétration, mais peut-être plus de loiſir & de patience, nous avons enfoncé dans ces noi-

(*a*) Deſinunt ſuum judicium adhibere, id habent ratum quod ab eo quem probant judicatum vident. CICERO *de Nat. Deorum. l.* 1.

noires ténébres, & fait nos efforts pour y introduire le jour. Qu'avons-nous découvert? Une ſuite d'abymes où le téméraire Philoſophe s'eſt précipité preſque dès le premier pas, des propoſitions évidemment fauſſes, & les autres conteſtables ; des principes arbitraires ſubſtituez aux principes naturels & aux véritez ſenſibles, un abus des termes la plûpart pris à contre-ſens, un amas d'équivoques trompeuſes, une nuée de palpables contradictions, artifices ſur artifices, abſurditez ſur abſurditez, illuſions ſur illuſions; & encore, je le répete, artifices ſur artifices : le tout ſi choquant, qu'il effrayeroit au premier aſpect, ſi l'obſcurité ne le déguiſoit pas. BENOIST SPINOSA.

Ce n'eſt point ici le lieu de raconter le détail d'une Philoſophie ſi bizarre, & ſi déréglée; mais peut-être qu'on ſera bien-aiſe que j'expoſe, en peu de paroles la maxime fondamentale, & comme la clé du ſyſtême Spinoſiſte. Tout y roule ſur ce principe : *Une ſubſtance ne ſçauroit en produire une autre*; d'où l'on conclut qu'il n'y a qu'une ſubſtance, que cette ſubſtance eſt l'Univers, & que l'Univers eſt Dieu même. *Idem Ethic. prim. part. prop. 6.*

Maintenant, voici la démonſtration du principe. *Il ne ſçauroit y avoir dans la nature deux ſubſtances du même attribut*, c'eſt-à-dire, ſelon l'Auteur, *deux ſubſtances qui ayent quelque choſe de commun entre elles .... Donc l'une ne peut pas être la cauſe de l'autre. Si l'une pouvoit être la cauſe de l'autre, elles pourroient ſe concevoir l'une par l'autre. Or deux ſubſtances qui n'ont rien de commun, ne ſe peuvent concevoir l'une par l'autre. Donc l'une ne peut être la cauſe de l'autre.* C'eſt-là toute la prétenduë démonſtration de Spinoſa. Démonſtration qui n'a pas même le vain

BENOIST SPINOSA.

mérite d'être un ſophiſme ingénieux. Car qui eſt-ce qui ne voit pas que le ſens humain ſe révolte, quand on lui dit que de deux ſubſtances qui n'ont point les mêmes attributs, l'une peut ſe concevoir par l'autre? Quoi donc! Malgré la différence de leurs natures, ne peuvent-elles pas être connuës, non par leurs attributs, car elles n'en ont pas de commun, mais par le rapport de cauſe & d'effet qui eſt entre elles? On avoüe que la connoiſſance de l'effet ne donne pas la connoiſſance parfaite de la cauſe; l'effet ne contenant jamais toutes les perfections de ſon principe, & pouvant ne lui pas reſſembler: mais on ſoûtient que l'idée de l'effet occaſionne néceſſairement l'idée d'une cauſe, & que ces deux idées ſont eſſentiellement relatives; parce qu'il n'y a point d'effet qui n'ait une cauſe, ni de cauſe qui n'ait un effet. L'effet connu eſt l'invincible preuve de l'éxiſtence de la cauſe, & la cauſe connuë méne à la notion de l'effet, ou exiſtant ou poſſible, ſans lequel elle ne ſeroit pas conçûë comme cauſe. Une ſubſtance de différent attribut peut donc en produire une autre: deux ou pluſieurs ſubſtances peuvent donc éxiſter à la fois, avec les rapports de cauſe & d'effet. Par conſéquent il eſt faux qu'il n'y ait qu'une ſeule ſubſtance, & que Dieu & l'Univers ſoient le même Etre.

Comme je ne ſuis gueres ici qu'Hiſtorien, je ne fais cette obſervation qu'en paſſant, & à la hâte. On la peut voir plus étenduë, & beaucoup mieux éclarcie dans l'illuſtre Pere * *de Tournemine* dont je l'emprunte. Il conſidere la grande maxime de Spinoſa dans tous les ſens, & démontre aux moins habiles qu'il n'y a jamais eu de principe plus confus, ni plus

* Réflexions ſur l'Athéïſme, &c.

plus fécond en conſéquences abſurdes. N'en touchons ici qu'une ou deux, afin de ne nous pas trop écarter. BENOIST SPINOSA.

Premiérement, ſi la nature eſt l'Etre infiniment parfait, il s'enſuit que toutes les parties de la nature ſont des portions de la Divinité; que celle-ci eſt une & multiple; penſante & tout à la fois ne penſant pas; voulante & ne voulant pas; libre & déterminée; agiſſante & paſſive; le ſujet enfin des modalitez les plus diverſes, & même les plus contraires. Etrange Divinité que celle qui de la ſorte réünit en ſoi les perfections & les défauts, les vices & les vertus, les connoiſſances & l'ignorance, la reſtriction & l'infinité, la puiſſance & la ſervitude, toutes les incompatibilitez, & toutes les répugnances les plus formelles. Certes le Paganiſme étoit encore moins déraiſonnable. S'il faiſoit combattre les Dieux contre les Dieux, & même les Dieux contre les Titans, c'étoient au moins des Etres divers. Ici c'eſt le même Etre numériquement, qui reſtant parfait, concilie dans ſa ſubſtance, les oppoſitions, les contrariétez & les diſcordances les plus marquées. Voyez le P. LAMI, Réfut. du Spin. BAYLE, Dict. Art. SPINOSA. M. JAQUELOT, Traité de l'éxiſt. de Dieu.

Secondement, ce tout de l'Univers, cet aſſemblage infini, eſt-il un, d'une unité ſimplé & réelle? Si l'on répond qu'oüi, dans ce cas il ſera vrai que chaque partie ſera le tout; il ſera clair qu'elle aura, comme le tout, une infinité, une indiviſibilité, une immobilité, une immutabilité réelle; il ſera certain, contre l'expérience manifeſte, qu'aucune partie ne ſera défectueuſe, limitée, changeante, ni ſujette à des modifications ſucceſſives. Voici bien plus; il ſera démontré que les parties ne ſeront plus parties, & que l'une Voyez M. de FENELON, Traité des attributs de Dieu.

BENOIST SPINOSA.

sera l'autre identiquement & positivement; que l'être incorporel aura toutes les propriétez de l'être corporel, que chaque esprit aura les modifications de tous les esprits, & chaque corps les modalitez de tous les corps; que chaque partie sera le tout; qu'enfin chaque partie sera chacune des autres parties. Vision si monstrueuse, qu'aucun terme ne la peut exprimer.

Au contraire, si l'on dit que l'Infini de l'Univers n'est point un d'une unité parfaite, tout aussitôt je lui oppose qu'il ne peut être Infini, ni Dieu par conséquent. Par où en effet pourroit-il être l'Infiniment parfait? Par la collection des êtres qui le composent? Mais chacun de ces êtres est borné: tous ensemble ne sont donc qu'un amas de bornes. Or des bornes ajoûtées à des bornes ne sçauroient faire qu'un tout borné. Un tout borné n'est point l'Infini, qui dans son idée renferme l'exclusion, le néant, & l'absence de la borne. L'Infini de l'Univers qui n'est point un d'une unité parfaite, n'est donc point Infini, & il est insensé d'en faire le Dieu unique & suprême.

Effectivement, le tout de la nature n'est point un fantôme, ni une idée abstraite; il n'éxiste point, hors de l'assemblage des parties; il est le nombre des parties mêmes, liées, & réünies. Or, qui dit nombre, dit amas d'unitez réellement distinguées, & réciproquement indépendantes l'une de l'autre pour leur éxistence. Elles peuvent donc chacune être rétranchées du tout, puisque chacune n'étant pas l'infini, n'est pas éxistante par elle-même. Or, supposant le retranchement d'une de ces parties, le total est diminué. S'il est diminué, il n'est plus infini. S'il ne l'est

plus,

plus, il ne l'étoit donc pas avant ce retranchement. La preuve de cette conſéquence eſt claire. Tout compoſé fini auquel vous rejoignez une parcelle que vous en aviez détachée, ne devient point infini par la réünion de cette unité finie. Donc le compoſé reſte fini après la réünion. Donc avant la déſunion il étoit véritablement fini. Donc l'Univers compoſé de parties finies & diviſibles, ne peut être un infini réel, ni Dieu par conſéquent, qui eſt l'Etre ſans bornes dans ſon unité parfaite. BENOIST SPINOSA.

Comment donc Spinoſa pouvoit-il ſe flatter qu'en nous préſentant ſa chimére d'un Monde infini, il effaceroit en nous l'idée ineffaçable d'un Etre unique, ſimple, créateur, infini ſans compoſition, immuable, & indiviſible? Comment peut-on appeller Philoſophe, celui qui reſpectoit ſi peu la raiſon & l'évidence? Non, il ne l'a jamais été, & il n'a pû ſéduire que ceux qui ne l'étoient pas. C'eſt ſa méthode ſpécieuſe qui les a trompez; ce n'eſt pas, comme il arrive quelquefois, un éclat de principes ſéduiſants. Ils ont crû que celui qui employoit la Géométrie en eſpéce, qui procédoit par *axiomes*, par *définitions*, par *théoremes*, & par *lemmes*, ſuivoit trop bien la marche de la vérité, pour ne trouver que l'erreur au lieu d'elle. Ils ont jugé du fond ſur les apparences, déciſion précipitée qu'inſpire notre pareſſe. Il n'ont pas vû que ces axiomes n'étoient que des propoſitions très-vagues, très-incertaines; que ces définitions étoient inéxactes, bizarres & défectueuſes; que leur Chef alloit enfin au milieu des paralogiſmes, où ſa préſomption & ſes fantaiſies le conduiſoient.

BENOIST SPINOSA.

Un (*a*) Ancien parlant d'Epicure, l'appelle un homme ſans talens, ſans connoiſſances, ſans pénétration, ſans autorité, ſans grace, épris de lui ſeul, & dédaignant tous les autres. Voilà dans l'image du Maître tous les traits du Diſciple, & peut-être encore plus marquez dans celui-ci que dans le premier. Nul mérite d'invention dans Spinoſa, ſuppoſé même que c'en fût un d'imaginer des erreurs ſpécieuſes; ſes ſentimens ſpéculatifs n'ont rien de nouveau; les Athées de tous les ſiécles avoient à peu près penſé comme lui, ſelon qu'il paroît dans (*b*) Virgile même. Nulle force dans ſes raiſonnemens; ſes principes ne ſont que des ſuppoſitions & ſa dialectique d'ordinaire ne ſe termine qu'à des ſophismes. Nul art, ſi ce n'eſt celui de s'envelopper de termes à toute entente, quand il ne ſçait plus où il en eſt. Nul agrément dans la compoſition; la ſienne eſt froide, confuſe, aride, morte: & je ne l'entends pas ſeulement de ſa *Morale* où il affecte de ſuivre l'ordre de la Géométrie, ſans y porter l'eſprit géométrique; je l'entends de ſes autres Ouvra-

(*a*) Hoc in eum maximè convenit qui iſta peperit, hominem ſine arte, ſine Litteris, inſultantem in omnes; ſine acumine ullo, ſine auctoritate, ſine lepore. *Balbus apud* CICER. *de Nat. Deorum. lib.* 2.

(*b*) Principio cœlum ac terram campoſque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque aſtra,
Spiritus intus alit, totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
Inde hominum, pecudumque genus, vitæque volantum. *Æneid lib.* 6.

. . . . Deum namque ire per omnes
Terraſque tractuſque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.
Scilicet huc reddi deinde ac reſoluta referri. *Georg. l.* 4.

vrages, de ſes *Lettres* mêmes où il eſt ſon propre commentateur, & qui cependant auroient ſouvent beſoin d'un nouveau commentaire. Eſt-il donc ſi doux d'errer, qu'on préfére à la lumiére de tous les hommes, à la ſienne propre, la triſte obſcurité d'un ſyſtême qui ne laiſſe voir que des abymes, où le conducteur ſe précipite enfin avec tous ceux qui le ſuivent?

DURANT qu'un Impie travailloit à confondre dans l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, & qu'à l'éxemple du premier tentateur, il ſembloit nous dire à tous: Croyez à ma parole, & *vous ſerez comme des Dieux*, la Providence ſuſcita dans l'Egliſe de France des Prélats, qui par leur ſçavoir, par leur génie, par leur zèle, remirent ſous nos yeux les Evêques des premiers tems. *Gen. c. 3. verſ. 5.*

L'Illuſtre & docte *Boſſuet*, que tant d'Actions publiques avoient mis au rang des premiers Orateurs du Monde, devenu Controverſiſte avec un ſuccès égal, convainquit d'erreur la Prétenduë Réforme par l'Hiſtoire de ſes *Variations*, & juſtifia les Catholiques par l'*Expoſition* ſimple de leur foy. Le plan que nous ſuivons, & qui nous fixe à ce qui regarde la Religion Chrétienne, comme telle, nous fait paſſer legérement ſur ces Ouvrages, & ſur d'autres encore non moins admirables ſortis de la même main. Nous cédons ici malgré nous à nos propres loix, pour ne rappeller le Lecteur qu'au *Diſcours* de M. de Meaux *ſur l'Hiſtoire Univerſelle*. L'Auteur y repréſente, comme en un champ de tableau, toute la ſuite de la Religion, & celle des Empires; puis venant à des remarques particuliéres ſur le deſſein de Dieu dans l'établiſſe- M. BOSSUET, *Evêque de Meaux.*

M. BOSSUET, *Evêque de Meaux.*

ment de ſon Egliſe, quel ordre il nous découvre! A quelle ſublimité de réfléxions il nous fait monter avec lui! Quels ſécrets il nous révéle! Quelle notion de la Divinité il nous communique! Qu'avec lui le Chriſtianiſme paroît un culte majeſtueux, raiſonnable, & conſolant!

Aux premiers faits dont Moïſe ne nous donne qu'un récit court, M. de Meaux joint une théorie lumineuſe qui nous développe les conſeils de la Providence, & leur profonde ſageſſe. L'Idolâtrie où tombe le genre humain après le déluge, & l'hiſtoire des ſaints Patriarches, qui conſervent le dépôt de la Religion au milieu de l'égarement général, lui fait déja remarquer cette élection de grace, qui eſt le grand myſtère de Dieu ſur ſa créature. La Loy écrite donnée aux Juifs, & ce prodigieux nombre de cérémonies & d'obſervances dont elle eſt chargée, le conduiſent aux plus judicieuſes remarques ſur la Loy même, ſur le génie indocile du Peuple qui la reçoit. Il parcourt le tems des Rois, les Prophétes qui prédiſent ſous leurs régnes, & voilà Jeſus-Chriſt qui dans cette multitude de prédictions eſt le grand objet qui ſe trouve partout, & le premier de tous. La Nation choiſie tombe, & dans les dégrez de ſa chûte, il voit les dégrez de préparation qui diſpoſent l'Univers à l'arrivée du Meſſie. Les tems s'écoulent, le Libérateur deſcend, & il le conſidére dans ſa vie, dans ſa doctrine, dans ſes miracles; ſpectacle raviſſant, par lequel il épuiſe tout enſemble & l'admiration, & l'amour. Les Juifs ſe privent eux-mêmes du bienfait de la rédemption, un nouveau Peuple eſt enté ſur le plus ancien de tous pour garder la ſucceſſion; Dieu néanmoins ſe ſouvien-

viendra d'Abraham & de ſes deſcendans, la Nation ingrate ſe repentira, le Seigneur ſe tournera vers elle, nous ne ſerons plus tous que le même troupeau ſous le même Paſteur; & là-deſſus, M. de Meaux s'élevant avec ſaint Paul qui le guide, nous fait entrer dans l'auguſte ſecret des miſéricordes, & de la juſtice de Dieu. Mais parce que cette réünion heureuſe ne doit arriver qu'après que l'*Orient* & l'*Occident* auront été remplis de la connoiſſance & de la crainte du Très-Haut, l'illuſtre Prélat nous prend ici comme par la main, & nous conduit au milieu des conquêtes de la foy Chrétienne. Nous parcourons avec lui ſes progrès miraculeux, nous la voyons de ſiécle en ſiécle s'étendre de plus en plus, ſubjuguer de ſuite tous les Royaumes, tenir captives à ſes pieds les puiſſances de l'enfer, & recüeillant la vertu qui ne ceſſe de ſortir de la Croix, continuer de remplir par ſa fécondité toute l'étenduë des promeſſes. Arrêtons-nous; un Ouvrage ſi riche perd trop à n'être montré qu'à demi. Sans compter le fond des choſes que nous touchons à peine, & que nous ne ſuivons pas même en entier, qui pouroit ſuffire à loüer la maniére dont elles ſont dites? Tout l'art admiré dans les plus grands modèles, eſt ici à ſa plus haute perfection. Le dernier ſiécle, & en matiére d'éloquence, c'eſt preſque dire tous les ſiécles, n'a rien produit de plus noble, de plus vif, de plus énergique, rien où le caractère d'une raiſon ſupérieure ſoit imprimé plus avant, rien d'une plus grande continuité de ſublime, rien qui ſoit aſſorti mieux à la dignité d'un ſujet qui laiſſe infiniment après lui tous les autres ſujets. On

M. BOSSUET, *Evêque de Meaux. Rom. c. 12. v. 12. & ſeqq.*

diroit que c'eſt la Religion qui s'explique elle-même.

M. HUET, *Evêque d'Avranches.*

Le Sçavant Homme qui avoit l'honneur de partager avec M. de Meaux l'éducation du Dauphin de France, nous donna, preſque dans les mêmes jours, d'autres Ouvrages en faveur du Chriſtianiſme. Ce n'eſt pas qu'il manquât rien à ceux qu'on avoit déja vûs. Mais la Vérité a diverſes faces. L'aſpect dont l'un n'eſt pas touché, frappe l'autre, & c'eſt pour cela qu'il eſt utile de la montrer, autant qu'il eſt poſſible, par tous ſes côtez. Nous vîmes donc reparoître un Euſébe dans la perſonne de l'Evêque d'Avranches, dont le mérite connu juſtifie cette comparaiſon. Les Philoſophes, & en général tous ceux qui penſent plus qu'ils ne liſent, demandent pour croire à la Religion, des preuves tirées de ſa doctrine même. Ceux au contraire qui ſe trouvent plus accoûtumez aux recherches critiques, qu'à l'éxercice des réfléxions pures, veulent être perſuadez par des détails, & par des faits. C'eſt ſur tout cette derniére eſpéce de lecteurs que M. Huet entreprend de convaincre.

On a vû plus haut que depuis Spinoſa, quelques Incrédules ſe retranchoient contre la foy, par la raiſon ſeule que l'authenticité de nos Livres leur ſembloit ſuſpecte. Le Chef impie qu'ils ſuivoient leur avoit mis cette défenſe dans les mains, & tant qu'elle ſubſiſtoit, tous nos traits contre eux portoient à faux. Pour leur enlever cet aſyle, M. Huet fit ſa *Démonſtration Evangelique*, dont le but eſt de prouver que le corps des Ecritures eſt inconteſtablement des Auteurs dont il porte les noms. Il faut que nos ennemis le reconnoiſ-

ſent;

sent; par cet Ouvrage, la vérité de nos Ecrits est mise au dessus de leurs atteintes, tous les doutes sont dissipez, toutes les objections sont détruites, même celles que l'Incrédule n'avoit pas imaginées, & nous n'appréhendons point que desormais aucun adversaire instruit ose nous dire: Vous ne possédez pas la pure parole de Dieu. M. HUET *Evêque d'Avranches.*

Tout homme, & même toute condition a son foible. Celui du Sçavant est d'aimer trop sa conjecture. En qualité de bien propre, elle lui devient quelquefois plus chere que la vérité, qui n'est qu'un bien général & commun. Dans le cours de ses grandes recherches, M. Huet crut appercevoir que la Fable, & toute la Théologie idolâtre étoit l'Ecriture altérée. Avant lui de graves Auteurs avoient pensé quelque chose d'approchant; mais ce qu'on n'avoit pas dit encore ni soupçonné, il avança que la Mythologie des Nations qu'on n'a découvertes que depuis peu, est originairement tirée des Livres de Moïse. Il va plus loin dans sa *Démonstration Evangelique*; il y soûtient que Moïse est le Dieu qu'ont adoré tous les Peuples, & qu'ils ont déguisé sous des noms différens; qu'ainsi Moïse est leur Apollon, leur Pan, leur Vulcain, leur Mercure, leur Esculape, leur Prométhée, leur Priape, leur Cécrops, leur Minos, leur Rhadamante, leur Eaque, leur Protée, leur Persée, leur Adonis, leur Tirésie, &c. que Junon, que Minerve, que Venus, que Diane, & les autres Déesses, sont Séphora, l'épouse de Moïse. *Propos. 4. capp. 3. 4. & seqq.*

On ne peut disconvenir que les Payens n'ayent beaucoup emprunté de nos Ecritures; le fait est clair dans les Ouvrages de leurs Philosophes, & les Peres ont eu soin de le re-

M. HUET, Evêque d'Avranches.

marquer. Mais je doute que l'on puiſſe étendre ce plagiariſme juſqu'aux premiers Mythologiſtes. Il eſt certain que dans les tems qui s'écoulérent depuis Abraham juſqu'à Moïſe, c'eſt-à-dire, durant quatre ſiécles, la contagion de l'idolatrie avoit gagné tous les Peuples de la Terre. On y avoit ſi fort oublié le vrai Dieu, que les Hébreux n'y étoient connus que ſous le titre d'adorateurs du Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob. Le reſte du Monde avoit ſes Divinitez particuliéres, & ce fut même pour diſtinguer la race éluë que la circonciſion fut établie; elle étoit le ſigne par où ſe diſcernoit la Nation ſainte, d'avec les Nations aveugles & profanes. Si donc il y avoit des Idolâtres avant le tems de Moïſe, comment ſoûtient-on que les premiers faits merveilleux dont l'Eciture fait foy, ſont l'origine des fables payennes? N'y avoit-il pas un fondement aſſez naturel pour les fictions dans les ſeules Hiſtoires de l'Egypte? Et ſuppoſant que les Mythologiſtes n'euſſent rien voulu tirer de ces Hiſtoires, la Phyſique, dans l'état informe où elle étoit, n'ouvroit-elle pas une aſſez grande carriére à l'imagination des inventeurs? Chercher Moïſe dans ces âges reculez, c'eſt le demander aux tems où il n'étoit pas encore.

A l'égard des Dieux Grecs, il y auroit, ce ſemble, un peu plus d'apparence à la conjecture du docte Prélat, qui prétend que Cadmus fils d'Agénor; & Danaüs firent connoître Moïſe à la Gréce, lorſqu'ils y tranſportérent une colonie Phénicienne. Cependant le fait ſouffre d'étranges difficultez: & pour n'en propoſer qu'une ici, l'ordre des tems paroît violé dans le ſyſtême de M. Huet. Le célébre Marsham ſoûtient en effet, que Cadmus

MARSHAM

&

& Danaüs paſſérent en Gréce avant l'époque de la ſortie d'Egypte; ſes preuves ſont fortes, il n'y a rien, ce me ſemble, de ſolide à leur oppoſer. Les Dieux qu'ils apportérent à l'Aſie n'étoient donc pas les ſimboles de Moïſe: On ſait d'ailleurs que les Grecs ne commencérent à bien connoître les Juifs, qu'après les conquêtes d'Aléxandre.

M. HUET, Evêque d'Avranches. Chron. Can. ad Sæcul. 9. p. 117. 118. & ſeqq.

Pour les Divinitez Romaines, outre qu'elles étoient en partie celles de la Gréce, Rome a toûjours eu tant de mépris pour les Juifs, qu'elle auroit eu honte de rien emprunter de ce Peuple. Le moyen de croire qu'elle ait fait l'apothéoſe du Légiſlateur d'une Nation ſi vile * à ſes yeux? C'eſt bien davantage quand il s'agit de le trouver dans les Dieux des Gaulois, des Allemands, des Bretons, des Indiens ſur tout, & des Américains. Par quelles routes ſi ſecrettes la gloire de ſon nom auroit-elle pénétré dans ces climats? Que de terres, que de mers elle avoit à traverſer! Que de reſſorts il ſeroit beſoin de faire agir, que de ſuppoſitions il faudroit faire; que de conjectures il y auroit à hazarder pour donner quelque couleur à la poſſibilité de ce trajet! A peine aujourd'hui l'ancien Monde commence à connoître le nouveau; de jour en jour nous découvrons de vaſtes climats qui nous en font deviner d'autres, que peut-être on ne découvrira pas ſi-tôt; & l'on veut que Moïſe, ſans pourtant nous montrer la trace de ſes pas, ait été, pour ainſi dire, ſe placer ſur les Autels de ces Peuples inconnus. Nous ne le diſſimulons pas, nous avons une grande répugnance à déférer en ce point à l'éclat de l'autorité. (a)

* TACIT. Lib. 5. JUVEN. Satyr. 14. MART. Epig. Lib. 11. Epig. 96. QUINTIL. JUST. l. 3. cap. 7.

Un

(a) Abjiciamus hæc quia falſa ſunt; vel doleamus, quia

M. HUET, *Evêque d'Avranches.*

Un autre Ouvrage de M. Huet moins étendu que la *Démonſtration Evangelique*, eſt ſon *Accord de la Foy & de la Raiſon.* Des deux parties qui compoſent ce Livre, la premiere n'eſt qu'une expoſition des principes ordinaires dont la Théologie s'appuye, pour vaincre l'oppoſition apparente qui ſe trouve entre les myſtères & le ſens humain. Il pourroit même ſembler à quelques-uns, que l'Auteur n'a pas employé ſur cette matiére toutes les reſſources du raiſonnement. Je ſuis au moins de ceux qui préférent à ce morceau, l'Ecrit de M. Régis ſur la même queſtion. Mais ſi cette partie préliminaire n'eſt ni curieuſe ni neuve, la ſeconde eſt d'un goût nouveau par la ſingularité de la matiére. M. Huet y établit que ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la Doctrine & dans l'Hiſtoire, ſoit des Juifs, ſoit des Chrétiens, a été crû dans les tems même de l'Idolâtrie. Il parcourt les principaux faits de l'Ancien Teſtament, & il trouve que l'antiquité payenne en croyoit de ſemblables. Les cérémonies Judaïques, il les montre pratiquées chez différents Peuples; notre Morale, nos Sacremens, nos Myſtères mêmes, il veut les appercevoir dans la Théologie des Poëtes.

Voyez les *Queſtions d'Aunay* du même Auteur.

Ce qui eſt nouveau, fût-ce une vérité, n'eſt jamais éxempt de contradiction. Ce n'eſt pas toutefois parce que la penſée de M. Huet eſt nouvelle, que j'oſe la contredire, en conſervant d'ailleurs les ſentimens de vénération que je dois à ce grand Homme; c'eſt parce que ſon opinion me paroît fauſſe en elle-même, & dans l'uſage qu'il en a fait.

D'a-

quia magna exiſtimantur: ſunt enim iſta magna magnorum deliramenta doctorum. AUGUST. *Serm.* CXLIII. *de Temp.*

D'abord, ce n'eſt point un fait clair que l'Idolâtrie ait crû des choſes pareilles à ce que nous racontent les Livres ſacrez. Quoique les Poëtes nous parlent du débroüillement du cahos, de la chûte d'Até, du Caducée miraculeux de Mercure, de Minerve ſortie de la tête de Jupiter, de la mort de Sarpédon fils du plus grand des Dieux, des Oracles d'Apollon, des eaux Luſtrales, des Champs Eliſées & du Tartare, pour ne point parler de quelques autres articles, ces fictions n'ont rien d'analogique à la Doctrine des Livres ſaints. Ils nous donnent une idée bien différente des objets dont on penſe voir des images dans la Fable. M. HUET, *Evêque d'Avranches.*

En ſecond lieu, la ſuppoſition de M. Huet eſt inſoûtenable dans l'application, & je ne vois pas quel avantage il pouvoit tirer de ce paralléle en faveur du Chriſtianiſme.

Vouloit-il conclure que l'Incrédule ne doit pas héſiter ſur nos dogmes, puiſque les Payens en recevoient d'auſſi incompréhenſibles? L'Incrédule lui répondroit: Selon Plutarque, ces fictions imaginées par les Poëtes, à deſſein d'amuſer le Lecteur, n'étoient pas crûës ſérieuſement par les Idolâtres. Leur conduite autoriſe donc mon incrédulité. Vouloit-il dire que nos myſtères ne ſont pas incroyables, puiſqu'il y en avoit d'auſſi peu conformes à la vraiſemblance dans l'ancienne Mythologie? Le même Incrédule répliqueroit: Je ne croirai point à vos myſteres, parce qu'il y en a d'autres répandus dans la Fable; mais ce que vous m'y découvrez de ſemblable à vos dogmes, me les rend eux-mêmes fabuleux; Je prends les choſes par les côtez qui ſe reſſemblent; ce que je trouve d'évidemment abſurde dans l'un, me fait décider de la fauſſeté de l'au-

M. HUET, *Evêque d'Avranches.*

l'autre. Vous dites, il eſt vrai que les Mythologiſtes ont pris de vous bien des articles, & qu'enſuite ils les ont altérez; moi, je penſe que c'eſt vous qui les avez imitez dans leurs folies. S'il n'eſt queſtion que de conjecturer, nous ſommes égaux; s'il faut diſcuter, nous ne finirons pas ſi vîte; voilà de quoi diſputer juſqu'à la fin des ſiécles.

Cet éxemple doit inſtruire quiconque écrit ſur les matiéres de Religion, à n'employer jamais que les preuves qui tranchent & qui décident par le fond même. Celles qui ſont foibles & conteſtables, à plus forte raiſon celles qui ſont défectueuſes, doivent être ſoigneuſement évitées, parce qu'ici tout ce qui ne ſert pas, devient nuiſible.

GROTIUS *de Ver. Relig. Chriſt. l. 4. ad finem.*

Je ſçai que des hommes habiles, & Grotius entre les autres, avoient déja dit que la Morale de Jeſus-Chriſt eſt conforme en tout à nos principes naturels; & ils l'avoient fait voir en la confrontant avec les ſages maximes qu'il eſt ſi beau de lire en quelques Philoſophes, même en quelques Poëtes du Paganiſme.

SPENCER *de legib. Hebræ. Ritual.*

Quelques-uns, comme le docte Spencer, qui peut-être auſſi a porté ſes conjectures un peu trop loin, avoient remarqué qu'afin de s'accomoder à la pente des Juifs pour le culte pompeux, Dieu leur avoit preſcrit des obſervances, quelquefois ſemblables à celles qui les avoient tant enchantez dans l'Egypte. Si M. Huet n'avoit entrepris la comparaiſon que ſur ces points, je ſerois des premiers à loüer ſes curieuſes remarques. Mais qu'il ait cherché, qu'il ait voulu trouver dans le ſein de l'erreur, les traces ou les images de nos Sacremens & de nos Myſtères, c'eſt un de ces paradoxes ſçavans qu'on ne ſçauroit approuver, lors même qu'on admire le dégré de ſcience,

qui

qui les produit. Je rends en effet à l'illuſtre Auteur toute la juſtice qui lui eſt dûë. Nul homme, je n'excepte aucun ſiécle, n'a été plus loin que lui dans l'Hiſtoire ſainte & profane. Tout ce qu'une lecture preſque ſans bornes, tout ce que le commerce des plus grands hommes, tout ce que les voyages entrepris par la curioſité de ſçavoir peuvent donner de connoiſſances, il le poſſédoit. L'excellent Poëte qui a dit de cette érudition, qu'elle eſt un *prodige aux yeux des ſçavans même*, n'a point abuſé du privilége de ſon art en parlant de la ſorte; il n'a fait que rendre avec ſa grace ordinaire une éxacte vérité. Nouveau mérite; à tant de lumiéres acquiſes ſe joint dans M. Huet une élégante diſpoſition, & une beauté de ſtyle, qu'on auroit eſtimée, peut-être admirée, dans les jours mêmes d'Auguſte. Il n'eſt pas ſurprenant qu'au milieu de cette pompe il ſoit échapé quelque hardieſſe à l'Auteur; les grandes richeſſes permettront toûjours bien des libertez.

M HUET. *Evêque d'Avranches.*

M. de la MOTTE.

Il y a des goûts dans l'étude, comme en tout le reſte, & ces goûts varient ſelon les tems, quelquefois ſelon les climats. Au dix-ſeptiéme ſiécle, les Sçavans de l'Europe s'attachérent preſque tous à prouver la Religion. Outre les Ecrits qui parurent pour ſa défenſe parmi les Catholiques, les Proteſtans de leur côté lui donnérent de ſolides Ouvrages, dont le plus éclatant eſt celui de *M. Abbadie*. L'accueil favorable que lui fit le public, les éloges preſque ſans exemple qu'il reçut en naiſſant, le cours univerſel dont il joüit encore, & qui l'a mis généralement dans toutes les mains, me diſpenſent de lui donner des loüanges bien moins honorables pour lui que

M. ABBADIE.

M. ABBADIE.

* Traité de la vérité de la Religion Chrétienne.

que ſes propres ſuccès. Ce que l'on n'avoit point encore vû ; dans cet éxcellent Traité * ſe trouvent réünies toutes nos controverſes avec les Incrédules. L'Auteur y a combattu les Athées dans la premiére partie, les Déïſtes dans la ſeconde, & les Sociniens dans la troiſiéme. Philoſophe & Théologien tout enſemble ; ſa maniére de compoſer eſt de plus ſur le vrai ton ; je veux dire intéreſſante, pure, animée, du moins dans les premiers Livres ; car le dernier a quelque choſe de moins vif. Je crois y appercevoir un peu de ſéchereſſe, & comme le reflux d'une éloquence qui ſe retire, & ſe reſſerre. Quelques-uns s'imaginent même y trouver beaucoup moins de force.

S'il étoit permis de ſoupçonner quelque autre défaut dans un Auteur ſi recommandable, j'oſerois le reprendre d'avoir refuſé quelquefois aux matiéres qu'il traitte les éclairciſſemens qu'elles demandent, & qu'elles méritent. Ceux qui ne dépendent que de la ſeule réfléxion & du raiſonnement, il les a données avec étenduë ; & je ne puis mieux le loüer, qu'en le mettant, ſur ce point, au-deſſus de ceux qui juſqu'à lui avoient écrit pour nous, au-deſſus même de Grotius ; préférence qui me paroit ici le plus grand des éloges. Je parle d'une autre nature d'éclairciſſemens ; je veux dire de ceux qui remontant juſqu'au principe des choſes de fait, vont comme les prendre dans leur racine, les diſcutent par des recherches, par des autorités, & par les autres moyens de Critique. Il eſt eſſentiel de ne les pas négliger dans une diſpute de l'eſpéce de celle que nous avons avec les ennemis de la foy Chrétienne ; car tous ne l'attaquent pas avec les mêmes armes. Si

les

les uns n'employent que le raiſonnement pur, les autres nous combattent, ou ſe défendent par les reſſources que ne fournit que trop une ſuperficielle, mais ſpécieuſe érudition. Tout a été mis en uſage contre l'Evangile, & quand les contradicteurs n'ont plus trouvé de quoi s'y ſouſtraire dans leur vaine Métaphyſique, ils ont imploré les ſecours de l'Hiſtoire, mandié çà & là les témoignages des Auteurs, & ſollicité des appuis dans la Grammaire, dans les Langues anciennes, dans la Chronologie & enfin dans tout ce qui ſert à répandre le jour ſur les objets que nous cache l'obſcurité des ſiécles. C'eſt donc un devoir indiſpenſable à tout Apologiſte du Chriſtianiſme, d'entrer dans ces diſcuſſions, quand il y eſt engagé par l'Incrédule, & de paſſer par les diverſes routes où les difficultés de celui-ci le conduiſent. M. ABBADIE

Cependant M. Abbadie ſemble n'avoir connu, du moins n'a-t'il ſuivi qu'un ſeul de ces chemins, celui des réfléxions, & des preuves morales. Jamais il ne s'en écarte, ou s'il lui arrive de le faire, c'eſt par un mot rapide, inſuffiſant à certains lecteurs; & tout auſſitôt il revient à ſon genre de démonſtration. S'il faut convenir que dans cet ordre, ſon Ouvrage ne nous laiſſe preſque rien à déſirer, & qu'il ſera toûjours un modéle à quiconque travaillera dans les mêmes vuës, il eſt également certain que la Critique, s'il avoit pris ſoin de l'employer, y auroit mis le plus haut dégré de perfection, & conſtamment le ſeul qui lui manque. Au ſurplus un Auteur eſt bien grand, lorſque l'on penſe ne pouvoir donner aſſez de loüanges à ce qu'il a fait, & qu'il réduit la cenſure à deſirer ſeulement qu'il eût fait davantage.

M. DE CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN. *Evêque de Tournai.*

SI J'AVOIS RESOLU de ne rien omettre, ce ſeroit ici le lieu de parler d'un grand nombre d'Auteurs qui ont écrit avec ſuccès en faveur de la foy, depuis M. Abbadie. Mais je n'ai pas eu deſſein de donner une *Bibliothéque Univerſelle* de nos Apologiſtes. Sans compter que je me ſuis ordonné le ſilence ſur tous ceux qui vivent encore, ou dont les Ecrits ſont trop récents, je n'ai prétendu m'arrêter qu'à ceux qui ont traité les matiéres avec étenduë, & qu'on peut nommer Originaux. Les autres ont eu leur mérite, ſans doute, & ſouvent un mérite ſupérieur. Par éxemple les *Mémoires ſur la Religion* par *M. de Choiſeul* ſont d'un grand ſens. L'Ouvrage eſt court: mais ce qui eſt la perfection d'un Ouvrage, il fait beaucoup penſer. S'il y a des Lecteurs qu'il faut conduire toûjours, il y en a qu'il ſuffit de mettre ſur les voyes. Ce ſont ceux-ci principalement que M. de Tournai avoit en vûë. Ses preuves ſont d'ailleurs très-ſimples & très-naturelles: chacun en porte les principes en lui-même, & il eſt glorieux à la Religion de n'avoir beſoin que de ces ſecours domeſtiques pour nous convaincre.

M. FERRAND. Voyez ſes reflexions ſur la Religion Chrét.

L'explication des Prophéties par *M. Ferrand*, ne mériteroit pas moins d'éloges du côté de l'érudition & des recherches.

M. GASTRELL. * *The* Certainty *and* Neceſſity of Reli-

Les Traités de *M. Gaſtrell* * ſur *la Néceſſité de la Religion en général*, & ſur * *la Certitude de la Révélation Chrétienne* ſont parfaitement raiſonnés, écrits avec force, & d'une Métaphyſique ſage, ſoigneuſe d'éviter toute affectation de ſentimens propres & ſinguliers. Le dernier Ouvrage ſurtout, eſt, ce me ſemble, l'un de ceux qui font le plus d'honneur

à

à la Nation Angloiſe. On l'a ſouvent accuſée de négliger trop le mérite de la méthode, & de ne pas donner toûjours à ſes riches productions l'arrangement qu'elles paroîtroient demander. Si elle avoit beſoin de ſe défendre contre ce reproche, il lui ſuffiroit de citer M. Gaſtrell. Dans les deux grandes matiéres qu'il traitte, rien d'important n'échappe à ſes réfléxions, & elles viennent toutes, comme d'elles mêmes, ſe ranger à leur place. Nul raiſonnement ſuperflu, nulle recherche étrangére à ſon ſujet. Tout y marche rapidement au but, ſans s'en écarter, ſans le paſſer jamais. Et la France, où l'on ſe flatte de ſçavoir, mieux qu'ailleurs, mettre un bel ordre dans les Ouvrages, n'en a peut-être point où cette ſorte de beauté brille davantage que dans celui-là.

M. GASTRELL. * *The* Certainty *of the* Chriſtian Revelation *and the* Neceſſity *of beileving it. Eſtabliſhed.*

Les *Réflexions ſur l'Ecriture* par *M. Alix* ſont moins connuës; elles ſont très-judicieuſes néanmoins & très-inſtructives. C'eſt dommage que l'Auteur qui ne connoiſſoit pas aſſez le génie de notre Langue, n'ait pû donner à ſon Livre cette forme heureuſe qui invite, & qui eſt néceſſaire juſqu'à certain point, même dans les Ouvrages dogmatiques. On peut lire de même avec quelque fruit le Traité du *Pere le Vaſſor* ſur la *Religion véritable*, quoiqu'il s'écarte ſouvent de ſon but par des queſtions incidentes qu'il auroit pû ne pas toucher, ou toucher avec plus de ménagement pour les Auteurs qu'il croit trouver en faute. On n'aime point à lui voir un air de mépris ſoûtenu, pour des noms vénérables dans la Litterature, & conſacrez par l'eſtime publique.

M. ALIX.

LE P. LE VASSOR.

UN Auteur plus célébre que ces derniers, &

M. JAQUELOT. & dont auſſi les Ouvrages méritoient plus de ſuccès & de loüanges, eſt *M. Jaquelot*. Quoiqu'en parlant de la ſorte, nous ne prétendions pas régler les rangs entre ceux qui ont pris notre défenſe, (ce qui ſeroit, ſinguliérement en nous, une préſomption impardonnable) nous dirons néanmoins de celui-ci, qu'il y en a peu dans le dernier ſiécle qui ayent réüni plus de ſçavoir & de raiſonnement, peu qui ayent mieux fondu enſemble la Philoſophie & la Critique. Ses quatre *Diſſertations ſur l'éxiſtence de Dieu* ſont, à mon gré, ce qui jamais avoit été fait de plus ſolide ſur cette matiére, la baze de toutes les autres, & celle dont les hommes ont le plus beſoin d'être inſtruits. Car quelque amer qu'il ſoit d'être obligé de le dire, ils ne connoiſſent point Dieu, & à peine ſçavent-ils qu'il eſt. La croyance qu'ils en ont, eſt plûtôt une déférence aveugle à l'autorité d'un ſentiment public, qu'une conviction vive & diſtincte de la Divinité. Ils ne la ſuppoſent que vaguement, ou pour s'épargner le ſoin de l'éxaminer, ou même quelquefois par la crainte de s'en aſſûrer trop; & en général ils vivent ſur ce point dans une diſtraction d'indifférence qui, pour la bien définir, n'eſt qu'une eſpéce d'Athéïſme plus tranquille, & moins inquiétant. M. Jaquelot entreprend de les réveiller de cette léthargie profonde, & de convaincre, ſi pourtant il y en a, ces eſprits audacieux qui franchiſſant les bornes du doute, vont juſqu'à refuſer l'être à celui dont ils tiennent le leur. La Méthode qu'il ſuit dans la diſcuſſion d'un ſujet déja manié tant de fois, eſt ſi neuve, ſi heureuſe, que je ne puis omettre d'en donner le plan; moins pour en expoſer les richeſſes, que

que pour exciter à les chercher dans l'Ouvrage même. M. JAQUELOT.

L'Auteur n'y employe pas les raiſonnemens ordinaires, quoique ſolides. Ce n'eſt ni par le ſpectacle de la Nature, ni par des inductions tirées d'idées abſtraittes, ni par la force du ſentiment intérieur, qu'il prétend démontrer l'éxiſtence d'un Etre ſuprême. Il en trouve l'invincible preuve dans l'Hiſtoire même du Monde, telle qu'elle eſt rapportée dans les Livres Saints; & voici, à peu près, la marche de ſa premiére Diſſertation. On ſentira bien-tôt que quoiqu'elle ſemble d'abord étrangere à ce *Diſcours*, elle lui appartient cependant par ſes principales circonſtances.

Moïſe dit, Qu'*Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre*. Il marque avec préciſion l'époque de la naiſſance de l'Univers, & ne lui donne d'ancienneté, au tems où il écrivoit, qu'environ deux mille quatre cens dix ans, ſelon l'Hébreu, ou trois mille neuf cens quarante trois, ſelon le texte Grec. Il raconte que ſept cens cinquante-quatre ans, ou, ſelon cette diverſité de calcul, ſeize cens quatre-vingt ſept ans avant lui, une inondation générale, avoit fait perir tout le genre humain, à la réſerve de huit perſonnes qui compoſoient la famille de Noë. Il fixe dans ſon Hiſtoire un tems, où les hommes parloient une même Langue, & un autre, où les Langues furent confonduës; & à remonter de lui à cette derniére datte, il n'y a qu'onze ſiécles ſelon les Septante, & ſix ſeulement ſelon le texte Hébreu. *Geneſ. c. 1. vſ. 1.*

Ces faits poſés, dit M. Jaquelot, il ne s'agit que de ſçavoir ſi les hiſtoires, ſi les monumens, ſi les archives du Monde renverſent le ſyſtême & la Chronologie de Moïſe, M. JAQUELOT. *Exiſt. de Dieu. 1. Diſſ. C. 2.*

ou

M. JAQUELOT. ou si tout concourt à en affermir la vérité. Dans le premier cas, Moïse est un imposteur également grossier & odieux. Dans l'autre, son récit est inconteſtable, & par conséquent il y a un Dieu, puisqu'il y a un Etre créateur. Or durant cette longue durée de siécles qui se sont écoulés avant nous, il y a des Auteurs * sans nombre qui ont traitté des fondations des Empires & des Villes, qui ont écrit des Histoires générales, ou les Histoires particuliéres des Peuples, celles mêmes des Assyriens & des Egyptiens, les deux Nations, comme l'on sçait, les plus anciennes du Monde. Les uns ont composé des Annales, des Chroniques, des Olympiades, & des Mémoires. Les autres ont laissé des détails de leurs voyages, entrepris par la seule curiosité de connoître; & plusieurs vivoient même avant Hérodote. Ces Ecrivains répandus de toutes parts, se sont éxercés sur tous les objets du sçavoir humain. Chaque siécle a porté des Critiques occupez à relever les mécomptes de leurs prédecesseurs, & à corriger leurs erreurs. Ce n'est point tout. La question de l'âge du Monde, fut agitée longtems avant la naissance de Jesus-Christ; & cette dispute avoit

Idem c. 2.

* Hellanic. Mitylen. apud Aul. Gell. & Athen. Heraclid. apud Laert. Apollon. Ephoras. Callimach. Demosten. Bithyniens.. Dercyllus. Dionys. Chalcid. Trisimach. Abaris Hyperbor. Hygin. Phylarc. Scamnon. Heraclid. Simonid. Strato. Daimach. Allitrochad. Megasth. Onesicrit. Neare. Clitoph. Ortagoras. Scylax Chryserm. Theodot. Hyeron Ægypt. Sanchoniat. Bio. Hanno. Hyppagoras, Agatho. Menipp. Xantus Lyd. Sosicrat. Laostenid. Aristob. Eratosthen. Cyren. Andro Alexandrin. Antileo. Euthymen. apud Clem. Cleanth. Sotio, Nimphodor. Artemidor Ephesin. Pitheas Massil. Hanno Carthag. Timagen. Milet. Mnaseas Patar. Charo Lampsi. &c.

voit engagé les différens partis à rechercher les monumens de l'antiquité la plus reculée. Ces monumens étoient les temples, les autels, les ſtatuës des Dieux, les ſépultures, les trophées, les Bibliothéques, les regiſtres publics, les médailles, les inſcriptions, les monnoyes, les colomnes, les loix, les coûtumes, les rites, les cantiques. Cependant avec tous ces ſecours dépoſitaires de la plus longue tradition, avec mille autres que je ne rapporte point, jamais on n'a pû remonter au delà des guerres de Thébes & de Troye. Jamais ni parmi les Chaldéens, ni parmi les Scythes, ni parmi les Phéniciens, ni chez les Carthaginois, ni chez les Egyptiens, ni dans la Gréce, ni dans l'Italie, ni partout ailleurs où la Philoſophie de Pythagore s'étoit répanduë, on n'a pû fermer la bouche aux Epicuriens qui ſoûtenoient la nouveauté du Monde, & qui la prouvoient par toutes les connoiſſances qu'on avoit alors Jamais les autres Sectes n'ont pû leur oppoſer rien de ſolide. Jamais depuis le mélange des Juifs avec les Grecs, ceux-ci n'ont attaqué la Chronologie des autres, ni ce qu'ils avançoient, d'après Moïſe, ſur la datte de la création de l'Univers. Jamais le Paganiſme ne l'a reprochée aux Chrétiens. On ne voit aucune trace d'objections ſur cet article capital, ni dans Celſe, ni dans Porphyre, ni dans Julien, & il ne paroît pas dans nos Apologiſtes, qu'à cette occaſion perſonne ait ſongé ſeulement à nous faire la plus légére querelle. C'eſt donc, conclut M. Jaquelot, qu'on n'avoit rien à oppoſer au ſyſtême de Moïſe.

M. JAQUELOT. *Id Capp.* 4. 5. 6. 7. 8. & 10.

Id. C. 12.

Avant ce Légiſlateur des Juifs, il ne paroît dans le Monde aucun veſtige des ſciences, aucune ombre des arts. La Sculpture & la Pein-

Chap. 16.

M. JAQUELOT.

ture n'arriverent que par dégrez à la perfection où elles monterent; l'une, au tems de Phidias, de Polycléte, de Lyſippe, de Miton, de Praxitéle & de Scopas; l'autre, par les travaux d'Echion, de Nicomachus, de Protogéne, d'Apelle, & d'Ariſtide. La Philoſophie ne commence à faire ſes recherches qu'à la trente-cinquiéme Olympiade où naquit Thalès de Milet, & ce grand changement qui pouvoit ſeul éclairer l'eſprit, n'a pas une datte plus ancienne. L'Aſtronomie n'a fait, chez les Peuples qui l'ont le plus cultivée, que de très-foibles progrès, & elle n'étoit pas même ſi ancienne parmi leurs Sçavants, qu'ils oſoient le dire. La preuve en eſt évidente. Quoiqu'en effet ils euſſent découvert le Zodiaque, quoiqu'ils l'euſſent diviſé en douze parties, & en 360 dégrez, ils ne s'étoient pas néanmoins apperçûs du mouvement des Etoiles d'Occident en Orient; ils ne le ſoupçonnoient pas même, & ils les croyoient immuablement fixes. Auroient-ils pû le penſer, s'ils euſſent eu quelques obſervations antiques? Ils ont mis la conſtellation du Bélier dans le Zodiaque local, préciſément au point de l'équinoxe du printemps: Autre erreur. S'ils avoient eu des obſervations de 2202. ans ſeulement, n'auroient-ils pas dit que le Taureau étoit au point de l'équinoxe? Les Lettres mêmes, je veux dire l'art de l'Ecriture, quel Peuple en a connu l'uſage avant Moïſe? Tout ce que nous avons d'Auteurs profanes s'accordent à dire que ce fut Cadmus qui apporta les lettres de Phénicie en Gréce, & les Phéniciens, comme on le ſçait, étoient confondus avec les Aſſyriens, parmi leſquels on comprenoit auſſi les Hébreux. Quelle apparence donc que

Chap. 22.

le

le Monde eût eu plus de durée que Moïſe ne lui en donne, & toute-fois que la Gréce fût demeurée dans une ſi longue enfance, ne connoiſſant rien, ou ne perfectionnant rien de ce qui étoit trouvé déja? M. JAQUELOT.

On pouvoit dire à M. Jaquelot qu'en ſe renfermant dans les connoiſſances & dans les inventions de la Gréce, il prenoit la queſtion du côté le plus avantageux à ſa cauſe, & lui oppoſer l'ancienneté prodigieuſe des Empires d'Aſſyrie, d'Egypte, de la Chine même. Auſſi prend-il ſoin de rechercher en habile Critique l'origine de ces Nations, & de faire voir qu'elles n'ont, les deux premieres au moins, que l'antiquité que leur donne Moïſe. Ceux en effet qui accordent la plus longue durée à l'Empire des Aſſyriens, ne l'étendent pas au delà de dix-ſept cens ans. Juſtin la renferme dans l'eſpace de treize ſiécles. Ctéſias n'y ajoûte que ſoixante années de plus. Africanus ne lui donne pas quinze cens ans. Euſebe la reſſerre en des bornes encore plus étroites; & George Syncelle penſe à peu près comme Ctéſias. C'eſt-à-dire qu'à prendre le calcul le moins ſévere, les Aſſyriens n'auront commencé que deux mille cinq ou ſix cens ans avant Jeſus-Chriſt, & environ cinq ou ſix ſiécles avant la premiére connoiſſance que l'Hiſtoire nous donne de la Gréce *Chap.* 17. *Vellei. Paterc. lib.* 1.

A l'égard de l'Egypte, qui croira, dans la ſuppoſition qu'elle fût auſſi ancienne qu'elle ſe vantoit de l'être, que Moïſe n'en eût pas accommodé l'Hiſtoire avec la Chronologie du Monde, & qu'il eût expoſé la fauſſeté de ſes dattes à la dériſion d'un Peuple ſi connu de lui, ſi habile, & ſi voiſin? Cependant il le fait deſcendre d'une race maudite de Dieu, & en le diſant, il ne craint pas d'en être re- *Chap.* 20.

M. JAQUELOT.

pris. Il eſt conſtant d'ailleurs, qu'il n'y a guéres eu de Peuple plus célébre que les Egyptiens dans les Annales profanes. La ſeule Ville d'Aléxandrie, devenuë comme le rendez-vous des grands talens, renfermoit dans ſes murs, & ſur tout depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, des Sçavans de toutes les parties de l'Univers, de toutes les Religions, & de toutes les Sectes, des Juifs, des Chrétiens, & des Philoſophes. On ne peut raiſonnablement douter qu'il n'y eût ſouvent des diſputes entre-eux; car où il y a des Sçavans, il y a bien-tôt des conteſtations, & la vérité elle-même y eſt toûjours combattuë avec ces armes que l'eſprit humain ne ſçait que trop bien employer dans les matiéres de Doctrine. Or ici tout rouloit ſur des faits. Tout dépendoit de ſçavoir ſi l'Univers, ainſi que Moïſe l'avoit dit, n'étoit que de ſix mille ans tout au plus; ſi quatre ſiécles avant lui, ce même Monde avoit été noyé dans les eaux d'un déluge qui n'avoit épargné qu'une famille; & s'il étoit vrai que trois mille ans auparavant, il n'y eût ſur la terre qu'un ſeul & unique langage. Qu'y avoit-il de plus facile à éclaircir? On étoit ſur le lieu même. On pouvoit aiſément éxaminer les Temples, les Sépulchres, les Pyramides, les Obéliſques, les ruines de Thébes, & les reſtes du Labyrinthe. On pouvoit déchiffrer les Hiéroglyphes, & viſiter ces fameuſes Colonies *Seiriadiques*, ou comme les appelle Ammien Marcellin, ces *Syringues* ſouterraines, où l'on avoit gravé les Myſtéres ſacrez. On avoit ſous la main les Annales des Prêtres, & enfin on pouvoit conſulter les Hiſtoires qui alors étoient nombreuſes. Toutefois au milieu de tant de reſſources contre l'erreur, les faits poſez avec tant de

AMM. MARCELL. *Lib.* 2. c. 15.

con;

confiance dans les Livres de Moïſe, ne trouvoient pas de contradicteurs, & l'on oſe défier la Critique la plus habile de les nommer. M. JAQUELOT.

Le ſeul Manéthon, qui vivoit ſous Ptolomée Philadelphe, mit au jour une Hiſtoire Chronologique de l'Egypte depuis ſa premiére origine, juſqu'à la fuite de Nectanébo en Ethiopie, environ la 117 Olympiade. Mais quelle Hiſtoire! Et qui pouvoit s'y laiſſer tromper? Elle fait régner en Egypte ſix Dieux, & dix Héros ou demi-Dieux, durant trente & un, ou trente deux mille ans. Enſuite elle fait paroître le Roi Ménes, & compoſe la liſte de ſes ſucceſſeurs de trois cens quarante Monarques dont la durée totale eſt d'environ trois mille ans. De grands hommes ont eſſayé dans tous les tems de mettre quelque ordre dans la confuſion de ce cahos, & de débroüiller ce monſtrueux entaſſement de Dynaſties de Dieux, de Héros, & de Princes. Mais ce que l'étude la plus opiniâtre a fait d'éfforts, n'a ſervi qu'à en montrer l'impuiſſance, & le jour n'a pû percer encore de ſi épaiſſes ténébres. Ces Dynaſties ſont-elles ſucceſſives, ſont-elles collatérales? On ne ſçait. Les années Egygtiennes n'étoient-elles que d'un mois, ou de deux, comme quelques-uns l'ont prétendu? Etoient-elles de quatre, & ſe régloient-elles par les ſaiſons, comme d'autres le ſoûtiennent? Queſtion impoſſible à terminer par les témoignages anciens; ils ſe contrarient trop ſur cet article. Nos Modernes eux-mêmes ſont encore moins unanimes, & malgré les travaux de Scaliger, du Pere Pétau, du Chevalier Marsham, du Pere Pezron, & des autres, cette Chronologie de Manéthon eſt demeurée un labyrinthe, dont il faut pour jamais déſeſpérer de ſortir. C'eſt parce-

DIOD. Sic. *Lib.* I. CENSORIN. *C.* 19. SOLIN. *c.* 1. HERODOT. *Lib.* 2. CLEM. ALEX. *apud* EUSEB. *præp. l.* 10. PLUTARCH. *Vit. Numæ* MACROB. *Saturn* L. 1. c. 12.

M. JAQUELOT.

parcequ'il n'a point d'iſſuë, & que l'on s'y égare, quelque route qu'on choiſiſſe, qu'il a fallu en revenir à la ſeule opinion ſage, & avec les Anciens les plus inſtruits traiter de contes & de fables ce que la vanité des Egyptiens leur avoit fait dire de leur antique origine. L'orgueil eſt en effet ſi naturel en nous, & tout à la fois ſi aveugle, qu'au défaut des avantages réels, nous cherchons à nous agrandir par la chimére. Ce foible dans les particuliers, a formé celui des Villes, & des Nations elles-mêmes. Si peu que leur origine fût obſcure & douteuſe, elles ont crû s'honorer en la reculant, rendre leurs commencemens plus auguſtes en y intéreſſant les Dieux, & s'aſſurer davantage de leur protection en ne reconnoiſſant qu'eux pour fondateurs. C'eſt la judicieuſe remarque de Tite Live (*a*) parlant de la naiſſance de Rome.

STRAB. *cap.* 17. DIOD. SIC. *Lib.* 1.

Il y a un Peuple encore ſubſiſtant, ce ſont les Chinois, qui ſemble donner au Monde une plus grande ancienneté que nos Ecritures ne lui en donnent. Depuis que ces Régions nous ſont plus connuës, on en a publié les Annales Hiſtoriques, & elles font remonter l'origine de cet Empire à peu près trois mille ans au delà de la naiſſance de Jeſus Chriſt. Nouvelle difficulté, ſouvent faite par les incrédules contre la Chronologie de Moïſe. Afin de détruire ce prétexte, le ſçavant Auteur dont nous parlons, fait diverſes remarques, tou-

Chap. 21.

(*a*) Quæ ante conditam condendamve urbem Poëticis magis decora fabulis, quam incorruptis rerum geſtarum monumentis, traduntur, ea nec refellere, nec affirmare in animo eſt. Datur hæc venia antiquitati ut miſcendo humana divinis, primordia urbium auguſtiora faciat. TITUS LIV. *in Præmio.*

toutes importantes & ſolides, ſur l'incertitude de l'Hiſtoire Chinoiſe. Mais pour trancher, il ſoûtient que même en lui accordant ſes calculs, ils ne nuiroient point à la vérité des nôtres. Rien n'oblige, en effet, à préférer la ſupputation de l'Hébreu à celle des Septante. Or, dans celle-ci l'ancienneté de l'Univers eſt plus grande que dans l'autre. Donc, puiſqu'il ne faudroit pour concilier les dattes des Chinois avec les nôtres, que cinq ſiécles de plus que n'en porte le texte Hébreu, & que ces ſiécles ſont remplacez, & au delà, dans la traduction des Septante, la difficulté eſt levée; & il eſt clair que l'Empire de la Chine eſt poſtérieur au déluge. M. JAQUELOT.

Quoiqu'on puiſſe, à prendre les choſes dans la rigueur, s'en tenir à cette réponſe, je ne puis diſſimuler pourtant qu'elle ne donne pas à l'eſprit un plein repos; & voici pourquoi. Suivant les abrégés Latins des Annales maintenant ſuivies à la Chine, les tems, même Hiſtoriques, de cet Empire commencent avec le régne de *Hoamti* 2697. ans avant Jeſus-Chriſt, & cette époque qui dans la Chronologie du texte Hébreu, eſt antérieure au déluge de plus d'un ſiécle, ne ſe trouve dans le calcul des Septante poſtérieure que de 200. ans, à la diſperſion des Peuples, & à la naiſſance de Phaleg. Or ces 200. ans, qui d'abord ſemblent un aſſez grand fond de reſſource pour tout concilier, ſe trouvent à peine ſuffiſans pour conduire les fondateurs de la colonie Chinoiſe, & leurs troupeaux, depuis les plaines de Sennaar juſqu'aux extrémités Orientales de l'Aſie. Et encore par quels chemins! A travers des ſolitudes affreuſes, & des climats devenus preſque inacceſſibles, après les ravages de l'inondation générale.

M. JAQUELOT. M. FRERET Mém. de l'Acad des Belles Lettres.

Un des plus ſçavans hommes de nos jours, & des plus verſés dans la connoiſſance des tems, a ſenti toute la force de cette objection, & ſe l'eſt faite. Il a bien vû que pour la réſoudre, il étoit néceſſaire de percer, plus qu'on ne l'avoit fait encore, dans les ténébres de la Chronologie Chinoiſe. Il a eu le courage d'y entrer, & nous lui avons l'obligation d'y avoir jetté du jour. Par ſes doctes recherches il eſt prouvé maintenant, du moins autant qu'il eſt poſſible, que cette immenſe durée que les Chinois modernes aſſignent aux tems fabuleux de leur Hiſtoire, n'eſt que le réſultat des périodes Aſtronomiques inventées pour donner la conjonction des Planétes dans certaines conſtellations. A l'égard des tems hiſtoriques, il eſt prouvé de même que les régnes d'*Yao* & de *Chune* les deux fondateurs de la Monarchie Chinoiſe, ont fini ſeulement 1991. ans, avant l'Ere Chrétienne; que ces deux régnes ne ſont au plus que de 156. ans, qu'ils ne peuvent par conſéquent avoir commencé que vers l'an du Monde 2147, pluſieurs années après la vocation d'Abraham, & du tems même de l'expédition des Elamites dans le Pays de Chanaan; c'eſt-à-dire, bien après l'établiſſement des Empires d'Egypte & de Chaldée. Voilà donc la naiſſance des plus anciens Peuples du Monde ramenée & reduite à ſa juſte époque; l'Hiſtoire de Moïſe confirmée, le fait de la création évidemment établi, & par cela même, l'éxiſtence de l'Etre ſuprême invinciblement démontrée.

Nous n'entrerons point dans le détail de la ſeconde Diſſertation, où M. Jaquelot prouve, contre les Matérialiſtes anciens & modernes, qu'il y a une ſubſtance ſpirituelle infinie,

finie, un Esprit créateur, & que l'Univers n'est point la production du hazard, ou d'une nature aveugle. Cette matiére nous éloigneroit trop du plan que nous suivons ici. Nous devrions plûtôt nous étendre sur celle que traitent ses deux derniéres Dissertations. Mais nous craignons de nous être trop livrez au plaisir que nous donnoit la premiére, & nous nous en punissons en ne disant qu'un mot des deux autres, quoiqu'elles nous regardent plus directement, & que nous eussions resolu de nous y arrêter davantage. M. JAQUELOT.

C'est toûjours l'éxistence d'un Etre infini que M. Jaquelot continue d'y prouver, & il le fait en exposant les caractères de Divinité qui brillent de toutes parts dans la Religion des Hébreux, & dans celle des Chrétiens. D'abord il établit l'authenticité des Livres de Moïse & leur antiquité, par des conséquences tirées de l'Histoire, & par les témoignages des Ecrivains profanes dès la premiére origine; signes extérieurs de vérité, si puissans que nul soupçon ne les peut affoiblir. Puis s'attachant à l'Ouvrage même, il y fait remarquer par tout ces caractères de raison, de grandeur, & de sainteté qui annoncent, à qui veut y être attentif, la main Divine dont il est sorti. C'est là que M. Jaquelot fait repasser sous nos yeux les principales loix données à Israël, soit par rapport au culte religieux, soit par rapport au gouvernement politique. C'est-là qu'il expose celles que Jesus-Christ a établies, la profonde sagesse des principes de sa Morale, leurs rapports à nos vrais besoins, autant que leur conformité à l'Ordre, & il n'a besoin que de les rassembler pour en faire tout d'un coup & reconnoître la perfection, & respecter la divinité. M JAQUELOT 3 *Dissert. cap.* 4. 5. *Ibid c.* 6. *Id. c.* 9. & 10. *Id. Dissert.* 4.

M. JAQUELOT. Il fait plus ; il les compare avec ce que la Religion du Paganiſme & ſa Politique avoient imaginé de plus raiſonnable, & ſa démonſtration, à meſure qu'il preſſe davantage le paralléle, aquiert ſenſiblement de nouveaux dégrez de force. Le lecteur qui voit les objets ainſi rapprochez, n'a plus beſoin d'être conduit. On l'a placé dans le ſein de la lumiére. Pour ſe déterminer, il n'a que des faits à comparer, & c'eſt, pour ainſi dire, l'Hiſtoire elle-même qui ſe charge de le convaincre.

Après un Ouvrage ſi profond, & qui avoit dû coûter tant de recherches à ſon Auteur, il pouvoit aſſûrémement ſe diſpenſer d'un nouveau travail. Il avoit aſſez fait, pour n'avoir pas à craindre qu'on lui reprochât l'oiſiveté de ſes talents. Mais où la vanité ſe repoſeroit, le zéle ſe réveille. Peu d'années après les Diſſertations dont nous venons de parler, M. Jaquelot en donna deux autres, où il entreprit de prouver que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie. Quoiqu'en général il ait en vuë d'y confirmer la foy des Chrétiens ſoûmis, & de diſſiper les inquiétudes de ceux qui pouroient chanceller, il paroît que les Juifs ont été ſon premier objet ; & il étoit naturel qu'ils le fuſſent. Il vivoit en des lieux, plus ſouvent témoins que les nôtres de l'aveuglement déplorable de ce peuple. A ce ſpectacle ſa religion s'attendrit. Il crût qu'un Chrétien ſe devoit à la poſtérité malheureuſe du Pere des Croyans, puiſque le Meſſie, la Loy, & le ſalut en ſont ſortis, que
Rom. 9. 3. l'Apôtre Saint Paul deſiroit d'être Anathême pour elle, que nous ne ſommes riches que de ſes pertes, & qu'enfin elle eſt réſervée pour

pour faire un jour la conſolation, & la gloire de l'Egliſe. M. JAQUELOT.

Afin de préparer cet heureux changement, au moins pour y concourir, M. Jaquelot démontre aux Juifs qu'il n'y a rien dans les Ecrits de Moïſe & des Prophétes qui ne ſoit l'annonce, ou comme le tableau de l'Evangile, & qu'en embraſſant le Chriſtianiſme, la Synagogue, loin de contredire la Loy, ſuit au contraire le chemin qu'elle lui trace, & ne va qu'où ſes propres Ecritures la conduiſent. Dans cette vuë il parcourt les dogmes fondamentaux de la Foy Chrétienne, & il ſe trouve que les ſemences en étoient déja répanduës par tout dans les Livres ſacrés. Il paſſe de là aux grandes prophéties qui viſiblement promettent un Libérateur, & il articule toutes les circonſtances de leur accompliſſement dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Il eſt ce vainqueur qui devoit *briſer la tête du Serpent*. Il eſt le Chef de cette *poſtérité bénite qui devoit ſanctifier toutes les Nations*. Il eſt le *Silo* promis par Jacob à la Tribu de Juda. Il eſt *le prophéte ſemblable à Moïſe*, & celui dont la miſſion devoit établir une alliance nouvelle. Il eſt *ce germe de Juſtice* deſtiné à *éxercer le jugement & la juſtice ſur la terre*. Il eſt le vrai *Emmanuel* donné pour la délivrance de l'Univers. Il eſt *cet Ange* de l'Alliance qui devoit honorer le ſecond Temple, & lui donner plus d'éclat que n'en avoit le premier. Il eſt enfin le *Chriſt* qui devoit être *retranché* lorſque les ſeptante ſemaines fatales ſeroient près de leur fin. Toutes ces prédictions, quelques autres encore, fondements inébranlables de la vérité Chrétienne, ſont ici traitées avec étenduë, mais juſtifiées principalement contre les Rabbins, dont on

Diſſert. 1. ſur le Meſſie c. 4. & 6.

Id. c. 9. 10. 11. 12. 13. & 14.

Geneſ. c. 3.

Ib. c. 12.

Ib. c. 49.

Dent. cap. 18.

Jerem. cap. 33.

Iſai. c. 7.

Malach. c. 3.

Daniel c. 6.

M. JAQUELOT. a la complaisance de rapporter & de réfuter les vaines subtilitez, ou les mépriſables Commentaires. Il eſt vrai que pour les renverſer, il ne faut ſouvent à l'Auteur que les oppoſer l'un à l'autre : leur ſeule contrariété les condamne tous.

Diſſert. 2. c. 2. Il reſtoit pourtant encore quelques nuages à écarter, & M. Jaquelot n'oublie pas de les éclaircir dans une ſeconde Diſſertation. Par éxemple, d'où vient que l'Evangile a fait ceſſer les cérémonies de la Loy que Dieu lui-même avoit inſtituées ? C'eſt qu'elles n'étoient point immuables de leur nature, comme le ſont les régles de Morale fondées, ſur les éternelles & inébranlables idées de l'Ordre. C'eſt qu'elles n'étoient établies que pour diſtinguer d'avec les autres Nations, la poſtérité d'Abraham & de Jacob. C'eſt qu'elles ne devoient durer que juſqu'au tems où le Meſſie appelleroit à lui, ſelon la promeſſe, tous les Peuples de la terre. C'eſt pour répondre aux Juifs par leurs propres maximes, qu'un Prophéte autoriſé par ſes prodiges, peut, ou changer les cérémonies, ou diſpenſer de leur obſervance. Mais d'où vient que Jéſus-Chriſt, s'il étoit le ſeul objet des prédictions, n'a pas fait régner dans l'Univers cette paix profonde qu'elles promettoient au tems du Meſſie? C'eſt que le régne du Libérateur ne devoit pas être temporel, & que la paix qui étoit l'un des fruits de ſa miſſion, n'étoit réſervée qu'aux cœurs fidéles à ſa Loy. D'où vient encore qu'il n'a pas retiré tous les hommes des ténébres de l'idolâtrie? C'eſt que l'Evangile ne devoit qu'être offert à tous les hommes, ſans entreprendre ſur leur liberté. C'eſt que les Prophétes, en parlant de la connoiſſance du vrai Dieu

Talmud in Sanhed MAIMON. *Hilchot. Jeſode Tora. c. 9.* *Diſſert. 2. c. 3.*

Dieu ſous l'empire du Meſſie, ne vouloient que faire entendre qu'elle ne ſeroit pas, comme ſous la Loy, renfermée dans l'unique Peuple d'Iſraël, mais confiée au zéle infatigable d'un Apoſtolat qui la répandroit ſucceſſivement par toute la terre. Pourquoi enfin Jeſus-Chriſt a-t'il oſé prendre le titre de DIEU, & à la faveur de ce nom incommunicable, ſouffrir que les Peuples lui rendiſſent des hommages religieux? C'eſt que les Ecritures donnent elles-mêmes ce nom au Meſſie, & qu'elles lui attribuent toute l'autorité, tous les caractères attachés à la Divinité. C'eſt que Jeſus-Chriſt a prouvé la ſienne par des œuvres que nul être borné ne pouvoit faire. C'eſt qu'en un mot, on confond ici deux queſtions très-différentes : l'une, ſi Jeſus-Chriſt eſt Dieu, l'autre s'il eſt le Meſſie; que c'eſt mal raiſonner de dire : il ne peut être Dieu, donc il n'eſt pas le Meſſie; au lieu d'examiner s'il en a tous les ſignes marquez par les Prophétes, & de conclure, s'ils ſe trouvent tous réünis dans ſa perſonne, qu'il n'y a plus à diſputer s'il eſt Dieu, puiſqu'il eſt le Meſſie. Que ſeroit-ce en effet, & quelles bornes les controverſes auroient-elles, ſi celui qui auroit inconteſtablement prouvé ſa miſſion, avoit beſoin encore de prouver ſur chaque article la vérité de ſa parole?

M. JAQUELOT. *Id. t. 4.*

Nous voudrions qu'il nous fût permis de joindre à ces réponſes, les ſolides raiſonnemens dont l'Auteur les appuye. Mais la ſimple expoſition de ces raiſonnemens ſeroit ſon Livre même, tant il eſt précis & ſerré dans ſes preuves. Nous aurons peut-être lieu, dans la ſuite, de nous enrichir des mêmes biens

que la néceſſité de finir nous oblige d'abandonner maintenant.

M. DE FENELON. *Archevêque de Cambray.*

NOUS N'AVONS GARDE d'oublier *M. de Fénelon*, ce grand Prélat dont la mémoire ſera précieuſe, tant qu'on ſera curieux de connoître les eſprits qui ont illuſtré le plus beau ſiécle de la France. Nous n'avons de ſa main aucun Ouvrage complet ſur la vérité du Chriſtianiſme; mais l'Illuſtre neveu qui a mis le Public en partage de la ſucceſſion de l'oncle, nous en a donné divers morceaux qui, réünis, forment la preuve évidente & ſenſible de notre foy. L'éxiſtence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & la certitude de notre liberté, ſont les véritez fondamentales que l'Auteur éclaire de tous les rayons de l'évidence, & qu'il défend avec une force invincible contre les nouveaux Epicuriens. La néceſſité d'un Culte qu'on a tant de peine à perſuader aux Déiſtes, il démontre qu'elle ſuit naturellement de l'idée d'un Etre ſouverain. Il établit les vrais caractères de ce culte, dont il fait conſiſter l'intérieur dans l'amour ſuprême de l'Etre ſuprême infiniment aimable, & le dehors dans les ſignes ſenſibles de cet amour, par leſquels chacun le nourrit & l'accroît en ſoi, bénit le Pere commun, chante ſes miſéricordes, le fait connoître à ceux qui l'ignorent, & lui ramene ceux qui l'oublient. Il cherche enſuite où eſt ce Culte, le ſeul véritable, indiſpenſable & néceſſaire. Il n'étoit point dans le Paganiſme : ſes vœux n'imploroient que des figures inanimées, & ne demandoient que la proſpérité temporelle qui flatte la paſſion. Il ſe montre chez le Juif qui connoît un Dieu eſprit, & qui lui donne ſon amour; mais

Traité de l'Exiſt. de Dieu.

Lettres concernant divers ſujets de Religion. Premiére Lettre.

Ibid. deuxiéme Lettre.

Ibid. troiſiéme Lettre.

mais il n'y eſt encore ni général, ni parfait. Il n'eſt public, & dominant que chez les Chrétiens. Eux ſeuls enſeignent, non à égorger des animaux, & à brûler de l'encens à Dieu pour en obtenir la gloire mondaine, & le bien des ſens; mais à n'aimer que l'Auteur univerſel, & à lui ſacrifier tous les autres deſirs; *Nation de Juſtes* qui *n'eſt qu'obéiſſance & amour*. Le Chriſtianiſme eſt donc la ſeule Religion véritable. Conſéquence juſte que la raiſon approuve, & qui entraîne le conſentement d'un cœur libre, noble, & généreux.

M. DE FENELON. *Archevêque de Cambray.*

C'eſt ce cœur ſur tout que M. de Cambray veut gagner; car c'eſt dans cette partie de nous-mêmes qu'eſt la grande ſource de nos réſiſtances. Et quel homme a mieux ſçû que lui préparer, adoucir, engager, flechir ce ſouverain fier & ombrageux, dont les loix nous trahiſſent & nous perdent? Qui eſt-ce qui a ſçû tout à la fois répandre plus de lumiéres, & mieux exciter les grands ſentimens? Les preuves qu'il rapporte font perſévéramment ce double effet; elles inſtruiſent, & elles élévent. La vérité qu'il préſente, il la rend aimable. Il perſuade, & contre l'ordinaire, on eſt ravi d'être convaincu. On eſt charmé d'un tel guide, on voudroit ne le quitter jamais. Il n'employe ni les grands mouvemens ni les figures paſſionnées & fortes; il fait bien mieux, il ſuit la naïve & pure ſimplicité de la nature. Ce n'eſt point un Maître qui nous parle avec autorité, quoiqu'il pût la prendre; c'eſt un moniteur qui ménage notte délicateſſe, & qui ne nous fait obéir qu'à nous-mêmes. Il doute avec nous, & il nous fait raiſonner avec lui pour éclaircir nos doutes. Ce que nous au-

M. DE FENELON. *Archevêque de Cambray.*

aurions peine à comprendre d'abord, ou ce que nous ne comprendrions qu'imparfaitement, il a des ſecrets pour le faire paſſer par tant d'images, que nous voyons l'objet, & toutes les faces de l'objet. Avec lui on ne ſent preſque plus ſes propres bornes; je ne ſçai comment il ſemble nous donner de ſon eſprit pour étendre le nôtre. Il n'étale point ſes connoiſſances, il en fait part : il ne veut que nous inſtruire, & s'il ſe peut, s'effacer tout auſſi-tôt de notre eſprit. Ce que l'éloquence a de varié, de doux, d'inſinuant, d'affectueux, & de tendre, eſt imprimé ſur tout ce qu'il écrit; & ce qu'il eſt auſſi beau d'y trouver, ſa droiture & ſa candeur s'y ſont peintes elles-mêmes.

Il ſembleroit que tant de graces ſeroient incompatibles dans le même Auteur avec la force, & la fermeté du génie. Mais les grands hommes concilient en eux les talens les plus oppoſez ; & c'eſt par-là même qu'ils ſont grands hommes. Les principes que répand M. de Cambray dans ſes *Lettres ſur la Religion*, ſont d'une élévation, d'une nobleſſe, d'une majeſté qui raviſſent. Rien n'eſt plus juſte ni mieux penſé, que ce qu'il établit contre ceux qui voudroient ſoûtenir que le culte d'une volonté bornée, eſt indigne de l'Etre infini en perfection. Ce qu'il me fit l'honneur de répondre aux difficultez que je lui propoſai ſur *la liberté de Dieu pour créer, ou pour ne créer pas*, eſt d'une Métaphyſique auſſi neuve, auſſi lumineuſe que ſolide. Sa réfutation du Spinoſiſme eſt d'une profondeur de méditation, d'une juſteſſe de raiſonnement d'où ſans ceſſe on voit éclore l'évidence la plus pure; & dans tout cela, cette légéreté de ſtile qui n'eſt qu'à lui, ne ceſſe

Ibid. Lettre deuxiéme.

Ibid. Lettre quatriéme. Traité des attributs de Dieu.

de

de prêter des ornemens à la raiſon. Graces d'autant plus exquiſes & précieuſes, qu'on a moins lieu de s'y attendre, & qu'elles humaniſent une ſcience qu'il n'eſt que trop ordinaire de trouver ſauvage. Le plus grand Philoſophe eſt celui qui met ainſi les autres en état de le devenir.

DE'S QUE je me permets de paſſer ſous ſilence quelques-uns de nos Ecrivains, à plus forte raiſon ſuis-je diſpenſé de rien dire de quelques-uns de nos ennemis tombez dans un décri général. Tel eſt *Pomponace*, & tel eſt celui * qui donna le Livre *de la Religion du Médecin*. Le premier n'a été, comme l'on ſçait, qu'un dialecticien mépriſable, & je n'ai jamais pû trouver dans l'autre qu'une hardieſſe étourdie, ſans difficultez importantes, ni ſérieuſes. *Hobbes* raiſonnoit davantage, mais il n'attaquoit pas le fond du Chriſtianiſme; il n'en reſſerroit que le ſymbole, inclinant même pour la tolérance ſur les articles qu'il n'admettoit pas. On a long-tems parlé d'un Ecrit ſous le titre *des trois impoſteurs*, par où, dit-on, l'on entendoit Moïſe, Jeſus-Chriſt, & Mahomet. Je penſe néanmoins avec M. Simon que jamais ce Livre n'a éxiſté en nature, & il eſt conſtant que nul n'a pû nous dire encore ce qu'il contenoit. Nous en connoiſſons un autre ſous la même annonce, fait par *Chriſtian Kortholt*, Théologien à Hambourg. Mais les *trois impoſteurs* qu'il nomme, & qu'il réfute aſſez foiblement, ſont *Edoüart Herbert*, Baron de Cherbury, *Spinoſa*, & *Hobbes*; ce qui n'a rien de commun avec l'Ouvrage ſuppoſé dont il s'agit.

* THOMAS BROWN.

SIMON Lettres choiſies, Tome 1. Lettre 16

S'IL

BODIN & OROBIO.

S'IL falloit parler de quelques-uns de ceux qui, dans le dernier siécle, se sont le plus ouvertement élevez contre nous, je m'arrêterois plûtôt à ce que *Jean Bodin*, Jurisconsulte célébre, & le Juif *Orobio* nous ont opposé. L'un & l'autre avoient du sçavoir, je ne veux pas leur en contester le mérite. Mais aussi l'un & l'autre avoient très-peu de justesse dans l'esprit, & il ne paroît pas que l'art de raisonner fût le principal, ni même un de leurs talents. Je supplie ceux qui me lisent de croire qu'en jugeant ainsi, je parle avec candeur & simplicité, sans prévention de controversiste. C'est une justice que je n'aurois pas besoin de demander, si les Ouvrages de ces Auteurs étoient publics, & si chacun, comme moi, pouvoit en décider après les avoir lûs dans les copies manuscrites que quelques cabinets ont conservées.

* JOAN. BODIN. *Colloquium Heptaplomeres. De abditis rerum sublimium arcanis.*

Pour en dire un mot, l'écrit de Bodin * est partagé en six Dialogues Latins, dont le premier seulement, & le moins scandaleux, a vû le jour. Là, sous le personnage d'un Juif principalement, nommé *Salomon*, il essaye de renverser tous les mystères du Christianisme, & de détourner à d'autres objets les Prophéties que nous appliquons à Jesus Christ. On voudra sçavoir s'il y allégue des raisons particuliéres, & nouvelles. Point du tout. Il n'y est que l'écho fidéle des Rabbins; encore n'employe-t-il pas toûjours ce qu'ils ont imaginé de plus spécieux contre l'Evangile, & ses difficultés ne roulent souvent, que sur des minuties grammaticales, dédaignées même par les grands Docteurs de la Synagogue, un Aben-Ezra, un Abrabaniel, un Maimonides, & les autres de quelque réputation.

Ce

Ce qu'il produit d'un peu plus nouveau, ne lui fait guéres plus d'honneur. Ce n'eſt qu'un amas de ſophiſmes, & de petites ſubtilitez de Dialectique, d'abord contre la divinité de Jeſus-Chriſt dont ſon Juif reconnoit pourtant les miracles; enſuite contre les myſtéres de la Trinité, de l'Incarnation, & de la préſence réelle dans l'Euchariſtie. Pour les renverſer plus aiſément, celui de ſes Interlocuteurs qu'il charge de nous défendre, eſt un homme ſans lumiéres, ſans raiſonnemens, ſans connoiſſances. C'eſt un ennemi aſſez mal déguiſé, qui ne paroît que pour prêter les mains à notre défaite, qui loin d'employer les ſolides moyens que la cauſe Chrétienne fournit ſans nombre, ne fait que la commettre & la déshonorer par les foibles appuis qu'il lui donne. Quelle gloire y a-t-il à vaincre un pareil protecteur qui ne ſçait ni nos intérêts, ni nos raiſons, ni nos reſſources? Et quel dommage la religion peut-elle ſouffrir d'un triomphe, où celui qui entreprend de la défendre n'eſt deſtiné qu'à la trahir? BODIN & OROBIO.

Ce que je reproche le plus à Bodin, & ce qu'auſſi Grotius (a) ne pouvoit lui pardonner, c'eſt

(a) Bodinum in illo opere ad me miſſo, agnovi qualem exiſtimavi ſemper, hominem rerum quam verborum ſtudioſiorem, latinitate utentem haud planè nitidâ, metricarum legum pueriliter imperitum, Græcis litteris vix imbutum, Hebraïcarum morum ac ſententiarum ſatis gnarum, non ex interiore linguæ illius cognitione, ſed ex amicitiâ quam coluit, cum doctiſſimis Hebræorum, quæ in illo πληροφορίαν quam quæ in Chriſtianis requiritur non parum labefactavit. IN HISTORIIS ET TESTIMONIIS CITANDIS VIDEO EUM A VERO SÆPE ABIRE, NEGLECTU MALO CREDERE QUAM DOLO; QUANQUAM INTERDUM VIX EST UT DOLI SUSPICIONEM EFFUGIAT. GROT. *Epiſt. CLXVI. ad Joan. Cordeſium.*

BODIN & OROBIO. c'eſt que partout il viole ſans pudeur les premiéres loix de la diſpute, qu'il altére les textes qui le gênent, qu'il ajoûte à ceux dont il s'autoriſe, & qu'il ſupprime ceux qui le condamnent. Pour en donner un éxemple, (car une accuſation ſi grave demande qu'on l'appuye tout auſſi-tôt de quelque preuve) dans le deſſein de nous enlever celle que nous tirons de l'Eclipſe miraculeuſe arrivée à la mort de Jeſus-Chriſt, Bodin fait dire à Phlégon qu'elle ne parut qu'à la CX Olympiade & raiſonne ſur cette hypothéſe, tandis que cet ancien Auteur nomme formellement la quatrieme année de la CII. Olympiade. Epoque qui concourt éxactement avec la dix-huitiéme année de Tibére, où le Chriſt fut mis à mort. Y eut-il jamais une falſification plus avérée?

Colloq. Heptaplom. part. VI.

Quoiqu'on ne doive aucun égard à celui qui ſe montre coupable d'une infidélité ſi odieuſe, & qu'il ſemble par cela même diſpenſer de lui répondre, la ſuite fera voir pourtant que j'ai pris ſoin d'expoſer ſes plus fortes objections; non qu'elles ſoient importantes, mais ſeulement pour ne laiſſer pas ſoupçonner qu'elles le ſoient. On ſeroit trop heureux, ſi dans les matiéres que je traiterai bientôt, on n'avoit affaire qu'aux eſprits d'un certain ordre, & qui vont à la déciſion par les grands principes. Avec eux on n'auroit point à s'appéſantir ſur de frivoles incidents; ils ſeroient ſuperflus, & ne ſerviroient qu'à retarder l'éclairciſſement du fond. Mais le grand nombre ne ſe croit bien perſuadé, & il ne l'eſt, en effet, que par une diſcuſſion de détail. Ce que vous négligeriez de réfuter pour courir plus vîte à ce qui tranche, lui paroîtroit démontré; ſur-

ſurtout quand les traits qu'il s'agit de repouſſer, ſont, comme ici, lancés par une main qui ſe cache; car toute affectation de myſtère a ſur la plupart des hommes un prodigieux empire. Ils ſuppoſent toûjours dans l'objet qui ſe voile, beaucoup plus de réalité qu'il n'en découvre, ou qu'il n'en a, & la force qu'il n'emprunte que de leur imagination, leur fait enſuite peur à eux-mêmes. Le Livre de Bodin n'a jamais paru. Donc c'eſt à deſſein qu'on l'a tenu caché ſi ſoigneuſement, & pour conſerver à la Religion l'autorité qu'il lui feroit perdre. Combien de fois ai-je entendu raiſonner de la ſorte? BODIN & OROBIO.

En obſervant, comme je l'ai fait plus haut, que les Ouvrages d'*Orobio* n'ont jamais été publics, j'ai voulu dire ſeulement que les leçons qu'il dictoit à ſes diſciples en Hollande, n'avoient point été données dans leur forme originale; car on ſçait bien que ſes principales objections ſe trouvent expoſées dans la *Conférence amiable* de M. Limborck *avec un Juif*. Ce ſçavant homme les refute, toutes, & avec force, s'engageant partout où il plaît à ſon adverſaire de le conduire, l'obligeant partout à changer de route, & le réduiſant enfin à ne pouvoir plus faire un pas, ſans trouver un précipice devant lui. Quoiqu'Orobio poſſéde aſſez bien la Critique de l'Ecriture, & qu'il uſe plus habilement que les autres Rabbins des ſecours qu'ils lui prêtent, on ſent qu'il rencontre un Maître en qui ces connoiſſances ſont dans un dégré ſupérieur encore, & de beaucoup. Auſſi eſt-il preſque toûjours ou contraint à ſe rendre, ou forcé à ſe contredire. Plus il fait d'efforts, plus il s'embarraſſe, & ſes réſiſtan- LIMBORCK. *Amica Collatio cum Judæo.*

ces

BODIN & OROBIO. ces ne ſervent qu'à ſerrer de plus près les nœuds où il eſt pris. Je déſirerois pourtant que M. de Limborck eût voulu prendre la peine de fortifier quelques articles, où je crois voir qu'il pouvoit être encore plus preſſant. Mais peut-être que renfermé dans les bornes d'une *Conférence*, il n'eut pas la liberté de s'étendre davantage. Quand l'occaſion s'en offrira, je n'oublierai pas de ſuppléer à ce qu'il n'a pas dit, toujours bien perſuadé cependant, que ces mêmes additions auroient eu ſous ſa main incomparablement plus de force que dans les miennes.

M. BAYLE. JE SUIS bien éloigné de confondre *M. Bayle* avec ceux qui nous ont déclaré la guerre. Il a lui-même quelquefois combattu pour nous, & prêté la main à nos victoires. Quelquefois néanmoins il établit des principes dont il ſeroit facile d'abuſer, & dont il auroit déſavoué les conſéquences. Eſprit ſubtil, adroit, ſouple, & ſuſceptible de toutes les formes, il n'y avoit point de matiére, ſi abſtraite qu'elle fût, où il ne pénétrât. La nature l'avoit fait Métaphyſicien; & ce qui eſt rare, il avoit joint à ce talent qui n'en ſouffre guéres d'autre, un ſçavoir étendu, curieux & choiſi. Cependant ces grandes qualités avoient un défaut. M. Bayle cherchoit plûtôt à multiplier, qu'à lever nos doutes. Il ne vouloit que renverſer, & jamais établir; ſemblable, en quelque ſorte, à ces Conquérans qui ne laiſſent après eux que des ruines. Je n'ignore pas qu'on n'iroit à rien de ſolide, s'il étoit interdit de propoſer librement les objections ſpécieuſes & éblouiſſantes qu'on peut oppoſer à la vérité. Elles ſont au contraire très utiles; elles ſervent à confirmer ce

que

que l'on ſçait, & à l'éclaircir; elles fourniſſent des occaſions de nouvelles ouvertures, ou des moyens d'ajoûter aux anciennes. Mais on diroit que M. Bayle avoit un autre deſſein; qu'il vouloit nous faire entrer en défiance de toutes nos lumiéres, nous rendre la raiſon même ſuſpecte, & à force de nous promener dans les eſpaces du pour & du contre, nous faire un problême de l'un & de l'autre. M. BAYLE.

Pour ne toucher ici que ce qui nous regarde, il avance en pluſieurs articles de ſon *Dictionnaire*, dans ſes *Réponſes au Provincial*, & dans ſes *Penſées diverſes*, qu'on ne peut ſatisfaire aux difficultez de la raiſon contre la foy. Il s'oppoſe à la diſtinction commune entre ce qui eſt *au-deſſus de la raiſon*, & ce qui eſt *contre la raiſon*. Voici le fondement de la difficulté. Ce qui ne nous paroît point conforme à notre raiſon, nous paroît contraire à notre raiſon; comme ce qui ne nous ſemble pas conforme à la vérité, nous le diſons contraire à la vérité Ainſi, concluë-t'il, dès qu'on avoüe de nos myſtéres qu'ils ſont au-deſſus de notre foible raiſon, c'eſt par un équivalent avoüer qu'ils ſont contre notre raiſon.

LES SOPHISMES d'un Philoſophe d'éclat ſont des démonſtrations pour certains eſprits, & il eſt à propos qu'un autre Philoſophe leur découvre l'erreur où les engageroit le pouvoir de l'autorité. *M. Leibnitz* à qui toutes les ſciences ont des obligations ſi étroites, renverſa les principes trompeurs de M. Bayle. Il fit voir dans ſon excellente *Théodicée*, que la *Raiſon* n'eſt que *l'enchaînement des véritez*; qu'il y a deux ſortes de véritez; M. LEIBNITZ. Voyez auſſi M. JAQUELOT, M. LE CLERC, M. BERNARD & M. CROUZAS.

M. LEIBNITZ. veritez; les unes *éternelles*, & dont les propoſitions contraires ſont des abſurditez; les autres *poſitives* & *Phyſiques*, qui ne ſont point de néceſſité *géométrique*, mais les loix mêmes, ou les dépendances des loix établies par l'Auteur de la nature; que la foi ne peut contrarier les véritez éternelles & indiſpenſables, parce qu'en ce cas deux *contradictoires* pourroient être vrayes; qu'elle peut cependant être oppoſée aux véritez phyſiques; qu'alors le raiſonnement tiré de cette oppoſition n'eſt pas *démonſtratif*, mais ſeulement *vraiſemblable*; par conſéquent qu'il demeure ſans force contre les Myſtères, dont on convient qu'ils ſont contre les apparences. Par-là ſe trouve rétablie la diſtinction judicieuſe que M. Bayle vouloit ébranler. Être contre la raiſon, ſeroit être contre les véritez éternelles; ce qu'on ne ſçauroit prouver de nos Myſtéres. Être au-deſſus de la raiſon, eſt ſeulement ne pas s'accorder avec ce qu'on a coûtume d'expérimenter, ou de comprendre; ce qui eſt bien différent d'une contradiction formelle. Les Myſtéres ſurpaſſent donc notre *Raiſon*, parce qu'ils contiennent des véritez non compriſes dans *l'enchainement* de celles qui nous ſont manifeſtées par les lumiéres naturelles; mais ils ne ſont pas contraires à notre *Raiſon*, parce qu'ils ne contrediſent aucune des véritez où cet *enchainement* nous méne. Ceux qui ſont faits à l'uſage du raiſonnement ſentent bien, ſans que je l'explique, juſqu'où ces principes peuvent aller; & ceux qui connoiſſent M. Leibnitz, ſçavent aſſez qu'il n'étoit pas homme à laiſſer ſes principes en chemin, ni à traiter les queſtions à demi.

VOILA

VOILA ce que j'avois à dire ſur ceux de nos Ecrivains à qui Dieu ſemble avoir mis *ſa parole dans la bouche*, & que ſa grace a *établis ſur les Nations & ſur les Royaumes pour déraciner, pour détruire, pour renverſer, pour bâtir & pour planter*, comme il parle à ſon Prophéte. Voilà de même les principales entrepriſes des téméraires, pareils à ces premiers inſenſez qui ſe diſoient : *Allons; bâtiſſons-nous une Ville, établiſſons-nous une Tour dont le ſommet touche les Cieux.* On peut maintenant juger de leurs raiſons & des nôtres, & il ne me reſte plus qu'à répondre au Public ſur une difficulté qui me regarde. *Jerem. c. 1. vers 9. Gen. c. 11. vers 4.*

Après un ſi grand nombre d'Auteurs, tous ſi ſçavans & ſi éclairez, pourquoi votre Ouvrage, me dira quelqu'un? Ne ſommes-nous pas aſſez inſtruits, & nous apportez-vous de nouvelles lumiéres? Je n'ai pas de moi des ſentimens ſi préſomptueux. Ce ne ſont point toûjours de nouvelles connoiſſances que je viens offrir; car je dis ſouvent ce que l'on a dit avant moi. Mais cela même, j'ai tâché de le mettre dans un ordre où il n'avoit point encore paru, je l'ai fortifié par des preuves qu'on avoit omis d'employer, je l'ai ſoûtenu contre les objections auſquelles il me ſemble qu'on ne donnoit pas les vrayes réponſes, & peut-être que ces augmentations acceſſoires ſeront de quelque prix, dans un ſujet où l'acceſſoire même eſt important.

Si néanmoins on éxigeoit de tout Auteur qu'il fût Original pour être ſouffert, j'oſerai dire de la premiére Partie de mon Ouvrage, qu'elle eſt neuve dans l'invention, même dans l'application des régles de Critique, qui aſsûrent la vérité d'un fait. Quiconque auſſi jet-

tera les yeux sur la derniére Partie, conviendra que je n'y rapporte point des difficultez foibles & usées, mais presque toûjours celles qu'on ne sçavoit point, qu'on ne lit en aucun Ouvrage, & les plus fortes que j'ai pû me faire en méditant sur la Religion. Si elles ne sont pas assez ingénieuses pour m'honorer comme inventeur, elles marquent au moins un caractère qui ne déguise pas.

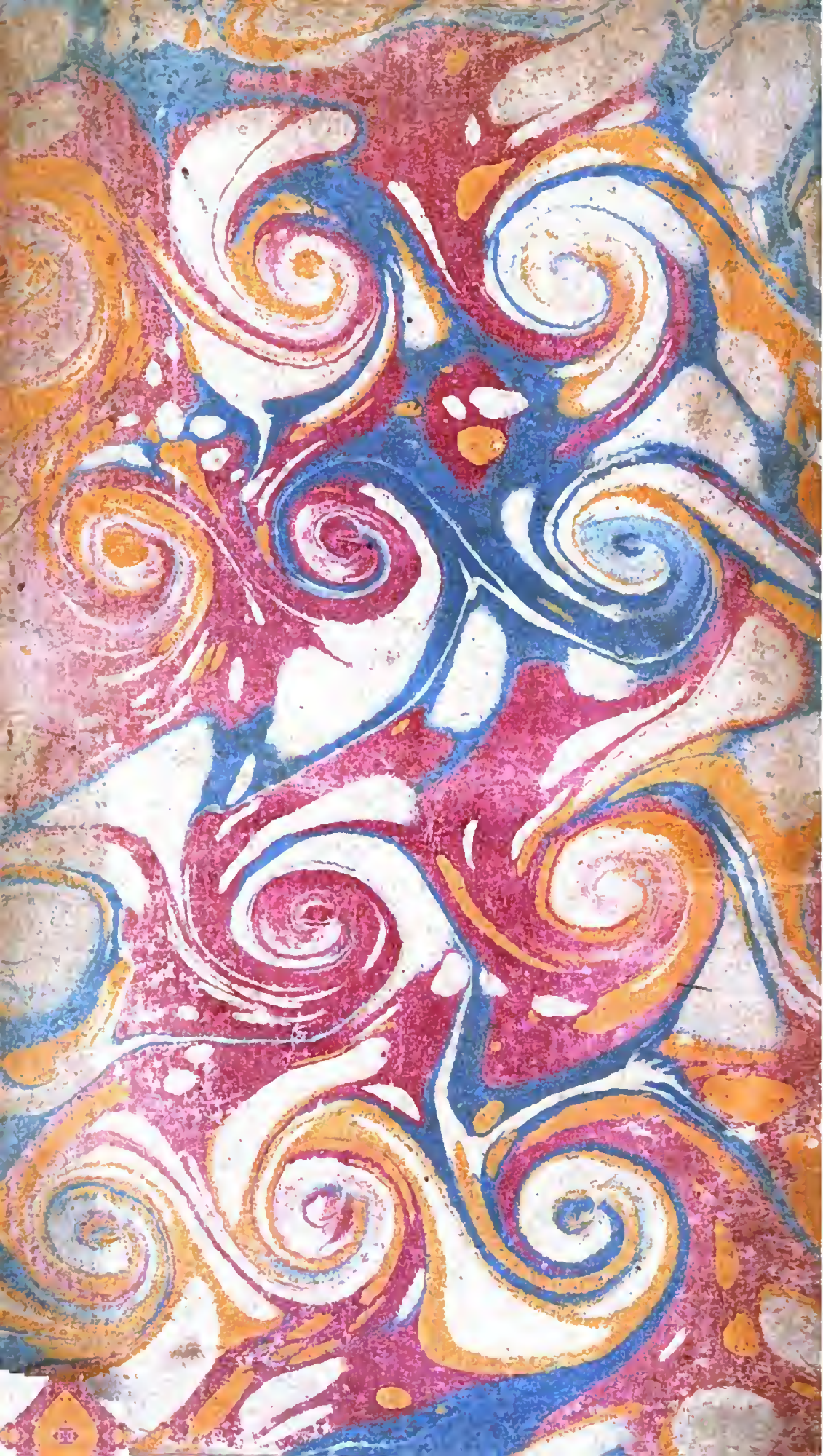
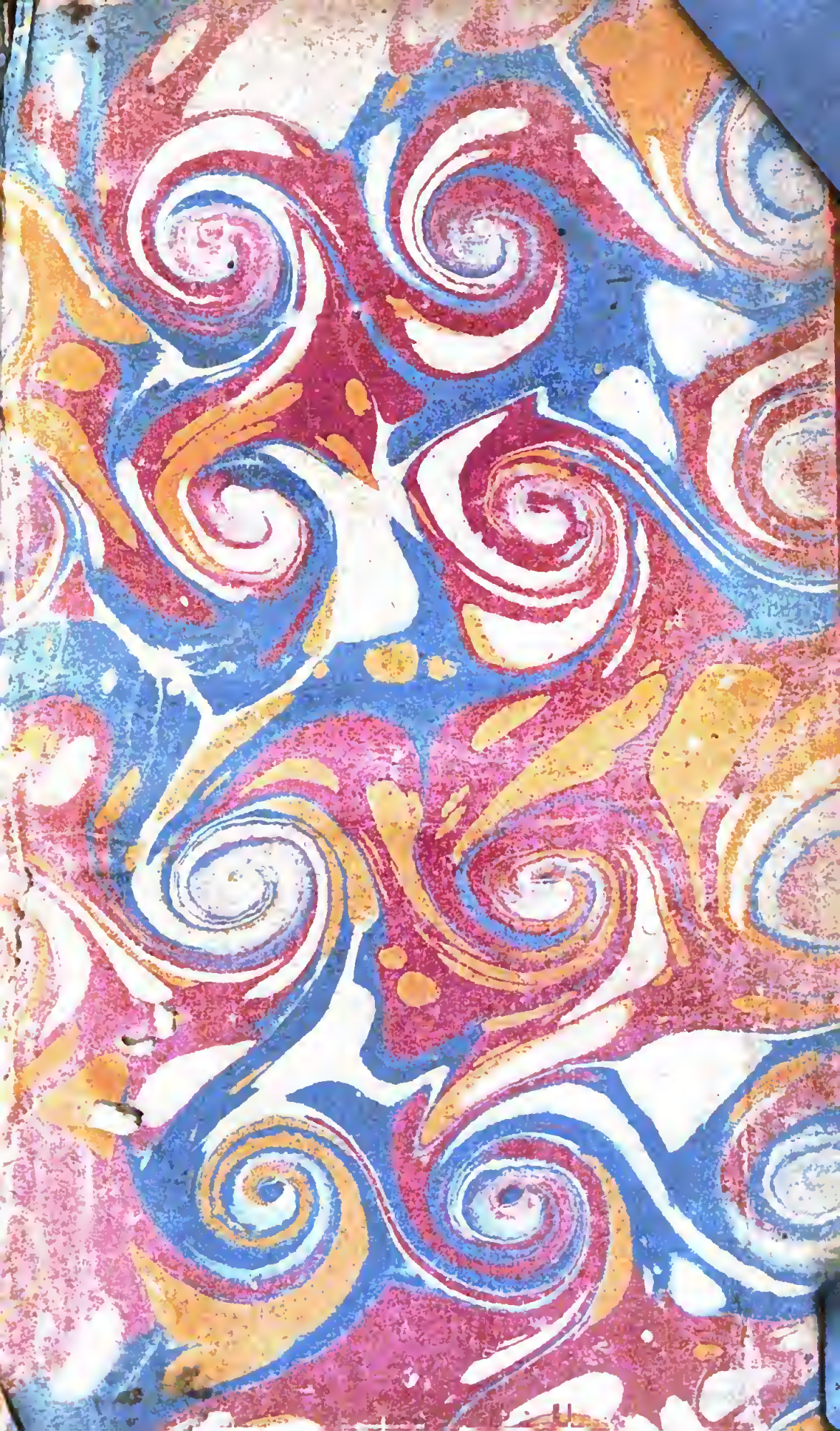
Au reste je me suis renfermé dans la *preuve de fait*, parce que je la trouve la plus convainquante, & la plus simple de toutes. On replique à des raisonnemens abstraits par d'autres raisonnemens encore plus abstraits; & dans cette espéce de combat, où la victoire demeure quelque tems dans le nuage, il n'est pas toûjours aisé de voir de quel côté elle se range à la fin. Mais qu'opposer au fait constant, & qui porte décision? On a beau disputer, on ne change point les siécles, on ne fait point dire à l'Histoire ce qu'elle ne dit pas, ni le contraire de ce qu'elle dit; nous ne lui faisons pas la loy, nous la recevons d'elle. Il n'est donc pas possible d'employer un moyen plus sûr de démonstration. Je sçai que nos premiers Auteurs n'ont presque jamais manqué de s'en servir; il étoit trop naturel. Mais il n'est qu'une de leurs preuves; & ils n'ont pas conduit celle-ci jusqu'où elle pouvoit monter, distraits sans doute, par le soin des autres. Celui qui n'occupe pas un si grand terrain, n'est pas si riche; mais peut-être aussi qu'il le cultive mieux.

Puissé-je obtenir de Dieu, qu'en travaillant pour le salut de mes freres, il daigne aider ma foiblesse, m'ôter mon esprit propre & me donner le sien, afin que j'annonce *sans reproche les Oracles de la vérité*. Je le demande

1 Tim. 6. vers. 20

de avec inſtance par ces paroles d'Origene contre Celſe : *Deus faxit ne mens noſtra ejus aſpirationis vacua, diſputationem hanc tractet, ut* fides *eorum quibus prodeſſe optamus,* non ſit in humanâ ſapientiâ, *ſed accepto Chriſti Spiritu, ab eo qui ſolus eum dat Pater, adjuti in percipiendo verbo Dei,* demoliamur omnem altitudinem attollentem ſe contra Dei notitiam : *ut eo qui* dat verbum evangelizantibus virtute multa, *nobis quoque id præbenti, multamque virtutem donante, apud lectores fidem impetremus per verbum atque virtutem Dei.* Orig. contra Celſum. lib. 5. ad initium.

FIN DU DISCOURS.

MAG 20085

9-1-1